Ibn Hichâm

La biographie du prophète MAHOMET

Texte traduit et annoté par Wahib Atallah



Fayard

Ibn Hichâm

La biographie du prophète



Texte traduit et annoté par Wahib Atallah



Fayard

Table des Matières

978-2-213-64003-7

DU MÊME AUTEUR

Adonis dans la littérature et l'art grecs, C. Klincksieck, 1996, Paris.

Les Idoles ou les divinités arabes préislamiques, C. Klincksieck, 1969, Paris.

Le Petit Prince, traduction en arabe de l'ouvrage de Saint-Exupéry, éditions Saint-Paul, 1995, Jounieh (Liban).

Dictionnaire bilitère de l'arabe classique (étude étymologique du vocabulaire arabe ancien et théorie de la bilitarité en arabe classique), éditions Saint-Paul, 1998, Jounieh (Liban).

Illustration de couverture

Le credo du monothéisme : « Il n'y a qu'un seul Dieu. » Composition de l'artiste Kâmil Efendi (1862-1941), dernier calligraphe en chef de la cour ottomane.

À mes étudiants qui, comme des enfants,
attendaient de semaine en semaine la suite de
cette histoire…

AVANT-PROPOS

Encore une *Vie de Mahomet* ! dira-t-on. Après des milliers de biographies du Prophète à travers le monde et dans toutes les langues, que peut-on encore dire d'original ? Il est vrai, la littérature biographique du prophète de l'islam est très abondante. Elle va des hagiographies émues et émouvantes, des apologies convaincues et persuasives, des recherches savantes et plus ou moins historiques, des études critiques et plus ou moins négatives, jusqu'aux pamphlets aveugles et passionnés. Sur la vie de Mahomet, tout a été dit et son contraire.

Je ne veux sacrifier ici à aucun phénomène de mode ni d'actualité. Je suis, certes, tout à fait conscient de l'immense masse des travaux publiés sur Mahomet, mais je suis conscient aussi des champs qui restent encore relativement inexplorés dans ce domaine. Ce n'est pas une nouvelle *Vie de Mahomet.* Ce livre ne relèvera, à proprement parler, ni de la théologie ni de l'histoire de l'islam. Ce sera avant tout une œuvre de philologie et de clarification, une présentation ordonnée et chronologique de hadiths anciens, d'anecdotes et de fragments disparates, donnant un récit authentique et suivi de la vie quotidienne et de l'œuvre du prophète de l'islam.

Toutes les biographies, toutes les études relatives au Prophète se réfèrent, en plus du Coran, à quelque quatre ou cinq ouvrages écrits en arabe entre la fin du VIIIe siècle et le début du Xe siècle. On cite, en général, Ibn Ishâq et Ibn Hichâm, Ibn Sa'd, al-Wâqidi, al-Mas'ûdi, al-Bukhâri. Parmi ces auteurs, seuls Ibn Ishâq et Ibn Hichâm ont entièrement consacré leur ouvrage à la biographie du Prophète et à ses conquêtes (*maghâzi*). Les autres n'abordent que partiellement le sujet.

Et il se trouve que l'ouvrage d'Ibn Ishâq et d'Ibn Hichâm est à la fois le plus ancien et le plus complet. Cependant, son édition arabe la plus courante compte plus de 1 600 pages in-quarto. Autant dire qu'il est réservé aux initiés et qu'il ne quitte que rarement les rayons des bibliothèques spécialisées. Le public arabe et à plus forte raison le public occidental, dans leur immense majorité, ne l'ont jamais lu. Il s'agit

pourtant, comme nous allons le voir, de la référence incontestable et absolue à la vie et à l'œuvre du prophète Mahomet et, de plus, d'une œuvre maîtresse dans l'histoire de l'humanité.

Afin de mieux faire connaître l'histoire de l'islam, j'ai donc entrepris de condenser, dans des dimensions raisonnables, cet ouvrage monumental. En toute logique, je l'ai d'abord fait en arabe pour le public arabophone[1] et je le présente aujourd'hui en français au public francophone. Sans en être une traduction littérale, cette édition française est en tous points comparable à mon édition arabe.

Dès cet avant-propos, je tiens à rassurer le lecteur : je pense avoir réussi, non sans difficulté, à lui restituer une biographie conforme à la lettre et à l'esprit de l'original, authentique, sans ajouts ni omissions notables. Bref, une vie de Mahomet fidèle, de lecture plus facile, racontée dans la fraîcheur et la spontanéité de la vie à l'époque du Prophète. Le lecteur aura ainsi sous les yeux un texte vieux de près de douze siècles, puisé à la source, spontané, direct, sans le voile d'aucun commentaire. Il pourra lui-même l'apprécier à son aise, en toute liberté.

W.A.

1 Édition arabe en cours de publication (Éditions Rayyès, Beyrouth).

INTRODUCTION

LE BUT DE CET OUVRAGE

On raconte que le calife abbasside al-Mançûr (754-775) reçut un jour dans son palais le célèbre polygraphe Ibn Ishâq (mort en 767). Le calife avait à ses côtés son jeune fils al-Mahdi (calife de 775 à 785) :

– Connais-tu ce garçon ? demanda le calife à Ibn Ishâq.

– Oui, répondit-il, c'est le fils du Commandeur des Croyants.

– Va donc composer à son intention un livre qui relate les événements depuis la création d'Adam jusqu'à nos jours.

Ibn Ishâq repartit. Il composa le livre commandé et revint pour le présenter au calife. « C'est trop long à lire, objecta le calife. Abrège-le. » Ibn Ishâq repartit, fit un abrégé de l'ouvrage et le lui présenta à nouveau. Ce fut la première biographie du prophète Muhammad[1]. Malheureusement, elle ne nous est pas directement parvenue. Un demi-siècle plus tard, Ibn Hichâm (mort en 834) avait encore sous les yeux cet *Abrégé* composé par Ibn Ishâq. Il le trouva à son tour trop long et entreprit de lui donner une nouvelle présentation. « Par souci de concision, écrivait Ibn Hichâm dans son introduction, je m'en tiendrai à la seule lignée généalogique qui descend directement d'Ismaël au prophète Muhammad. J'allégerai le récit d'Ibn Ishâq de tout ce qui ne touche pas directement le Prophète, n'a pas de rapport avec la révélation du Coran et n'apporte aucun éclairage nouveau sur ces questions. J'en élaguerai aussi les poèmes qui semblent maintenant oubliés, ceux encore dont l'expression serait trop crue ou ceux qui, même aujourd'hui, offusqueraient un certain nombre de personnes[2]… »

Peu importe que ce récit ne soit qu'une anecdote. Il reste vrai que l'ouvrage d'Ibn Hichâm a servi de référence à d'innombrables biographies ultérieures du prophète Muhammad. On peut même dire que la *Biographie du Prophète (Sîra)* d'Ibn Hichâm reste encore aujourd'hui la

référence dans ce domaine. Pourquoi ? Pour les qualités d'érudition de l'auteur, pour la fiabilité de ses récits, empruntés à des traditions pas encore trop lointaines de l'époque des événements, et surtout pour la méthodologie adoptée par Ibn Hichâm. Conscient des variantes, des lacunes et, parfois, des contradictions des hadiths rapportés sur un même sujet, il essaie d'en faire une synthèse.

Voici, par exemple, ce qu'Ibn Hichâm écrit dans le préambule de son récit de la grande bataille de Badr : « Muhammad ibn Muslim, 'Âçim ibn 'Amr, Abdallah ibn Abû Bakr[3], Yazîd ibn Rûmân et d'autres parmi nos maîtres m'ont rapporté de la part d'Ibn 'Abbâs un récit de la bataille de Badr. Chacun de ces savants en a fait une narration partielle et incomplète. J'en ai fait moi-même la synthèse pour en reconstituer et présenter un récit unique et homogène[4]. » Le même souci de présentation synthétique d'un récit suivi est formulé par Ibn Hichâm dans les préambules de la bataille d'Uhud, de la bataille du Fossé, de l'expédition de Tabûk[5] et ailleurs. De plus, dans le récit de l'épisode de la *Calomnie* (*al-ifk*) dont fut victime 'Â'icha, épouse du Prophète, Ibn Hichâm glisse une petite note personnelle : « Certains narrateurs avaient de cet épisode un meilleur souvenir que d'autres[6]. » Mais la synthèse n'est pas toujours un exercice facile et, sans en diminuer son mérite, il reste encore beaucoup à faire pour coordonner et ordonner les divers récits rapportés par Ibn Hichâm.

De nos jours, compte tenu notamment de l'extension de la culture et du développement de l'intérêt pour les choses de l'esprit, les écrits et les ouvrages fondamentaux de l'humanité ne sont plus l'apanage de quelques heureux élus ayant accès à la lecture. Les données de base de toutes les civilisations et de toutes les religions sont mises à la disposition d'un public de plus en plus large et de plus en plus avide de connaissance. La *Biographie du prophète Muhammad* (la *Sîra*) d'Ibn Hichâm se trouve justement parmi ces ouvrages fondamentaux de l'humanité : près d'un milliard et demi d'hommes adhèrent aujourd'hui à l'islam et croient que Muhammad est l'Envoyé d'Allah. Mais les 1624 pages de la *Sîra* éditée au Caire (pages arabes d'où sont absentes, on le sait, les voyelles brèves et donc d'au moins un tiers plus denses que les pages en langues romanes) constituent un obstacle certain à la lecture. Et si l'ouvrage d'Ibn Hichâm reste un objet d'étude pour les maîtres et les étudiants en islamologie à travers le monde, on comprend que de très nombreux

arabophones n'aient jamais lu cette source première de l'islam[7] et ne la connaissent que par ouï-dire ou par des citations écrites ou orales, plus ou moins directes.

Dans ces conditions, nous nous sommes proposé de rendre cette *Biographie du prophète Muhammad* accessible au plus grand nombre. En somme, à près de douze siècles d'intervalle, nous avons plaisir à suivre la recommandation du calife al-Mançûr et à mettre l'ouvrage d'Ibn Ishâq et d'Ibn Hichâm à la portée non seulement des enfants de califes, mais à la portée de tous les enfants du monde, en le leur présentant sous la forme d'un *Épitomé* ou d'un *Abrégé* de l'*Abrégé* fait, à l'origine, par Ibn Ishâq. Comme il est impossible de reconnaître dans cette *Biographie* du Prophète la part respective de chacun des deux auteurs, on désignera désormais cet ouvrage, par convention, sous le seul nom d'Ibn Hichâm. C'est d'ailleurs sous cette appellation qu'il est généralement connu.

COMMENT ATTEINDRE CE BUT

D'abord, *nous avons fait un choix* : nous en tenir à l'ouvrage d'Ibn Hichâm. Depuis douze siècles, les biographies du prophète Muhammad se sont succédé. Il y eut principalement, parmi celles qui nous sont parvenues, *ar-Rawd al-Unuf* de Suhayli (mort en 1185). L'auteur y a suivi la *Sîra* d'Ibn Hichâm, en y ajoutant quelques détails et des commentaires explicatifs. Nous connaissons aussi, indirectement, l'ouvrage d'un autre auteur, Andalou comme Suhayli, Abû Dharr al-Khuchani (mort en 1208), qui a repris la *Sîra* d'Ibn Hichâm et en a fait essentiellement le commentaire philologique. Il nous paraît inutile de citer ici les autres biographies tardives du Prophète, innombrables, et les commentaires plus ou moins judicieux qui en ont été faits au cours des siècles. Sachons simplement que l'ouvrage d'Ibn Hichâm reste la référence incontestée la plus ancienne et la plus complète que nous possédions de la vie du prophète Muhammad. « La renommée d'Ibn Hichâm, écrit l'orientaliste contemporain W. Montgomery Watt, provient surtout de son édition de la *Sîra* qui est devenue l'ouvrage fondamental sur la matière[8]. » Elle a été la source à laquelle ont puisé presque tous les auteurs ultérieurs de biographies. C'est donc à juste titre qu'Ibn Hichâm est considéré comme le *biographe officiel* du Prophète. Et cela explique notre choix.

Ensuite, *nous avons appliqué une méthode* : il se trouve en effet que la *Sîra* d'Ibn Hichâm est constituée, comme beaucoup d'œuvres arabes anciennes, d'un ensemble de récits, plus ou moins bien coordonnés, plus ou moins disparates et quelquefois même contradictoires. Il ne faudrait surtout pas jeter la pierre à l'auteur : il a déjà tenté à plusieurs reprises, nous l'avons dit, de composer des synthèses suivies dans sa *Biographie* du Prophète. Mais l'esprit de l'époque, attaché aux traditions tribales, plus attentif au détail du récit qu'à la logique de composition, et la matière première dont il disposait ne lui ont pas permis de produire un ouvrage aux normes classiques, au sens où nous l'entendons aujourd'hui : sa lecture, malheureusement, est presque inaccessible au lecteur du vingt et unième siècle. Pour son époque, l'ouvrage d'Ibn Hichâm reste cependant un excellent ouvrage, richement documenté : il a connu un grand succès et beaucoup d'imitations et de commentaires.

On pourrait avancer plusieurs raisons pour expliquer la difficulté que nous rencontrons de nos jours à lire la *Sîra* d'Ibn Hichâm et, en général, les ouvrages arabes anciens, mais cela dépasserait de loin le cadre de cette introduction. Nous en retiendrons cependant ici une seule, qui nous paraît d'importance : c'est qu'Ibn Hichâm était totalement dépendant, dans la rédaction de son ouvrage, d'une tradition orale et que sa matière première était entièrement constituée de hadiths.

Pour mieux faire comprendre notre méthode, il nous paraît indispensable, au préalable, de donner une définition des hadiths, d'en retracer la genèse et le développement et, enfin, d'expliquer leur rôle dans la constitution de la doctrine islamique.

Définition des hadiths : la naissance de l'islam dans une bourgade lointaine du désert d'Arabie, sa doctrine limpide et son extension épique de par le monde nous sont connues à travers deux sources, le Coran et la *Sunna*. Le Coran est la parole du Dieu unique, révélée (*descendue*) en langue arabe entre 612 et 632 à Muhammad, son Envoyé, né en 570 à La Mecque dans la famille des 'Abd al-Muttalib, du clan des Hachémites, de la tribu des Quraychites. C'est le livre sacré des musulmans.

En plus du Coran, référence capitale de l'islam, les musulmans savent que le prophète Muhammad, Envoyé de Dieu, a, tout au long de sa vie, enseigné et étendu la nouvelle religion à toute l'Arabie. Il l'a fait en paroles et en actions qui complètent de façon pratique le dogme, la loi religieuse (*charî'a*) et l'éthique révélés dans le Coran. Les compagnons du Prophète ont gardé en mémoire les paroles, les gestes, les réactions, les habitudes, bref, tout ce qui touche de près ou de loin à la personnalité de Muhammad et à son action. Après sa mort, ils les ont racontés (d'où le substantif verbal *hadîth* : récit) à leurs enfants et aux membres de leur famille et c'est ainsi que, de proche en proche, se sont accumulés dans la mémoire collective des musulmans des dizaines de milliers de hadiths, qui rapportaient sur le Prophète des données souvent concordantes, mais qui, quelquefois, accusaient des divergences et même des contradictions sur un même sujet.

Développement des hadiths : on sait que la succession du Prophète n'a pas été chose facile ; à peine vingt-cinq ans après sa mort, la communauté musulmane a connu des déchirements, des guerres internes et même des meurtres dans la propre famille du Prophète. Ce fut le grand schisme (*al-fitnatu-l-kubra*), qui a divisé la communauté musulmane en deux camps opposés et qui dure encore. Sans entrer dans les détails, les partisans d'Ali, les chiites, une petite minorité, se sont séparés de la grande majorité de la communauté musulmane, restée fidèle à la Tradition, la *sunna*, les sunnites.

Ces divisions, politiques à l'origine, ont naturellement envahi le terrain religieux, et si l'on y ajoute les faiblesses inhérentes à la nature humaine (intérêts particuliers tirés d'une proximité véridique ou alléguée avec la famille du Prophète, ambitions personnelles, défaillances de la mémoire, etc.), on peut aisément comprendre l'existence de certaines contradictions dans le foisonnement de hadiths après la mort du Prophète. La communauté musulmane traditionnelle s'en est alarmée et, dans la première moitié du IXe siècle, c'est-à-dire deux siècles après la mort du Prophète, elle a cherché à remédier à la situation.

Un savant musulman, Bukhâri (810-870), entreprit de passer au crible la grande masse des hadiths selon les deux critères suivants : en premier lieu, la continuité dans la chaîne (*isnâd*) des rapporteurs de hadiths ; en

second lieu, la crédibilité de ces hommes transmetteurs de hadiths. Donnons, pour mieux comprendre la méthode, le schéma classique d'un hadith : « *Untel, de la part d'Untel, de la part d'Untel, etc. a raconté avoir entendu Abû Bakr dire que le Prophète, dans telle circonstance, a agi comme suit…* » Bukhâri a vérifié d'abord qu'il n'y avait pas de rupture dans le temps entre le dernier transmetteur et Abû Bakr, le compagnon du Prophète qui a *raconté* ce hadith. Sur deux siècles, à travers une transmission exclusivement orale, la vérification n'est pas chose aisée, mais les anciens en avaient l'habitude et, la science de la généalogie aidant, il n'était pas impossible d'arriver à une assez bonne certitude. Cette première épreuve d'enchaînement historique étant réussie, Bukhâri a soumis les hadiths à un second critère : la crédibilité personnelle de chacun de ces transmetteurs. Et c'est là que les choses se compliquent, puisqu'on entre dans le domaine du subjectif. À ce moment, Bukhâri a eu recours, dans la grande majorité des cas, à une sorte de consensus général qui gomme pour ainsi dire les doutes et les différences personnelles d'appréciation : le hadith en question passe l'épreuve définitive et il est alors déclaré authentique (*çahîh*). Ainsi, Bukhâri a réuni dans un ouvrage qu'il a appelé précisément *Çahîh* tous les hadiths qui lui ont paru authentiques. Presque à la même époque, cinq autres savants musulmans se sont livrés séparément à la même tâche et ont publié leurs propres recueils de *Hadiths authentiques*. La plus célèbre de ces collections de hadiths canoniques reste cependant le *Çahîh* de Bukhâri.

Coran et sunna : on a pu le remarquer, ce travail d'authentification n'a jamais abordé la question de la véracité du contenu même du hadith. Tout simplement parce que, dans un contexte de tradition et de consensus général, elle ne se posait pas. Et si l'on vient à relever des divergences et quelquefois des contradictions entre ces *Hadiths authentiques*, ce ne sont que des détails jugés secondaires. Cela n'entame en rien la croyance globale des fidèles en la tradition.

Il nous a paru nécessaire de rappeler ainsi, au préalable et de façon brève, la définition d'un hadith et la manière de l'authentifier. L'ensemble des hadiths, authentifiés et consignés par écrit dans des recueils canoniques, constituent la *sunna*, c'est-à-dire la voie tracée par le

Prophète. Coran et *sunna,* répétons-le, constituent inséparablement la source du dogme, du rituel, des lois (*charî'a*) et de l'éthique dans l'islam.

Notre méthode

Après cette longue mais, nous semble-t-il, utile et nécessaire parenthèse, il est possible à présent de revenir à l'exposé de notre méthode.

Même après la sélection qu'on vient d'évoquer, une telle profusion de hadiths, qui racontent longuement la vie des Arabes depuis le passé mythique jusqu'à la geste de leur prophète, donnait à réfléchir. On aurait pu extraire de ces hadiths un contenu abstrait et fondre l'ensemble dans une biographie raisonnée et linéaire du Prophète. Cette biographie aurait pu exposer, dans le temps, les thèmes de la vie de Muhammad : ses origines, sa naissance, son adolescence et ses activités avant la révélation de sa mission, les ralliements et les oppositions suscités par cette mission, sa fuite à Médine, ses expéditions militaires pour imposer l'islam en Arabie et son triomphe final. On aurait pu y ajouter un portrait physique, psychologique et moral de l'homme et compléter cet exposé thématique ou chronologique par des détails puisés à des sources postérieures à Ibn Hichâm. Tout cela a été fait, à travers le temps, et souvent bien fait, avec des commentaires philologiques, religieux, historiques ou philosophiques.

Ces biographies, plus ou moins méthodiques, relèguent nécessairement à l'arrière-plan le texte arabe qui a été à l'origine de toutes ces constructions de l'esprit : même si elles sont fidèles aux données historiques, elles restent toujours des constructions abstraites. Pour toutes ces raisons, nous avons fait un autre choix. Ayant un accès direct à la langue arabe ancienne, nous avons estimé qu'il serait dommage de ne pas en faire bénéficier le public non arabophone et, pour utiliser une métaphore à la mode, nous nous sommes proposé de lui raconter l'épopée du prophète de l'islam dans la fraîcheur première de son environnement familial, social, culturel et religieux.

À cet effet, nous avons tiré précisément avantage de cette mine inépuisable de hadiths, de cette forme de récits partiels, morcelés, faits au jour le jour par petites touches successives, parfois disparates, pour voir

apparaître enfin cette fresque, ce tableau monumental qui couvre toute l'étendue des sables d'Arabie. En d'autres termes, à travers de petites histoires quotidiennes, nous avons vu émerger et s'imposer la grande Histoire. Mais une contrainte sévère s'est imposée à nous : il fallait réduire les quatre volumes de la *Sîra* d'Ibn Hichâm en un seul volume accessible au lecteur, sans toucher à l'essentiel, sans trahir ni déformer. La tâche n'était pas aisée, car chaque détail, banal en apparence, a son intérêt pour le spécialiste, mais en est-il de même pour le lecteur d'aujourd'hui ?

Puisque la *Sîra* d'Ibn Hichâm, la référence de base, reste intégralement sauve entre les mains des spécialistes, il n'est pas interdit, il est même juste, pensons-nous, d'en faire bénéficier le public. Pour cela, il ne s'agit pas de condenser ni de résumer dix pages, par exemple, d'Ibn Hichâm en une ou deux pages de notre version. Le travail est tout autre. Pour mieux comprendre notre démarche, prenons, au hasard, l'exemple du récit de la mort de 'Abd al-Muttalib, grand-père de Muhammad. Ibn Hichâm raconte cet événement en dix pages, il rapporte trois hadiths concordants sur la date de cette mort : Muhammad avait huit ans et cela s'est produit huit ans après l'année de l'éléphant, date probable de la naissance de Muhammad. Un autre hadith rappelle, lui, que le grand-père de Muhammad avait six filles dont il mentionne le nom. Chacune a composé un poème panégyrique de leur père avant sa mort et les poèmes sont intégralement cités. Vient ensuite une généalogie des transmetteurs de ce hadith. Deux autres hadiths rapportent chacun un long poème composé par des admirateurs du grand-père du Prophète ; suivent des explications et des commentaires de ces poèmes. Enfin, on apprend par un hadith que le grand-père de Muhammad avait la charge de fournir aux pèlerins la boisson sacrée du puits de Zamzam et que son fils 'Abbâs lui avait succédé dans cette charge.

Pour nous, il s'agissait de coordonner le contenu des hadiths en question pour en dégager ce qui intéresse directement la vie de Muhammad. Tout le reste n'a d'importance, encore une fois, que pour les spécialistes. Ce travail paraît simple, parce que nous avons choisi un exemple simple. En général, les données sont bien plus complexes ; le choix des hadiths, la coordination de leur contenu, leur insertion l'un dans l'autre pour en tirer un récit suivi et homogène, tout cela est encore

complexe. Notre travail n'est donc ni *un résumé* ni *un condensé.* C'est, en quelque sorte, une *reconstruction* du récit.

Ainsi, pour mener à bien ce travail, nous avons pris du recul et essayé d'élaguer tout ce qui, aujourd'hui, n'intéresse plus directement la biographie ni l'œuvre du prophète Muhammad : par exemple, les annales des tribus arabes avant l'islam, les récits de leurs querelles séculaires, la description de leur paganisme et l'énumération de leurs divinités ; par exemple encore, les listes des combattants, avec leur appartenance tribale, qui ont participé à telle ou telle bataille, ou qui y ont été tués (à l'exception, bien sûr, des acteurs les plus proches du Prophète et de ceux dont les noms sont restés dans l'histoire) ; par exemple, la suite des chaînes de rapporteurs et le dédale de la transmission des hadiths ; par exemple, les poèmes de circonstance et leurs commentaires dont le contenu littéraire s'est estompé face à l'importance de l'événement historique, etc. Mais, ne va-t-on pas, à force d'élaguer, se trouver en présence d'un texte réduit à un schéma aride et sans intérêt ?

Nous ne le croyons pas – le lecteur, en tout état de cause, en jugera. Sans dénaturer en quoi que ce soit le texte original, tout en respectant son authenticité absolue et dans sa lettre et dans son esprit, tout en maintenant, autant qu'il est possible, son ordonnance ancienne, nous avons cherché à présenter au lecteur d'aujourd'hui, dans des dimensions raisonnables, un récit suivi des événements de la vie et de l'œuvre du prophète Muhammad, qui conserve son attrait originel. Ainsi, nous avons gardé la forme *anecdotique* de l'exposé, qui peut paraître un peu improvisée et quelque peu décousue, mais qui, en réalité, cerne concrètement le sujet et en donne finalement une perception globale et vivante. Nous pensons, par exemple, aux exposés doctrinaux, à la description des batailles, aux démêlés avec les juifs de Médine, etc. Nous n'avons pas hésité non plus à maintenir quelques détails historiques sur la vie quotidienne des Arabes à l'époque du Prophète, sur leur façon de vivre à La Mecque ou à Médine, sur leurs habitudes alimentaires et vestimentaires, sur leur fougue dans les combats sanglants ou sur leur habileté à esquiver les coups mortels, sur leur façon de parler, de jurer, de s'injurier, etc.

En revanche, nous nous sommes strictement interdit d'ajouter au texte d'Ibn Hichâm quelque commentaire, quelque interprétation personnelle

que ce soit ou d'y pratiquer quelque omission significative que ce soit, susceptibles de trahir la volonté de l'auteur ; nous n'avons pas tenté de faire un choix critique entre ce qui paraît vrai, vraisemblable ou apocryphe. Cela aurait été une déviation, pour ne pas dire un reniement de l'objectif de cet ouvrage. Nous n'avons pas non plus jugé utile de faire ici la distinction entre les conquêtes (*maghâzi*) et la biographie (*sîra*) du Prophète.

En réalité, nous connaissons très peu de choses sur la vie de Muhammad avant quarante ans, âge auquel il a reçu sa mission prophétique. Depuis cet événement décisif, sa vie personnelle se confond avec sa prédication de l'islam, avec ses souffrances et ses combats pour établir la nouvelle religion et la faire triompher dans toute l'Arabie. Le lecteur aura peut-être le sentiment qu'Ibn Hichâm fait la part trop belle aux récits de batailles et de conquêtes (*maghâzi*) dans la vie du Prophète. Mais, à y regarder de plus près, il comprendra que la vie personnelle de Muhammad, la révélation de l'islam, son extension et son triomphe final sont intimement liés et inséparables. On peut dire que toute la vie du Prophète a été un long combat, au cours duquel il recevait ses directives divines et les transmettait à ses fidèles comme à ses opposants. C'est, par exemple, au cœur de sa profonde douleur devant le corps atrocement mutilé de son oncle que le Prophète reçoit la révélation de l'abolition de la loi du talion ; c'est au cours d'une expédition militaire contre les juifs de Khaybar que les musulmans apprennent les interdits alimentaires et certaines règles de comportement en islam. On pourrait en dire autant de bien des prescriptions de l'islam, révélées sur le champ même des batailles, dans les situations les plus dramatiques.

En somme, en dépit de la difficulté de cette entreprise visant à présenter, avec une scrupuleuse fidélité, en près de quatre cents pages, les 1624 pages d'Ibn Hichâm, le seul et unique mérite auquel nous prétendions est qu'à l'aube du XXIe siècle, à partir d'une énorme compilation de récits parcellaires, quelque peu disparates et parfois contradictoires, nous ayons composé et mis en forme une œuvre qui fait revivre, avec peut-être ses lacunes et ses excès, une authentique et prodigieuse tranche d'histoire, qui a révolutionné le monde : l'histoire de la naissance de l'islam et de son prophète.

CHOIX DE L'ÉDITION DE RÉFÉRENCE

Les manuscrits de la *Sîra* d'Ibn Hichâm se trouvent pour la plupart dans les bibliothèques des grandes villes d'Europe. Mais, depuis que Napoléon Bonaparte, lors de l'expédition d'Égypte en 1798, a fait venir du Saint-Siège une imprimerie en caractères arabes et l'a fait installer à Bûlâq (un quartier du Caire), les éditions de la *Sîra* se sont répandues un peu partout dans le monde arabe et islamique. Citons-en les principales[9] :

– l'édition de F. Wüstenfeld, en trois volumes, à Göttingen en Allemagne, 1858-1860 ;

– l'édition de Bûlâq, à l'imprimerie officielle du Caire, en trois volumes, 1295 H/1878 ;

– l'édition d'al-Bâbi al-Halabi au Caire, en deux volumes, 1355 H/1936 (1re éd.) et 1375 H/1955 (2e éd.).

D'autres éditions existent naturellement, mais elles ne présentent que peu d'intérêt pour notre travail. Citons, pour l'anecdote, l'édition faite en marge d'*ar-Rawd al-Unuf* de Suhayli, Le Caire (1332 H/1914), et l'édition faite en marge de *Zâd al-Ma'âd fî huda khayri-l-'ibâd* (1333 H/1915).

La plus savante et la plus critique de ces éditions est celle de Wüstenfeld ; elle est malheureusement la moins répandue ; elle date de 1860 et ne peut être consultée que dans les bibliothèques spécialisées. Après elle, l'édition qui nous paraît la plus soignée, avec un apparat critique scrupuleux, la mieux commentée, et, à juste titre, celle qui est la plus connue dans le monde arabe (et la plus copiée !), est celle d'al-Bâbi al-Halabi, publiée au Caire, en 2e édition, en 1375 H/1955. C'est celle que nous avons prise comme référence et c'est à elle, au début de chaque chapitre, que nous renvoyons le lecteur, arabisant ou arabophone, avide de connaître un épisode de cet *Abrégé* dans tous ses détails ou désireux de lire le texte complet en arabe de la *Sîra* d'Ibn Hichâm.

1 *Mahomet* est la forme francisée du nom du Prophète, mais sa forme en arabe classique est *Muhammad* (prononcé *Mouhammad*). C'est celle que préfèrent aujourd'hui les arabisants et que nous allons désormais adopter. Les autres formes de ce nom sont simplement dialectales et varient selon les régions du monde islamique.

2 IBN HICHÂM, *as-Sîra-n-nabawiyya*, 2e édition, Le Caire, 1375 H/1955. 4 tomes en 2 vol., XXIV-834 et 766 pages. Éditeurs : Saqqâ (Muçtafa), Abyâri (Ibrâhîm) et Chalabi ('Abd al-Hafîdh), I, p. 4.

3 Abû Bakr : c'est ce qu'on appelle une *kunya*, une façon respectueuse de nommer quelqu'un en citant le nom de son fils aîné. L'élément *abû* (le père de) se décline avec des voyelles longues : *abû, abâ, abî*. Quel qu'en soit le cas dans le contexte, nous adopterons la forme du nominatif *abû*, par souci de simplification.

4 *Sîra*, I, p. 606.

5 *Sîra*, II, p. 60, 214 et 516.

6 *Sîra*, II, p. 297.

7 *Islam* : les règles de l'édition sont aujourd'hui établies et couramment appliquées en ce qui concerne l'orthographe de *judaïsme, juifs* et *christianisme, chrétiens* : pas de majuscule à l'initiale. En revanche, elles restent hésitantes quant à l'orthographe d'*islam* et *musulmans*. En principe, le terme *Islam* débute par une majuscule lorsqu'il désigne une époque historique et s'écrit en minuscule pour désigner une religion, au même titre que le judaïsme et le christianisme. Cependant, il est souvent malaisé de distinguer ces deux acceptions d'un même terme. Si l'on ajoute à cette difficulté les interférences orthographiques entre le français et l'anglais, avec l'inflation abusive de l'usage des majuscules, on comprendra que, par souci de simplification et d'harmonisation, on ait choisi d'écrire uniformément *islam* en minuscule.

8 *Encyclopédie de l'islam*, 2e éd. s.v. *Ibn Hishâm*, III, p. 824a.

9 Le calendrier musulman est lunaire, avec douze lunaisons de 29 ou 30 jours et une année de 354 jours. Il commence à la date de l'Hégire, en 622 de l'ère chrétienne. Comme l'année du calendrier solaire compte 365 jours, le décalage de 622 ans entre le calendrier grégorien et le calendrier musulman se réduit d'une unité tous les 33 ans. Il est convenu, entre les orientalistes, de donner la date d'un événement du monde arabe ancien à la fois en calendrier grégorien et en calendrier musulman. C'est ce que nous avons fait dans le présent ouvrage.

PROLÉGOMÈNES
ou
QUELQUES NOTIONS PRÉLIMINAIRES

Il nous a paru nécessaire de regrouper sous ce titre général des éléments divers et difficiles à hiérarchiser, qui aideront à mieux situer la vie du Prophète arabe et à la mieux comprendre dans son environnement géographique, social, religieux et culturel.

I. L'ARABIE À L'AVÈNEMENT DE L'ISLAM

Il convient dès à présent de prévenir le lecteur : aussi vivante que puisse être cette *tranche d'histoire* que représente la biographie de Muhammad, elle reste toutefois pour le grand public occidental une page d'histoire ancienne qui nécessite une attention et un intérêt soutenus. Il lui faut faire l'effort de remonter quatorze siècles dans le temps et, plus encore, de voyager dans une autre civilisation où l'échelle des valeurs est différente, où la façon de vivre et de s'exprimer est différente et, pour tout dire, l'effort de s'aventurer dans un autre monde. Afin d'atténuer le choc du dépaysement, nous avons posé quelques jalons sur la situation de l'Arabie à l'avènement de l'islam.

Les données socio-économiques

L'Arabie est un immense plateau de steppes désertiques bordé au nord (la Syrie et la Mésopotamie) et au sud (le Yémen et le Hadramaout) par une frange de terres fertiles. Des arbustes permanents, des buissons d'espèces aromatiques (encens, myrrhe, gomme arabique, etc.) réussissaient à se maintenir dans ces steppes arides. D'autre part, les rares pluies d'hiver couvraient d'une végétation verdoyante les plaines et les dépressions de ces contrées où les Bédouins élevaient, non sans difficulté, des troupeaux de petit bétail et de chameaux. Mais, depuis

longtemps, les pluies se faisaient de plus en plus rares et le désert total (*ar-rub' al-khâli*), où il n'y avait plus âme qui vive, s'étendait toujours davantage.

Heureusement, ce désert était égayé par quelques sources d'eau qui jaillissaient des massifs montagneux (par exemple, près de Sanaa au Yémen et près de Tâ'if dans le Hijâz). Les habitants en profitaient pour y cultiver des céréales, des légumes, de la vigne et des arbres fruitiers. Encore plus utiles étaient les puits et surtout les oasis qui jalonnaient ces espaces de sables mouvants, jalons connus des seuls nomades et des convoyeurs de caravanes.

Les nomades. Ces conditions climatiques expliquent le mode de vie des habitants de cette presqu'île que les Arabes se plaisent à appeler l'*île des Arabes.* Des Bédouins, groupés en tribus, en clans et en familles, nomadisaient, à la recherche de pâturages pour leurs troupeaux, dans des territoires plus ou moins spacieux, dont ils s'assuraient la propriété exclusive, au besoin par la force. Jaloux de ce *titre de propriété*, ils refusaient aux groupes de pèlerins et aux caravanes de commerce le droit de passage à travers *leur* territoire, ou ils le leur accordaient contre rétribution. Et lorsque les temps devenaient trop durs, ces Bédouins pratiquaient la loi du désert, c'est-à-dire la razzia (*ghazwa*), une sorte de coup de main rapide et violent, sans intention de tuer, contre une caravane, une tribu riche ou une oasis, pour ramener du butin, qui pouvait être des denrées alimentaires, des armes, des vêtements, des objets utiles (une aiguille à coudre !), des bijoux (colliers de femme), des troupeaux et aussi, dans les batailles, des femmes captives. C'était un simple geste de survie, qui se pratiquait partout ailleurs, mais que les Arabes transcendaient en un haut fait, objet de fierté et même de jactance, chanté dans des poèmes aux accents épiques.

Mais si, dans ces razzias, le sang était versé, c'était la loi de la vendetta qui s'appliquait – homme pour homme –, avec des guerres intertribales sans fin, ou, au mieux, paiement du prix du sang (*diya*), généralement en nature (des biens ou du bétail). Cependant, toute attaque, toute guerre étaient suspendues pendant les mois sacrés de l'année (trois ou quatre), en particulier pendant le mois du pèlerinage (*dhû-l-hijja*). De même était-il interdit, comme un grave sacrilège, de verser le sang dans l'enceinte

sacrée des lieux de pèlerinage. Le prophète Muhammad, nous le verrons, a dû réparer des fautes de cette nature commises par certains de ses émissaires.

Dans leurs transhumances perpétuelles, les nomades, tout comme les caravanes, étaient toujours à la recherche de points d'eau. Ces rendez-vous forcés dans le désert devenaient donc des lieux de rencontre, des lieux où l'on échangeait des informations sur les tribus et sur les caravanes, des lieux où l'on recherchait aussi le renseignement stratégique.

Les sédentaires. Au milieu des steppes incultes se trouvaient un certain nombre d'oasis où vivaient des Arabes sédentaires, des descendants de nomades, cultivant la terre, élevant du bétail et se livrant à quelques activités artisanales : travail du cuir, fabrication d'ustensiles, d'armes, d'armures, de bijoux, etc. C'étaient, pour les Bédouins, de véritables centres commerciaux où ils venaient vendre les produits de leurs troupeaux pour acheter ceux de la ville. Les sédentaires restaient ainsi en relation étroite avec les nomades et gardaient les traditions et les coutumes de leurs ancêtres. Citons quelques oasis célèbres : Yathrib (la future Médine), Taymâ', Khaybar, Fadak, etc.

La Mecque, patrie de Muhammad, n'était pas une oasis, mais une cité commerçante, établie autour d'un sanctuaire qui assurait une protection à tous les pèlerins et donc au commerce. Son emplacement était au carrefour entre le Yémen et la Syrie, l'Abyssinie (l'Éthiopie) et l'Irak. Les bédouins fréquentaient La Mecque pour y trouver les produits importés des quatre coins du monde. C'est souvent par La Mecque que l'Occident méditerranéen se procurait les marchandises précieuses de l'Inde (soie, épices, etc.) et l'encens de l'Arabie heureuse (le Yémen). Centre religieux et commercial, La Mecque était aussi un centre financier : d'Aden à Gaza ou à Damas, les Mecquois avaient établi un réseau de crédit, sorte d'établissement financier, qui tenait aussi les notables des tribus voisines dans l'orbite de La Mecque. Le Coran n'a pas été révélé dans un désert.

L'environnement religieux et politique

La cité de La Mecque était gouvernée par un sénat (*mala'*) formé par les chefs de tribus ou de clans et théoriquement indépendant. Les décisions y étaient prises à l'unanimité, mais en fait les chefs de clan les plus importants, les plus riches ou les plus habiles forçaient en quelque sorte l'adhésion des autres. Du temps de Muhammad, deux clans tenaient le devant de la scène : le clan des Banû Hâchim, auquel appartenait Muhammad et qui est représenté aujourd'hui par la dynastie hachémite de Jordanie, et le clan des Banû Umayya, auquel appartenait Abû Sufyân, principal opposant au Prophète et qui a donné son nom à la brillante dynastie des Umayyades (661-750).

Trois grandes puissances étrangères étaient en relation avec l'Arabie : les Byzantins au nord, les Perses sassanides au nord-est, et les Abyssins (Éthiopiens) au sud-ouest, tous chrétiens. Les Byzantins et les Sassanides, en perpétuel conflit, se faisaient la guerre en envahissant à tour de rôle les provinces qui séparaient leurs capitales. Les Éthiopiens étaient plutôt du côté de Byzance. Plus tard, par lassitude, les populations de ces provinces vont presque ouvrir les bras au conquérant musulman. Par ailleurs, pour se protéger des razzias bédouines, par définition imprévisibles et irréductibles, les Byzantins avaient installé à leurs frontières avec l'Arabie des principautés arabes chrétiennes, les Ghassanides, chargées de contenir les incursions bédouines. Parallèlement, les Perses sassanides avaient installé à leurs frontières les chrétiens Lakhmides, avec pour capitale Hîra, devenue un centre de culture arabe, fréquenté par des poètes, des annalistes et, plus tard, des historiens arabes. Les Arabes et les Mecquois en particulier entretenaient des relations commerciales et, naturellement, culturelles avec ces empires chrétiens.

Ainsi, trois religions cohabitaient en Arabie à l'avènement de l'islam : le judaïsme, le christianisme et le paganisme. Les religions monothéistes étaient établies dans des cités ou des oasis riches comme Najrân, Yathrib (future Médine), Khaybar, etc. Le paganisme était plutôt répandu à Tâ'if, à La Mecque, vivant à l'ombre de son sanctuaire qui accueillait un pèlerinage annuel, et parmi les nomades qui sillonnaient sans cesse le désert d'Arabie. Leur paganisme, après la disparition presque totale du paganisme gréco-romain et au contact des monothéismes judéo-chrétiens, était traversé par des courants de religiosité diffuse, sans structure théologique rigide, sans fanatisme non plus. Dans un syncrétisme

étonnant, il pouvait, autour d'un rituel sacré et immuable, accueillir des divinités nouvelles, même le Dieu des juifs ou celui des chrétiens, même le Dieu de Muhammad. L'essentiel était de ne pas toucher au rituel ancestral, de ne pas abandonner les divinités adorées par les ancêtres et, enfin, de garder les valeurs morales qui avaient fait la grandeur des Arabes : le code de l'honneur, la générosité, l'hospitalité, la fidélité à la parole donnée, la bravoure au combat, etc. Un mot exprime toutes ces qualités : *murû'a*, la qualité de l'homme accompli (un peu la *virtus* des Romains).

II. L'IDENTIFICATION PERSONNELLE D'UN ARABE

Un Arabe était en général désigné comme suit :

Prénom, ism :	Khâlid, 'Umar, Hind, Fâtima, 'Abd Allâh (esclave de Dieu).
Nom du père :	*ibn* al-*Walîd* (fils de Walîd). *Al*, c'est l'article défini. *bint* al-*Jazzâr* (fille de Jazzâr)
Nom du fils aîné :	*abû Tâlib* (père de Tâlib) ; cette appellation (*kunya*) était une marque d'amitié ou de respect. Pour désigner une femme, on dira couramment *umm Hâni* (mère de Hâni). *abû* et *umm* peuvent aussi, à partir de la notion de possession, désigner un surnom ou un sobriquet : *Bourqîba*, qui a un petit cou.
Nom de la tribu :	*Banû Thaqîf*, la tribu des Thaqîf ; *Banû* est le pluriel de *ibn*.
Origine	Hichâm ibn al-Kalbi, Hichâm, de la tribu des Kalb.

tribale :		
Origine géographique :	Muçtafa al-Halabi, Muçtafa, originaire d'Alep.	

III. NOTICE GÉNÉALOGIQUE DE MUHAMMAD

En vue de faciliter la lecture de cette biographie du Prophète, nous avons établi en annexe un index raisonné des principales personnalités citées dans le texte, précisant leur relation avec le Prophète ou le rôle qu'elles ont joué dans les événements racontés. Mais, dès à présent, il ne nous paraît pas inutile de donner une esquisse succincte des noms de la proche parenté du Prophète.

Faisant partie de la tribu des Quraych, Muhammad appartenait au clan des Hâchim. Son grand-père s'appelait 'Abd al-Muttalib.

'Abd al-Muttalib eut, avec Fâtima, du clan des Makhzûm, cinq filles et trois garçons : Zubayr, Abû Tâlib et 'Abd Allâh. 'Abd al-Muttalib eut aussi, avec d'autres épouses, une fille et sept garçons dont : Hamza, 'Abbâs et Abû Lahab.

Comme 'Abd Allâh est le père de Muhammad, les autres fils de 'Abd al-Muttalib sont donc les oncles paternels ou les demi-oncles paternels de Muhammad.

Âmina est la mère de Muhammad.

Abû Tâlib, frère de 'Abd Allâh, eut trois fils, dont 'Ali et Ja'far. Ils sont donc les cousins germains de Muhammad.

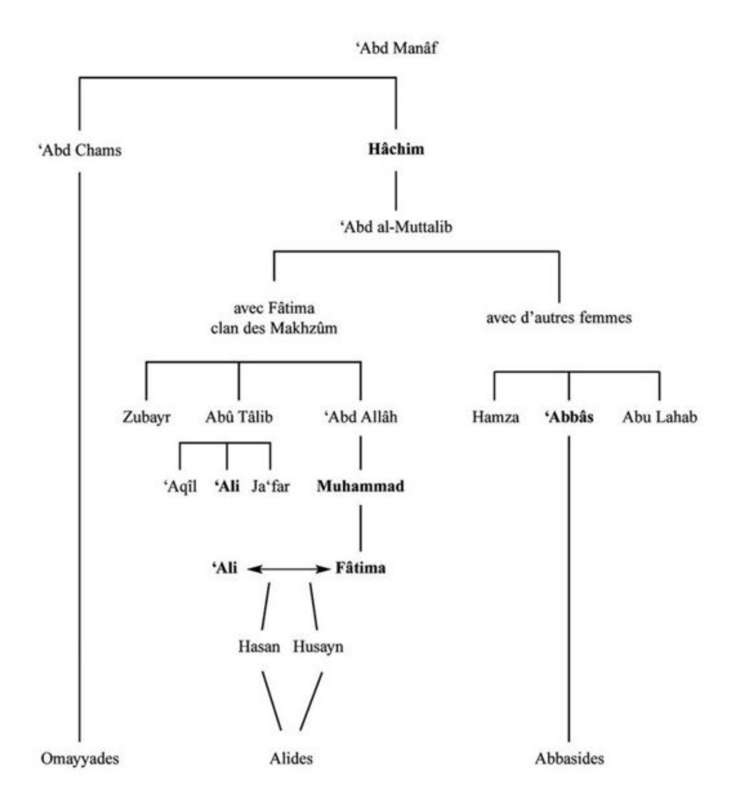


TABLE GÉNÉALOGIQUE CONDENSÉE DE LA FAMILLE DE MUHAMMAD

Muhammad épousa Khadîja et une dizaine d'autres femmes, dont 'Â'icha, Hafça, Zaynab bint Khuzayma, Umm Salama, Zaynab bint Jahch, Juwayriya, Umm Habîba, Çafiyya et Maymûna.

Muhammad eut de Khadîja trois fils : al-Qâsim, at-Tâhir et at-Tayyib, tous trois morts en bas âge ; et quatre filles : Zaynab, Ruqayya, Umm Kulthûm et Fâtima. Muhammad était quelquefois appelé, par déférence, Abû-l-Qâsim (*kunya*).

'Ali, cousin germain de Muhammad, épousa sa fille Fâtima, qui donna naissance à Hasan et à Husayn, les deux petits-fils du Prophète.

IV. GUIDE DE LECTURE DES MOTS ARABES

Les consonnes

En dépit de tous les progrès réalisés dans la typographie, il subsiste encore des problèmes sérieux dans la transcription des mots arabes. Les difficultés sont de deux natures : celles qui sont dues à la diversité des dialectes arabes et, en second lieu, celles qui sont liées à l'inadéquation du clavier strictement latin à la phonétique arabe.

On sait que les Arabes, depuis l'Atlantique jusqu'au golfe arabo-persique, parlent couramment des dialectes qu'ils n'écrivent pas. Pour prendre un exemple connu, on entend le nom du prophète arabe prononcé Mhammad, Mhammed, Mhomm'd, etc. Mais tous ces peuples se réfèrent à la prononciation coranique et donc classique aujourd'hui : *Muhammad*. Dans ces conditions, il serait plus simple de se référer en France aussi à cette prononciation et à cette transcription. Il est certes tout à fait naturel et légitime de continuer à écrire et à prononcer la forme *Mahomet*, francisée de longue date, mais nous devons, me semble-t-il, abandonner la forme *Mohammed*, forme hybride qui n'a jamais existé ni en dialectal ni en classique. On devrait en faire autant des Koreich, Ohod, Zemzem, etc.

Cela ne résout cependant pas le problème posé par la disparité des deux claviers arabe et latin. Il a été relativement facile de rendre compte d'un bon nombre de consonnes arabes par une combinaison de lettres fournies par le clavier latin :

–'	*Hamza*, occlusive glottale sourde. Imperceptible en initiale, le *hamza* médian marque un hiatus, une coupure (*Moïse*) ; le *hamza* final marque un arrêt brusque du souffle.
Th	*Th* anglais (*three*). Fricative interdentale sourde.
Kh	*J* (*khôta*) espagnol.
Dh	*Th* anglais (*the*).
R, r	*R*, *r* espagnol, roulé, apical.
Ç, ç	*S*, *s* français, emphatisé (en faisant vibrer le voile du palais).

'–	*'Ayn*, fricative pharyngale sonore.
Gh	*R, r* français, exagérément grasseyé.
Q	*Q, q* français, un peu emphatisé.
N, n	*N, n* français, jamais nasalisé (*Salmân* = Salmâne).
H, h	*H, h* anglais (*history*) aspiré.
W, w	*W, w* anglais en initiale (*war*).
Y, y	*Y, y* anglais en initiale (*year*).

Mais la transcription spécifique des quatre consonnes suivantes n'a pas été possible :

Hâ'	Spirante pharyngale sourde, comme dans *Muhammad*. On devra se contenter d'un simple *h*.
Dâd	*D, d* français, emphatisé (en faisant vibrer le voile du palais).
Tah	*T, t* français, emphatisé (en faisant vibrer le voile du palais).
Dhah	*The* anglais (*the*), emphatisé (en faisant vibrer le voile du palais).

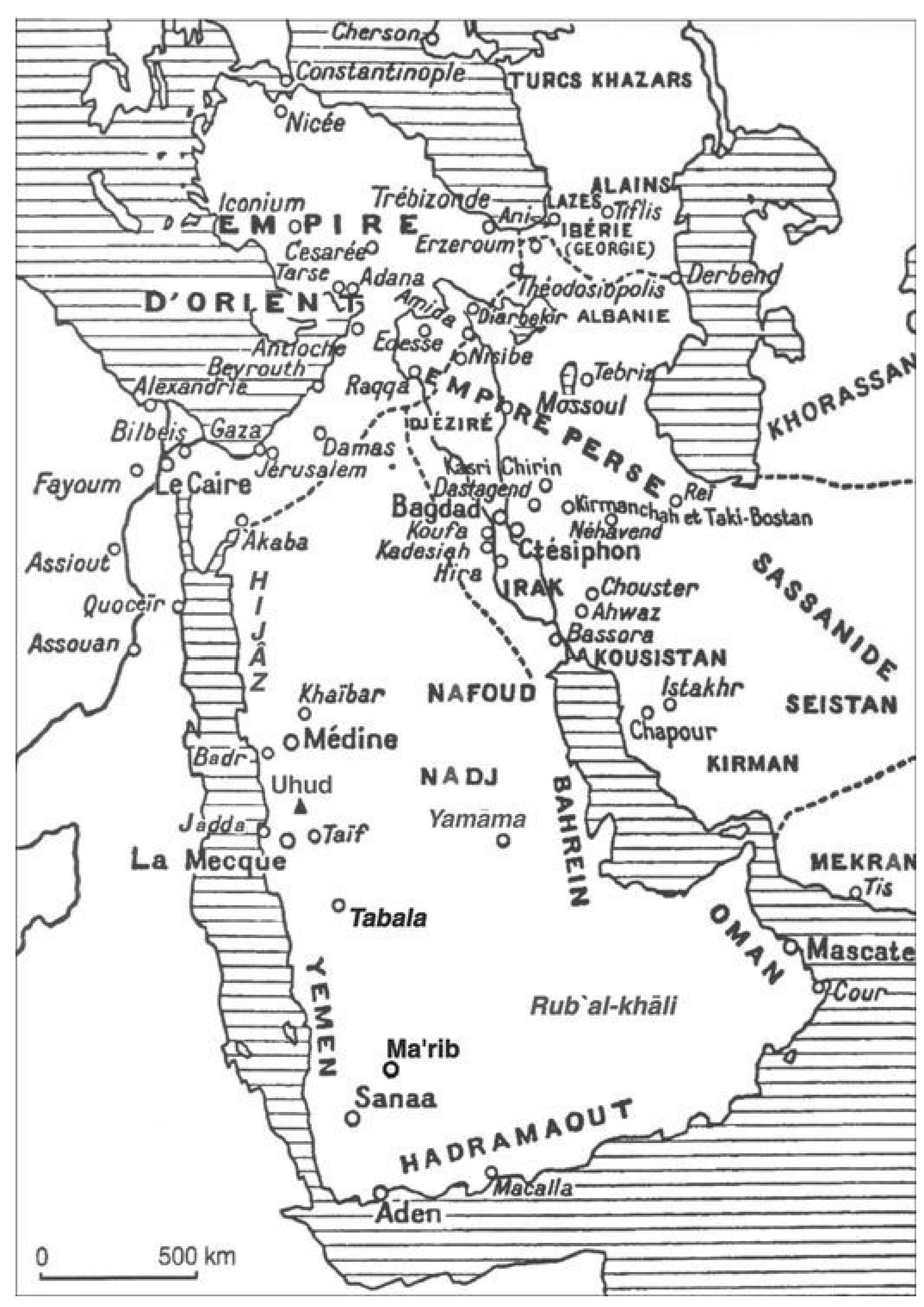
Conscient d'avoir sacrifié la fidélité littérale, nous avons ainsi renoncé à toute translittération avec des signes diacritiques, à regret, certes, mais dans le seul souci de faciliter la lecture. Le lecteur français ne sera probablement pas sensible à cette frustration, tandis que les arabisants et les arabophones ne nous en voudront pas et sauront aisément reconnaître et restituer les consonnes d'origine.

N.B. Les autres consonnes de l'alphabet se prononcent comme en français.

Les voyelles

a, â	*a* français bref (*talent*) et long (*château*).
i, î	*i* français bref (*image*) et long (*une île*).
u, û	*ou* français bref (*oubli*) et long (*une voûte*).

Remarque : Il n'y a pas de diphtongue en arabe. Quraych se prononcera *Quraïch* et non *Quréch.*



L'ARABIE AU TEMPS DU PROPHÈTE MUHAMMAD

CHAPITRE PREMIER

La naissance d'un prophète attendu

Le prophète Abraham supplia Dieu :

« Notre Seigneur !

Envoie-leur un prophète pris parmi leur nation :

il leur récitera tes versets ;

il leur enseignera le Livre et la Sagesse ;

il les purifiera.

Tu es le Tout-Puissant, le Sage ! » (Coran, 2, 129.)

UNE GÉNÉALOGIE SANS TACHE (*SÎRA*, I, 4-12 ET 108-110)

La généalogie de l'Envoyé de Dieu, dit Ibn Hichâm, remonte à Abraham et, de lui, à Adam. Mais, si Dieu le veut, je vais commencer ce livre par Ismaël, fils d'Abraham, et par la descendance d'Ismaël, en ligne directe, qui a donné naissance au Prophète. Je laisserai de côté, pour abréger, les autres descendants d'Ismaël.

Ismaël, fils d'Abraham, eut douze fils. Il vécut, dit-on, cent trente ans. À sa mort, il fut enseveli dans les fondations de la Ka'ba près de sa mère Hâjar, qui était d'origine égyptienne tout comme l'était Mâria, mère d'Ibrâhîm, fils du prophète Muhammad. C'était une concubine qu'avait offerte au Prophète Muqawqis, le maître de l'Égypte. C'est pourquoi le Prophète avait recommandé : « Si vous faites la conquête de l'Égypte, traitez bien sa population. Mettez les Égyptiens sous la protection de Dieu, ces hommes au teint bronzé, aux cheveux crépus, qui vivent dans

des maisons en terre noire battue. Car ils ont une ascendance noble par alliance. » Tous les Arabes descendent d'Ismaël.

À l'époque de Rabî'a, roi du Yémen, deux prêtres, appelés Satîh et Chiqq, annoncèrent aux Arabes qu'ils auraient un Messager, Envoyé de Dieu, un prophète qui recevrait la Révélation d'en haut et dont la nation aurait la royauté jusqu'à la fin des temps, jusqu'au moment où seraient assemblés les premiers et les derniers, où les gens de bien seraient heureux et les méchants malheureux. L'histoire des Arabes abonde en récits et en histoires qui illustrent le caractère sacré et prédestiné du sanctuaire de la Ka'ba : Dieu a toujours repoussé loin du Sanctuaire, par des miracles manifestes, toutes les attaques ennemies.

Parmi la descendance d'Ismaël se trouva Hâchim ibn 'Abd Manâf, l'aïeul direct du Prophète. Hâchim eut cinq filles et quatre garçons : il eut ainsi 'Abd al-Muttalib ibn Hâchim, ses frères et ses sœurs. 'Abd al-Muttalib ibn Hâchim, à son tour, eut dix garçons et six filles : il eut ainsi 'Abd Allâh, ses frères et ses sœurs. 'Abd Allâh ibn 'Abd al-Muttalib donna naissance à Muhammad ibn 'Abd Allâh ibn 'Abd al-Muttalib, l'Envoyé de Dieu, le plus noble des fils d'Adam. Sa mère était Âmina, fille de Wahb ibn 'Abd Manâf ibn Zuhra ; la mère d'Âmina était Barra, fille de 'Abd al-'Uzza. Le Prophète a dit : « Depuis que j'ai été dans la moelle d'Adam, les nations, à toutes les générations, n'ont cessé de vouloir s'attribuer ma naissance. En fait, je descends des deux meilleures lignées chez les Arabes : Hâchim et Zuhra. »

L'Envoyé de Dieu est donc le plus grand des fils d'Adam par son mérite et le plus noble par son père et par sa mère.

LE PUITS DE ZAMZAM (*S*ÎRA, I, 110-111 ET 142-147)

Il y avait dans le sanctuaire de La Mecque un puits appelé le puits d'Ismaël fils d'Abraham. Ce puits avait été comblé et couvert de terre. Voici son histoire : sur les instances de Sâra, son épouse légitime, Abraham répudia Hâjar, sa concubine, avec son fils Ismaël. Il les emmena dans le désert et les y abandonna. Hâjar erra dans le désert avec son petit enfant. Ismaël était malade de soif ; sa mère l'allongea sur le sable et partit lui quérir de l'eau. En vain. Devant aç-Çafa, elle pria Dieu et implora son aide pour son fils ; elle fit de même devant al-Marwa[1].

Dieu envoya alors l'ange Gibrîl (Gabriel), qui donna un coup de pied dans le sol et fit sourdre de l'eau pour sauver l'enfant. Hâjar entendit des hurlements de fauves, prit peur pour son fils et se précipita vers lui. Elle le vit, couché, prendre dans sa main l'eau qui sourdait sous sa joue et en étancher sa soif. Elle creusa alors un fossé autour de l'eau pour y puiser régulièrement.

À la mort d'Ismaël fils d'Abraham, son fils Nâbit ibn Ismâ'îl assura le service du Sanctuaire aussi longtemps que Dieu le voulut. Puis Dieu multiplia à La Mecque la descendance d'Ismaël et des Jurhum, ses oncles maternels. La Mecque devenant trop étroite pour eux, ils se répandirent dans le pays et Dieu, grâce à leur religion, leur donnait la victoire et la domination sur les peuples qui tentaient de s'opposer à leur expansion.

Mais les Jurhum commirent des excès et dilapidèrent le trésor qui était offert à la Ka'ba. Les Banû Bakr se coalisèrent contre eux, les battirent et les exilèrent loin de La Mecque. Avant de partir, le jurhumite 'Amr ibn al-Hârith prit les deux gazelles en or ainsi que la Pierre noire angulaire de la Ka'ba et les enfouit dans le puits de Zamzam. Puis, avec les Jurhum, il quitta La Mecque pour le Yémen. Les dissensions et les guerres se succédèrent à La Mecque et le puits de Zamzam fut totalement couvert de terre, jusqu'à l'époque où les Banû Quraych y prirent le pouvoir.

'Abd al-Muttalib ibn Hâchim succéda à son oncle al-Muttalib dans le service du Sanctuaire : il fournissait aux pèlerins de La Mecque la boisson sacrée (*siqâya*) et la nourriture (*rifâda*). Il remplissait bien cette charge et se mettait au service des gens de sa tribu. Il atteignit ainsi parmi eux une notabilité inconnue avant lui : tout le monde l'aimait et le respectait.

Un jour que 'Abd al-Muttalib dormait dans l'enceinte du Sanctuaire, il vit en songe un homme l'aborder et lui donner l'ordre de creuser le puits de Zamzam, comblé depuis très longtemps. L'homme lui parla de l'importance de ce puits et lui indiqua son emplacement avec précision. Le lendemain matin, 'Abd al-Muttalib prit une pioche et emmena avec lui Hârith, le seul fils qu'il avait à l'époque[2].

Il reconnut l'emplacement indiqué, entre les statues d'Isâf et de Nâ'ila[3], deux idoles au pied desquelles les Quraych égorgeaient les bêtes offertes en sacrifice.

Il saisit la pioche pour creuser à l'endroit où il avait reçu l'ordre de le faire, mais les Quraych se dressèrent contre lui et l'empêchèrent de profaner ces idoles adorées et très populaires. 'Abd al-Muttalib demanda à son fils Hârith d'assurer sa protection pendant qu'il allait creuser au pied des idoles. Devant sa détermination, les Quraych se résignèrent à le laisser faire. Après quelques coups de pioche, 'Abd al-Muttalib découvrit les pierres qui avaient servi à combler le puits et cria : « Dieu[4] est le plus grand (*Allâhu akbar*) ! » Les Quraych constatèrent qu'il avait été bien inspiré. Dégageant complètement le puits, 'Abd al-Muttalib y trouva les deux gazelles en or qui y avaient été cachées par les Jurhum avant leur exil de La Mecque. Il y trouva aussi des sabres et des boucliers. Les Quraych lui dirent :

– 'Abd al-Muttalib, tu dois partager ce trésor avec nous.

– Non, leur répondit-il. Mais je vous propose une solution équitable, pour vous comme pour moi : nous tirerons au sort sur ces objets sacrés auprès du dieu Hubal. (Hubal était une idole vénérée à l'intérieur même de la Ka'ba, la plus importante de leur panthéon.)

– Ta proposition est juste : nous l'acceptons.

Ils se présentèrent devant Hubal et confièrent les tessons du tirage au sort au prêtre qui en avait la charge : le sort décida que les deux gazelles en or devaient revenir à la Ka'ba et que les sabres et les boucliers devaient être remis à 'Abd al-Muttalib. Les Quraych n'obtinrent rien. 'Abd al-Muttalib fit battre les sabres pour renforcer la porte de la Ka'ba et fit fondre les deux gazelles en or pour sa décoration. Ce fut la première fois, dit-on, qu'on plaquait de l'or sur la porte de la Ka'ba. Puis 'Abd al-Muttalib décida que l'eau du puits de Zamzam servirait désormais de boisson sacrée (*siqâya*) aux pèlerins. C'est ainsi que le puits de Zamzam devint le plus important et le plus célèbre des puits de La Mecque.

'ABD AL-MUTTALIB FAIT VŒU DE SACRIFIER SON FILS (*S*ÎRA, I, 151-155)

Ayant subi l'opposition des Quraych lors de la découverte du puits de Zamzam, 'Abd al-Muttalib ibn Hâchim fit, dit-on, le vœu suivant : s'il avait dix enfants mâles et si ces garçons parvenaient à l'âge adulte pour

protéger leur père, il offrirait l'un d'entre eux en sacrifice à la divinité de la Ka'ba. Il eut effectivement dix fils adultes et jouit ainsi d'une protection assurée. Il les réunit un jour pour leur révéler son vœu et les exhorter à ne pas le renier.

– D'accord, lui dirent-ils, mais comment faire pour accomplir ce vœu ?

– Prenez chacun un tesson de tirage au sort et inscrivez-y votre nom. Puis, rapportez-moi les tessons.

Ils le firent et revinrent le voir. Il les emmena tous au pied du dieu Hubal dont la statue se dressait sur un puits sacré à l'intérieur du temple de la Ka'ba. C'était le puits où l'on déposait les offrandes faites au Temple.

'Abd al-Muttalib expliqua au prêtre préposé à la divination le vœu qu'il avait fait et lui demanda de tirer au sort le nom de l'un de ses fils. Le sort désigna Abdallah. C'était son fils préféré. Il tira sa lame, il saisit Abdallah par la main et l'emmena devant les deux divinités Isâf et Nâ'ila pour le leur sacrifier. Ses fils, ainsi que les Quraychites présents, se dressèrent contre lui : « Ne le tue pas ! lui crièrent-ils. S'il est possible de le racheter, nous sommes prêts à payer sa rançon. Ne le tue pas ! Emmène-le au Hijâz pour y consulter une sibylle inspirée par un djinn. Si elle te dit de le sacrifier, tu le feras ; si elle te recommande une solution qui te libère et sauve ton fils, tu lui obéiras. »

'Abd al-Muttalib et ses fils partirent pour Yathrib, la future Médine, et trouvèrent la sibylle à Khaybar, une oasis cultivée par des juifs. Le père lui raconta son histoire et lui demanda conseil. « Je ne peux rien vous dire aujourd'hui, leur dit-elle. Attendez que mon djinn vienne me visiter et que je puisse l'interroger. » Ils la quittèrent et 'Abd al-Muttalib ne cessait d'implorer Dieu. Le lendemain matin, ils se présentèrent devant la sibylle, qui leur dit :

– J'ai la réponse. Quelle est dans votre pays la rançon habituelle d'un homme ?

– Dix chameaux, répondirent-ils.

– Rentrez chez vous et présentez en offrande à votre divinité d'une part votre fils et de l'autre un lot de dix chameaux. Puis, faites tirer au sort l'un des deux lots. Si le sort désigne le jeune homme, augmentez la mise en chameaux jusqu'à ce que votre divinité en soit satisfaite. Vous sacrifierez

ainsi les chameaux.Vous aurez donc accompli votre vœu et votre fils sera sauvé.

Ils repartirent pour La Mecque, décidés tous à obéir à l'ordre de la sibylle, tandis que 'Abd al-Muttalib ne cessait d'implorer Dieu. Ils se présentèrent devant Hubal et lui offrirent d'un côté dix chameaux et de l'autre Abdallah. 'Abd al-Muttalib priait toujours Dieu le très-haut au pied de l'idole. Le sort désigna Abdallah. Ils y ajoutèrent dix chameaux, mais le sort désignait encore Abdallah. De dizaine en dizaine, le sort désignait toujours Abdallah. Lorsque le nombre de chameaux atteignit la centaine, 'Abd al-Muttalib implora Dieu encore avec plus d'insistance et le prêtre de Hubal tira au sort. Cette fois, le sort désigna les cent chameaux. Les Quraychites et toute l'assistance s'écrièrent : « Ton dieu est satisfait, 'Abd al-Muttalib ; ton vœu est accompli. » 'Abd al-Muttalib, dit-on, protesta : « Non, dit-il, il faut que les tessons soient tirés trois fois ! » Trois fois les tessons furent tirés et trois fois le sort désigna les chameaux. Les bêtes furent offertes en sacrifice et laissées au pied de l'idole : toute l'assistance, sans aucune restriction, prit part à cette offrande.

LA NAISSANCE DE L'ENVOYÉ DE DIEU (*SÎRA*, I, 155-160)

'Abd al-Muttalib s'en retourna, prenant par la main Abdallah. Il passa, dit-on, devant une femme des Banû 'Abd al-'Uzza, une devineresse assise dans le Sanctuaire. Elle était la sœur de Waraqa ibn Nawfal, cousin de Khadîja, future épouse de Muhammad. Elle vit une lumière dans les yeux d'Abdallah et elle lui demanda :

– Où vas-tu, Abdallah ?

– Je vais avec mon père.

– Je te donne autant que tous ces chameaux sacrifiés pour te racheter, si tu me prends pour femme sur-le-champ.

– J'accompagne à présent mon père et je ne puis ni le contredire ni le quitter.

'Abd al-Muttalib emmena son fils chez Wahb ibn Zuhra, à l'époque le seigneur des Banû Zuhra, par la naissance et par la noblesse. Wahb ibn Zuhra donna sa fille Âmina en mariage à Abdallah. Elle était la meilleure femme des Quraych par sa naissance et par son rang. On raconte que, dès

qu'Abdallah eut autorité sur Âmina, il la prit immédiatement et elle fut enceinte de Muhammad.

Abdallah sortit de chez Âmina et alla trouver la femme qui s'était offerte à lui en lui proposant cent chameaux.

– Pourquoi ne me proposes-tu pas aujourd'hui ce que tu m'avais proposé hier ?

– Tu as perdu à présent la lumière qui rayonnait de toi hier : je n'ai plus besoin de toi.

Cette femme avait entendu son frère Waraqa ibn Nawfal, qui était chrétien et qui connaissait les Écritures, affirmer que la nation arabe allait avoir un prophète.

Les gens disent (Dieu seul sait si c'est vrai) qu'Âmina, la mère du Prophète, racontait que lorsqu'elle était enceinte, elle eut en songe la visite d'un homme qui lui dit : « Tu portes dans ton sein le seigneur de cette nation ; dès que tu auras accouché, tu mettras l'enfant sous la protection de Dieu, l'Unique, à l'abri de la méchanceté des envieux. Tu l'appelleras Muhammad. » Âmina racontait aussi que lorsqu'elle fut enceinte de Muhammad, elle vit sortir d'elle une lumière qui illumina devant elle les châteaux de Bosra en Syrie.

Abdallah, le père de Muhammad, mourut alors même qu'Âmina était encore enceinte. Le Prophète naquit le lundi, 12 rabî' al-awwal, l'année de l'éléphant[5].

Le poète médinois Hassân ibn Thâbit racontait : « J'étais encore un petit garçon, âgé de sept ou huit ans, mais je comprenais tout ce qu'on disait. » J'ai entendu un juif crier de toute sa voix du haut d'une tour de Yathrib : « Ô peuple juif, écoute-moi. Cette nuit est montée dans le ciel l'étoile sous laquelle est né Ahmad. »

Lorsque Âmina donna naissance à Muhammad, elle fit annoncer à son grand-père 'Abd al-Muttalib la naissance d'un garçon. Le grand-père arriva et regarda le nouveau-né. Âmina lui raconta ce qu'elle avait vu lorsqu'elle était enceinte de lui, ce qu'on lui avait dit à son sujet et le nom qu'il devait porter. 'Abd al-Muttalib prit l'enfant dans ses bras et pénétra dans la Ka'ba. Il pria le dieu du temple et lui rendit grâce. Il sortit et remit l'enfant à sa mère. Puis, il se mit en quête d'une nourrice pour l'enfant.

LA PETITE ENFANCE DU PROPHÈTE (*SÎRA*, I, 160-167)

Le grand-père engagea comme nourrice une femme des Banû Sa'd appelée Halîma. Cette femme, la mère nourricière du Prophète, racontait : je suis sortie de mon pays[6] avec mon mari et mon bébé à qui je donnais le sein. C'était une année de sécheresse qui ne nous avait rien laissé. Nous allions en convoi avec d'autres femmes à la recherche de bébés à nourrir contre des gages. J'étais sur une ânesse blanche et nous avions une vieille chamelle qui ne donnait pas une seule goutte de lait. Nous ne pouvions pas fermer l'œil de la nuit à cause de notre bébé qui pleurait de faim : mes seins étaient secs et la chamelle ne suffisait pas à le nourrir. Mais nous avions toujours l'espoir de la pluie et de la délivrance. En dépit de notre maigreur et de notre faiblesse, je n'ai pas lâché le convoi des femmes des Banû Sa'd, jusqu'à notre arrivée à La Mecque[7].

On avait proposé Muhammad à toutes les femmes nourricières et toutes le refusaient dès qu'elles apprenaient qu'il était orphelin. C'est que la mise en nourrice n'était pas gratuite. Toutes mes compagnes étaient déjà pourvues d'un nourrisson, sauf moi. Lorsque le convoi des mères nourricières décida de repartir, je dis à mon mari :

– Il m'est pénible de revenir avec mes compagnes sans un nourrisson. Je vais donc prendre cet orphelin.

– Prends-le, si tu veux. Peut-être aurons-nous avec lui la bénédiction de Dieu.

Je revins donc le prendre, faute d'en avoir trouvé d'autres, et je rejoignis mon convoi. Dès que je le pris dans mon giron, mes seins se gonflèrent de lait pour lui : il en suça à satiété ; son frère de lait en fit autant et ils s'endormirent tous les deux, alors que nous ne pouvions pas fermer l'œil à cause des pleurs de notre enfant. Mon mari alla voir la chamelle : ses mamelles regorgeaient de lait. Il se mit à la traire et il but du lait autant qu'il le put. Je m'en suis abreuvée aussi et nous passâmes une nuit tranquille.

Le lendemain, nous partîmes. J'étais sur mon ânesse et Muhammad était avec moi. Je dépassai le convoi. Aucun des autres ânes n'arrivait à me suivre. Mes compagnes me criaient :

– Eh ! Halîma, attends-nous ! C'est bien la même ânesse que tu avais au départ ?

– Oui, oui, c'est bien la même.

Nous arrivâmes chez nous sur le territoire des Banû Sa'd. Je ne connais point de terre au monde plus stérile. Cependant, dès notre retour avec l'enfant, nos brebis revenaient tous les soirs rassasiées et pleines de lait. Nous n'avions qu'à traire et à boire, alors que les autres troupeaux étaient secs et ne donnaient pas une goutte de lait. Les gens de notre tribu, voyant cela, disaient à leurs bergers : « Malheureux ! Menez les troupeaux là où va le berger de Halîma. » Mais c'était en vain : leurs troupeaux revenaient toujours affamés, sans une goutte de lait, tandis que le mien revenait tout repu et plein de lait.

Halîma poursuivait : nous ne cessâmes ainsi de connaître, grâce à Dieu, le bien-être et la prospérité jusqu'à ce que l'enfant eût accompli ses deux ans et fût sevré. Il grandissait autrement que les autres garçons. À deux ans, il était déjà un garçon vigoureux. Nous le ramenâmes à sa mère, mais nous n'avions qu'un souhait, c'était de pouvoir le garder chez nous et garder la bénédiction qu'il nous apportait. Je dis à sa mère : « Tu devrais laisser ce garçonnet chez moi jusqu'à ce qu'il devienne robuste. Je crains pour lui l'air malsain de La Mecque. » Enfin, elle céda à nos instances et nous ramenâmes le garçon avec nous.

Quelques mois après notre retour, alors que Muhammad avec son frère de lait surveillait quelques agneaux derrière nos maisons, son frère accourut vers nous et cria : « Mon frère quraychite a été pris par deux hommes habillés de blanc. Ils l'ont couché par terre, ils lui ont ouvert le ventre et ils sont encore en train de le fouiller. » Je me précipitai avec mon mari vers l'enfant. Il était debout, tout blême. Nous le prîmes dans nos bras :

– Que t'est-il arrivé, mon petit bonhomme ?

– Deux hommes habillés de blanc m'ont abordé, m'ont couché par terre et m'ont ouvert le ventre pour y chercher je ne sais quoi[8].

Nous rentrâmes avec lui à la maison. Mon mari me dit : « Halîma, je crains que ce garçon n'ait été atteint d'un mal grave. Ramenons-le à sa famille avant que le mal ne se manifeste. » Nous le ramenâmes à sa mère, qui s'étonna et demanda :

– Qu'est-ce qui t'amène, nourrice, de sitôt, alors que tu avais insisté pour que l'enfant reste chez toi ?

– Mon nourrisson a grandi, grâce à Dieu, et j'ai ainsi accompli mon contrat. Maintenant, je crains pour lui quelque événement imprévu et c'est pourquoi je te le rends en bonne santé, comme tu le souhaites.

– Halîma, tu sembles me cacher quelque chose. Dis-moi la vérité.

Âmina ne me lâcha pas avant de savoir la vérité.

– Tu as craint Satan pour cet enfant ?

– Oui.

– Non, ne crains rien. Satan n'a pas de prise sur lui. Mon fils n'est pas un enfant ordinaire. Veux-tu que je te raconte son histoire ?

– Oui, bien sûr.

– Lorsque je fus enceinte, je vis sortir de moi une lumière qui illumina pour moi les châteaux de Bosra en Syrie. Puis, lorsqu'il était dans mon sein, jamais grossesse ne fut plus légère ni plus facile. Enfin, lorsque je le mis au monde, il tomba, posant les mains par terre et levant la tête vers le ciel. Laisse de côté tes craintes et reviens chez toi l'esprit tranquille.

Outre les raisons qui avaient porté Halîma, la mère nourricière du Prophète, à rendre l'enfant à sa mère Âmina, raisons qu'elle venait de lui avouer, il en était une qu'elle avait réussie à garder secrète, c'est qu'un groupe d'Abyssins (Éthiopiens) chrétiens avaient vu l'enfant lorsque Halîma le ramenait à La Mecque après son sevrage. Les Abyssins avaient observé l'enfant, l'avaient tourné et retourné dans tous les sens, avaient interrogé Halîma à son sujet et lui avaient dit : « Nous allons prendre ce garçon chez nous, pour notre roi[9]. C'est un garçon qui a un grand destin, nous le savons. » Halîma eut beaucoup de mal à leur échapper.

Bien des années plus tard, quelques compagnons demandèrent au Prophète :

– Envoyé de Dieu, parle-nous un peu de toi.

– Je suis, leur dit-il, la vocation de mon père Abraham, la bonne nouvelle de mon frère Jésus. Lorsqu'elle fut enceinte de moi, ma mère vit sortir d'elle une lumière qui illumina pour elle les châteaux de Syrie. J'ai été placé en nourrice chez les Banû Sa'd. Tandis qu'un jour avec mon frère de lait nous gardions quelques agneaux derrière les maisons, soudain, je vis deux hommes habillés de blanc qui portaient une cuvette en or pleine de neige. Ils se saisirent de moi, m'ouvrirent le ventre et

sortirent de mon cœur un caillot de sang noir[10], qu'ils jetèrent. Puis ils lavèrent et purifièrent mon cœur et mon ventre avec cette neige. Enfin, l'un des hommes en blanc dit à son compagnon : « Mets-le en balance contre dix hommes de sa nation. » Il me pesa et le plateau de la balance pencha de mon côté. « Mets-le en balance contre cent hommes de sa nation, ajouta-t-il. » Il me pesa et je l'emportai encore. « Mets-le en balance contre mille hommes de sa nation, poursuivit-il. » Il me pesa et je l'emportais toujours. « Arrêtons, dit-il. Si on le mettait en balance contre toute sa nation, il l'emporterait encore. »

Le Prophète disait : « Il n'y a pas eu de prophète qui n'ait été berger. » On lui demanda :

– Et toi, Envoyé de Dieu ?

– Moi aussi j'ai gardé des moutons.

Le Prophète disait aussi à ses compagnons : « Je suis le plus arabe parmi vous. Je suis issu des Quraych et j'ai été en nourrice chez les Banû Sa'd[11]. »

LA MORT D'ÂMINA ET DE 'ABD AL-MUTTALIB (*SÎRA*, I, 168-179)

Muhammad vivait avec sa mère Âmina et son grand-père 'Abd al-Muttalib sous la garde de Dieu. Il grandissait bien, conformément aux desseins de Dieu sur lui. Mais, à l'âge de six ans, sa mère Âmina l'emmena en visite à Médine chez ses oncles maternels les Banû Najjâr. Elle mourut sur le chemin du retour à Abwâ'.

Muhammad fut donc élevé chez son grand-père 'Abd al-Muttalib. Ce dernier avait un petit tapis à l'ombre de la Ka'ba. Ses enfants s'asseyaient autour du tapis, en attendant l'arrivée de leur père. Par respect pour lui, personne ne se mettait sur le tapis sauf le jeune Muhammad. Les oncles du jeune garçon le portaient pour l'éloigner du tapis, mais le grand-père disait à ses enfants : « Laissez faire mon petit, c'est quelqu'un d'important. » Puis il lui passait la main dans le dos et s'amusait à le regarder jouer.

Lorsque 'Abd al-Muttalib sentit venir la mort, il réunit ses filles, qui étaient au nombre de six, et leur dit : « Pleurez-moi ; je veux entendre

avant ma mort ce que vous allez dire. » Chacune d'entre elles fit en pleurant le panégyrique en vers de son père. 'Abd al-Muttalib, qui avait perdu la parole, fit un geste de satisfaction : « Si c'est comme cela, voulait-il dire, vous pouvez me pleurer. » Il mourut huit ans après l'année de l'éléphant, alors que Muhammad avait huit ans.

À la mort de 'Abd al-Muttalib, son fils 'Abbâs, le plus jeune de ses frères, prit soin de l'entretien du puits de Zamzam et assura la charge de la boisson sacrée pour les pèlerins (*siqâya*). Il assuma cette charge jusqu'à l'avènement de l'islam. Dès qu'il fit la conquête de La Mecque, l'Envoyé de Dieu confirma son oncle 'Abbâs dans cette charge. Elle est encore de nos jours (*du temps d'Ibn Hichâm*) dans la même famille.

ABÛ TÂLIB RECUEILLE SON NEVEU. HISTOIRE DE BAHÎRA (*SÎRA*, I, 179-187)

Après la mort de son grand-père, l'enfant fut élevé par son oncle Abû Tâlib, sur la recommandation, dit-on, de'Abd al-Muttalib. Abdallah, père de Muhammad, et Abû Tâlib étaient en effet deux frères du même père et de la même mère.

Un devin de la tribu des Azd-Chanû'a avait l'habitude de venir à La Mecque pour prédire aux gens leur avenir. Les Quraych lui amenaient leurs garçons et l'interrogeaient sur leur sort. Abû Tâlib, parmi d'autres, lui amena un jour le jeune Muhammad. Le devin dévisagea le garçon, mais son attention fut détournée de lui par autre chose. Dès qu'il fut libre, le devin dit : « Ramenez-moi le garçon. » Abû Tâlib, craignant l'excessif intérêt que montrait le devin pour son neveu, le fit disparaître. Et le devin de crier : « Malheureux, ramenez-moi l'enfant que je viens de voir. Il aura sûrement un grand avenir. » Mais Abû Tâlib était déjà parti.

Abû Tâlib préparait le départ d'une caravane de commerçants pour la Syrie. Quand tout fut prêt et que les hommes furent sur le point de partir, Muhammad se jeta au cou de son oncle. Abû Tâlib, tout ému, s'écria : « Je vais l'emmener avec moi en Syrie. Nous ne nous quitterons jamais. » Il le prit donc dans sa caravane. Ils atteignirent Bosra de Syrie. Là, dans un monastère, vivait un moine chrétien appelé Bahîra, qui puisait sa science du christianisme dans un livre conservé au couvent et transmis de génération en génération. Souvent la caravane faisait halte près du

monastère sans que Bahîra l'invite ou l'aborde. Cette année-là, Bahîra fit dire à la caravane des Quraych qu'il avait préparé un grand repas à leur intention et qu'il aimerait que tous y participent, grands et petits, hommes libres et esclaves. L'un des Quraych dit à Bahîra :

– Tu dois sûrement avoir une arrière-pensée aujourd'hui. Nous sommes passés souvent par là, sans que tu nous invites. Que t'arrive-t-il aujourd'hui ?

– C'est vrai ; je ne vous invitais pas. Mais vous êtes toujours mes hôtes et j'ai souhaité, pour vous honorer, que vous soyez tous aujourd'hui mes invités à ce repas.

Ils répondirent tous à l'invitation, sauf Muhammad qu'on avait laissé près de la caravane, sous un arbre, en raison de son jeune âge. Lorsque Bahîra fit le tour de ses hôtes, il ne trouva pas Muhammad parmi eux.

– Je vous avais bien demandé, leur reprocha-t-il, qu'à ce repas personne ne fût absent.

– Oui, Bahîra, personne n'est absent, sauf un jeune garçon qui est resté près de la caravane.

– Je l'invite quand même à prendre ce repas avec vous.

Un homme des Quraych alla prendre Muhammad dans ses bras et le fit asseoir avec les hommes. Bahîra observait le jeune garçon et scrutait chaque partie de son corps pour la comparer avec ce qu'il en avait lu dans les livres. Le repas terminé, les hommes se dispersèrent. Bahîra s'approcha alors de Muhammad :

– Je t'adjure, lui dit-il, de répondre aux questions que je vais te poser.

– Pose-moi toutes les questions que tu veux.

Bahîra lui posa toutes sortes de questions sur son sommeil, sur son comportement et sur ses relations. Muhammad y répondit et ses réponses correspondaient aux lectures de Bahîra. Puis le moine découvrit le dos du garçon et il y reconnut entre les épaules le sceau de la prophétie, à l'endroit même signalé dans les livres. Ce sceau était comme la marque d'une ventouse sur la peau.

Ayant achevé son examen de l'enfant, Bahîra alla trouver Abû Tâlib :

– Ce garçon, lui demanda-t-il, qu'est-il pour toi ?

– C'est mon fils.

– Non, il n'est pas ton fils. Son père ne doit pas être encore en vie.

– C'est vrai. C'est mon neveu.

– Qu'est devenu son père ?

– Son père est décédé lorsque l'enfant était encore dans le sein de sa mère.

– Maintenant, tu dis la vérité. Ramène cet enfant dans son pays et protège-le des juifs. En effet, s'ils le voient et s'ils savent ce que je sais de lui, ils vont certainement lui vouloir du mal. En vérité, ton neveu aura un grand destin. Ramène-le au plus vite chez lui.

Abû Tâlib, dès qu'il eut terminé son négoce en Syrie, ramena rapidement l'enfant à La Mecque. L'enfant y grandissait sous la protection de Dieu, sauvegardé des souillures du paganisme, conformément à la dignité de la mission à laquelle Dieu le destinait[12].

Devenu jeune homme, il était, dans sa tribu, le plus courageux, le plus doux de caractère, le plus noble de naissance, le meilleur voisin, le plus sage, le plus sincère, le plus fidèle. À tel point que les gens l'appelaient le Fidèle (*al-Amîne*). Dieu avait en effet réuni en lui toutes les qualités.

Lorsque la guerre des Fijâr éclata entre les Quraych et les Qays 'Aylân, Muhammad avait quinze ans. Ses oncles l'emmenèrent avec eux à quelques batailles, où il était chargé de récupérer les flèches lancées par l'ennemi.

KHADÎJA, ÉPOUSE DU PROPHÈTE (*S*ÎRA, I, 187-192)

À l'âge de vingt-cinq ans, Muhammad épousa Khadîja bint Khuwaylid. C'était une noble et riche commerçante, qui engageait des hommes pour son commerce et les intéressait aux bénéfices. La Mecque était en effet une ville de commerce. Ayant appris la loyauté de Muhammad, sa fidélité et toutes ses qualités morales, Khadîja le fit venir et lui proposa de convoyer pour elle des marchandises en Syrie. Il aurait un salaire supérieur à celui qu'elle avait l'habitude de donner aux autres convoyeurs. Muhammad accepta cette offre et prit le chemin de la Syrie avec sa marchandise. Il était accompagné par Maysara, un esclave de Khadîja.

Arrivé en Syrie, Muhammad fit halte à l'ombre d'un arbre, près d'un couvent de moines. L'un des moines demanda à Maysara qui était l'homme arrêté sous l'arbre.

– C'est un homme des Quraych, de la famille qui dessert le culte de la Ka'ba.

– Jamais, dit le moine, personne ne s'est arrêté sous cet arbre sans qu'il fût un prophète.

Muhammad vendit ses marchandises, en acheta d'autres de Syrie et s'en retourna à La Mecque, accompagné de Maysara. Ce dernier, dit-on, en pleine chaleur de midi, voyait deux anges protéger du soleil Muhammad assis sur son chameau. Arrivé à La Mecque, il livra à Khadîja les marchandises syriennes, qu'elle vendit presque en doublant son bénéfice. Maysara, de son côté, raconta à sa maîtresse ce qu'avait dit le moine et la protection des deux anges pour Muhammad.

Khadîja était une femme noble, intelligente et décidée. Il faut ajouter à ces qualités et à ces mérites l'honneur que Dieu lui réservait. Ayant entendu le récit de Maysara, elle fit venir Muhammad chez elle. « Cousin, lui dit-elle, tu me plais à cause de notre parenté, de ton rang dans ton clan, de ta fidélité, de ta sincérité et de ton bon caractère. J'ai envie de toi ; veux-tu m'épouser ? » Khadîja était à l'époque la plus noble, la plus en vue et la plus riche des femmes de Quraych. Son clan tenait beaucoup à la garder, s'il le pouvait. Muhammad rapporta la proposition à ses oncles. Hamza, l'oncle de Muhammad, l'emmena chez Khuwaylid ibn Asad, père de Khadîja, et demanda pour son neveu la main de sa fille.

Muhammad épousa Khadîja et lui donna une dot de vingt jeunes chamelles. C'était la première femme qu'il épousait et, tant qu'elle fut en vie, il n'en épousa pas d'autres. Khadîja donna au Prophète tous ses enfants, sauf Ibrâhîm : al-Qâsim, at-Tâhir et at-Tayyib. On appelait Muhammad Abû-l-Qâsim (*kunya*), du nom de son fils aîné al-Qâsim. Ces trois garçons moururent avant la mission du Prophète. Khadîja lui donna comme filles Ruqayya puis Zaynab puis Umm Kulthûm et enfin Fâtima. Toutes connurent l'islam, s'y convertirent et émigrèrent à Médine avec leur père. Quant à Ibrâhîm, sa mère était Mâria l'Égyptienne, concubine du Prophète qui lui avait été offerte par Muqawqis, le roi d'Égypte.

Khadîja rapporta à son cousin Waraqa ibn Nawfal ce que lui avait raconté son esclave Maysara au sujet de l'opinion du moine syrien sur

Muhammad et au sujet des deux anges qui le protégeaient du soleil. Waraqa, qui était chrétien et qui connaissait les Écritures et la Tradition, répondit à Khadîja : « Si ce que tu rapportes est vrai, Muhammad est certainement le prophète de cette nation. Je sais, en effet, qu'un prophète est destiné à cette nation et que les Arabes doivent guetter sa venue ces temps-ci. »

LA RECONSTRUCTION DE LA KA'BA (*S*ÎRA, I, 192-199)

La Ka'ba était à l'époque une construction en pierres sèches de la hauteur d'un homme. Des inconnus avaient volé le trésor sacré déposé dans un puits à l'intérieur du bâtiment. Les Quraych retrouvèrent le trésor chez Duwayk, un esclave des Banû Mulayh, et ils lui coupèrent la main. Certains disent que les véritables voleurs avaient déposé le trésor chez Duwayk. C'est après ce vol qu'on décida de surélever les murs de la Ka'ba et de la couvrir d'un toit.

Le navire d'un commerçant grec avait échoué sur les rives de Judda. Ses débris furent récupérés et remis à un menuisier copte, qui résidait à La Mecque, pour qu'il en façonnât une toiture.

Un serpent vivait dans le puits de la Ka'ba où étaient jetées les offrandes quotidiennes des fidèles[13]. Tous les jours, il prenait le soleil sur le mur de la Ka'ba et semait ainsi la terreur parmi les gens. Dès qu'on s'approchait de lui, il dressait la tête, sifflait et ouvrait la gueule. Tandis qu'un jour le serpent, à son habitude, était allongé au soleil sur le mur, Dieu envoya un oiseau de proie, qui saisit le serpent et l'emporta dans ses serres. Les Quraych virent dans la disparition du serpent un signe de Dieu, favorable à leur projet de construction. « Dieu, dirent-ils, nous a débarrassés du serpent ; nous avons du bois pour la toiture et nous avons un artisan habile. »

À l'unanimité, les Quraych décidèrent alors de raser et de reconstruire la Ka'ba. Le premier, Abû Wahb ibn Makhzûm, un notable, oncle maternel du père du Prophète, se leva et saisit une pierre de la Ka'ba. Mais la pierre lui échappa des mains et alla retrouver sa place dans le mur. Il dit alors aux Quraych : « Ne dépensez dans la construction de la Ka'ba que des biens honnêtement acquis, sans usure et sans frustration de quiconque. » Puis les Quraych se partagèrent la tâche : chaque clan avait

sa portion de mur à détruire. Mais les gens redoutaient de passer à l'action. Walîd ibn al-Mughîra, le plus ancien parmi eux, leur dit : « Je vais y aller le premier. » Il prit une pioche et s'approcha du mur en faisant cette prière : « Seigneur, nous ne recherchons que le bien. » Puis il détruisit une partie du mur, du côté des deux piliers. Les Quraych, toute cette nuit-là, étaient aux aguets. Ils se disaient : « Attendons ! Si Walîd a un malheur, nous arrêterons la destruction et remettrons le mur comme il était. S'il n'a rien, c'est que Dieu donne son agrément à notre entreprise et nous l'accomplirons. » Walîd se réveilla le lendemain et alla poursuivre son action. Tout le monde prit alors part, avec lui, à la destruction de la Ka'ba.

Ils détruisirent le mur jusqu'aux fondations, fondations établies par Abraham. Ils parvinrent ainsi à un tas de rochers de couleur verte, gros comme la bosse d'un chameau et imbriqués les uns dans les autres. Un homme introduisit une barre à mine entre deux rochers pour les démanteler, mais toute La Mecque en fut ébranlée. Les Quraych s'en tinrent ainsi à ce niveau de fondations. Ils trouvèrent sous un angle de la Ka'ba une inscription en langue syriaque et firent appel à un juif pour la leur déchiffrer. Il y était écrit : « Je suis Dieu, Seigneur de Bakka (*ancienne appellation de La Mecque*). J'ai créé ce sanctuaire le jour où j'ai créé les cieux et la terre, le jour où j'ai donné leur forme au soleil et à la lune. Bénis soient pour ses habitants son lait et son eau. »

Puis les clans des Quraych apportèrent les pierres nécessaires à la construction. Ils élevèrent les murs, chaque clan pour son compte. Arrivés à la pierre angulaire, c'est-à-dire à la Pierre noire, ils n'étaient plus d'accord entre eux. Chaque clan voulait avoir à lui seul l'honneur de remettre en place cette pierre sacrée. Disputes, coalitions et même préparatifs de combat. Les Banû 'Abd ad-Dâr et les Banû 'Adiyy ibn Ka'b, autour d'un grand bol rempli de leur sang, trempèrent leurs mains dans le bol et léchèrent le sang commun aux deux clans, en se jurant alliance jusqu'à la mort. Ils furent depuis surnommés *les lécheurs de sang*[14]. Cette tension entre les clans des Quraych dura quatre ou cinq nuits.

Enfin, réunis au Sanctuaire, après beaucoup de conciliabules et de discussions, le doyen des Quraych, Walîd ibn al-Mughîra, se leva et leur dit : « Pour trancher ce différend, je vous propose que le premier homme

qui franchira la porte de ce sanctuaire soit notre arbitre. » Ils acceptèrent et attendirent. Ce fut Muhammad qui entra le premier. Tous s'écrièrent : « Oui, c'est Muhammad, c'est le Fidèle, nous acceptons son arbitrage. » À son arrivée, ils lui expliquèrent l'affaire et se fièrent à son jugement. « Apportez-moi un manteau, ordonna-t-il. » On lui en apporta un. Il le prit et l'étendit par terre. Puis il prit tout seul dans ses bras la Pierre noire et la posa sur le manteau. « Maintenant, que chaque clan, leur dit-il, en saisisse un pan et tous ensemble, soulevons la Pierre. » Ils soulevèrent la Pierre et la portèrent jusqu'à l'angle où elle devait être scellée. Muhammad la prit tout seul dans ses bras et la posa à l'angle qui lui était destiné. Puis on poursuivit la construction. La Ka'ba, à l'époque du Prophète, mesurait dix-huit aunes. Elle était couverte de tissu copte blanc, puis de tissu bayadère du Yémen. Le premier qui l'habilla de brocart fut al-Hajjâj ibn Yûsuf[15].

LES DEVINS ARABES, LES RABBINS JUIFS ET LES MOINES CHRÉTIENS ANNONCENT LA MISSION PROPHÉTIQUE DE MUHAMMAD (*S*ÎRA, I, 204-214)

À l'approche de l'arrivée du prophète Muhammad, les devins arabes, les rabbins juifs et les moines chrétiens avaient déjà parlé de sa mission.

Quant aux devins arabes, ils avaient appris l'arrivée du Prophète par les djinns, qui avaient eu la faculté d'entendre et de capter les informations venues du ciel. Mais les Arabes n'y prêtaient pas attention, jusqu'au moment où Dieu révéla cette mission et où les choses que les devins avaient annoncées se réalisèrent. À ce moment-là, les Arabes les reconnurent.

Les Janb, une tribu du Yémen, avaient avant l'islam un devin. Lorsque la nouvelle de la mission de Muhammad se répandit parmi les Arabes, les Janb allèrent consulter leur devin au sujet de cet homme. Ils attendirent sa réponse au pied de la montagne où il s'était retiré. Au lever du soleil, il descendit de sa montagne et se dressa devant eux, appuyé sur son arc. Il leva la tête vers le ciel et le scruta longuement, puis il se mit à faire des bonds. Enfin, il leur dit : « Dieu a élu Muhammad et l'a honoré ; il a purifié son cœur et ses entrailles. Son séjour parmi vous ne sera pas long. » Le devin remonta ensuite dans sa montagne.

Quelques années après la mort du Prophète, le calife 'Umar[16] racontait : j'étais avec quelques personnes des Quraych devant une idole à qui un Arabe venait de sacrifier un veau. C'était un mois ou deux avant l'islam. Nous attendions notre part de la victime offerte en sacrifice lorsque j'entendis sortir du ventre du veau une voix d'une puissance assourdissante, qui criait : « Veau couvert de sang, une affaire est en marche. » Un homme crie, d'une voix claire : « Il n'y a de dieu que Dieu[17] ! » Voilà ce qui nous est parvenu des annonces faites par les devins arabes.

D'autre part, des gens de la famille de 'Âçim ibn Qatâda, un homme des Ançâr[18], racontaient : parmi les facteurs qui, avec la lumière de Dieu et sa bonté à notre égard, nous amenèrent à l'islam, il faut citer le comportement des juifs. Tandis que nous étions dans le paganisme avec nos idoles, eux avaient déjà un Livre. Ils savaient des choses que nous ignorions. Comme nos relations avec eux étaient encore quelquefois tendues, lorsque nous nous montrions trop durs avec eux, ils nous menaçaient : « Il n'est plus loin le temps d'un prophète qui nous sera envoyé et avec l'aide duquel nous vous tuerons et vous ferons disparaître comme les 'Âd et les habitants d'Iram[19]. »

Nous entendions souvent ces menaces. Et, lorsque Dieu nous envoya le Prophète, nous répondîmes à son appel et comprîmes le sens de leurs menaces. Nous les devançâmes et crûmes en sa mission, alors qu'ils le renièrent.

Salama, un homme des Ançâr qui a participé à la bataille de Badr, racontait : j'étais un jour enroulé dans mon manteau et allongé dans la cour de notre maison lorsque l'un de nos ouvriers, qui était juif, sortit de chez lui, s'avança vers nous et nous parla de résurrection, de jugement dernier, de comptes à rendre, de pesée des âmes, de Paradis et d'Enfer. Il disait tout cela à des païens qui ne pensaient à aucune résurrection possible après la mort.

– Malheureux ! lui dirent-ils. Tu vois que tout cela va arriver ?

– Bien sûr ! Je le jure par Celui par qui on a l'habitude de jurer.

– Quelle preuve en as-tu ?

– Un prophète envoyé venant de ce côté-là (et il désigna de la main la direction de La Mecque et du Yémen).

– Et quand vois-tu son arrivée ?

Il me regarda – j'étais le plus jeune de l'assistance – et dit :

– Si ce garçon accomplit son âge normal, il le verra.

Salama poursuivit son récit : à peine une nuit et un jour s'étaient-ils écoulés que Muhammad était envoyé par Dieu. Il est maintenant vivant parmi nous. Nous crûmes en lui alors que les juifs le rejetèrent à tort et par jalousie. Nous dîmes alors à l'ouvrier juif :

– Malheureux ! N'est-ce pas toi qui nous avais décrit et vanté les qualités de cet homme ?

– Si, mais il ne s'agissait pas de Muhammad.

Un vieillard des Banû Quraydha, une tribu juive de Yathrib (la future Médine), demanda un jour à 'Âçim ibn Qatâda :

– Sais-tu pourquoi quelques jeunes juifs des Banû Hadl, frères des Banû Quraydha, embrassèrent l'islam ? Avant l'islam, ces jeunes gens vivaient tout simplement avec les Quraydha, puis, dans l'islam, ils devinrent leurs maîtres.

– Non, je ne le sais pas, répondit 'Âçim.

– Un juif syrien nommé Ibn al-Hayyabân vint chez nous, quelques années avant l'islam, et s'établit dans le pays. Nous n'avons assurément jamais vu un homme qui ne faisait pas les cinq prières (*c'est-à-dire un non-musulman*), qui fût plus vertueux que lui. Lorsque la sécheresse nous frappait, nous lui demandions :

– Sors implorer pour nous la pluie.

– Oui, mais pas avant que vous ne fassiez précéder votre cortège d'une aumône.

– Combien ?

– Quatre mudds[20] de dattes ou deux mudds d'orge.

Nous donnions l'aumône et il nous emmenait à l'extérieur de la ville. Là, il implorait Dieu pour nous et il ne cessait de prier jusqu'à ce que des nuages couvrent le ciel et arrosent nos champs. Il nous fit obtenir la pluie à plusieurs reprises. Lorsqu'il sentit venir la mort, à sa dernière heure, il demanda aux Banû Quraydha, qui étaient juifs :

– Pourquoi, pensez-vous, ai-je quitté le pays du vin et du pain (*la Syrie*) pour venir dans cette terre de pauvreté et de famine ?

– Tu le sais mieux que nous.

– Eh bien ! Je suis venu ici pour attendre l'arrivée d'un prophète qui doit se réfugier dans cette ville. J'espérais vivre assez longtemps pour le voir et le suivre. Son heure est toute proche : juifs, ne vous laissez pas devancer auprès de lui. Sa mission sera accompagnée, pour ceux qui lui résistent, de sang répandu, de femmes et d'enfants enlevés.

Lorsque le Prophète reçut sa mission prophétique et qu'il alla assiéger les Banû Quraydha, les jeunes juifs des Banû Hadl dirent aux Quraydha :

– C'est bien le prophète que vous avait annoncé Ibn al-Hayyabân.

– Non, ce n'est pas lui.

– C'est lui-même en personne.

Puis les Hadl descendirent de leur place forte, embrassèrent l'islam et firent ainsi épargner leur vie, leurs biens et leur famille.

Voilà ce qui nous est parvenu de la tradition juive sur la mission prophétique de Muhammad.

LA CONVERSION A L'ISLAM DE SALMÂN LE PERSAN (*S*ÎRA, I, 214-222)

Salmân le Persan (*al-Fârisi*) racontait : j'étais un Persan d'un village des environs d'Ispahan appelé Jayy. Mon père était le maire de ce village. Il m'aimait plus que toute autre créature au monde, à tel point qu'il me retenait à la maison comme on retient les jeunes filles. J'avais bien appris la religion de Zoroastre et j'étais le gardien du feu qu'on entretenait devant la divinité, sans le laisser un instant s'éteindre. Mon père possédait une grande ferme. Un jour qu'il était pris par une construction, il me dit : « Va à la ferme et surveille les travaux. Tu m'en rapporteras telle et telle chose. Et, surtout, n'y reste pas longtemps, car, tu le sais, tu es plus important pour moi que cette ferme et, si tu tardes à revenir, je me ferai beaucoup de souci pour toi. »

Salmân poursuivait : je pris donc le chemin de la ferme. En cours de route, je passai près d'une église chrétienne et j'entendis de l'extérieur les

prières des fidèles. Comme mon père me retenait à la maison, j'ignorais tout de ce qui se passait en dehors de chez moi. Ayant entendu les chants, j'entrai à l'église par curiosité. Leurs prières et leur liturgie me plurent et suscitèrent mon intérêt. Je me dis : « Cette religion est bien meilleure que la nôtre. » Je renonçai donc à aller à la ferme de mon père et je restai avec ces chrétiens jusqu'au coucher du soleil. Je les interrogeai sur leur religion et sur son origine. Ils me répondirent que le christianisme venait de Syrie.

Je rentrai chez nous le soir. Mon père s'était inquiété de mon retard et avait envoyé des gens à ma recherche. À mon retour, mon père me dit :

– Où étais-tu mon bonhomme ? Ne t'avais-je pas demandé de me rapporter certaines choses ?

– Père, je suis passé près d'une église où les gens faisaient leurs prières. Ce que j'ai vu de leur religion m'a plu et je suis resté chez eux jusqu'au coucher du soleil.

– Mon bonhomme, il n'y a rien qui vaille dans cette religion. Ta religion et celle de tes pères est bien meilleure.

– Non, non ! Leur religion est meilleure que la nôtre.

Mon père prit peur. Il me mit des entraves aux pieds et m'emprisonna dans sa maison.

Salmân poursuivait : j'envoyai dire aux chrétiens qu'ils me préviennent, le jour où une caravane de Syrie passerait chez eux. Une caravane de commerçants chrétiens de Syrie vint effectivement chez eux. Dès qu'ils eurent terminé leurs affaires et qu'ils voulurent rentrer chez eux, je fus prévenu. Je brisai mes fers et je partis avec eux pour la Syrie. À mon arrivée, je leur demandai qui connaissait le mieux leur religion. « C'est l'évêque de l'église, me dirent-ils. » Je me présentai à lui et je lui dis :

– Votre religion me plaît et je souhaite rester avec toi pour te servir à l'église, prier avec toi et m'initier à cette religion.

– Entre, me dit-il.

J'entrai avec lui. C'était un homme mauvais. Il recommandait aux gens l'aumône, mais, dès que quelque argent était réuni, il le gardait pour lui et en privait les pauvres. Il remplit ainsi sept jarres d'or et d'argent. Je le

détestai profondément pour sa conduite. À sa mort, les chrétiens se réunirent pour l'enterrer. Mais je leur révélai ce qu'il faisait et leur montrai la cachette du trésor. Voyant les jarres remplies d'or et d'argent, ils refusèrent de l'enterrer. Ils l'attachèrent à une croix et le lapidèrent.

Salmân poursuivait : les chrétiens le remplacèrent par un autre évêque. Je n'ai jamais vu un homme qui ne fait pas les cinq prières (*un non-musulman*) plus honnête que lui, plus détaché du monde ni plus tourné vers l'au-delà. Je l'aimai comme je n'avais jamais aimé personne avant lui. À sa dernière heure, je lui dis :

– Je t'ai accompagné et je t'ai aimé plus que quiconque avant toi. Maintenant que tu es en présence de l'arrêt de Dieu, à qui vas-tu me recommander et quelles seront tes directives ?

– Vois-tu, mon fils, les bons sont morts et les gens ont abandonné et altéré les pratiques anciennes. Je ne connais personne aujourdhui qui me ressemble, à l'exception d'un seul homme qui vit en Irak à al-Mawçil (Mossoul). C'est Untel, qui vit comme moi. Tu peux aller chez lui et t'attacher à lui.

Après la mort de ce bon évêque et sa mise en terre, je rejoignis le maître d'al-Mawçil et lui rapportai la recommandation de l'évêque qui venait de mourir et l'estime dans laquelle il le tenait. « Reste chez moi, m'ordonna-t-il. » Je restai donc chez lui et le trouvai tout aussi bon que mon ancien maître. Mais il ne vécut pas longtemps. Avant sa mort, je lui dis :

– Untel m'avait recommandé à toi et m'avait ordonné de te suivre. Maintenant que tu es en présence de l'arrêt de Dieu, à qui vas-tu me recommander et quelles seront tes directives ?

– Mon fils, me dit-il, je ne connais vraiment personne qui vive comme nous vivions, sauf Untel à Naççîbîne (*une ville de Mésopotamie*). Va chez lui.

Salmân racontait : après la mort et la mise en terre de mon maître, je rejoignis le maître de Naççîbîne. C'était le meilleur des hommes. Avant sa mort, il me recommanda à un évêque de 'Ammûriyya en terre byzantine. J'allai le voir et lui racontai mon histoire. « Reste chez moi, me dit-il. » Je restai chez lui et le trouvai tout aussi bon que ses deux

amis. Je pus même travailler chez lui et acquérir quelques vaches et une brebis. Mais il ne tarda pas à mourir. À la veille de sa mort, je lui dis :

– À qui vas-tu me recommander et quelles seront tes directives ?

– Mon fils, me dit-il, à ma connaissance, il ne reste plus personne comme nous. Cependant, l'avènement d'un prophète est tout proche. Il prêchera la religion d'Abraham et sortira de la terre des Arabes. Il se réfugiera dans une oasis bordée de terres stériles et dans laquelle sont cultivés des palmiers qui portent des signes facilement reconnaissables. Il mange ce qui lui est offert en cadeau mais il ne mange pas l'aumône et il porte entre ses épaules la marque de la prophétie. Si tu le peux, rejoins-le dans ce pays-là.

Salmân poursuivait : après sa mort et sa mise en terre, je séjournai à 'Ammûriyya aussi longtemps que Dieu le voulut. Un jour je rencontrai des commerçants de la tribu des Kalb. Je leur demandai de m'emmener avec eux en Arabie, en échange de mes vaches et de ma brebis. Ils acceptèrent et m'emmenèrent avec eux. Arrivés à Wâdi-l-Qura (*pas très loin de Médine*), ils ne tinrent pas parole et ils me vendirent comme esclave à un juif. En travaillant chez lui, j'observais les palmiers et j'espérais que ce serait le pays que m'avait décrit l'évêque, mais je n'en étais pas sûr.

Un jour mon maître reçut la visite d'un de ses cousins de Médine de la tribu juive des Banû Quraydha. Ce dernier m'acheta et m'emmena à Médine. Dès que j'aperçus cette ville, j'y reconnus la description de l'évêque. Mon travail d'esclave était tellement dur que je n'entendis même pas parler de la mission prophétique de Muhammad à La Mecque. L'Envoyé de Dieu séjourna dans cette ville aussi longtemps que Dieu le voulut, puis il se réfugia à Médine. Je travaillais un jour en haut d'un palmier alors que mon maître était assis au pied de l'arbre. L'un de ses cousins arriva et l'aborda en colère : « Maudits soient les Banû Qayla (*l'ensemble des deux tribus arabes de Médine, les Aws et les Khazraj*) ! Ils sont attroupés à Qubâ'autour d'un homme arrivé aujourd'hui même de La Mecque. Ils prétendent qu'il est prophète ! » À ces mots, je fus saisi de transes et je risquai de tomber de l'arbre sur mon maître. Je me précipitai du haut du palmier et j'interrogeai le cousin : « Qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce que tu racontes ? » Furieux, mon maître me donna

un violent coup de poing : « Cela ne te regarde pas ! Occupe-toi de ton travail ! »

Salmân poursuivait : j'avais chez moi quelques provisions. À la tombée de la nuit, je les emportai et j'allai trouver le Prophète à Qubâ'. J'entrai chez lui et lui dis : « J'ai appris que tu étais un homme bon et que tu avais des compagnons qui ne sont pas d'ici et qui sont dans le besoin. Voici ce que j'avais à la maison. Accepte-le comme une aumône. Vous le méritez plus que d'autres. » Le Prophète dit à ses compagnons d'en manger, mais lui-même n'y toucha pas. Je notai bien ce point et je repartis. Le Prophète vint ensuite à Médine. J'amassai encore quelques provisions et je les lui portai. « J'ai constaté, lui dis-je, que tu ne voulais pas manger de ce qui était donné en aumône. Accepte donc cela comme un cadeau en ton honneur. » Il en mangea et il en donna à manger à ses compagnons. Je me dis : « C'est le deuxième point. » Puis, je revins un jour revoir le Prophète au cimetière de Baqî'. Il avait suivi le cortège funèbre de l'un de ses compagnons puis il s'était assis parmi eux. Je le saluai puis je fis quelques pas autour de lui, en regardant son dos, pour voir si j'allais y trouver le sceau de la prophétie que m'avait décrit l'évêque. Ayant remarqué que je passais derrière lui, le Prophète comprit que je cherchais à vérifier quelque chose. Il laissa alors tomber le manteau de ses épaules, j'y reconnus le sceau, je me jetai sur lui et je l'embrassai en pleurant. « Viens devant moi, m'ordonna le Prophète. » Je m'assis devant lui et je lui racontai mon histoire. Il était content que ses compagnons écoutent mon récit.

Salmân poursuivait : dans mon récit, je rapportai au Prophète ce que m'avait dit l'évêque de 'Ammûriyya : « Va dans telle région de Syrie. C'est une région de marécages.Tu y trouveras un homme qui se déplace en barque d'un village à l'autre. Les malades vont à sa rencontre ; il prie pour eux et ils sont tous guéris. Interroge-le sur la religion que tu recherches. Il te le dira. » J'allai dans ce pays et j'y vis des gens attroupés avec leurs malades et leurs infirmes. Dès que l'homme débarqua, la foule l'assiégea de toute part. Il pria pour les malades et tous furent guéris de leurs infirmités. Je ne pus l'aborder sur le moment. Mais lorsqu'il fut sur le point de repartir, je le pris par l'épaule :

– Qui es-tu ? demanda-t-il en se retournant vers moi.

– Dieu ait pitié de toi ! dis-je. Parle-moi de la religion d'Abraham.

– Tu me poses une question que les gens ne posent plus aujourd'hui. Il est proche le temps d'un prophète né dans le Sanctuaire (La Mecque) qui sera envoyé pour prêcher cette religion. Va le voir : il te l'expliquera.

Et il partit. Le Prophète, continuait Salmân, me dit : « Si ton récit est véridique, l'homme que tu as vu est Jésus, fils de Marie[21]. »

Salmân était tellement occupé par son travail d'esclave, ouvrier agricole, qu'il ne put prendre part avec le Prophète à la bataille de Badr ni à celle d'Uhud. Un jour, le Prophète dit à ses compagnons : « Aidez votre frère. » Ils l'aidèrent : il fut affranchi et il participa en homme libre aux côtés du Prophète à la bataille du Fossé (*Khandaq*). Par la suite, il ne manqua aucune bataille de l'islam.

QUELQUES HOMMES DES QURAYCH PORTENT LEUR RÉFLEXION SUR LES DIFFÉRENTES RELIGIONS (*SÎRA*, I, 222-232)

Les Quraych étaient réunis, un jour de fête, autour d'une de leurs idoles qu'ils vénéraient. Ils lui avaient offert des sacrifices, avaient participé à la cérémonie et à la ronde rituelle autour d'elle. Quatre d'entre eux, dans une conversation privée, se dirent : « Soyons francs et discrets. Il est clair que notre peuple est dans l'erreur et qu'il a altéré la religion d'Abraham. Qu'est-ce que cette pierre autour de laquelle nous faisons des rondes rituelles (*tawâf*) ? Elle n'entend rien ; elle ne voit rien ; elle ne fait pas de mal ; elle ne fait pas de bien ! Trouvons-nous une autre religion. » Ces quatre hommes étaient Waraqa ibn Nawfal, 'Ubayd Allâh ibn Jahch,'Uthmân ibn al-Huwayrith et Zayd ibn 'Amr. Depuis, ils se dispersèrent à travers le monde, à la recherche de la religion d'Abraham (*Hanîfiyya*).

Waraqa ibn Nawfal, le cousin de Khadîja, épouse du Prophète, adopta le christianisme : il apprit les Écritures auprès des maîtres et acquit des connaissances solides dans cette religion.

Quant à 'Ubayd Allâh ibn Jahch, un cousin du Prophète, il resta dans l'équivoque jusqu'à sa conversion à l'islam. Puis il émigra avec les musulmans en Abyssinie, accompagné de sa femme Umm Habîba, fille d'Abû Sufyân, qui était elle aussi musulmane. Arrivé en Abyssinie, il

quitta l'islam et embrassa le christianisme. Il mourut chrétien dans ce pays. Cet homme, devenu chrétien, fréquentait les compagnons du Prophète en Abyssinie et ne cessait de leur répéter : « Nous avons vu la lumière alors que vous la cherchez encore ! » Après la mort de 'Ubayd Allâh, le Prophète épousa sa femme Umm Habîba, fille d'Abû Sufyân.

Quant à 'Uthmân ibn al-Huwayrith, il se rendit chez César, le roi des Byzantins. Il embrassa le christianisme et acquit une position importante auprès de lui.

Enfin, Zayd ibn 'Amr ibn Nufayl resta en dehors du judaïsme et du christianisme. Il quitta cependant la religion de son peuple et il abandonna le paganisme. Il s'abstenait de la viande d'animaux étouffés, du sang et des victimes sacrifiées au pied des idoles. Il interdisait d'enterrer vivantes les jeunes filles et déclarait aux Quraych : « J'adore le Dieu d'Abraham. Je suis le seul parmi vous à pratiquer encore la religion d'Abraham. » Puis il ajoutait : « Dieu, si je savais quelle religion tu préfères, je l'adopterai. Mais je ne le sais pas ! »

Les Quraych le maltraitaient et le persécutaient, de peur qu'il ne jette le discrédit sur leur religion. Il quitta enfin La Mecque à la recherche de la religion d'Abraham. Il parcourut tout le pays, interrogeant les moines et les rabbins. Il parvint enfin en Syrie où il trouva, sur les hauteurs de Balqâ', un moine qui connaissait bien le christianisme. Zayd interrogea le moine sur la *Hanîfiyya*, la religion d'Abraham. « Tu recherches une religion à laquelle tu ne trouveras personne aujourd'hui pour te conduire. Cependant, le temps est proche où un prophète sortira de ton pays que tu viens de quitter et prêchera la religion d'Abraham. Rejoins-le, car c'est bien la période prévue pour sa mission. » Zayd, qui avait eu quelques notions de judaïsme et de christianisme et n'en avait retenu aucune, prit sans délai la direction de La Mecque. Mais, arrivé dans le pays des Lakhm, des brigands se jetèrent sur lui et le tuèrent. On raconte que son fils Sa'îd ibn Zayd et 'Umar ibn al-Khattâb (*le futur calife*), qui était son cousin, demandèrent un jour au Prophète :

– Pouvons-nous implorer le pardon pour Zayd ibn 'Amr ?

– Oui, répondit le Prophète, car il sera ressuscité, tout seul comme s'il était une nation entière.

QUALITÉS DE L'ENVOYÉ DE DIEU SELON L'ÉVANGILE (*SÎRA*, I, 232-233)

Ibn Ishâq a dit : lorsque Jean l'Apôtre voulut faire connaître aux chrétiens ce qu'avait écrit, sous l'inspiration de Dieu, Jésus fils de Marie dans l'Évangile, au sujet de l'Envoyé de Dieu, Jean copia les phrases suivantes : « Celui qui me hait hait Dieu. Si je n'avais pas en leur présence accompli des merveilles que personne d'autre avant moi n'avait accomplies, ils ne seraient pas coupables. Mais ils abusèrent de la grâce et crurent qu'ils l'emporteraient sur moi et sur Dieu lui-même. Il faut cependant que le mot écrit dans la Loi soit accompli : “; Ils m'ont haï gratuitement, sans raison. ” Et lorsqu'*al-Munhamanna* viendra, celui que Dieu vous enverra de sa part, l'Esprit-Saint, celui qui a émané de Dieu, il portera témoignage sur moi. Vous aussi vous porterez témoignage, car vous avez été avec moi. C'est pourquoi je vous ai dit cela afin que vous n'ayez pas de doute. » *Al-Munhamanna* en syriaque veut dire : *Muhammad*, et en grec : *al-baraqlîtos*[22].

1 Aç-Çafa et al-Marwa : deux buttes rocheuses situées à la périphérie de l'enceinte du sanctuaire de La Mecque. Avant l'islam, elles étaient le siège de divinités de la fertilité vénérées par les pèlerins de La Mecque. Depuis, elles ont gardé leur caractère sacré et les pèlerins musulmans effectuent une course (*sa'y*) entre ces deux stations importantes du pèlerinage à La Mecque, en souvenir de la course éplorée de Hâjar en quête d'eau pour son fils Ismaël, considéré comme l'ancêtre de tous les Arabes.

2 Par la suite, il en eut plusieurs autres, dont Abdallah, le propre père du Prophète. Al-Hârith est donc l'un des oncles paternels du Prophète.

3 Un couple de divinités pré-islamiques, symbolisant l'amour et la fertilité.

4 Cette formule sacrée, destinée à un grand avenir, va être, en quelque sorte, le slogan monothéiste de l'islam. Sa traduction pose un réel problème aux arabisants. Il s'agit, évidemment, d'un comparatif de supériorité : *Dieu est plus grand.* Mais *plus grand* que qui ou que quoi ? On ne peut interpréter cette formule que dans la situation où elle est prononcée. Par ailleurs, dans toute sa biographie du Prophète, Ibn Hichâm cite sans cesse le nom du Dieu unique, *Allâh*, même dans la bouche des païens. S'agit-il d'une référence à une vague notion d'un Dieu unique avant l'islam ou d'un simple anachronisme tout à fait compréhensible ? Nous penchons pour la seconde hypothèse.

5 C'est une référence à l'année où Abraha, roi chrétien du Yémen, vint, avec ses éléphants, tenter de détruire La Mecque. On situe en général cet événement vers 570 de l'ère chrétienne.

6 Le territoire de la tribu des Banû Sa'd s'étendait à deux journées de marche au nord de La Mecque.

7 Nous n'avons aucune autre indication sur cette coutume. Sa justification par l'air vicié de La Mecque et l'air pur des montagnes des Banû Sa'd ne nous paraît pas suffisante.

8 Cette scène mystérieuse est un symbole de purification rituelle du Prophète. Il en parle lui-même plus explicitement plus loin.

9 Il s'agit du Négus, roi chrétien d'Abyssinie, l'actuelle Éthiopie.

10 Ce rituel évident de purification concrète (retrait d'un caillot de sang noir et lavement du cœur avec de la neige) est tout chargé de symbole. Le mot arabe '*alaq* signifie *caillot de sang*, mais aussi *sangsue*.

11 Les Banû Sa'd, petite tribu de paysans sédentaires, avaient la réputation de parler l'arabe le plus pur de toute l'Arabie.

12 Cela veut dire en clair que, même avant sa mission prophétique, le jeune Muhammad n'a jamais pratiqué, comme devait le faire sa famille, le culte du paganisme.

13 La présence de ce serpent est probablement un vestige ou une réminiscence d'un culte chtonien à La Mecque. Ce serpent était régulièrement nourri par des offrandes de lait.

14 C'était le rituel du serment et de la conclusion de pacte chez les Arabes et chez les Babyloniens. Les hommes en présence se tailladaient les veines du poignet et mettaient ainsi leur sang commun dans un bol, avant d'y tremper les doigts et de les lécher en se jurant fidélité. Plus tard, le sang fut remplacé par un parfum liquide.

15 Personnage politique (mort en 714 ?), nommé gouverneur du Hijâz puis de l'Irak sous les Umayyades, resté célèbre pour la poigne avec laquelle il a maté les révoltes régionales contre le régime de Damas.

16 'Umar ibn al-Khattâb, deuxième calife après la mort du Prophète (634-644). Sous son califat, l'islam connut une très grande extension. Il fut le premier à prendre le titre de *Commandeur des croyants*.

17 Nous avons essayé de rendre ainsi le contenu vague et la forme saccadée et assonancée de la prose oraculaire avant le Coran.

18 Les *Ançâr*, alliés ou partisans, sont les Arabes de Yathrib, la future Médine, qui ont contracté une alliance avec le Prophète et l'ont accueilli dans leur ville au moment de l'Hégire. Parmi les musulmans des premières années de l'islam, on distingue d'un côté, les *Émigrés*, qui sont les Mecquois qui ont quitté cette ville avec le Prophète, pour se réfugier à Médine, de l'autre, les *Ançâr*.

19 Le Coran, à plusieurs reprises, fait allusion aux peuples exterminés pour n'avoir pas écouté les prophètes que Dieu leur a envoyés. Le prophète des 'Âd s'appelait Hûd (Coran, 7, 65.) Quant à la ville d'Iram (Coran, 89, 7), dont le peuple a subi le même sort, on ignore tout d'elle et de son peuple.

20 Mesure de denrées alimentaires non liquides (blé, orge, lentilles, dattes, etc.) qui équivaut à 18 litres environ.

21 Ce récit, où les anachronismes sont évidents, ne vise qu'à établir une comparaison entre les trois religions abrahamiques et leurs prophètes.

22 Ces explications *philologiques*, qui valent ce qu'elles valent, sont données par Ibn Hichâm lui-même dans le texte de la *Sîra*.

CHAPITRE II

La révélation de l'islam

Lis au nom de ton Seigneur qui a créé !

Il a créé l'homme d'un caillot de sang.

Lis !…

Car ton Seigneur est le Très-Généreux

qui a instruit l'homme au moyen du calame,

et lui a enseigné ce qu'il ignorait. (Coran, 96, 1-5.)

MISSION DE L'ENVOYÉ DE DIEU (*SÎRA*, I, 233-239)

Ibn Ishâq a dit : Muhammad, lorsque Dieu voulut l'honorer et lui accorder le privilège de la prophétie, avait l'habitude, pour ses besoins, de s'éloigner de la ville. Il s'engageait dans les sentiers qui le menaient dans les vallons des environs de La Mecque. Là, il ne pouvait passer près d'un rocher ni près d'un arbre sans qu'ils lui disent : « Salut à toi, Envoyé de Dieu. » Le Prophète se retournait et regardait à droite, à gauche et derrière lui, mais il ne voyait que des rochers et des arbres. Cette situation dura aussi longtemps que Dieu le voulut.

Dieu fit aimer la solitude à l'Envoyé de Dieu, de telle sorte qu'il se plaisait beaucoup à se retirer seul, loin du monde. Il avait l'habitude tous les ans de faire une retraite d'un mois à Hirâ'(*à deux lieues de La Mecque*), où il donnait à manger aux pauvres qui le sollicitaient. C'était une pratique de la *Hanîfiyya* à laquelle se livraient certains hommes des Quraych avant l'islam. Au bout d'un mois, il quittait sa retraite et, avant même de rentrer chez lui, il allait à la Ka'ba et accomplissait autour d'elle sept rondes rituelles.

L'année où Dieu voulut l'honorer et lui attribuer sa mission prophétique, à l'âge de quarante ans, au mois de ramadân, l'Envoyé de Dieu sortit pour sa retraite à Hirâ', comme il avait coutume de le faire. Il était accompagné de sa famille. La nuit même où Dieu lui fit l'honneur de sa mission, l'ange Gibrîl (Gabriel) vint le voir. L'Envoyé de Dieu racontait : tandis que je dormais, Gibrîl se présenta à moi, tenant un étui en feutre brodé contenant un livre.

– Lis, m'ordonna-t-il.

– Lire quoi ? demandai-je.

Il appliqua alors l'étui sur mon visage, m'empêchant de respirer à tel point que je crus en mourir. Au risque de m'étouffer, Gibrîl ne cessa de m'ordonner de lire. Je demandai, excédé :

– Enfin, lire quoi ?

– *Lis au nom de ton Seigneur qui a créé*[1] *!*

Il a créé l'homme d'un caillot de sang

Lis !…

Car ton Seigneur est le Très-Généreux

qui a instruit l'homme au moyen du calame

et lui a enseigné ce qu'il ignorait. (Coran, 96,1-5.)

Je lus. Gibrîl se tut et s'en alla loin de moi. Je me réveillai en sursaut et ces mots étaient comme gravés dans mon cœur. Je sortis et, arrivé au milieu de la colline, j'entendis une voix du ciel crier : « Muhammad, tu es l'Envoyé de Dieu et je suis l'ange Gibrîl. » Je levai les yeux vers le ciel et je vis Gibrîl sous la forme d'un homme, les pieds sur l'horizon. Je m'arrêtai et regardai sans bouger. Puis j'essayai de regarder ailleurs et, à tous les coins de l'horizon, je n'avais que cette image. Je suis resté ainsi figé sur place, sans pouvoir avancer ni reculer. Khadîja avait envoyé des hommes à ma recherche. Ils arrivèrent jusqu'aux hauteurs de La Mecque et s'en retournèrent auprès d'elle, tandis que j'étais cloué au même endroit. L'image de Gibrîl disparut enfin de ma vue et je revins chez moi. Je m'assis contre Khadîja, collé à elle. Elle me demanda : « Abû-l-Qâsim[2], où étais-tu ? J'ai envoyé des gens à ta recherche ! » Je lui racontai ce que j'avais vu. « C'est de bon augure, dit-elle. Cousin[3], tiens

bon ! Tu seras le prophète de cette nation, je le jure par Celui qui tient ma vie dans sa main. »

Khadîja se leva, s'enveloppa de son manteau et s'en alla chez son cousin Waraqa ibn Nawfal. Celui-ci avait embrassé le christianisme, s'était instruit dans les livres et avait beaucoup appris auprès des gens de la Torah et des Évangiles. Khadîja lui rapporta ce que l'Envoyé de Dieu lui avait dit avoir vu et avoir entendu. « Saint, Saint ! s'exclama-t-il. Khadîja, si tu m'as dit la vérité, Muhammad, je le jure par Celui qui tient ma vie dans sa main, Muhammad est en train de recevoir la Grande Loi, celle que reçut Moïse. Il est le prophète de cette nation. Dis-lui de persévérer. »

Ayant achevé son mois de retraite, l'Envoyé de Dieu quitta Hirâ'et, selon son habitude, se dirigea vers la Ka'ba. Il accomplissait ses rondes rituelles autour du lieu saint lorsque Waraqa ibn Nawfal l'y rencontra. « Neveu[4], lui dit-il, raconte-moi ce que tu as vu et ce que tu as entendu. » L'Envoyé de Dieu le lui raconta. « Tu es le prophète de cette nation, lui dit Waraqa, je le jure par Celui qui tient ma vie dans sa main. Tu reçois à présent la Grande Loi que Moïse a reçue. On t'accusera de mensonge, on te fera du mal, on te persécutera et, s'il m'était donné de voir l'avènement de ce jour, je chanterai la gloire de Dieu, comme il convient. » Puis il prit la tête de Muhammad dans ses mains et y déposa un baiser. L'Envoyé de Dieu s'en retourna chez lui.

Khadîja racontait : je dis alors à l'Envoyé de Dieu :

– Cousin, peux-tu me signaler l'arrivée de cet ami, lorsqu'il te rendra visite ?

– Oui, je le peux.

– Dis-le moi donc dès son arrivée.

L'ange Gibrîl visita l'Envoyé de Dieu, comme d'habitude. Et Muhammad cria aussitôt :

– Khadîja, voici Gibrîl.

– Cousin, dit-elle, assieds-toi sur ma cuisse gauche.

Il se leva et s'assit sur sa cuisse.

– Cousin, le vois-tu encore ?

– Oui, je le vois.

– Mets-toi alors sur ma cuisse droite.

Muhammad se mit à nouveau sur la cuisse de Khadîja.

– Cousin, le vois-tu encore ?

– Oui, je le vois.

– Viens te mettre dans mon giron.

Muhammad se blottit dans le giron de Khadîja.

– Le vois-tu ?

– Oui, je le vois.

Khadîja laissa enfin tomber son voile de tête, se débarrassa de sa robe et mit la tête de Muhammad, toujours dans son giron, sous sa chemise de corps.

– Le vois-tu encore ? demanda-t-elle.

– Non, je ne le vois plus.

– Cousin, sois heureux et tiens bon. Ton ami est un ange du ciel et non point un démon.

DÉBUTS DE LA RÉVÉLATION (*SÎRA*, I, 239-243)

La révélation du message divin à l'Envoyé de Dieu commença au mois de ramadân. Dieu a dit :

Le Coran a été révélé durant le mois de ramadân.

C'est une direction pour les hommes ;

une manifestation claire de la direction et de la Loi. (Coran, 2,185.)

Dieu a dit aussi :

Oui, nous l'avons fait descendre

durant la Nuit du Décret.

Comment pourrais-tu savoir

ce qu'est la Nuit du Décret ?

La Nuit du Décret est meilleure que mille mois ! (Coran, 97, 1-3.)

Puis Dieu poursuivit sa révélation à son Envoyé, qui croyait en Dieu et prêtait foi à ce que Dieu lui révélait. Muhammad en assuma la

responsabilité, tout comme il en supporta les conséquences. Il se conformait aux ordres de Dieu, en dépit de l'opposition et même des persécutions de sa famille.

Khadîja, son épouse, crut à la révélation de Dieu à Muhammad et lui apporta son soutien dans cette épreuve. Elle était la première à croire en Dieu et en son Envoyé. Dieu, avec elle, allégea le fardeau qui pesait sur Muhammad. En effet, l'Envoyé de Dieu entendait les critiques et les démentis qui le peinaient. Mais il revenait chaque fois chez Khadîja, qui le soutenait, qui avait foi en lui et qui l'aidait à mieux supporter la méchanceté des gens. Gibrîl demanda un jour à l'Envoyé de Dieu : « Fais parvenir à Khadîja le salut de Dieu. » Et Muhammad dit à Khadîja : « Voici Gibrîl qui te transmet un salut de la part de Dieu. » Khadîja répondit : « Dieu est le salut ; de Lui vient le salut et que son salut soit sur Gibrîl. »

Puis la révélation de Dieu à son Envoyé se fit rare pendant un certain temps et Muhammad en conçut de la peine. C'est alors que Gibrîl lui apporta la révélation de la sourate de la *Clarté du jour*, dans laquelle Dieu lui jure – Dieu qui lui a fait l'honneur qu'il sait – qu'il ne l'a ni abandonné ni haï :

Par la clarté du jour !…

Par la nuit, quand elle s'étend !

Ton Seigneur ne t'a ni abandonné ni haï !…

Ne t'a-t-il pas trouvé orphelin et il t'a procuré un refuge.

Il t'a trouvé errant et il t'a guidé.

Il t'a trouvé pauvre et il t'a enrichi…

Quant aux bienfaits de ton Seigneur, raconte-les. (Coran, 93, 1-3, 6-8, 11.)

L'Envoyé de Dieu se mit donc à raconter les bienfaits que Dieu lui avait accordés et que, par son intermédiaire, il a accordés aux hommes. Et c'est ainsi qu'il faisait secrètement part de sa prophétie aux personnes de sa famille en qui il avait confiance.

DÉBUT DE L'OBLIGATION DE LA PRIÈRE (*S*ÎRA, I, 243-245)

Lorsque la prière fut imposée à l'Envoyé de Dieu, il était sur les hauteurs de La Mecque. Gibrîl l'y rejoignit et, d'un coup de talon dans le flanc de la colline, il fit jaillir une source d'eau. Gibrîl y fit ses ablutions sous le regard de l'Envoyé de Dieu afin de lui montrer comment devait se faire le rituel de la purification. L'Envoyé de Dieu fit alors ses ablutions comme il avait vu Gibrîl les faire. Puis l'Ange le prit par le bras et lui montra le rituel de la prière et l'Envoyé de Dieu fit la prière comme il avait vu Gibrîl la faire. Gibrîl s'en alla et Muhammad rentra chez lui. Il fit ses ablutions en présence de Khadîja pour lui montrer le rituel de la purification tel qu'il venait de l'apprendre de Gibrîl. Khadîja en fit de même. Puis Muhammad fit la prière comme le lui avait appris Gibrîl. Et Khadîja fit de même.

Le rituel imposé de la prière était, à l'origine, de deux génuflexions par prière. Par la suite Dieu le compléta et imposa quatre génuflexions, lorsque le fidèle était chez lui. Mais, en voyage, la prière ne devait comporter que deux génuflexions, comme à l'origine.

Lorsque l'obligation de la prière fut instituée, Gibrîl se présenta à l'Envoyé de Dieu à midi, lorsque le soleil était à l'apogée, et fit la prière avec lui. Puis ils firent la prière ensemble l'après-midi, au *'Açr* (*au moment où l'ombre de l'homme est égale à sa taille*). Puis ils firent une prière au coucher du soleil, puis une autre le soir, à la disparition du crépuscule, et une dernière prière le matin, au lever du jour.

LE PREMIER MUSULMAN : ALI IBN ABÛ TÂLIB (*SÎRA*, I, 245-247)

Ali fut le premier homme à avoir cru l'Envoyé de Dieu, à avoir prié avec lui et à avoir prêté foi à sa mission. Il avait dix ans. Cela se passa de la façon suivante : les Quraych éprouvaient à l'époque de grandes difficultés pour assurer leur subsistance. Comme Abû Tâlib, oncle de Muhammad, avait une famille nombreuse, Muhammad dit à son oncle 'Abbâs, qui était parmi les gens aisés des Banû Hâchim : « Ton frère Abû Tâlib, dans la crise que nous vivons, doit avoir du mal à nourrir sa famille. Allons le soulager un peu. Je prendrai en charge l'un de ses enfants et tu en prendras un autre. » 'Abbâs accepta. Ils s'en allèrent chez Abû Tâlib et lui dirent :

– En attendant la fin de cette crise, nous souhaitons t'alléger la charge de tes enfants.

– Laissez-moi 'Aqîl et Tâlib, leur répondit-il, et faites ce qui vous plaît pour les autres.

L'Envoyé de Dieu prit alors Ali et le serra dans ses bras ; 'Abbâs prit pour sa part Ja'far et fit de même. C'est ainsi qu'Ali vécut chez Muhammad jusqu'à l'annonce de sa mission prophétique. Ali crut en la parole de l'Envoyé de Dieu et en sa mission.

À l'heure de la prière, l'Envoyé de Dieu sortait dans les environs de La Mecque. Ali l'accompagnait, à l'insu de son père Abû Tâlib, de tous ses oncles et de toute sa famille. Les deux hommes y accomplissaient les prières et, le soir venu, s'en retournaient dans leur maison. Cela dura aussi longtemps que Dieu le voulut. Mais un jour Abû Tâlib trouva les deux hommes en train de prier.

– Neveu, demanda-t-il à Muhammad, quelle est cette religion que je te vois pratiquer ?

– Oncle, c'est la religion de Dieu, la religion de ses anges, la religion de ses envoyés. C'est la religion de notre père Abraham. Dieu m'a envoyé comme messager auprès des hommes. Toi, oncle, tu es le plus digne de recevoir mon conseil et mon appel à prendre la bonne voie. Tu es le plus digne de répondre à mon appel et de m'apporter ton aide.

– Neveu, je ne puis quitter la religion de mes pères ni leurs pratiques. Mais, je le jure, aucun mal ne te sera fait tant que je resterai en vie.

ZAYD IBN HÂRITHA, ABÛ BAKR ET D'AUTRES COMPAGNONS EMBRASSENT L'ISLAM (*SÎRA*, I, 247-262)

Zayd ibn Hâritha, un affranchi de l'Envoyé de Dieu, fut le premier homme après Ali à embrasser l'islam et à accomplir les prières. Hakîm ibn Hazzâm, neveu de Khadîja, avait ramené de Syrie un groupe d'esclaves parmi lesquels se trouvait Zayd ibn Hâritha. Khadîja, alors épouse de Muhammad, alla chez son neveu et vit les esclaves. « Tante, lui proposa Hakîm, choisis celui que tu veux parmi ces jeunes gens et je te le donne. » Elle choisit Zayd et l'emmena chez elle. Muhammad vit l'esclave et demanda à Khadîja de le lui donner. Elle le lui donna.

Muhammad l'affranchit et l'adopta. C'était avant sa mission. Hâritha, le père de Zayd, vint un jour chez Muhammad pour lui demander que son fils lui fût rendu. L'Envoyé de Dieu dit à Zayd :

– Tu restes chez moi, si tu le veux, ou bien, si tu le veux, tu vas avec ton père.

– Je reste chez toi, répondit Zayd.

Zayd demeura chez Muhammad jusqu'à l'annonce de sa mission prophétique. Il crut en lui et devint musulman. Il accomplissait la prière avec le Prophète.

Ce fut ensuite le tour d'Abû Bakr ibn Abû Quhâfa. Il avait le surnom de *'Atîq*, l'Avisé, et portait le nom de 'Abd al-Ka'ba que l'Envoyé de Dieu transforma en 'Abd Allâh, lorsque Abû Bakr embrassa l'islam. Devenu musulman, Abû Bakr rendit publique sa conversion et appela les gens à venir à Dieu et à suivre son Envoyé. Abû Bakr était de bonne compagnie, agréable et très sociable. C'était un Quraychite de souche ; il connaissait mieux que quiconque le passé des Quraych, avec leurs hauts faits et leurs faiblesses. C'était un commerçant de talent : les gens venaient le consulter pour leurs affaires et prenaient plaisir à traiter avec lui. Abû Bakr prêchait ainsi l'islam aux visiteurs en qui il avait confiance. Un bon nombre des compagnons du Prophète connurent l'islam grâce à Abû Bakr.

Par la suite les gens se convertirent à l'islam, hommes et femmes en groupes. L'islam se répandit ainsi à La Mecque et les gens en parlaient. Plus tard, Dieu ordonna à son Envoyé de rendre publique sa mission et d'appeler les gens à l'islam. Il se passa donc trois ans entre le début de la mission du Prophète et l'ordre qui lui avait été donné de prêcher l'islam. Dieu lui avait dit :

Proclame ce qui t'est ordonné

et détourne-toi des polythéistes. (Coran, 15, 94.)

De même :

Avertis les plus proches de ta tribu.

Abaisse ton aile vers ceux des croyants qui te suivent. (Coran, 26, 214-15.)

De même :

Dis : oui, je suis l'avertisseur explicite. (Coran, 15, 89.)

PREMIÈRE PRÉDICATION DE L'ISLAM ET RÉACTIONS DES QURAYCH (*SÎRA*, I, 262-269)

Lorsque les compagnons du Prophète voulaient faire leurs prières, ils sortaient de la ville pour se dérober aux regards des Quraych. Un jour que Sa'd ibn Abû Waqqâç était en train d'accomplir la prière avec quelques musulmans dans un sentier des environs de La Mecque, voici qu'ils furent surpris par des païens. Ces derniers leur reprochèrent violemment ce qu'ils faisaient et même leur cherchèrent querelle. Sa'd frappa alors l'un des idolâtres avec la mâchoire d'un chameau et le blessa à la tête. Ce fut le premier sang versé dans l'islam.

Lorsque l'Envoyé de Dieu prit l'initiative de proclamer l'islam devant les Quraych, comme Dieu le lui avait ordonné, ces derniers n'opposèrent ni résistance ni critiques. Mais, lorsqu'il en vint à condamner leurs divinités, ils en furent scandalisés et, ensemble, lui déclarèrent leur opposition et même leur hostilité. Cependant, quelques-uns avaient connu l'islam par la grâce de Dieu et le pratiquaient en secret. Abû Tâlib, oncle de Muhammad, avait pris son neveu sous son aile, il le défendait en public, le protégeait et l'Envoyé de Dieu poursuivait sa mission et sa prédication, en dépit des oppositions.

Comme Muhammad ne faisait aux Quraych aucune concession au sujet de leurs divinités et comme son oncle Abû Tâlib lui avait accordé sa protection, une délégation de notables quraychites alla trouver Abû Tâlib et lui dit : « Abû Tâlib, ton neveu a insulté nos divinités, condamné notre religion et accusé d'erreur nos ancêtres. Qu'il cesse cette provocation ou bien laisse-nous régler nos comptes avec lui, car, comme nous, tu ne crois pas à sa mission. » Abû Tâlib leur tint un discours apaisant et les laissa partir dans le calme.

Mais l'Envoyé de Dieu continuait de plus belle à prêcher l'islam et à y appeler les Quraych. Cette conduite créait des tensions et même des dissensions et des querelles entre les Mecquois. Ils vinrent à nouveau voir Abû Tâlib et lui dirent : « Abû Tâlib, tu es un homme d'âge respectable et tu jouis, tu le sais, de toute notre estime. Nous t'avons déjà demandé de retenir ton neveu et tu ne l'as pas fait. Nous ne pouvons plus supporter les insultes contre nos divinités et le mépris de nos ancêtres. Retiens-le ou tu nous trouveras face à vous deux, jusqu'à la défaite de l'un des deux

camps. » Et ils s'en allèrent. Abû Tâlib était bien embarrassé : d'un côté, l'abandon et même l'hostilité de sa famille lui pesaient, de l'autre, il était triste d'avoir à renier son neveu et de le leur livrer. Il envoya dire à Muhammad : « Neveu, les Quraych sont venus me menacer. Aie pitié de moi et de toi-même et ne me charge pas de ce que je ne puis supporter. » L'Envoyé de Dieu crut comprendre que son oncle allait le lâcher et qu'il se sentait incapable de prendre son parti ni de le défendre. Muhammad alla chez Abû Tâlib et lui dit : « Oncle, je le jure, s'ils me mettent le soleil dans la main droite et la lune dans la main gauche afin que j'abandonne cette mission, je ne le ferai point, jusqu'à ce que Dieu fasse éclater la vérité ou que je meure. » L'Envoyé de Dieu était ému jusqu'aux larmes et il partit. Mais Abû Tâlib lui cria : « Reviens, reviens, neveu. » Muhammad revint et Abû Tâlib lui dit : « Va, neveu. Dis ce que tu veux. Pour rien au monde je ne t'abandonnerai ! »

Ayant appris qu'Abû Tâlib avait refusé d'abandonner son neveu, les Quraych lui amenèrent 'Umâra ibn al-Walîd :

– Ce jeune homme, lui dirent-ils, est le plus fort et le plus beau des jeunes gens des Quraych. Prends-le et adopte-le. Il t'appartient. En échange, livre-nous ton neveu qui a bravé ta religion et la religion de tes pères et qui a jeté la discorde dans ton peuple. Nous le tuerons, puisque nous t'en donnons un autre.

– Quel triste marché vous me proposez ! Vous me donnez à nourrir votre fils et je vous donnerais à tuer le mien ! Jamais, au grand jamais, je n'accepterai !

– Nous avons été équitables avec toi ; mais, c'est clair, tu ne veux rien entendre.

– Non, vous n'êtes pas équitables ! Bien au contraire, vous vous êtes coalisés contre moi. Faites donc ce qui vous plaît.

Les Quraych se concertèrent et chaque tribu décida de faire la chasse, en son sein, aux adeptes de Muhammad qui avaient embrassé l'islam, pour les persécuter et les détourner de leur religion. Dieu protégeait son Envoyé par l'intermédiaire de son oncle Abû Tâlib. Ce dernier, voyant ce que faisaient les Quraych, alla trouver les Banû Hâchim et les Banû 'Abd al-Muttalib pour les appeler à défendre Muhammad et à prendre son parti, comme il le faisait lui-même. Ils répondirent tous à son appel et

prirent la défense de l'Envoyé de Dieu[5], à l'exception d'Abû Lahab[6], l'ennemi de Dieu.

LA NOUVELLE DE LA MISSION DE MUHAMMAD SE RÉPAND PARMI LES ARABES (*SÎRA*, I, 270-289)

À l'approche de la saison du pèlerinage de La Mecque, quelques hommes des Quraych étaient réunis autour de Walîd ibn al-Mughîra, homme d'âge et d'expérience. Il leur dit : « La saison du pèlerinage est là. Les délégations des Arabes vont venir chez vous et elles ont déjà entendu parler de votre homme. Mettez-vous d'accord à son sujet pour éviter que le jugement des uns ne soit en contradiction avec le jugement des autres.

– Dis-nous toi-même ton jugement et nous l'adopterons.

– Non, dites plutôt votre propre jugement.

– Nous dirons : c'est un devin.

– Non, ce n'est pas un devin.

– Nous dirons : c'est un fou.

– Non, ce n'est pas un fou.

– Nous dirons : un poète.

– Non, ce n'est pas un poète.

– Nous dirons : un sorcier.

– Non, ce n'est pas un sorcier.

– Que devons-nous donc dire ?

– Sa parole a une certaine douceur, tout comme un palmier au tronc robuste qui donne des fruits délicieux. Ce qui serait le plus proche de la réalité, ce serait de parler de magie car il prononce des mots magiques, capables de séparer l'homme de son père, de son frère, de sa femme et de sa tribu.

Pendant le pèlerinage, les Quraych se postèrent aux carrefours et sur le chemin des pèlerins. Là, ils racontaient à tous ceux qui arrivaient l'affaire de Muhammad et les prévenaient contre lui. C'est ainsi que, au retour des délégations, la nouvelle de la mission de Muhammad se répandit parmi tous les Arabes.

Les habitants de Médine, notamment les tribus des Aws et des Khazraj, étaient parmi les Arabes ceux qui connaissaient le mieux l'histoire de Muhammad, avant même le retour de leurs délégations : les rabbins des tribus juives, qui étaient leurs alliées et qui vivaient avec eux, leur en avaient parlé. Mais lorsque leur parvint la nouvelle des dissensions créées parmi les Quraych par la prédication de Muhammad, ce fut le sujet de conversation de toute la ville.

1 Dans cet ouvrage, nous avons eu systématiquement recours à la traduction française de D. Masson, éd. de la Pléiade, Paris, 1967. Cette traduction a le mérite d'avoir reçu un accueil favorable auprès des instances musulmanes du Proche-Orient, grâce à l'avis autorisé de notre ami le cheikh Soubhi as-Sâleh.

2 C'est le nom du fils de Muhammad, mort en bas âge. On appelle un homme, par amitié et par déférence, par le nom de son fils aîné (*kunya*).

3 Muhammad n'était, à proprement parler, qu'un cousin très lointain de Khadîja. Mais, par déférence réciproque, les deux époux considèrent leur beau-père respectif comme leur oncle, d'où l'appellation *cousin.*

4 Encore une appellation amicale. Waraqa ibn Nawfal, plus âgé que Muhammad, considère que le père de ce dernier est comme son frère.

5 On constate ici que la solidarité de clan passe avant toute considération religieuse.

6 Abû Lahab, oncle du Prophète, s'est opposé à Muhammad de manière acharnée et irréductible. Il fut l'objet d'une *révélation* du Coran (111, 1-3) qui le condamne, lui et sa femme, au feu de l'Enfer. Il expliquait, paraît-il, son hostilité au Prophète en se rassurant : « Si Muhammad est dans l'erreur, j'aurais été fidèle à la foi de mes ancêtres. Si Muhammad l'emporte, après tout, il est mon neveu… »

CHAPITRE III

Les conversions à l'islam et l'opposition des Mecquois

Ne te hâte pas de combattre ces gens-là ;

car leurs jours sont déjà comptés. (Coran, 19, 84.)

LES QURAYCH MALTRAITENT L'ENVOYÉ DE DIEU (*S*ÎRA, I, 289-291)

L'hostilité manifestée à l'Envoyé de Dieu et aux premiers convertis suscita parmi les Quraych des dissensions nuisibles à leurs intérêts. Ils soudoyèrent contre lui des vauriens qui lui portaient la contradiction et le maltraitaient. Mais il continuait, au grand jour, à critiquer leur religion, à bannir leurs idoles et à se démarquer de leur paganisme.

'Amr ibn al-'Âç (*futur conquérant de l'Égypte*) racontait : j'étais au Sanctuaire un jour que les notables des Quraych y étaient réunis. En parlant de Muhammad, ils disaient : cet homme a insulté nos pères et nos divinités ; il a dénigré notre religion et il a semé la discorde parmi nous. Nous n'avons jamais souffert pareille chose avant lui. Tandis qu'ils se plaignaient de la sorte, l'Envoyé de Dieu apparut au Sanctuaire. Il s'avança, toucha l'angle de la Ka'ba et, en en faisant le tour, passa devant eux. Ils lui lancèrent une insulte que je n'entendis pas mais dont je vis l'effet sur le visage de l'Envoyé de Dieu. Au deuxième tour et au troisième tour, ils l'insultèrent encore. L'Envoyé de Dieu s'arrêta et leur dit : « Écoutez-moi, hommes des Quraych, j'apporte le sabre par lequel vous mourrez égorgés, je le jure par Celui qui tient ma vie dans sa main. » Cette annonce leur fit peur et les jeta dans la consternation. Celui qui avait été le plus virulent parmi eux n'avait plus de mots assez doux

pour amadouer Muhammad. Il disait : « Abû-l-Qâsim, ne t'en fais pas, continue ton chemin. Tu n'es point un ignorant. »

Le lendemain, poursuivait 'Amr ibn al-'Âç, les Quraych se réunirent au Sanctuaire. J'y étais aussi. Ils se disaient les uns aux autres : « Vous vous êtes plaints de ses agressions. Mais, dès qu'il vous a menacés de choses désagréables, vous l'avez relâché ! » Tandis qu'ils tenaient de pareils discours, Muhammad apparut. Ils se jetèrent sur lui comme un seul homme et l'encerclèrent :

– Est-ce toi, lui demandèrent-ils, qui dis de telles balivernes contre nos divinités et contre notre religion ?

– Oui, c'est moi qui les dis.

L'un d'entre eux le saisit alors par le nœud de son manteau, mais Abû Bakr s'interposa en pleurant : « Vous voulez tuer quelqu'un qui dit : Allah est mon maître ! » Ils le relâchèrent et s'en prirent à Abû Bakr. C'était l'atteinte la plus grave que j'aie vue de la part des Quraych contre l'Envoyé de Dieu. De son côté, la fille d'Abû Bakr racontait que son père, qui avait une chevelure abondante, était revenu ce jour-là à la maison la raie de ses cheveux toute sanglante, tellement les Quraych l'avaient tiré par la barbe.

On racontait : un jour, l'Envoyé de Dieu était sorti de chez lui. Ce jour-là, il ne croisa personne, libre ou esclave, sans subir de sa part démentis et injures. Très affecté, il rentra chez lui et se roula dans son manteau. Dieu lui ordonna :

Ô toi qui es revêtu d'un manteau !

Lève-toi et avertis ! (Coran, 74,1-2.)

CONVERSION DE HAMZA À L'ISLAM (*S*ÎRA, I, 291-292)

Une autre fois, Abû Jahl[1] rencontra l'Envoyé de Dieu assis près du monticule sacré d'aç-Çafa. Il le couvrit d'injures et l'accabla de critiques sur la religion qu'il apportait. L'Envoyé de Dieu ne répliqua point. Or une esclave d'Abdallah ibn Jud'ân (*notable du clan des Taym*) écoutait ces insultes, de chez elle. Peu après, Hamza, oncle du Prophète, revenait de la chasse, son arc à l'épaule. Il avait l'habitude, avant de rentrer à la maison, de passer par le Sanctuaire et d'accomplir les rondes rituelles

autour de la Ka'ba. À l'occasion, il s'arrêtait en cours de route pour saluer les gens qu'il rencontrait et bavarder un peu avec eux. C'était le plus fort et le plus fier des Quraych. Lorsqu'il passa devant l'esclave, elle lui raconta la scène et les injures que son neveu venait de subir de la part d'Abû Jahl, sans prononcer un mot. Pris de colère, Hamza se précipita tout droit vers le Sanctuaire. Abû Jahl y était assis avec quelques hommes. Hamza s'avança vers lui et, arrivé à son niveau, il lui donna, avec le bois de l'arc, un tel coup sur la tête qu'il faillit la lui fendre. « Tu oses insulter mon neveu, alors que j'ai adopté sa religion et que je crois ce qu'il croit ! Réponds-moi, si tu le peux ! » Des hommes du clan des Banû Makhzûm se dressèrent alors contre Hamza pour venger Abû Jahl. « Ne touchez pas à Hamza, leur dit Abû Jahl ; j'ai en effet insulté son neveu de façon très dure. » Hamza confirma de cette façon sa conversion à l'islam. À partir de ce moment, les Quraych comprirent qu'avec le soutien de son oncle, Muhammad serait bien défendu. Ils allégèrent quelque peu leurs mauvais traitements à son égard.

'UTBA IBN RABÎ'A TENTE UNE MÉDIATION (*SÎRA*, I, 293-294)

Après la conversion à l'islam de Hamza, les compagnons de l'Envoyé de Dieu devenaient de plus en plus nombreux. Les Quraych étaient un jour réunis au Sanctuaire et Muhammad y était assis tout seul. 'Utba ibn Rabî'a, qui était un notable, leur dit :

– Amis, si j'allais parler avec Muhammad pour lui faire quelques propositions de nature à lui plaire et, en échange, nous aurions la paix ?

– Oui, vas-y, parle-lui.

'Utba alla s'asseoir à côté de Muhammad et lui dit :

– Tu sais, neveu[2], quel rang tu occupes dans la lignée de la tribu et de quel honneur on t'entoure. Cependant, tu leur as causé un grave dommage : tu as condamné leurs divinités, méprisé la religion de leurs pères et jeté la discorde parmi eux. Mais, dans un souci d'apaisement, je vais te faire quelques propositions.

– Parle, je t'écoute.

– Si, avec tes nouvelles idées, tu veux de l'argent, nous sommes prêts à t'en collecter jusqu'à ce que tu deviennes le plus riche parmi nous ; si tu recherches les honneurs, nous t'en comblerons ; si tu veux le pouvoir, nous te proclamerons notre chef. Et, si cet être qui te hante et t'obsède est un djinn dont tu ne peux te débarrasser, nous consulterons des médecins et nous dépenserons notre fortune pour t'en guérir.

– Oncle, je t'ai écouté. Écoute-moi maintenant.

– Je t'écoute.

Au nom de Dieu, clément et miséricordieux…

Voici la Révélation de celui qui est clément et miséricordieux…

Voici un Livre

dont les versets sont clairement exposés ;

un Coran arabe, destiné à un peuple qui comprend ;

une bonne nouvelle et un avertissement… (Coran, 41, 2-4.)

Et l'Envoyé de Dieu poursuivit sa récitation. En entendant ces paroles, 'Utba rejeta ses bras derrière son dos, prit appui sur eux et se mit à écouter Muhammad avec attention. Arrivé à la prosternation mentionnée dans cette sourate, l'Envoyé de Dieu se prosterna et dit : « Tu as entendu ce que tu viens d'entendre. Tu en fais maintenant ce que bon te semble. »

'Utba revint auprès de ses amis, qui remarquèrent aussitôt un changement d'expression sur son visage. Une fois assis, il leur dit :

– Amis, j'ai entendu des mots si beaux… Je le jure, je n'en avais jamais entendu de pareils. Ce ne sont pas des vers, ce ne sont pas des formules de magie, ce n'est pas un langage de devin. Amis de Quraych, écoutez-moi et laissez cet homme tranquille. J'en assume la responsabilité. Ses paroles que j'ai entendues auront, je l'assure, un très grand écho. Si les Arabes arrivent à l'abattre, ils vous auront épargné cette tâche ; mais, s'il l'emporte sur eux, son pouvoir et sa gloire seront les vôtres et vous serez les plus heureux des hommes.

– Il t'a ensorcelé, ami, cela se voit.

– Voilà mon avis. Faites maintenant comme bon vous semble.

DISCUSSION ENTRE LES QURAYCH ET L'ENVOYÉ DE DIEU (*S*ÎRA, I, 294-298)

L'islam se répandait toujours à La Mecque parmi les clans de Quraych, parmi les hommes et parmi les femmes. Les Quraych tentaient d'enrayer ce mouvement : ils mettaient en prison ou détournaient de l'islam par la corruption tous ceux qu'ils pouvaient. Un soir, à la tombée de la nuit, les notables des différents clans de Quraych se réunirent derrière la Ka'ba et décidèrent d'appeler Muhammad à leur assemblée, en vue d'engager avec lui une discussion et de le confondre. Ils lui envoyèrent dire : « Les notables de ton peuple sont réunis et souhaitent te parler. » Croyant à un début de compréhension de leur part et soucieux d'éclairer ces hommes auxquels il était attaché, l'Envoyé de Dieu répondit rapidement à leur invitation et alla s'asseoir avec eux. Ils lui redirent ce que 'Utba lui avait déjà dit.

– Je n'ai aucune des intentions que vous me prêtez. Dans ma mission auprès de vous, je ne recherche ni l'argent, ni l'honneur, ni le pouvoir. Mais Dieu m'a envoyé parmi vous comme Messager ; il m'a inspiré un Livre et m'a ordonné d'être parmi vous un Annonciateur de la bonne nouvelle et un Avertisseur. Je vous ai transmis les messages de mon Dieu et vous ai prodigué mes conseils. Si vous acceptez ma mission, ce sera votre chance dans cette vie et dans l'au-delà. Si vous la rejetez, je me soumettrai à l'ordre de Dieu jusqu'à ce qu'il tranche entre nous.

– Mais, Muhammad, si toi tu n'acceptes rien de ce que nous t'avons proposé, tu sais bien que nous avons le pays le plus petit, le plus pauvre en eau ; la vie y est très dure. Demande donc à ton Dieu, qui t'a donné ta mission, d'éloigner de nous ces montagnes qui nous enserrent, d'étendre notre pays en plaine et d'y faire jaillir des fleuves comme les fleuves de Syrie et d'Irak. Demande-lui aussi qu'il ressuscite nos aïeux pour que nous puissions les interroger sur l'authenticité de ta mission. Si tu fais ce que nous te demandons et s'ils te croient, nous te croirons aussi. Nous reconnaîtrons ta mission et verrons l'estime dont tu jouis auprès de Dieu.

– Ce n'est pas l'objet de ma mission auprès de vous. Je vous ai déjà dit ce que Dieu m'a ordonné de vous dire.

– Si toi-même tu ne peux pas le faire, tu pourrais prier ton Dieu d'envoyer avec toi un ange qui croie à ce que tu dis et qui, à ta place,

accède à nos demandes. Comme nous, tu fréquentes les marchés et tu cherches à gagner ton pain. Demande donc à ton Dieu de t'accorder des palais, des jardins, des trésors d'or et d'argent, toutes choses qui t'épargneraient les soucis quotidiens. Ainsi nous verrons quel est ton crédit auprès de ton Dieu et saurons si tu es vraiment son Envoyé.

– Je n'en ferai rien. Je ne suis pas homme à demander pareilles choses à Dieu : il ne m'a pas envoyé auprès de vous pour cela, mais pour annoncer et prévenir.

– Fais donc tomber sur nos têtes le ciel en morceaux, comme tu prétends que ton Dieu en est capable. Nous ne te croirons que si tu agis vraiment.

– C'est Dieu qui décide. S'il veut le faire, il le fera.

– Voyons, Muhammad ! Ton Dieu savait que tu viendrais discuter avec nous. Il savait que nous allions te poser des questions et te demander des preuves tangibles de ta mission. Il aurait dû te prévenir et t'informer à l'avance de ce qu'il avait l'intention de faire de nous si nous n'acceptions pas ton message. Nous avons appris, en effet, qu'un homme de Yamâma, appelé ar-Rahmân, t'enseignait ces choses-là. Eh bien, nous ne croirons jamais cet ar-Rahmân[3] !

L'Envoyé de Dieu se leva et s'en retourna chez lui. Il était triste et déçu de n'avoir pas obtenu de ces notables de Quraych ce qu'il avait espéré de leur invitation. Bien au contraire, ils s'étaient davantage éloignés de lui.

ABÛ JAHL DÉCIDE D'ATTENTER À LA VIE DU PROPHÈTE (*S*ÎRA, I, 298-299)

Après le départ de l'Envoyé de Dieu, Abû Jahl prit la parole et dit :

– Vous le voyez, Muhammad persiste à insulter nos ancêtres et nos divinités et à condamner notre religion. Devant Dieu, avec une pierre, la plus grosse que je puisse porter, je prends l'engagement de lui écraser demain la tête, pendant qu'il sera prosterné pour sa prière. À ce moment-là, vous me livrerez à son clan ou vous me défendrez. Après cela, que les Banû 'Abd Manâf[4] fassent ce que bon leur semble !

– Non, nous ne te lâcherons point ! Fais ce que tu veux.

Le lendemain matin, Abû Jahl prit une pierre aussi grosse qu'il le put et alla s'asseoir, attendant que l'Envoyé de Dieu arrive. Muhammad vint, comme à son habitude, et se mit à faire sa prière. Les Quraych vinrent aussi et s'assirent en groupes, guettant ce qu'allait faire Abû Jahl. Lorsque l'Envoyé de Dieu fit sa prosternation, Abû Jahl souleva la pierre et s'approcha de Muhammad. Mais, soudain, il s'éloigna de lui en courant, le visage blême, terrorisé, la pierre collée à ses mains. Il se débarrassa enfin de la pierre. Les Quraych se levèrent et lui demandèrent :

– Que t'arrive-t-il donc ?

– Je me suis levé pour accomplir sur lui ce que je vous avais annoncé hier. Mais, dès que je me suis approché de lui, un chameau étalon s'est précipité sur moi pour me dévorer. De ma vie, je n'avais jamais vu une telle tête, de tels crocs à un étalon !

On raconte que le Prophète révéla, plus tard, qu'il s'agissait de Gibrîl et que si Abû Jahl s'était trop approché, Gibrîl l'aurait retenu de force.

LES QURAYCH CONSULTENT LES RABBINS AU SUJET DE MUHAMMAD (*SÎRA*, I, 299-314)

Après l'échec d'Abû Jahl, Nadr ibn al-Hârith dit aux Quraych : « Il vous arrive assurément un grand malheur auquel vous n'avez pas encore trouvé la parade. Muhammad était parmi vous un jeune homme très doux de caractère, très sincère et très fidèle. Maintenant que vous voyez des cheveux blancs sur ses tempes et qu'il vous annonce sa mission, vous dites : “; C'est un sorcier, c'est un devin, c'est un poète, c'est un fou. ” Et, en fait, rien de tout cela n'est vrai. Votre situation est grave, pensez-y. »

Nadr ibn al-Hârith était le fauteur de troubles chez les Quraych. Il vouait de l'inimitié au Prophète et cherchait à le mettre en défaut. Il avait fait un séjour à Hîra[5] et y avait appris les annales et les légendes de la Perse.

Lorsque l'Envoyé de Dieu faisait sa prédication, parlait de Dieu et prévenait les Quraych du sort que Dieu avait réservé par le passé aux peuples impies, Nadr occupait aussitôt la place de Muhammad et leur parlait des rois de Perse et de leurs légendes. Il terminait ainsi : « En quoi, dites-le-moi, Muhammad parle-t-il mieux que moi ? »

Bien embarrassés, les Quraych décidèrent donc d'envoyer en ambassade auprès des rabbins de Médine Nadr ibn al-Hârith et 'Uqba ibn Abû Mu'ayt (*chef du clan des Banû 'Abd Chams*) : « Décrivez aux rabbins, leur dirent-ils, le comportement de Muhammad et rapportez-leur les discours qu'il tient. Les rabbins sont les détenteurs du premier Livre et ils ont des connaissances qui nous font défaut dans le domaine de la prophétie. » Arrivés à Médine, les deux ambassadeurs interrogèrent les rabbins au sujet de Muhammad. Les rabbins répondirent : « Posez-lui les trois questions suivantes : que sait-il sur le sort de certains jeunes gens disparus il y a longtemps. Leur histoire est étonnante. En second lieu, que sait-il sur l'histoire de ce grand voyageur qui a parcouru la terre de l'Occident jusqu'en Orient. Enfin, que sait-il sur l'essence de l'âme. S'il répond à toutes ces questions, suivez-le : c'est un prophète envoyé par Dieu ; s'il n'y répond pas, c'est un imposteur ; traitez-le comme bon vous semble. »

Revenus à La Mecque, les deux envoyés dirent aux Quraych : « Nous vous rapportons des critères très nets pour trancher votre différend avec Muhammad. Les rabbins nous ont dit de l'interroger sur trois points. S'il y répond, c'est un prophète ; s'il n'y répond pas, c'est un imposteur. À vous de voir. »

Les Quraych allèrent trouver Muhammad et lui posèrent les trois questions fixées par les rabbins. « Je répondrai à vos questions demain », leur dit-il, sans toutefois prononcer la formule « Si Dieu le veut (*In châ'a-llâh*) ». Les Quraych s'en allèrent. Mais, durant quinze nuits, le Prophète n'eut aucune révélation de Dieu, aucune visite de Gibrîl. Les Mecquois s'agitaient et ricanaient : « Demain, nous a-t-il dit, je répondrai à vos questions et voilà quinze jours qu'il garde le silence ! » L'Envoyé de Dieu était attristé par l'absence de révélation et très affecté par les rumeurs répandues par les Quraych. Enfin, Gibrîl lui apporta la révélation de la sourate de la *Caverne* (Coran,18), qui reproche à Muhammad d'avoir cédé à la tristesse, mais qui lui fournit la réponse sur les jeunes gens, sur le grand voyageur et sur l'âme.

Dès l'arrivée de Gibrîl, Muhammad lui dit : « Tu es resté si longtemps sans me visiter que j'ai eu des doutes et des soupçons. »

Nous ne descendons que sur l'ordre de ton Seigneur…

Ton Seigneur n'oublie rien… (Coran,19, 64.)

Puis, en réponse aux questions des Quraych, l'Envoyé de Dieu reçut la révélation des sourates de la *Caverne,* du *Voyage nocturne*, du *Tonnerre,* de *la Loi,* du *Caillot de sang,* des *Saba'*et de *Celui qui est revêtu d'un manteau.* Muhammad leur fournit donc la réponse à leurs questions et leur démontra qu'il connaissait les choses invisibles et qu'il était un véritable prophète[6].

Mais ils furent pris de jalousie et refusèrent de le croire et de le suivre. Ils refusèrent ainsi les signes de Dieu, rejetèrent publiquement la cause de Muhammad et s'enfoncèrent dans leur paganisme. « Ne prêtons pas l'oreille, se disaient-ils, à ce Coran et traitons ce galimatias par la moquerie. Nous l'emporterons peut-être sur Muhammad. En revanche, si nous engageons une discussion ou une dispute avec lui, c'est lui qui l'emportera un jour. »

Sur le ton de la moquerie, Abû Jahl dit un jour aux Quraych : « Muhammad prétend que les soldats de Dieu qui vont vous retenir et vous torturer en Enfer sont au nombre de dix-neuf. Or vous êtes le peuple le plus nombreux de la terre. Serait-il impossible à chaque centaine d'entre vous de maîtriser un seul d'entre eux ! » Dieu a fait alors descendre la révélation :

Nous n'avons pris que des Anges comme gardiens du feu.

Nous n'avons choisi ce nombre

que pour éprouver les incrédules, etc. (Coran, 74, 31.)

De même, dans leur rejet du Coran, dès que l'Envoyé de Dieu en récitait une partie au cours de sa prière, ils se dispersaient et refusaient de l'entendre. Si pourtant l'un des Quraych tenait à écouter un passage de la récitation de Muhammad, il le faisait à la dérobée, de peur d'être molesté par les autres. Quelquefois, il tendait l'oreille pour écouter, lorsque l'Envoyé de Dieu faisait la récitation du Coran à voix basse. Les autres n'entendaient rien et ne s'en apercevaient pas. C'est ainsi que Dieu a révélé :

Lorsque tu pries :

n'élève pas la voix ;

ne prie pas à voix basse ;

cherche un mode intermédiaire (Coran, 17, 110.)

À l'intention de ces gens, Dieu dit : « N'élève pas la voix dans ta prière : ils se disperseraient ; ne prie pas à voix basse : celui qui aime entendre ta prière ne l'entendrait pas. »

LA RÉCITATION PUBLIQUE DU CORAN (*SÎRA*, I, 314-315)

Le premier qui, après l'Envoyé de Dieu, ait osé réciter le Coran en public fut Abdallah ibn Mas'ûd. Les compagnons du Prophète étaient un jour réunis et se disaient :

– Personne n'a encore fait de récitation publique du Coran devant les Quraych ; qui pourrait le leur faire entendre ?

– Moi-même, dit Abdallah ibn Mas'ûd.

– Mais non, dirent-ils. Nous avons peur pour toi. Nous cherchons plutôt un homme qui ait un clan derrière lui et qui le défende en cas de danger.

– Laissez-moi faire : Dieu me défendra.

Le lendemain matin, Ibn Mas'ûd alla au Sanctuaire. Les Quraych y étaient réunis en petits groupes. Il se dressa devant la Ka'ba et récita à haute voix :

Au nom de Dieu Clément et Miséricordieux ;

le Miséricordieux a fait connaître le Coran. (Coran, 55, 2.)

Et il continua sa récitation. Les Quraych le regardaient et se demandaient : « Que dit donc le fils d'Umm 'Abd[7] ?

– Mais il récite ce que Muhammad a inventé ! »

Ils se jetèrent sur lui et se mirent à le frapper au visage, tandis qu'il poursuivait sa récitation aussi longtemps qu'il le put. Puis il s'en revint auprès de ses amis, le visage tuméfié.

– C'est ce que nous craignions pour toi, lui dirent-ils.

– Les ennemis de Dieu n'ont jamais été avec moi aussi tendres qu'ils le furent aujourd'hui ! Si vous le souhaitez, je leur referai la même récitation demain.

– Non, cela te suffit. Tu leur as déjà fait entendre ce qu'ils détestent entendre.

DES NOTABLES DE QURAYCH ÉCOUTENT EN SECRET LA RÉCITATION DU CORAN (*S*ÎRA, I, 315-317)

Une certaine nuit, Abû Sufyân, Abû Jahl et al-Akhnas ibn Charîq sortirent séparément pour écouter Muhammad réciter le Coran chez lui, au cours de sa prière. Chacun d'entre eux se posta à un endroit près de la maison de Muhammad pour prêter l'oreille, sans savoir que les deux autres faisaient de même. Ils l'écoutèrent toute la nuit et, à l'aube, ils quittèrent leur poste d'écoute pour rentrer chez eux. Ils se retrouvèrent tous les trois sur le chemin du retour et échangèrent entre eux des reproches : « Ne recommençons plus. Si l'un de nos jeunes vauriens nous voyait, il serait choqué ! » La nuit suivante, tous les trois revinrent séparément à leur poste, pour écouter la récitation de Muhammad. À l'aube, le chemin du retour les réunit encore une fois et ils se tinrent le même langage. La troisième nuit, à l'aube, ils se retrouvèrent encore sur le chemin du retour. Cette fois, ils se prêtèrent serment de ne plus recommencer et ils se dispersèrent. Le matin, al-Akhnas prit son bâton et alla trouver Abû Sufyân chez lui.

– Dis-moi ton avis, lui demanda-t-il, sur ce que tu as entendu chez Muhammad.

– Ma foi, répondit Abû Sufyân, j'ai entendu des choses que je connaissais et dont le sens m'était clair. J'en ai entendu d'autres que je ne comprenais pas.

– C'est assurément mon avis aussi.

Puis il s'en alla voir Abû Jahl chez lui.

– Dis-moi ton avis sur ce que tu as entendu Muhammad réciter.

– Qu'est-ce que j'ai entendu ? Nous (*les Banû Makhzûm*) nous sommes disputé l'honneur du premier rang avec les Banû 'Abd Manâf (*les Banû Hâchim*) : ils ont été généreux et nous le fûmes aussi ; ils ont été courageux à la guerre et nous le fûmes aussi. Nous avons toujours été comme deux chevaux de course en lice, jusqu'au moment où ils déclarèrent avoir chez eux un prophète qui recevait la révélation du ciel. Quand pourrons-nous les égaler dans un tel privilège ? Nous ne croirons jamais Muhammad, je le jure, et jamais nous ne le suivrons.

LES PAÏENS PERSÉCUTENT LES MUSULMANS SANS DÉFENSE (*S*ÎRA, I, 317-321)

Les païens s'acharnèrent contre les compagnons du Prophète et firent, chacun dans son clan, la chasse aux musulmans qui n'avaient pas de défenseur : ils étaient mis en prison, battus, privés d'eau et de nourriture et, lorsqu'il faisait chaud, ils étaient exposés sur le sable brûlant de La Mecque. On cherchait ainsi à les détourner de l'islam. Quelques musulmans cédaient à la torture et d'autres tenaient bon, avec l'aide de Dieu.

Bilâl (*le futur muezzin*) était un esclave d'Abyssinie qui appartenait à un homme des Banû Jumah, avant d'être affranchi par Abû Bakr. C'était un musulman sincère au cœur pur. En pleine chaleur de midi, Umayya ibn Khalaf (*le chef du clan des Jumah*) l'emmena hors de chez lui et lui plaqua le dos sur la grève du torrent sec de La Mecque. Puis il fit mettre une grosse pierre sur sa poitrine et lui dit : « Tu resteras dans cette position jusqu'à ce que tu en meures ou que tu renies Muhammad, pour adorer al-Lât et al-'Uzza (*deux divinités vénérées à La Mecque et à Tâ'if*). »

– Dieu est Unique, Dieu est Unique, répondait Bilâl dans sa souffrance.

Waraqa ibn Nawfal, qui était chrétien, passa par là. Il vit le supplice de Bilâl et l'entendit crier : « Unique, Unique. »

– Oui, assurément, Dieu est Unique, confirmait Waraqa.

Puis Waraqa dit au tortionnaire : « Si tu le fais souffrir à cause de sa foi, je te l'achète : je pense et je sens comme lui. » Abû Bakr, l'homme de foi (*Çiddîq*), passa lui aussi par là. Voyant la torture que subissait Bilâl, il s'adressa à son tortionnaire :

– Ne crains-tu pas Dieu pour ce pauvre Bilâl ?

– C'est toi qui l'as corrompu ; tire-le donc de cette situation.

– Je le ferai, dit Abû Bakr. J'ai un esclave noir, beaucoup plus fort que lui. Il est païen, comme toi. Je te le donne en échange de Bilâl.

– J'accepte. Bilâl est à toi.

Abû Bakr lui donna son esclave, prit Bilâl et l'affranchit. Il affranchit également six autres esclaves avant de partir en hégire pour Médine.

C'étaient tous de pauvres gens, faibles et sans défense. Un jour, Abû Quhâfa, le père d'Abû Bakr, lui dit :

– Mon fils, je ne te vois affranchir que des gens faibles ! Si au moins tu libérais des hommes robustes, ils pourraient te protéger et te défendre.

– Père, répondit Abû Bakr, ce que je fais, je le fais uniquement pour Dieu.

De même, les Banû Makhzûm emmenèrent 'Ammâr ibn Yâsir, son père et sa mère, en plein midi, pour les torturer sur la grève brûlante de La Mecque. Le Prophète les vit et leur dit : « Courage, la famille des Yâsir, je vous donne rendez-vous au Paradis. »

Le principal instigateur des Quraych contre les compagnons du Prophète était Abû Jahl, cet impie. Lorsqu'il apprenait la conversion à l'islam d'un notable qui bénéficiait d'un certain soutien, il allait le réprimander : « Quelle honte ! lui disait-il. Tu as quitté la religion de ton père qui est meilleur que toi. Nous allons te prouver ton erreur et te déshonorer. » S'il s'agissait d'un commerçant, il lui disait : « Nous allons t'empêcher de vendre ta marchandise et te ruiner. » S'il s'agissait d'un homme sans défense, il le frappait et le livrait à quelques hommes des Quraych pour le torturer. Les compagnons du Prophète étaient ainsi privés d'eau et de nourriture et subissaient de telles tortures qu'ils ne pouvaient plus se tenir droits. Leurs souffrances étaient telles qu'ils étaient forcément réduits à dire oui à tout ce qu'on leur demandait. On leur disait :

– Al-Lât et al-'Uzza sont-elles vos déesses en dehors de Dieu ?

– Oui.

– Ce scarabée qui passe devant vous, est-il votre dieu ?

– Oui.

Un jour, des hommes des Banû Makhzûm allèrent trouver Hichâm, le fils de Walîd ibn al-Mughîra (*lui aussi du clan des Makhzûm*), dont le frère venait de se convertir à l'islam :

– Nous allons reprocher à ton frère d'avoir adopté cette religion nouvelle. Cela préviendra d'autres conversions.

– Pour le lui reprocher, allez-y donc. Mais, gare à vous ! Sachez que, si vous le tuez, je tuerai de ma main le plus fort parmi vous.

Ils le quittèrent et le laissèrent en paix.

LA FUITE EN ABYSSINIE (PREMIÈRE HÉGIRE) (*SÎRA*, I, 321-341)

Le Prophète était protégé par Dieu et par son oncle Abû Tâlib. Mais, témoin des souffrances de ses premiers compagnons, il ne pouvait rien faire pour les défendre. Il leur dit : « En Abyssinie (*Éthiopie actuelle*), il y a un roi qui ne tolère pas l'injustice. Son royaume est une terre de sincérité. Allez-y donc en attendant que Dieu vous rende la vie supportable à La Mecque. » Les musulmans partirent en Abyssinie pour échapper à la persécution et pour protéger leur foi. Ce fut la première Hégire dans l'islam.

Une dizaine de musulmans furent les premiers à partir, sous la direction de 'Uthmân ibn Madh'ûn. Puis d'autres les suivirent en petits groupes. Les uns partaient seuls, d'autres avec leur famille. Le nombre total des émigrés en Abyssinie était de quatre-vingt-trois hommes, sans compter les enfants qu'ils y avaient emmenés en bas âge ni ceux qui y sont nés. Ils vécurent en sécurité dans ce pays, sous la protection du Négus, et ils y pratiquaient leur religion sans craindre qui que ce soit.

Umm Salama (*future épouse du Prophète*) racontait : lorsque nous arrivâmes en Abyssinie, le Négus nous y accorda la meilleure protection. Nous y étions en sécurité pour notre religion et nous adorions Dieu, sans aucun mal et sans entendre un seul mot désagréable. Lorsque les Quraych apprirent cela, ils se concertèrent et décidèrent d'envoyer auprès du Négus une ambassade chargée des cadeaux les plus appréciés. Ce qui se faisait de plus original à La Mecque, c'était du cuir travaillé. Ils en achetèrent une grande quantité en cadeau pour le Négus, sans oublier aucun de ses patriarches chrétiens. L'ambassade était composée d'Abdallah ibn Abû Rabî'a et de 'Amr ibn al-'Âç (*futur conquérant de l'Égypte*). Les Quraych leur dirent : « Donnez d'abord à chaque patriarche son propre cadeau, avant de parler des musulmans au Négus. Puis donnez au Négus ses cadeaux et demandez-lui de vous livrer les musulmans, sans même les recevoir. » Nous, poursuivait Umm Salama, nous vivions dans les meilleures conditions, sous la protection du meilleur des protecteurs. Les délégués donnèrent donc à chaque patriarche son cadeau, sans en

oublier un seul, en disant à chacun : « Quelques jeunes vauriens de chez nous se sont réfugiés dans le royaume du Négus. Ils ont quitté la religion de leur peuple, sans entrer dans la vôtre. Ils ont inventé une religion que ni vous ni nous ne connaissons. Les notables de notre peuple nous ont envoyés en délégation auprès du Négus, afin qu'il nous les livre. Lorsque nous en parlerons au roi, conseillez-lui de nous les livrer, sans avoir à les recevoir. Leur peuple connaît mieux ce qu'il a à leur reprocher. » Les patriarches donnèrent leur accord.

Umm Salama poursuivait : les deux délégués des Quraych présentèrent ensuite leurs cadeaux au Négus, qui en fut satisfait. Puis ils lui dirent : « Des jeunes gens stupides de chez nous se sont réfugiés dans ton pays. Ils ont quitté la religion de leur peuple sans entrer dans ta religion. Ils ont inventé une religion que ni toi ni nous ne connaissons. Nous sommes délégués auprès de toi par les notables de leur peuple, par leurs pères, leurs oncles et leurs familles pour vous demander de nous les rendre. Leurs familles connaissent mieux les fautes qu'on leur reproche. » Les patriarches autour du roi lui dirent : « Ces hommes disent la vérité. Remets-leur ces gens : ils les ramèneront chez eux à leurs familles. » Le Négus, en colère, répliqua : « Non, je le jure, je ne puis offenser des gens qui sont entrés chez moi, qui m'ont demandé l'asile et m'ont préféré à d'autres pour les accueillir ; je ne puis les livrer avant de les avoir entendus répondre aux accusations de ces deux hommes. Si cela est vrai, je les renverrai chez eux ; mais si cela est faux, je les protégerai contre ces deux hommes et je les traiterai comme il convient, aussi longtemps qu'ils résideront chez moi. »

Le Négus fit venir les compagnons du Prophète et convoqua en même temps ses évêques, qui déployèrent leurs livres sacrés autour de lui.

– Quelle est donc cette religion, demanda-t-il aux musulmans, pour laquelle vous vous êtes séparés de votre peuple : vous n'êtes entrés ni dans ma religion ni dans aucune des autres religions ?

– Ô roi, répondit Ja'far ibn Abû Tâlib (*cousin du Prophète*), nous étions un peuple qui vivait dans l'ignorance ; nous adorions les idoles, nous mangions de la viande d'animaux étouffés, nous commettions des choses abominables, nous ne respections ni les liens du sang ni le droit d'asile. Le fort parmi nous mangeait le faible. Dans cette situation, Dieu nous a envoyé un Messager issu de notre peuple, dont nous connaissions

la naissance, la sincérité, la fidélité et l'honnêteté. Il nous a appelés à reconnaître et à adorer le Dieu unique et à quitter les pierres et les idoles que nos pères et nous-mêmes adorions. Il nous a ordonné la sincérité dans nos discours, la fidélité à la parole donnée et la protection du voisin. Il nous a interdit les liaisons illicites, les guerres sanglantes, la luxure, la calomnie et la mainmise sur les biens des orphelins. Nous devons adorer Dieu seul, sans lui associer qui que ce soit ; nous devons accomplir la prière, l'aumône, le jeûne et bien d'autres obligations. Nous l'avons cru, nous lui avons fait confiance et nous l'avons suivi dans ce que Dieu lui révélait. Notre peuple nous a agressés et nous a torturés pour nous détourner de notre religion et nous ramener au paganisme. Ayant trop souffert, nous sommes venus dans ton pays et nous t'avons demandé ta protection plutôt qu'à d'autres, dans l'espoir que chez toi nous ne serions pas maltraités.

– As-tu avec toi quelque chose de ce qui a été révélé par Dieu à ce Messager ? demanda le Négus.

– Oui.

– Lis-le-moi.

Ja'far lui lut le début de la sourate de Marie[8]. En l'écoutant, le Négus pleura jusqu'à en mouiller sa barbe ; ses évêques pleurèrent aussi jusqu'à en mouiller leurs livres. Puis le Négus dit à Ja'far : « Ce que tu lis et ce que Jésus a révélé procèdent assurément de la même source de lumière. » Et, s'adressant aux deux envoyés des Quraych, le Négus dit : « Partez. Je ne vous livrerai point ces hommes et personne ne les maltraitera plus. »

Umm Salama poursuivait ; à leur sortie du palais, 'Amr ibn al-'Âç dit à son compagnon :

– Demain, je vais raconter sur eux au Négus quelque chose qui va le pousser à les exterminer.

– Non, lui dit Abdallah, ne le fais pas : ils ont trop de liens de sang avec nous, même si nous ne sommes pas d'accord avec eux.

– Je dirai au Négus qu'ils prétendent que Jésus fils de Marie n'est qu'un esclave.

Le lendemain matin, 'Amr alla chez le Négus et lui dit : « Ô roi, ces musulmans disent sur Jésus des choses très graves. Envoie-leur un messager pour leur demander ce qu'ils disent au sujet de Jésus. » Un

messager alla leur poser la question, qui jeta l'émoi parmi eux : « Qu'allons-nous pouvoir dire si le Négus nous interroge sur Jésus ? » Ils décidèrent de lui dire, quel qu'en fût le prix, ce que Dieu a révélé à leur prophète. Ils se présentèrent donc au Négus :

– Que dites-vous de Jésus fils de Marie ? leur demanda-t-il.

– Nous disons, répondit Ja'far, ce que notre prophète nous a appris : « Jésus est un serviteur de Dieu, Envoyé de Dieu, Esprit de Dieu, Verbe de Dieu, qu'il a mis dans le sein de Marie, vierge et immaculée. »

Le Négus tendit la main au sol et en ramassa un bâtonnet :

– Il n'y a pas l'épaisseur de ce bâtonnet de différence entre Jésus fils de Marie et ce que tu as dit de lui.

Ce jugement suscita des murmures parmi les évêques. Mais le Négus dit aux compagnons du Prophète : « Partez en paix. Quiconque oserait s'en prendre à vous sera très sévèrement puni. » Puis il fit rendre leurs cadeaux aux deux délégués, qui repartirent couverts de honte. Quant à nous, disait Umm Salama, nous restâmes en Abyssinie, satisfaits de vivre sous la protection du meilleur des protecteurs.

Les Abyssins, persuadés que le Négus avait trahi leur religion, se révoltèrent contre lui. Ce dernier fit affréter des bateaux et envoya dire à Ja'far et à ses amis : « Montez dans les bateaux et n'en bougez pas. Si je suis renversé, vous partirez où vous voudrez. Si je l'emporte sur les rebelles, vous resterez chez moi. » Puis il demanda de quoi écrire : « Je témoigne, écrivit-il, que Jésus fils de Marie est le serviteur de Dieu, son Messager, son Esprit et son Verbe, qu'il a mis dans le sein de Marie ; je témoigne, écrivit-il, qu'il n'y a qu'un seul Dieu et que Muhammad est son serviteur et son Messager. » Il glissa le papier sous son manteau, contre sa poitrine, et sortit devant les Abyssins, qui étaient massés en rangs serrés et hostiles :

– Abyssins, leur cria-t-il, ne suis-je pas le plus proche de vous ?

– Si, dirent-ils.

– Comment jugez-vous ma conduite à votre égard ?

– La meilleure des conduites.

– Qu'est-ce qui vous arrive alors ?

– Tu as quitté notre religion et tu as prétendu que Jésus n'est qu'un esclave.

– Et vous, que dites-vous de Jésus ?

– Nous disons qu'il est le fils de Dieu.

Le Négus dit, mettant la main sur sa poitrine et désignant son témoignage écrit : « Je témoigne que Jésus fils de Marie », mais il n'alla pas plus loin. La foule fut satisfaite et se dispersa. Le Prophète fut informé de cet événement. Lorsque, plus tard, il apprit la mort de ce Négus, l'Envoyé de Dieu fit une prière et sollicita pour lui le pardon de Dieu.

LA CONVERSION DE 'UMAR IBN AL-KHATTÂB (*S*ÎRA, I, 342-350)

Umm Abdallah ibn 'Âmir racontait : nous étions dans les préparatifs de l'émigration en Abyssinie. 'Âmir était sorti de la maison pour rapporter quelque chose. Voici que 'Umar ibn al-Khattâb (*le futur deuxième calife*), qui était encore dans le paganisme et qui nous faisait subir beaucoup de mauvais traitements, vint chez nous, s'arrêta devant moi et me demanda :

– Ce sont les préparatifs pour le départ, Umm Abdallah ?

– Oui, lui ai-je répondu. Nous sommes décidés à partir : vous nous avez tellement persécutés et fait de mal que Dieu nous offre cette issue.

– Dieu vous accompagne, dit-il avec une tendresse que je ne lui connaissais pas.

Et il s'en alla, apparemment attristé de notre départ. Au retour de mon mari, je lui dis :

– Ah ! si tu avais vu tout à l'heure 'Umar avec sa gentillesse et sa tristesse à cause de notre départ !

– Penses-tu qu'il va devenir musulman ?

– Oui.

– Non, protesta-t-il, celui que tu as vu ne se convertira pas à l'islam avant que l'âne d'al-Khattâb ne s'y convertisse. Cela me paraît sans espoir, tellement il est violent et rude avec les musulmans.

La conversion de 'Umar advint pourtant : Fâtima, sa sœur, avait, avec son mari Sa'îd ibn Zayd, embrassé l'islam en secret, par peur de son frère. Nu'aym ibn Abdallah cachait également sa conversion par peur de sa famille. Khabbâb ibn al-Aratt venait de temps en temps chez Fâtima pour lui enseigner le Coran. Un jour, 'Umar sortit de chez lui, son sabre à la taille. Il avait appris que Muhammad et un certain nombre de ses compagnons, une quarantaine d'hommes et de femmes, qui n'étaient pas partis pour l'Abyssinie, étaient réunis dans une maison près d'aç-Çafa. Parmi eux se trouvaient son oncle Hamza, Abû Bakr et Ali. Nu'aym alla à la rencontre de 'Umar et lui demanda :

– Où vas-tu de ce pas, 'Umar ?

– Je cherche Muhammad, ce Çabéen[9] qui a semé la division chez les Quraych, dénigré leur religion et insulté leurs divinités. Je veux le tuer.

– Tu te trompes assurément, 'Umar. Imagines-tu que le clan des Hâchim va te laisser en vie après le meurtre de Muhammad ? Tu ferais mieux de revenir t'occuper de ta propre famille.

– Quelle famille ?

– Ta sœur Fâtima et ton beau-frère Sa'îd ibn Zayd : ils se sont tous les deux convertis à l'islam et ils suivent le chemin de Muhammad. Occupe-toi d'eux plutôt.

'Umar s'en revint tout droit chez sa sœur et son beau-frère. Khabbâb était chez eux et leur apprenait à lire la sourate de *Tâ Hâ* (Coran, 20). Ayant entendu l'arrivée de 'Umar, Khabbâb se cacha dans un coin de la maison et Fâtima glissa la feuille du Coran sous sa cuisse. Mais, en s'approchant de la maison, 'Umar avait entendu la récitation de Khabbâb.

– Quelles étaient ces voix que j'ai entendues ? demanda-t-il.

– Tu n'as rien entendu.

– Si. J'ai même appris que vous suiviez la religion de Muhammad.

Et il se jeta sur son beau-frère Sa'îd. Fâtima se leva pour protéger son mari. 'Umar la frappa et la blessa même à la tête. « Oui, cria-t-elle à son frère, nous nous sommes convertis à l'islam et nous croyons en Dieu et en son prophète. Fais ce que tu veux ! » Voyant couler le sang de sa sœur, 'Umar fut pris de remords et se calma.

– Donne-moi ce papier que je vous ai entendu lire tout à l'heure, ordonna 'Umar. Je veux lire ce que vous apprend Muhammad ('Umar savait, en effet, lire et écrire).

– Non, nous avons peur pour ce papier, dit Fâtima.

– Ne crains rien. Je te le rendrai, je le jure, après l'avoir lu.

– Frère, lui dit-elle espérant le convertir, tu es impur dans ton paganisme, et ce texte ne peut être touché que par des gens purs.

'Umar alla se laver et Fâtima lui remit le texte de la sourate de *Tâ Hâ*. Ayant lu le début de la sourate, il dit : « Que ces mots sont beaux et sublimes ! » Entendant ces paroles, Khabbâb sortit de sa cachette et dit :

– 'Umar, j'espère que Dieu t'a accordé un privilège, à la demande de son prophète. Je l'ai entendu hier prier : « Mon Dieu, consolide l'islam par la conversion d'Abû Jahl ou par celle de 'Umar ibn al-Khattâb. » 'Umar, écoute bien la voix de Dieu !

– Khabbâb, dit 'Umar, dis-moi où est Muhammad. Je veux le voir pour me convertir.

– Il est dans une maison près d'aç-Çafa, avec un certain nombre de ses compagnons.

'Umar prit son sabre et alla trouver Muhammad et ses compagnons. Il frappa à la porte. Un compagnon du Prophète se leva et regarda par le trou de la porte. Il vit 'Umar, son sabre à la taille. Il prit peur et retourna prévenir le Prophète :

– C'est 'Umar. Il a son sabre à la taille.

– Fais-le entrer, dit Hamza. S'il recherche quelque chose de bon, nous le lui donnerons ; s'il nous veut du mal, nous le tuerons avec son propre sabre.

– Fais-le entrer, dit le Prophète.

Muhammad se leva à sa rencontre, le retint dans l'entrée et le saisit par le nœud de son manteau :

– Que viens-tu faire ici ? lui demanda-t-il en le secouant énergiquement. Tout cela, je le vois, va se terminer pour toi par un malheur.

– Envoyé de Dieu, répondit 'Umar, je suis venu chez toi pour croire en Dieu, en son Messager et en son message.

– Allah est le plus grand ! cria le Prophète si haut que les gens à l'intérieur de la maison comprirent que 'Umar avait embrassé l'islam.

'Umar racontait : cette nuit-là, lorsque je suis devenu musulman, je me suis demandé qui était l'ennemi le plus farouche de l'Envoyé de Dieu pour aller lui annoncer ma conversion. J'ai pensé à Abû Jahl. Le lendemain, de bonne heure, je suis allé frapper à sa porte. Il ouvrit et me dit, d'un ton très affable : « Bienvenue à mon cher neveu !

– Je suis venu t'annoncer que j'ai foi en Dieu, en son Envoyé Muhammad et en son message. »

Il me claqua la porte au nez en criant : « Honte à toi, honte à ta conduite ! »

Les compagnons du Prophète revinrent chez eux, heureux et confiants. Avec la conversion de Hamza et de 'Umar, ils savaient que l'Envoyé de Dieu serait protégé et qu'eux-mêmes pourraient ne plus subir de mauvais traitements. 'Umar était en effet un homme fort et décidé : il ne se laissait pas tondre la laine sur le dos. Avant sa conversion, les compagnons du Prophète ne pouvaient pas faire leurs prières devant la Ka'ba. Mais, dès qu'il fut converti, il se battit contre les Quraych pour pouvoir le faire : il y réussit et les musulmans prièrent avec lui devant la Ka'ba.

On rapporte un autre récit de la conversion de 'Umar. Lui-même racontait : je gardais mes distances avec l'islam et j'étais un amateur de vin. J'en buvais avec plaisir à Hazwara (*souk de La Mecque*) en compagnie de quelques hommes des Quraych. Une nuit, je suis sorti pour rejoindre mes compagnons de boisson et je n'en ai trouvé aucun. Déçu, je suis allé chez un autre cabaretier, mais il était fermé. Puis, je me suis proposé d'aller au Sanctuaire pour faire autour de la Ka'ba sept ou soixante-dix-sept rondes rituelles.Voici que j'y trouvai Muhammad en train de prier. Le voyant en prière, j'eus envie d'écouter cette nuit-là ce qu'il disait. Si je m'approchais trop de lui, je risquais de lui faire peur. Je marchai donc doucement, sur la pointe des pieds, et je me glissai derrière les tentures de la Ka'ba. Puis, de proche en proche, je me trouvai tout près de lui. Seul le voile de la Ka'ba nous séparait. Et j'écoutai la récitation du Coran : saisi d'émotion, je pleurai et l'islam pénétra dans mon cœur. Je restai en place. Sa prière terminée, Muhammad s'en alla et je le suivis. Il

reconnut le bruit de mes pas et, croyant que je lui voulais du mal, il se retourna brusquement :

– Que viens-tu faire ici à cette heure ? me demanda-t-il en colère.

– Je suis venu pour croire en Dieu, en son Messager et en son message.

– 'Umar, Dieu t'a montré le bon chemin. Grâce lui soit rendue. Dieu te maintienne sur ce chemin, me dit-il, en posant la main sur ma poitrine.

Abdallah, le fils de 'Umar, racontait : lorsque mon père se convertit à l'islam, il rechercha l'homme des Quraych le plus prompt à répandre les nouvelles. On lui désigna Jamîl ibn Ma'mar. De bon matin il alla le trouver et je suivais mon père à la trace pour voir ce qu'il allait faire. J'avais atteint l'âge de raison et je comprenais tout ce que j'entendais. Mon père demanda à Jamîl : « Sais-tu que je suis devenu musulman et que j'ai suivi la religion de Muhammad ? » Il ne se fit pas répéter la question deux fois : il se leva aussitôt, sans prendre le temps d'ajuster son manteau, et se dirigea vers la porte du Sanctuaire. Mon père le suivit et moi aussi. À la porte du Sanctuaire, où les Quraych étaient réunis en petits groupes autour de la Ka'ba, Jamîl cria aussi fort qu'il le put : « Peuple de Quraych, 'Umar ibn al-Khattâb est bien devenu çabéen ! »

– Ce n'est pas vrai, répliqua 'Umar. Je suis devenu musulman. Je témoigne qu'il n'y a qu'un seul Dieu et que Muhammad est son Serviteur et son Messager.

Les Quraych en vinrent aux mains avec 'Umar. Il se défendit seul contre eux jusqu'à midi. Mais, épuisé, il s'assit devant eux et leur dit : « Faites maintenant de moi ce que bon vous semble. » Sur ce, arriva un vieillard des Quraych. Il avait un manteau bayadère et une chemise brodée. Il s'arrêta au milieu d'eux et demanda :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– 'Umar est devenu çabéen.

– Taisez-vous ! Voilà un homme qui s'est choisi librement quelque chose. Que lui voulez-vous ? Est-ce que vous imaginez que son clan (*les Banû 'Adiyy ibn Ka'b*) va vous livrer votre homme ? Laissez-le donc partir.

Ils se détachèrent aussitôt de lui, comme une robe qu'on fait glisser pour s'en défaire.

LES MÉFAITS DES QURAYCH CONTRE LE PROPHÈTE (*S*ÎRA, I, 354-364)

Voyant que Muhammad était protégé par Dieu, par son oncle et par son clan, les Quraych surent qu'ils ne pouvaient plus attenter à sa vie. Ils continuaient cependant à lui chercher querelle et à lui faire subir des vexations et des moqueries. Dieu, dans sa révélation du Coran, soutenait son Envoyé contre ses ennemis et ses détracteurs. Les uns étaient désignés nommément et les autres étaient compris sous le terme général d'impies (*kuffâr*). Parmi ceux que le Coran stigmatisait par leur nom propre se trouvaient son oncle Abû Lahab avec sa femme Umm Jamîl. Abû Lahab, entre autres moqueries, disait : « Muhammad me promet des choses que je ne vois pas et qui, prétend-il, doivent m'être données après la mort. Qu'a-t-il mis jusqu'à présent de concret dans mes mains ? » Puis, soufflant dans ses mains ouvertes et vides, il disait : « Malheur à ces mains, je n'y vois rien de ce que promet Muhammad ! »

Dieu a donc révélé :

Que les deux mains d'Abou Lahab périssent

Et que lui-même périsse !

Ses richesses et tout ce qu'il a acquis

Ne lui serviront à rien.

Il sera exposé à un feu ardent

Ainsi que sa femme, porteuse de bois,

Dont le cou est attaché par une corde de fibres. (Coran, 111, 1-5.)

Le Coran a donné à la femme d'Abû Lahab le sobriquet de *porteuse de bois,* car elle allait ramasser à la campagne des plantes à épines et les répandait au passage du Prophète. Ayant entendu la révélation du Coran à son encontre et à l'encontre de son mari, Umm Jamîl, un gros caillou à la main, alla trouver le Prophète, qui était assis dans le Sanctuaire près de la Ka'ba en compagnie d'Abû Bakr. À son arrivée en face d'eux, Dieu lui voila le regard sur le Prophète et elle ne put voir qu'Abû Bakr. « Où est donc ton compagnon ? lui demanda-t-elle. J'ai appris qu'il a composé une satire contre moi. Si je l'avais trouvé, je lui aurais cassé la figure avec ce caillou. » Puis elle repartit. Abû Bakr demanda au Prophète :

– Il me semble qu'elle ne t'a pas vu.

– Non, elle ne m'a pas vu. C'est Dieu qui lui a voilé le regard.

Les Quraych avaient l'habitude d'insulter le Prophète et de l'appeler *Mudhammam* (le taré). Mais lui se moquait d'eux et disait : « Ne trouvez-vous pas cela merveilleux ? Les Quraych s'ingénient à calomnier et à insulter Mudhammam, alors que moi, je m'appelle Muhammad (*le Loué*). » Toutes les fois que quelqu'un insultait le Prophète, le pinçait, lui coupait son chemin ou lui cherchait querelle, Dieu lui révélait des versets du Coran pour confondre ces importuns et les repousser.

Un jour que le Prophète accomplissait les rondes rituelles autour de la Ka'ba, des notables lui proposèrent : « Nous adorerons ce que tu adores et tu adoreras ce que nous adorons. Ainsi serons-nous associés. Si ce que tu adores est meilleur, nous en aurons notre part ; et si ce que nous adorons est meilleur, tu en auras ta part. » Mais Dieu a révélé :

Dis : Ô vous, les Incrédules !

Je n'adore pas ce que vous adorez ;

Vous n'adorez pas ce que j'adore…

À vous votre religion ;

à moi, ma religion. (Coran, 109, 1-6.)

LE CLAN DU PROPHÈTE MIS AU BAN DES QURAYCH (*S*ÎRA, I, 350-354)

Dans leur dépit, les Quraych se réunirent un jour et décidèrent de boycotter les Banû Hâchim et les Banû-l-Muttalib : plus aucun mariage, plus aucun commerce ne devaient se faire avec ces deux clans. Ils scellèrent ce pacte entre eux et, pour solenniser leur engagement, ils en suspendirent le document à l'intérieur de la Ka'ba. L'Envoyé de Dieu fit une imprécation contre le rédacteur de ce texte et Dieu frappa de paralysie quelques-uns de ses doigts. Pour faire face, les Banû Hâchim et les Banû-l-Muttalib serrèrent les rangs autour du Prophète, à l'exception de son oncle Abû Lahab qui fit alliance avec ses ennemis.

LES MUSULMANS D'ABYSSINIE RETOURNENT À LA MECQUE (*SÎRA*, I, 364-372)

Ayant appris que l'islam s'était répandu à La Mecque, les compagnons du Prophète qui s'étaient réfugiés en Abyssinie rentrèrent chez eux. Mais, dès leur arrivée, ils comprirent qu'on les avait trompés. En réalité, ils ne pouvaient vivre à La Mecque qu'en cachant leur foi ou en se mettant sous la protection de quelqu'un. Ils étaient en tout au nombre de trente-trois.

'Uthmân ibn Madh'ûn obtint la protection de Walîd ibn al-Mughîra (*un notable du clan des Madh'ûn*) et vécut ainsi à La Mecque en toute tranquillité. Mais, voyant les tribulations et les souffrances de ses coreligionnaires, alors qu'il ne devait sa propre sécurité qu'à un païen, il en éprouva une grande gêne. Il alla trouver son protecteur et lui dit :

– Tu as été fidèle à ta parole et, maintenant, je te libère de ton engagement : tu ne me dois plus rien.

– Pourquoi donc, neveu ? Peut-être quelqu'un de mon clan t'a-t-il maltraité ?

– Non. Mais je veux m'en tenir à la seule protection de Dieu.

– Allons donc ensemble au Sanctuaire : tu m'y libéreras publiquement de mon engagement, comme je t'avais publiquement accordé ma protection[10].

Et ils y allèrent ensemble. Walîd déclara :

– Voici 'Uthmân qui se présente pour renoncer à ma protection.

– C'est vrai, déclara 'Uthmân. Walîd a été avec moi un homme fidèle à sa parole et généreux dans sa protection. Mais à présent je le libère de cette obligation et ne veux plus désormais que la protection de Dieu.

'Uthmân s'en alla et, passant près d'un groupe des Quraych qui écoutait des poèmes du grand poète pré-islamique Labîd ibn Rabî'a, il s'assit avec eux. Labîd disait :

– *Assurément, toute chose en dehors de Dieu est vaine.*

– C'est vrai, ajouta 'Uthmân.

– *Et tout bonheur, inéluctablement, est éphémère.*

– C'est faux ! rétorqua 'Uthmân. Le bonheur du Paradis est éternel.

– Jamais, ô Quraych, vos hôtes n'ont été agressés ! protesta le poète. Depuis quand cela se fait-il chez vous ?

– Ne t'en offusque pas, lui dit-on. C'est un homme stupide qui, parmi d'autres chez nous, a quitté notre religion.

'Uthmân répliqua et la discussion s'envenima. L'homme se leva et lui donna un coup de poing dans l'œil. Son ancien protecteur n'était pas loin. Voyant l'œil enflé et bleu de 'Uthmân, il lui dit :

– Neveu, tu aurais pu épargner à ton œil un pareil traitement ! Tu étais pourtant sous bonne garde avec moi.

– Au service de Dieu, dit 'Uthmân, mon autre œil ne craint pas de subir le même sort. Je suis sous la protection de quelqu'un de plus fort et de plus puissant que toi.

– Neveu, si tu le veux, je peux encore t'accorder ma protection.

– Non, merci, répondit 'Uthmân.

De son côté, Abû Salama demanda la protection d'Abû Tâlib. Des hommes des Banû Makhzûm vinrent se plaindre auprès d'Abû Tâlib :

– Abû Tâlib, tu as déjà, contre nous, accordé ta protection à ton neveu Muhammad. Pourquoi protèges-tu encore Abû Salama ?

– Parce qu'il m'a demandé le droit d'asile ; et c'est mon neveu, fils de ma sœur. Si je ne défends pas le fils de ma sœur, pourquoi défendrai-je le fils de mon frère (*Muhammad*) ?

Abû Lahab se leva alors et leur dit :

– Vous exagérez ! Pourquoi cherchez-vous querelle avec une telle insistance à ce vieillard qui a accordé sa protection aux membres de sa famille ? Cessez donc ou je le soutiendrai jusqu'au bout dans ce qu'il a fait.

– Oui, dirent-ils, nous mettons fin à tout ce qui t'est désagréable.

Et ils laissèrent Abû Tâlib tranquille. Abû Lahab était en effet leur allié et leur soutien contre l'Envoyé de Dieu. Mais en écoutant ce qu'avait dit Abû Lahab, Abû Tâlib caressa l'espoir de le voir adopter la religion de Muhammad et il composa à ce sujet des poèmes pour l'exhorter à défendre sa cause et celle du Prophète.

ABÛ BAKR ENTRE SOUS LA PROTECTION D'IBN AD-DUGHUNNA (*SÎRA*, I, 372-374)

Se trouvant mal à l'aise à La Mecque à cause des vexations qu'il y subissait et à cause de l'hostilité manifestée par les Quraych contre l'Envoyé de Dieu et ses compagnons, Abû Bakr demanda au Prophète l'autorisation d'émigrer. Muhammad la lui accorda. Il partit donc. Mais, à une ou deux journées de La Mecque, il rencontra Ibn ad-Dughunna, le chef de la coalition des Ahâbîch[11].

– Où vas-tu comme cela, Abû Bakr ?

– Ma tribu m'a persécuté, m'a fait du mal et m'a réduit ainsi à partir.

– Pourquoi donc ? Tu es l'honneur de ta tribu, tu leur portes secours dans les malheurs et tu fais du bien autour de toi. Reviens, tu seras sous ma protection.

Abû Bakr revint avec lui. À leur arrivée à La Mecque, Ibn ad-Dughunna déclara aux Quraych : « J'ai donné ma protection à Abû Bakr. Laissez-le vivre en paix et traitez-le avec beaucoup d'égards. »

Abû Bakr possédait devant sa maison un oratoire où il faisait ses prières. C'était un homme très sensible. Il versait des larmes en récitant le Coran. Les jeunes garçons, les esclaves et les femmes s'arrêtaient pour le regarder quand il priait. Des hommes des Quraych allèrent trouver Ibn ad-Dughunna et lui dirent :

– Lorsque tu as accordé ta protection à cet homme, ce n'était pas pour qu'il nous fasse du mal. Cet homme, dans sa prière, récite le message rapporté par Muhammad, s'attendrit et pleure. Son attitude et ses pleurs sont impressionnants. Nous craignons qu'il séduise nos jeunes garçons, nos femmes et les gens faibles de chez nous. Va lui ordonner de rentrer à l'intérieur de sa maison et d'y faire ce qui lui plaira.

Ibn ad-Dughunna alla chez Abû Bakr et lui dit :

– Je t'ai donné ma protection, mais ce n'était par pour nuire aux gens de ta tribu. Ils acceptent mal que tu fasses tes prières en dehors de chez toi et trouvent que ta conduite leur cause ainsi du tort. Rentre dans ta maison et fais-y ce que tu veux.

– Veux-tu que je te libère de ton engagement et que je me contente de la protection de Dieu ?

– Si tu le veux, libère-moi.

– Je te libère.

Ibn ad-Dughunna déclara alors devant les Quraych qu'Abû Bakr l'avait libéré de son engagement et qu'en conséquence, il n'aurait plus à le protéger. Un jour qu'Abû Bakr allait à la Ka'ba, un vaurien des Quraych le croisa et lui couvrit la tête de poussière. Walîd ibn al-Mughîra passait par là et Abû Bakr lui dit :

– Ne vois-tu pas ce que fait ce vaurien ?

– C'est toi qui l'as cherché et qui en es responsable.

– Seigneur Dieu, pria Abû Bakr, comme tu es sage !

RUPTURE DU BLOCUS AUTOUR DES BANÛ HÂCHIM (*SÎRA*, I, 374-381)

Le blocus dura deux ou trois ans. Les amis du Prophète en étaient très éprouvés : ils ne recevaient de nourriture ni de marchandise qu'à l'insu des Quraych. Enfin, certains Quraychites entreprirent de lever ce blocus. Le plus actif parmi eux fut Hichâm ibn 'Amr ibn Rabî'a, un notable dans sa tribu. Il amenait la nuit un chameau chargé de denrées alimentaires jusqu'à l'entrée du quartier des Banû Hâchim et des Banû-l-Muttalib, il lui enlevait sa bride et, d'une tape sur le flanc, le poussait vers leur quartier. D'autres fois, il utilisait le même stratagème avec un chameau chargé de blé.

Un jour Hichâm alla trouver Zuhayr ibn Abû Umayya, dont la mère était 'Âtika fille de 'Abd al-Muttalib.

– Comment acceptes-tu, lui demanda-t-il, de manger, de t'habiller et de te marier, alors que tes oncles maternels sont dans la situation que tu connais ? Ils ne peuvent ni acheter ni vendre ni se marier ni donner leurs enfants en mariage.

– Que puis-je faire, malheureux ? Je suis tout seul. Si j'avais un autre homme, nous pourrions tenter de rompre ce blocus.

– Tu as ton homme, répondit Hichâm.

– Qui est-ce ?

– Moi-même, dit-il.

– Cherchons un troisième, dit Zuhayr.

Hichâm alla trouver Mut'im ibn 'Adiyy et lui dit :

– Comment acceptes-tu, en accord avec les Quraych, que deux clans des Banû 'Abd Manâf périssent sous tes yeux ?

– Malheureux ! que puis-je faire ? Je suis tout seul.

– Je t'ai trouvé un second.

– Qui est-ce ?

– Moi-même.

– Cherchons-nous un troisième, dit Mut'im.

– C'est déjà fait.

– Qui est-ce ?

– Zuhayr ibn Abû Umayya.

– Cherchons un quatrième.

Hichâm alla trouver al-Bakhtari ibn Hichâm et lui tint à peu près le même discours.

– Y aurait-il quelqu'un, demanda al-Bakhtari, qui pourrait t'aider dans cette entreprise ?

– Oui.

– Qui est-ce ?

– Zuhayr ibn Abû Umayya, Mut'im ibn 'Adiyy et moi-même.

– Cherchons un cinquième, dit al-Bakhtari.

Hichâm alla trouver Zam'a ibn al-Aswad. Il lui parla des Banû Hâchim, de leurs liens de parenté et de leurs droits.

– Y a-t-il déjà quelqu'un d'engagé dans ce projet ?

– Oui, répondit Hichâm.

Et il lui énuméra le nom des hommes disposés à faire rompre le contrat relatif au blocus des Banû Hâchim. Tous se donnèrent rendez-vous la nuit sur les hauteurs de La Mecque et, à l'unanimité, décidèrent de s'engager à faire rompre le blocus. Zuhayr devait prendre la parole le premier devant les Quraych. Le lendemain matin, ils se rendirent au Sanctuaire. Zuhayr avait revêtu son manteau de prière. Il fit sept rondes rituelles autour de la Ka'ba puis il s'adressa aux Quraych réunis en petits groupes.

– Ô Quraych, pouvons-nous continuer à manger et à nous habiller alors que les Banû Hâchim sont empêchés d'acheter ou de vendre quoi que ce

soit ? Ils sont en train de périr ! Je ne m'assoirai pas tant que ce pacte de blocus inique ne sera pas rompu.

– Tu es un menteur, répliqua Abû Jahl, qui était assis dans un coin du Sanctuaire. Ce document, je le jure, ne sera pas déchiré.

– C'est toi le plus menteur, dit Zam'a ibn al-Aswad. Nous n'étions pas d'accord lorsqu'il fut rédigé.

– Zam'a a raison, ajouta al-Bakhtari. Nous n'acceptons pas ce contrat et nous le dénonçons.

– Vous avez tous les deux raison, ajouta Mut'im. Celui qui dit le contraire est un menteur. Nous sommes innocents devant Dieu et de ce contrat et de son contenu.

– J'approuve, dit Hichâm.

– C'est un complot, ma foi ! cria Abû Jahl. Tout cela a été préparé de nuit et décidé en dehors du Sanctuaire.

Mut'im se précipita à l'intérieur de la Ka'ba pour déchirer le document, mais il le trouva mangé par les vers, sauf à l'endroit où il était écrit : « *En ton nom, Seigneur Dieu.* » Il saisit le document et le déchira. Du coup, la convention du blocus fut rompue.

Des hommes de science racontaient que l'Envoyé de Dieu avait dit un jour à son oncle Abû Tâlib : « Dieu a livré aux vers le contrat des Quraych. Ces insectes en ont fait disparaître l'injustice, l'hostilité et le mensonge et n'y ont laissé écrit que le nom de Dieu.

– Est-ce Dieu qui te l'a dit ?

– Oui, répondit le Prophète.

– Personne, je le jure, n'aura plus prise sur toi. »

Par la suite, Mut'im accorda sa protection à Muhammad dans les circonstances suivantes : le Prophète était allé à Tâ'if pour annoncer aux Thaqîf sa mission prophétique et demander leur soutien. Mais ils ne l'ont pas cru. À son retour, arrivé à Hirâ'(*à deux lieues de La Mecque*), il fit demander la protection d'al-Akhnas ibn Charîq. Ce dernier lui répondit : « Je ne suis qu'un allié et l'allié ne dispose pas du droit d'asile. » Puis Muhammad sollicita Suhayl ibn 'Amr. Celui-ci répondit : « Les Banû 'Âmir ne donnent pas leur protection contre les Banû Ka'b. » Il demanda enfin la protection de Mut'im, qui la lui accorda. Mut'im et les hommes

de sa famille prirent leurs armes, gagnèrent le Sanctuaire et firent savoir à Muhammad qu'il pouvait y entrer. L'Envoyé de Dieu entra dans le Sanctuaire, y fit ses prières et les rondes rituelles autour de la Ka'ba, puis s'en retourna tranquillement chez lui.

LA CONVERSION DE TUFAYL IBN 'AMR AD-DAWSI (*SÎRA*, I, 382-385)

En dépit des persécutions, l'Envoyé de Dieu prodiguait ses conseils à son peuple et les appelait à quitter le paganisme. Voyant qu'il était désormais sous la protection de Dieu, les Quraych mettaient en garde contre lui les Mecquois et les Arabes qui venaient chez eux. Tufayl ibn 'Amr ad-Dawsi était un poète perspicace et de noble ascendance. Il racontait : j'arrivai à La Mecque à un moment où Muhammad y était présent. Des Quraychites vinrent à ma rencontre et me dirent : « Tu viens chez nous, Tufayl, alors que cet homme nous pose un grave problème. Il a disloqué nos rangs et jeté la discorde parmi nous. Il tient un discours pareil à la magie ; il sépare le fils de son père, l'homme de son frère, le mari de son épouse. Nous craignons pour toi et pour ta famille le même malheur. Ne lui adresse pas la parole et surtout ne l'écoute pas. »

Tufayl poursuivait : ils m'entreprirent si bien que je décidai de ne pas parler à Muhammad ni de l'écouter. J'allai donc le matin au Sanctuaire et, dès l'entrée, je bourrai mes oreilles de coton, de peur d'avoir à entendre malgré moi le son de sa parole. L'Envoyé de Dieu était en train de prier auprès de la Ka'ba et je m'arrêtai pas très loin de lui. Dieu tint à me faire entendre quelques bribes de sa récitation. C'était un beau langage. Puis je me dis : « Malheureux ! je suis un homme intelligent et un poète. Je sais très bien distinguer le beau du laid. Pourquoi m'interdirais-je d'écouter le discours de cet homme ? S'il est beau, je l'accepte, s'il est mauvais, je le rejette. » J'attendis que le Prophète rentrât chez lui et je le suivis. Une fois dans sa maison, je lui dis : « Muhammad, ton peuple m'a prévenu contre toi. Ils m'ont fait tellement peur de toi que je me suis mis du coton dans les oreilles pour ne pas t'entendre. Dieu m'a fait écouter cependant ta récitation et je l'ai trouvée très belle. Veux-tu me parler de ta mission ? » L'Envoyé de Dieu me parla alors de l'islam et me fit une récitation du Coran. Je n'avais jamais, je le jure, entendu des mots plus beaux ni plus

justes. Je me convertis donc à l'islam et prononçai le témoignage de la vérité. Et je dis :

– Prophète de Dieu, je suis un homme écouté dans mon peuple. Je vais revenir chez moi et les appeler à se convertir à l'islam. Prie Dieu pour qu'il me donne un signe qui m'aide dans mon entreprise auprès d'eux.

Le Prophète sollicita Dieu de m'accorder un signe et je revins chez moi. Arrivé dans la montagne à un détour qui me permettait d'apercevoir de loin les gens de ma tribu réunis autour de l'eau, une lumière s'éclaira comme une lanterne entre mes deux yeux. Je dis :

– Dieu, s'il te plaît, ailleurs que dans mon visage. Je crains que mon peuple n'y voit un châtiment exemplaire que j'aurais subi pour avoir abandonné leur religion.

Et la lumière se déplaça jusqu'au bout de mon fouet pour y pendre comme une lanterne, tandis que je dévalais la montagne, à la vue des gens de ma tribu. J'arrivai chez eux de bon matin. Mon père, un vieillard vénérable, vint à moi, les bras ouverts :

– Père, lui dis-je, éloigne-toi de moi, nous n'avons plus rien de commun !

– Pourquoi donc, mon fils ?

– Je me suis converti et j'ai suivi la religion de Muhammad.

– Ta religion est la mienne, mon fils.

– Va donc te laver, purifier tes habits des souillures et reviens : je vais t'enseigner ce que j'ai appris.

Il alla se laver et purifier ses habits, puis il revint. Je lui exposai la doctrine de l'islam et il s'y convertit. Vint ensuite vers moi ma compagne.

– Il n'y a plus rien entre nous, lui dis-je.

– Ta religion est la mienne, protesta-t-elle.

Elle alla se purifier et revint à moi. Je lui expliquai l'islam et elle s'y convertit. Ensuite, j'appelai tous les Daws à l'islam. Ils furent lents à me répondre. J'allai à La Mecque m'en plaindre à l'Envoyé de Dieu :

– Prophète de Dieu, l'attrait de l'adultère chez les Daws m'a vaincu. Fais descendre sur eux la punition de Dieu.

– Seigneur Dieu, implora-t-il, montre aux Daws le droit chemin.

Puis le Prophète me dit : « Reviens à ton peuple et sois doux avec eux pour les convertir. » Je suis donc resté parmi les Daws, les appelant sans cesse à se convertir à l'islam. Bien plus tard, je rejoignis Médine avec les musulmans de ma tribu, soixante-dix ou quatre-vingts familles des Daws. Le Prophète était alors à Khaybar. Nous l'y suivîmes, nous combattîmes avec lui et prîmes part au butin avec les musulmans.

Tufayl participa au *Jihâd* avec les musulmans. Il fut tué en martyr à Yamâma. Son fils fut également tué en martyr à la bataille du Yarmûk sous le califat de 'Umar.

HISTOIRE D'AL-A'CHA DES BANÛ QAYS (*SÎRA*, I, 386-388)

Certains connaisseurs des hadiths rapportèrent qu'al-A'cha des Banû Qays, qui était un poète très connu, avait composé un poème à la louange de l'Envoyé de Dieu. Il partit de chez lui pour voir Muhammad et se convertir à l'islam. Arrivé tout près de La Mecque, il fut intercepté par un Quraychite, encore païen, qui lui demanda ce qu'il venait faire dans cette ville :

– Je viens voir Muhammad pour me convertir à l'islam.

– Toi qui es lucide[12], sache qu'il interdit l'adultère.

– C'est une chose, ma foi, que je ne recherche plus.

– Toi qui es lucide, sache qu'il interdit aussi le vin.

– Le vin ! J'en garde encore quelque jouissance. Je m'en retourne donc pour en boire tout mon soûl et je reviendrai l'an prochain pour me convertir.

Al-A'cha repartit. Il mourut l'année même, sans être revenu voir le Prophète.

HISTOIRE DE L'IRÂCHI ET D'ABÛ JAHL (*S*ÎRA, I, 389-390)

Un homme des Irâch amena un jour au marché de La Mecque des chameaux à vendre. Abû Jahl les lui acheta, mais il refusa de lui en verser le prix comptant, remettant le paiement à plus tard. L'homme alla voir un groupe de Quraychites assis dans un coin du Sanctuaire :

– Je suis, leur dit-il, un étranger de passage ici. Abû Jahl a refusé de me verser le prix de mes chameaux. Qui parmi vous pourrait m'aider à récupérer mon dû ?

– Vois-tu cet homme assis là-bas ? Adresse-toi à lui : il te fera donner ton dû.

Ils désignaient ainsi, pour se moquer, l'Envoyé de Dieu, sachant l'inimitié qu'il y avait entre lui et Abû Jahl. L'Irâchi alla vers l'Envoyé de Dieu :

– Serviteur de Dieu[13], lui dit-il, Abû Jahl a refusé de me payer le prix de mes chameaux, et je suis un étranger. Ces hommes là-bas m'ont conseillé de m'adresser à toi. Rends-moi justice, Dieu t'accorde sa grâce.

– Allons le voir ensemble, dit l'Envoyé de Dieu.

En le voyant se lever pour accompagner l'Irâchi, les Quraychites envoyèrent un homme le suivre et épier ce qu'il ferait. L'Envoyé de Dieu sortit du Sanctuaire et, arrivé devant la maison d'Abû Jahl, il frappa à la porte.

– Qui est-ce ? demanda Abû Jahl.

– C'est Muhammad. Sors. J'ai à te parler.

Abû Jahl sortit tout blême.

– Rends à cet homme son dû.

– Oui. Attends ici. Je le fais sur-le-champ.

Abû Jahl rentra puis ressortit avec l'argent, qu'il paya intégralement à l'Irâchi. Le Prophète s'en alla et l'Irâchi revint voir le groupe de Quraychites : « Dieu le comble de bien, leur dit-il ; il m'a fait obtenir tout mon dû. » Quelques instants après, l'espion qu'ils avaient envoyé arriva et raconta ce qui s'était passé. Puis Abû Jahl ne tarda pas à venir :

– Malheur à toi, lui dirent-ils. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu ne nous as pas habitués à une telle conduite.

– Taisez-vous, répondit-il. À peine a-t-il frappé à ma porte que je fus saisi de frayeur au son de sa voix. J'ouvris la porte et je vis au-dessus de sa tête un étalon avec une gueule, avec des crocs, comme je n'en avais jamais vus. Si j'avais refusé, il m'aurait certainement dévoré.

UN CORPS À CORPS ENTRE LE PROPHÈTE ET RUKÂNA (*S*ÎRA, I, 390-391)

Rukâna était l'homme le plus fort des Quraych. Il se trouva un jour seul à seul avec le Prophète sur un sentier, près de La Mecque. Le Prophète lui dit :

– Rukâna, qu'attends-tu pour entrer dans la crainte de Dieu et accepter la religion à laquelle je t'appelle ?

– Si j'avais la certitude que ta prédication est vraie, je te suivrais.

– Et si je te faisais mordre la poussière, tu aurais la certitude de ma sincérité ?

– Oui, bien sûr.

– Lève-toi ; je vais me battre avec toi.

Rukâna se leva et engagea la lutte avec le Prophète. L'Envoyé de Dieu le plaqua au sol, sans lui laisser aucun moyen de riposte. Rukâna dit :

– Muhammad, recommençons.

Et le Prophète à nouveau lui fit mordre la poussière.

– C'est quand même étonnant, Muhammad, toi tu arrives à me battre !

– Je te montrerai quelque chose de plus étonnant encore, si tu le veux, à condition que tu acceptes de me suivre et d'obéir à mes directives.

– Qu'est-ce donc ?

– Je vais faire venir auprès de moi cet arbre-là que tu vois.

– Fais-le.

Le Prophète appela l'arbre, qui vint se tenir à ses pieds.

– Reviens à ta place, lui ordonna l'Envoyé de Dieu.

Et l'arbre regagna sa place. Rukâna revint chez les Quraych et leur dit : « Ô Banû 'Abd Manâf, grâce à votre homme, vous pouvez rivaliser de magie avec les peuples de la terre. Je n'ai jamais vu plus grand magicien que lui. » Et il leur conta ce que Muhammad avait fait sous ses propres yeux.

UNE DÉLÉGATION DE CHRÉTIENS EMBRASSE L'ISLAM (*S*ÎRA, I, 391-392)

Ayant entendu parler de la mission de l'Envoyé de Dieu, un groupe d'une vingtaine de chrétiens vinrent d'Abyssinie (ou, dit-on, de Najrân au Yémen) pour le rencontrer à La Mecque. Le Prophète était au Sanctuaire. Ils le saluèrent, s'assirent auprès de lui et engagèrent la conversation en lui posant des questions. Les Quraych étaient également au Sanctuaire, réunis, selon leur habitude, par petits groupes. Ayant répondu à toutes leurs questions, l'Envoyé de Dieu les appela à suivre la voie de Dieu et leur récita des passages du Coran. Ils furent émus jusqu'aux larmes à l'écoute de cette récitation. Ils comprirent alors ce qui était dit dans leur Livre au sujet de l'Envoyé de Dieu, crurent en la mission de Muhammad et répondirent à son appel.

À peine s'étaient-ils levés pour partir qu'Abû Jahl, avec quelques Quraychites, les intercepta :

– Quelle piteuse délégation ! leur dit-il. Les gens de votre religion vous ont envoyés pour leur rapporter des informations sur cet homme. Et vous, à peine assis, vous l'avez cru et vous avez abandonné votre religion. Je n'ai jamais vu de gens plus imbéciles que vous.

– Nous te saluons ! répondirent-ils. Garde pour toi ton opinion et nous gardons la nôtre.

LES QURAYCH SE MOQUENT DE L'ENVOYÉ DE DIEU (*S*ÎRA, I, 392-396)

Lorsque l'Envoyé de Dieu allait au Sanctuaire et que ses disciples de condition modeste s'asseyaient avec lui, les gens de Quraych se moquaient d'eux et ironisaient : « Regardez qui sont ses compagnons. C'est à ces pauvres bougres que Dieu aurait donné sa lumière et sa vérité ! Si Muhammad avait apporté quelque chose de bien, nous l'aurions reçu bien avant ces gens et Dieu ne le leur aurait pas réservé. »

Souvent, l'Envoyé de Dieu s'asseyait près d'un jeune homme chrétien appelé Jabr. Les Quraych disaient : « Bien des choses rapportées par Muhammad lui ont été enseignées, à coup sûr, par ce chrétien. » Un jour l'Envoyé de Dieu passa près d'un groupe des Quraych parmi lesquels se

trouvait Abû Jahl. Ils le houspillèrent et se moquèrent de lui. Cela le mit en colère, et Dieu fit descendre sur lui cette révélation :

On s'est moqué des prophètes venus avant toi :

mais les rieurs ont été assaillis de toutes parts

par cela même dont ils se moquaient. (Coran, 6, 10.)

L'Envoyé de Dieu persévéra ainsi dans sa mission avec patience et constance. Il prodiguait ses conseils à son peuple, en dépit de leurs dénégations, de leurs moqueries et du mal qu'ils lui faisaient subir.

LE VOYAGE NOCTURNE DE L'ENVOYÉ DE DIEU (*SÎ*RA, I, 396-403)

Le Prophète était un soir dans la maison de sa cousine Umm Hâni, fille d'Abû Tâlib. Il fit la dernière prière du soir, puis tout le monde s'endormit. L'ange Gibrîl (*forme arabe de Gabriel*) vint secouer du bout de son pied le Prophète endormi. Muhammad se redressa et, ne voyant rien, il se recoucha. Il ressentit une deuxième secousse, se redressa à nouveau et ne vit rien. À la troisième secousse, il se redressa et vit l'ange Gibrîl le saisir par le bras pour le relever. Le Prophète se leva et accompagna l'ange Gibrîl jusqu'à la porte.

Là, il vit un animal qui tenait à la fois du mulet et de l'âne et qui avait à la racine des cuisses deux ailes puissantes. C'était la monture des prophètes. Lorsque le Prophète s'approcha d'elle pour monter, la bête se cabra. L'ange Gibrîl lui prit alors la crinière et lui donna quelques tapes sur le cou : « N'as-tu pas honte, Burâq – c'était son nom –, de ce que tu fais ? Jamais, je le jure, aucun prophète avant Muhammad ne t'a montée, qui fût meilleur que lui aux yeux de Dieu. »

À ce reproche, la bête se sentit humiliée et des gouttes de sueur perlèrent sur son front. Elle se calma et le Prophète put enfin monter et prendre la route sous la conduite de l'ange Gibrîl, qui ne le quittait pas d'un pas… Au cours de ce voyage, les deux compagnons contemplaient les merveilles de Dieu, entre le ciel et la terre, jusqu'à Jérusalem, la ville sainte.

Là, Abraham, Moïse et Jésus, entourés d'une troupe de prophètes, étaient réunis pour la circonstance. Muhammad alla vers eux et fit une

prière au milieu d'eux. Puis trois pots furent présentés devant le visiteur : un pot de lait, un pot de vin et un pot d'eau. La foule des prophètes épiait Muhammad : « S'il boit de l'eau, disaient-ils, il sera submergé, et son peuple avec lui ; s'il boit du vin, il sera dévoyé, et son peuple avec lui ; s'il boit du lait, il sera dans le droit chemin, et son peuple avec lui. » Le Prophète prit le pot de lait et en étancha sa soif. Tout heureux, l'ange Gibrîl lui dit : « À la bonne heure, Muhammad ! Et toi et ton peuple, vous êtes dans la vérité. Le vin vous sera interdit. »

Plus tard, à son retour, le Prophète fit à ses compagnons le portrait des prophètes qu'il avait vus au cours de sa visite nocturne : « Abraham, leur disait-il, me ressemblait exactement et en tout point ; Moïse était un homme de grande taille et de silhouette légère. Il avait le teint brun, les cheveux frisés et le nez busqué. Quant à Jésus, fils de Marie, il était de taille moyenne ; il avait le teint clair, les cheveux plats et beaucoup de grains de beauté au visage. On aurait dit qu'il sortait d'un bain de vapeur : son front semblait perlé de fines gouttelettes, mais, en réalité, il ne transpirait pas. »

Puis Muhammad fut ramené à La Mecque, dans la maison d'Umm Hâni, sœur d'Ali, qu'il venait de quitter. Peu avant l'aube, il réveilla sa cousine et tous les gens de la maison, et ils firent ensemble la prière du matin. Puis il dit à Umm Hâni : « Cousine, j'ai bien accompli avec vous tous, comme tu l'as vu, la dernière prière du soir dans cette vallée. Eh bien, je suis allé ensuite à la ville sainte de Jérusalem et j'y ai prié. Et, maintenant, tu en es témoin, je viens de faire avec vous la prière du matin. »

Il se leva ensuite pour sortir, mais Umm Hâni le retint par le pan de son manteau :

– Prophète de Dieu, supplia-t-elle, n'en dis rien à personne. On t'accuserait de mensonge et l'on chercherait à te nuire !

– Par Dieu, répliqua-t-il, je raconterai tout ce que j'ai vu !

Et il sortit. Umm Hâni le fit suivre par une servante d'Abyssinie pour qu'elle écoute ce qu'il allait raconter et qu'elle épie les réactions des Mecquois. Le Prophète fit devant eux le récit de son voyage nocturne au grand étonnement de tous.

– Nos caravanes, ricanèrent les Quraych, mettent un mois à pas forcé pour parvenir en Syrie et un mois pour en revenir, et toi, Muhammad, tu aurais fait le voyage en une seule nuit ! Quelle preuve donnes-tu de tout ce que tu racontes ? Nous n'avons jamais entendu pareille chose.

– La preuve, dit-il, c'est que, sur ma route vers la Syrie, j'ai croisé la caravane de telle tribu dans telle vallée. Le bruit des ailes de ma monture a effarouché leur troupeau : ils perdirent un chameau, mais, sur mes indications, le chameau fut retrouvé. De plus, à mon retour de Jérusalem, j'ai longé à Dajanân, pas loin de La Mecque, la caravane des Banû Untel, qui dormaient. Ils avaient un récipient d'eau mis sous couvercle. Je l'ai découvert, en ai bu le contenu et je l'ai remis en place, tel qu'il était. La preuve, c'est que leur caravane est à présent sur les hauteurs de La Mecque. Un chameau d'un gris cendré, chargé d'une besace noire et d'une autre à rayures, ouvre la marche de leur colonne.

Des hommes se précipitèrent vers l'endroit indiqué : ils trouvèrent en tête de la caravane le chameau décrit par Muhammad et se firent confirmer le détail de la cruche d'eau. Les hommes l'avaient recouverte pleine d'eau et, au réveil, ils la trouvèrent recouverte de la même façon, mais vide. De même, lorsque l'autre caravane fut arrivée à La Mecque, ses hommes confirmèrent le récit de Muhammad : « Il a dit vrai, par Dieu ! Dans la vallée en question, nos bêtes ont été effarouchées et nous avons perdu un chameau. Mais, guidés par la voix d'un homme, nous avons réussi à le retrouver. »

Ce récit fit aussi scandale parmi les musulmans récemment convertis. Ils allèrent trouver Abû Bakr et lui dirent :

– Va, s'il te plaît, remettre à la raison ton ami. Comment peut-il raconter qu'il soit allé à Jérusalem, qu'il y ait fait une prière et qu'il soit rentré à La Mecque en une seule nuit ?

– Vous dites des mensonges sur son compte ! répliqua Abû Bakr.

– Mais non ! Le voici justement dans le Sanctuaire de La Mecque où les gens l'écoutent raconter son aventure.

– Par Dieu, s'il raconte cela c'est que c'est vrai. Quoi d'étonnant à cela ? En effet, il me dit que la révélation, de jour ou de nuit, lui parvient du ciel en une seule heure et je le crois. C'est bien plus loin que Jérusalem.

Puis il vint avec eux auprès de Muhammad et lui demanda :

– Prophète de Dieu, est-il vrai que, comme tu l'as raconté, tu es allé cette nuit à la ville sainte ?

– Oui, c'est vrai.

– Prophète de Dieu, décris-la moi, car moi aussi je l'ai vue.

À ce moment, le Prophète eut la vision de Jérusalem et fit la description de ce qu'il voyait. À chaque détail, Abû Bakr s'exclamait : « C'est vrai ! c'est vrai ! Je témoigne que tu es l'Envoyé de Dieu. » Depuis, Abû Bakr fut appelé *Çiddîq*, l'homme de foi.

LE PORTRAIT DU PROPHÈTE (*SÎRA*, I, 401-402)

Ali, cousin et gendre du Prophète, faisait de lui le portrait suivant : le Prophète était de taille moyenne, ni trop grand ni trop petit. Il avait les cheveux ni frisés ni lisses mais légèrement ondulés et bien souples. Sa tête était belle, ni trop grosse, ni trop petite, avec un visage légèrement allongé. Il avait le teint clair et vif, les yeux noirs bordés de longs cils. Sa stature, aux attaches robustes, avait une certaine majesté. Il n'avait pas trop de poils sur le corps, mais un simple filet courait entre sa poitrine et son nombril. La paume de ses mains et la plante de ses pieds étaient larges et fermes. Il marchait d'un pas léger et agile, comme s'il descendait une pente. Pour regarder en arrière, il se retournait tout entier. Entre les épaules, il portait le sceau de la prophétie et, en effet, il était le sceau et la conclusion des prophètes. Il était le plus généreux des hommes, le plus courageux, le plus sincère, le plus fidèle à la parole donnée, le plus ouvert d'esprit, le plus agréable en société. Au premier abord, il inspirait la crainte, mais, pour peu qu'on le fréquentât, on l'aimait. Ali disait : en somme, je n'ai jamais vu avant lui et je ne verrai jamais après lui un tel homme. Dieu le bénisse.

LA MONTÉE AU CIEL DE L'ENVOYÉ DE DIEU (*S*ÎRA, I, 403-408)

Après la visite de Jérusalem, racontait le Prophète, on m'apporta une échelle, *mi'râj*. C'était ce que j'avais vu de plus beau au monde. Mon compagnon Gibrîl me fit, par cette échelle, monter au ciel, jusqu'à une

porte appelée *porte des gardes*. Un ange, du nom de 'Izrâ'îl, en défendait l'entrée[14]. Il avait sous ses ordres douze mille anges et chacun de ces derniers commandait encore douze mille anges. Dieu seul connaît le nombre de ses légions !

– Qui est-ce ? demanda 'Izrâ'îl à Gibrîl.

– C'est Muhammad, répondit Gibrîl.

– A-t-il été envoyé par Dieu ?

– Oui, répondit Gibrîl.

Le gardien du ciel me souhaita alors du bien et me laissa entrer.

À mon entrée au premier ciel, je vis un homme assis, devant lequel défilaient les âmes des fils d'Adam. Aux unes, il manifestait sa satisfaction et sa joie en ces termes : « Voilà une âme pure sortie d'un corps pur ! » Aux autres, il disait d'un ton sévère : « Une âme mauvaise, sortie d'un corps mauvais ! »

– Qui est-ce ? demandai-je à Gibrîl.

– C'est Adam, ton père, qui passe ainsi en revue les âmes de sa descendance : les croyants sont bien accueillis et bénis ; les incroyants réprouvés et rejetés avec dégoût.

Autour de moi, poursuivit le Prophète, les anges me faisaient bon accueil. Ils étaient tout contents de me voir et, avec un large sourire, ils me souhaitaient beaucoup de bien. Un seul ange cependant n'a pas montré de joie à mon arrivée et n'a même pas esquissé un sourire en me saluant.

– Qui est-ce ? demandai-je à Gibrîl.

– S'il avait déjà souri à quiconque avant toi ou si jamais il sourit à quiconque après toi, il t'aurait souri. C'est l'ange gardien de l'Enfer : il ne sourit jamais.

– Ne pourrais-tu pas lui demander de me montrer l'Enfer ?

– Si, répondit Gibrîl.

Et il demanda à l'ange d'ouvrir les portes de l'Enfer. Le feu est monté ; il s'est élevé au point de tout engloutir autour de moi.

– Demande au Gardien de repousser les flammes jusqu'à leur niveau habituel. Et l'ange dit : « Feu, calme-toi ! » Le feu se calma et se retira

tout comme l'ombre se retire.

Je vis alors en Enfer des hommes aux lèvres aussi épaisses que les lèvres de chameaux ; ils avaient à la main des boules de feu comme des cailloux qu'ils lançaient dans leur bouche et qui leur traversaient tout le corps.

– Qui sont ces gens, Gibrîl ?

– Ce sont les gens qui mangent le bien des orphelins, répondit-il.

Puis je vis des hommes au ventre énorme ; je n'en avais jamais vu de tels. Ils étaient piétinés par des chameaux en fureur et maintenus ainsi au-dessus des flammes, sans pouvoir se retourner.

– Qui sont-ils, Gibrîl ?

– Ce sont les usuriers.

Puis je vis des hommes qui avaient devant eux de la viande fraîche et belle et, à côté, une viande avariée et infecte. Ils mangeaient la viande puante et laissaient de côté la viande grasse et belle.

– Qui sont-ils, Gibrîl ?

– Ce sont les hommes qui délaissent les femmes que Dieu leur a accordées pour rechercher les femmes interdites.

Puis je vis des femmes pendues par les seins.

– Qui sont-elles, Gibrîl ?

– Ce sont les femmes qui donnent à leur mari des enfants conçus avec d'autres hommes.

L'Envoyé de Dieu poursuivit : puis Gibrîl me fit monter au deuxième ciel. J'y rencontrai les deux cousins maternels, Jésus, fils de Marie, et Yahya, fils de Zakharie (*Jean-Baptiste*).

Puis Gibrîl me fit monter au troisième ciel. J'y vis un homme beau comme la pleine lune.

– Qui est-ce, Gibrîl ?

– C'est ton frère Joseph, fils de Jacob.

Puis il me fit monter au quatrième ciel, où je vis le prophète Idrîs[15].

Nous l'avons élevé à une place sublime. (Coran, 19, 57.)

Monté au cinquième ciel, j'y vis un homme d'âge mûr aux cheveux blancs, à la barbe blanche et imposante. Je n'avais jamais vu un homme d'une telle beauté à cet âge.

– Qui est-ce, Gibrîl ?

– C'est Aaron, frère de Moïse, fils de 'Imrân, bien-aimé de son peuple.

Monté au sixième ciel, j'y vis un homme brun, de grande taille, au nez busqué.

– Qui est-il, Gibrîl ?

– C'est ton frère Moïse, fils de 'Imrân.

Au septième ciel, je vis un homme d'âge mûr assis dans un fauteuil à la porte de la Maison céleste. Tous les jours entrent dans cette maison soixante-dix mille anges et ils n'en ressortent que le jour de la résurrection. Je n'avais jamais vu un homme avec qui j'eusse plus de ressemblance.

– Qui est-il, Gibrîl ?

– C'est ton père Ibrâhîm (*Abraham*).

Puis, poursuivit Muhammad, il me fit entrer au Paradis et j'y vis une jeune femme aux lèvres d'un rouge sombre, qui me plut beaucoup du premier coup d'œil.

– À qui appartiens-tu ? lui demandai-je.

– À Zayd ibn Hâritha, ton affranchi, répondit-elle. À son retour, le Prophète annonça cette bonne nouvelle à Zayd ibn Hâritha[16].

Puis Gibrîl me mit en présence de Dieu, qui m'imposa cinquante prières quotidiennes. Sur le chemin du retour, poursuivit le Prophète, je revis Moïse. Quel excellent ami ! Il me demanda :

– Combien de prières t'a imposées le Seigneur ?

– Cinquante par jour, répondis-je.

– La prière est lourde, dit-il, et ton peuple est faible. Reviens voir le Seigneur et demande-lui d'alléger ce fardeau qui pèserait sur toi et sur ton peuple.

Je revins et demandai au Seigneur d'alléger notre fardeau. Il m'en remit dix et je m'en revins. Moïse me dit que c'était encore trop lourd et qu'il fallait revenir voir le Seigneur. Je revins et fis la même requête. Dieu me

remit encore dix prières. À mon retour, Moïse me tint encore le même langage et je revins voir le Seigneur qui me remit encore dix autres prières. Je ne cessai de faire ainsi la navette entre Moïse et Dieu jusqu'à ce que Dieu m'imposât seulement cinq prières par jour. Moïse me dit pourtant de tenter un dernier allégement, mais je refusai : j'avais honte d'avoir trop demandé à Dieu. Celui donc qui parmi vous accomplit les cinq prières aura le mérite et la récompense des cinquante prières initialement imposées.

LA MORT D'ABÛ TÂLIB (EN 619). L'ENVOYÉ DE DIEU ESPÉRAIT LE CONVERTIR (*SÎRA*, I, 415-419)

Lorsqu'Abû Tâlib, oncle du Prophète, tomba malade et que les Quraych apprirent la gravité de sa maladie, ils se dirent : « Hamza et 'Umar se sont déjà convertis à l'islam et la parole de Muhammad s'est déjà répandue parmi tous les clans des Quraych. Allons donc voir Abû Tâlib afin que, par des concessions mutuelles, il serve d'intermédiaire entre son neveu et nous. Autrement, nous risquons de tout perdre. » Les notables des Quraych allèrent donc chez Abû Tâlib et lui dirent : « Tu connais l'estime que nous te portons et ton état de santé nous inspire quelques appréhensions. Tu connais aussi la difficulté de nos relations avec ton neveu. Nous sommes disposés, avec ton aide, à conclure avec lui un compromis : qu'il nous laisse tranquilles dans notre religion et nous ne lui chercherons plus querelle dans la sienne. » Abû Tâlib fit venir Muhammad et lui dit :

– Neveu, voici les notables des Quraych qui sont là pour trouver un compromis avec toi.

– Oui, leur demanda Muhammad, accordez-moi un seul mot et vous aurez le pouvoir sur tous les Arabes et la domination des autres nations.

– Pas un seul, s'écria Abû Jahl, mais dix mots, si tu veux !

– Dites : « Il n'y a qu'un seul Dieu » et abandonnez tout ce que vous adorez en dehors de lui.

– Tu veux donc confondre toutes nos divinités en une seule ! C'est curieux, dirent-ils, en tapant d'une main contre l'autre, pour marquer leur déception.

Convaincus qu'ils n'obtiendraient rien de Muhammad, les notables des Quraych se levèrent et partirent, gardant la foi de leurs pères et s'en remettant au jugement de Dieu.

Se retrouvant seul à seul avec Muhammad, Abû Tâlib lui dit :

– Neveu, tu ne leur as vraiment pas demandé une chose impossible !

– Oncle, répondit Muhammad, espérant le convertir, toi aussi, si tu dis ce mot, je pourrais intercéder pour toi le jour du Jugement.

– Je l'aurais dit, répondit Abû Tâlib, touché de l'attachement de Muhammad. Mais je crains les insultes qui s'abattraient, après ma mort, sur toi et sur la descendance de ton père. Je ne veux pas non plus que les Quraych pensent que j'ai embrassé l'islam par peur de la mort. Je ne te le dirai qu'en secret.

Abû Tâlib, à l'agonie, était veillé par son frère 'Abbâs et son neveu Muhammad. 'Abbâs vit Abû Tâlib remuer les lèvres. Il y appliqua son oreille puis dit à Muhammad :

– Neveu, je te l'assure, j'ai entendu le mot que tu lui avais demandé de prononcer.

– Je ne l'ai pas entendu, dit le Prophète.

LA MORT DE KHADÎJA (EN 619) (*SÎRA*, I, 415-419)

La même année qu'Abû Tâlib mourut Khadîja, épouse du Prophète. Elle était pour lui une aide fidèle dans sa mission et une conseillère à qui il confiait ses problèmes. Son oncle Abû Tâlib, pour sa part, lui assurait, pour accomplir sa mission, un soutien physique, une protection et, parmi les Quraych, un soutien moral.

Après leur mort, l'Envoyé de Dieu subit une succession d'épreuves, que les Quraych ne pouvaient se permettre de lui faire subir du vivant d'Abû Tâlib. Un jour le Prophète fut intercepté par un vaurien des Quraych qui lui couvrit la tête de terre. L'Envoyé de Dieu dut rentrer chez lui. L'une de ses filles lui lava la tête en pleurant. « Ne pleure pas, ma fillette, Dieu protège ton père. » De plus, certains voisins du Prophète, comme Abû Lahab, cherchaient à lui faire du mal dans sa propre maison. L'un, par exemple, jetait sur lui des boyaux de brebis pendant qu'il était

en prière, l'autre en jetait dans sa marmite, au cours de son repas. Il dut se faire construire une chambre pour se mettre à l'abri pendant sa prière. L'Envoyé de Dieu prenait ces boyaux au bout d'un bâton et les jetait dans la rue en criant : « Quel mauvais voisinage, que celui des Banû 'Abd Manâf ! »

LE CHÂTIMENT DES MOQUEURS (*SÎRA*, I, 410)

Gibrîl vint un jour trouver le Prophète, tandis que quelques-uns de ceux qui s'étaient moqués de lui faisaient leurs tournées rituelles autour de la Ka'ba. L'Envoyé de Dieu se leva et l'ange était debout à côté de lui. Al-Aswad ibn al-Muttalib passa devant eux et Muhammad lui jeta à la figure une feuille verte : al-Aswad devint aveugle. Puis al-Aswad ibn Yaghûth passa devant eux. Muhammad fit un signe en direction de son ventre : Ibn Yaghûth fut frappé d'hydropisie et il en mourut, le ventre gonflé. Puis passa Walîd ibn al-Mughîra. Muhammad désigna du doigt la cicatrice d'une blessure qu'il avait eue quelques années plus tôt : la blessure s'infecta et il en mourut. Puis passa al-'Âç ibn Wâ'il. Muhammad désigna son pied : Ibn Wâ'il partit un jour à dos d'âne pour Tâ'if. Une épine entra dans la plante de son pied et il en mourut. Passa enfin al-Hârith ibn Tulâtila : Muhammad désigna sa tête. Son cerveau fut rempli de pus et il en mourut.

LE PROPHÈTE VA CHEZ LES THAQÎF POUR DEMANDER LEUR AIDE (*SÎRA*, I, 419-422)

Le Prophète partit pour Tâ'if chez les Thaqîf pour demander leur protection contre les Quraych et dans l'espoir qu'ils croiraient à sa mission divine. Il sortit seul de La Mecque. Arrivé à Tâ'if, il se présenta aux trois frères qui étaient des notables et qui, à l'époque, commandaient aux Thaqîf. Il les incita à croire en Dieu et leur demanda de le soutenir dans sa mission et de le défendre contre ceux des Quraych qui s'opposaient à lui. L'un des frères lui dit : « Je suis prêt à arracher les voiles de la Ka'ba et à les jeter par terre, s'il est vrai que Dieu t'a envoyé. » Le deuxième frère lui dit : « Dieu n'a-t-il trouvé d'autres personnes que toi comme envoyés ! » Le troisième dit : « Je ne t'adresse

pas la parole. Si tu es un envoyé de Dieu comme tu le prétends, tu es un homme trop important pour que je puisse te répondre ; et si tu mens à Dieu, je ne dois pas non plus t'adresser la parole. » L'Envoyé de Dieu se leva pour partir, ayant perdu tout espoir de trouver quelque soutien que ce fût chez les Thaqîf. Il leur demanda en partant de ne pas divulguer cette entrevue, de peur que les Quraych, en apprenant la chose, ne lui montrent encore plus d'hostilité.

Ils n'en firent rien. Bien au contraire, ils soulevèrent leurs vauriens et leurs esclaves contre lui : ils le houspillèrent à grands cris, l'insultèrent et ameutèrent la foule contre lui. Il trouva refuge dans un enclos qui appartenait aux deux frères 'Utba et Chayba, fils de Rabî'a, et alla se mettre à l'ombre d'une treille. Les deux hommes étaient dans le jardin et virent de leurs yeux ce que le Prophète avait subi de la part des vauriens de Tâ'if. Se sentant en sécurité, le Prophète fit cette prière : « Seigneur Dieu, tu vois ma faiblesse et la faiblesse de mes moyens. Tu es miséricordieux, tu es le Dieu des faibles et tu es mon Dieu. »

Ayant vu dans quel état il était, les frères Rabî'a eurent pitié de lui. Ils ordonnèrent à l'un de leurs esclaves appelé 'Addâs, qui était chrétien, de cueillir quelques grappes de raisin, de les mettre sur un plateau et de les présenter à cet homme. Avant de toucher au raisin, le Prophète dit : « Au nom de Dieu » et prit une grappe. 'Addâs le regarda et dit : « Ces paroles, les gens de ce pays ne les prononcent pas. » L'Envoyé de Dieu lui demanda :

– De quel pays es-tu, 'Addâs, et quelle est ta religion ?

– Je suis chrétien et je viens de Ninive.

– Du pays de l'homme de Dieu Jonas fils de Mathieu ?

– Comment connais-tu Jonas fils de Mathieu ?

– C'est mon frère. Il était prophète et je suis prophète.

'Addâs se jeta alors sur l'Envoyé de Dieu : il embrassa sa tête, ses mains et ses pieds. Lorsqu'il revint auprès des frères Rabî'a, ils lui dirent :

– Malheur à toi, 'Addâs ! Qu'as-tu à embrasser ainsi cet homme ?

– Maîtres, il n'y a personne sur terre de meilleur que celui-là. Il m'a parlé de choses que seul un prophète peut connaître.

– Malheureux ! Il va te détourner de ta religion qui est meilleure que la sienne.

Ayant perdu tout espoir de soutien chez les Thaqîf, l'Envoyé de Dieu reprit le chemin de La Mecque. Arrivé à Nakhla, il se leva au milieu de la nuit pour prier. À ce moment, un groupe de sept djinns, originaires de Nissîbîne (en Mésopotamie), s'arrêtèrent près de lui. Le Coran les a mentionnés dans les sourates 46, 29-31 et 72, 1. Ils écoutèrent sa prière et, dès qu'il l'eut accomplie, ils se précipitèrent pour annoncer à leur peuple qu'ils ajoutaient foi à ce qu'ils avaient entendu.

LE PROPHÈTE EXPOSE SA MISSION AUX TRIBUS (*SÎRA*, I, 422-425)

Le Prophète revint à La Mecque au moment où sa mission prophétique suscitait les plus violentes dissensions parmi les Quraych, à l'exception de quelques hommes de condition modeste qui avaient cru en lui. Pendant les pèlerinages, il allait à la rencontre des tribus arabes pour les appeler à Dieu, leur annoncer qu'il était envoyé par Dieu et les prier de le croire et de le soutenir, afin que Dieu puisse leur montrer l'enjeu de sa mission.

Abû Husayn ibn Abdallah racontait : dans ma jeunesse, j'ai accompagné mon père en pèlerinage à Mina. Je voyais l'Envoyé de Dieu s'arrêter aux différents campements des tribus arabes et leur dire : j'ai été envoyé par Dieu ; il vous ordonne de l'adorer sans lui associer qui que ce soit et d'abandonner les divinités que vous adorez en dehors de lui. Derrière lui, il y avait un homme au teint clair, avec deux tresses, qui portait un manteau bayadère du Yémen. Dès que Muhammad avait terminé son appel, l'homme disait : « Celui-là vous demande d'abandonner al-Lât et al-'Uzza. Ne l'écoutez pas. » J'ai demandé à mon père :

– Qui est cet homme qui le suit sans cesse et le contredit ?

– C'est son oncle Abû Lahab.

L'Envoyé de Dieu alla trouver les Kinda dans leur campement : il les appela à Dieu et leur demanda d'accepter sa mission. Ils refusèrent. Il alla chez les Banû Kalb : ils refusèrent. Il alla chez les Banû Hanîfa : leur

réponse fut la pire de toutes. Il alla chez les Banû 'Âmir : l'un d'entre eux dit : « Si je prends ce jeune homme aux Quraych, je dominerai avec lui tous les Arabes. » Puis il s'adressa à Muhammad :

– Vois-tu, si nous concluons un pacte avec toi et si Dieu te donne la victoire sur tes opposants, aurons-nous le pouvoir après toi ?

– Le pouvoir est entre les mains de Dieu. Il le dépose où il veut.

– Tu veux donc que, pour toi, nous risquions de nous faire égorger par les Arabes et qu'après une éventuelle victoire, d'autres que nous prennent le pouvoir ! Ta proposition ne nous intéresse pas.

À l'issue du pèlerinage, les Banû 'Âmir rentrèrent chez eux. Ils racontèrent l'histoire de Muhammad à un vieillard qui n'avait pu, à cause de son âge, les accompagner au pèlerinage. « Un jeune homme des Quraych s'est présenté à nous, prétendant qu'il était prophète. Il nous a demandé d'épouser sa cause et de l'emmener avec nous dans notre pays. Le vieillard se prit la tête dans les mains, en signe de regret, et leur demanda : « Y a-t-il moyen de rattraper cette faute ? Jamais aucun fils d'Ismaël (c'est-à-dire un Arabe) n'a affirmé une telle chose. C'est une affirmation vraie. Où aviez-vous la tête ? »

HISTOIRE DE SUWAYD IBN ÇÂMIT (*SÎRA*, I, 425-427)

Ainsi donc le Prophète exposait sa mission aux tribus arabes à chaque pèlerinage. Il guettait aussi l'arrivée des notables et des gens influents pour les appeler à Dieu. Lorsque Suwayd ibn Çâmit, homme sage et poète, vint à La Mecque pour visiter en privé le Sanctuaire, le Prophète alla à sa rencontre. Il lui présenta l'islam et l'invita à la foi en Dieu. Suwayd lui dit :

– Ton islam est peut-être comparable à ma croyance ?

– Et quelle est ta croyance ?

– La sagesse de Luqmân (*personnage légendaire*).

– Veux-tu m'en faire l'exposé ?

Suwayd lui parla de la sagesse de Luqmân.

– C'est une belle doctrine, dit le Prophète. Mais la mienne est encore plus belle. C'est un Coran que Dieu m'a révélé : il est plein de sagesse et

de lumière.

Le Prophète lui récita des passages du Coran et l'appela à l'islam. Suwayd ne marqua pas de refus et dit : « C'est un beau discours. » Puis il revint chez lui à Médine. Il fut tué au cours de la bataille de Bu'âth entre le clan des Aws et celui des Khazraj. Quelques hommes de sa tribu disent qu'il mourut musulman.

LA CONVERSION D'IYÂS A L'ISLAM (*SÎRA*, I, 427-428)

Anas ibn Râfi' était venu de Médine à La Mecque à la tête d'une délégation des Banû 'Abd al-Achhal, parmi lesquels se trouvait Iyâs ibn Mu'âdh. Ils étaient venus en vue de conclure une alliance avec les Quraych contre la tribu des Khazraj. Le Prophète apprit leur arrivée et alla à leur rencontre :

– Voulez-vous, leur dit-il, un choix bien meilleur que l'alliance que vous êtes venus chercher ?

– Quel est-il ?

– Je suis l'Envoyé de Dieu auprès des hommes pour les appeler à adorer Dieu, sans lui associer qui que ce soit. Il m'a révélé un Livre.

Puis il leur récita des passages du Coran et leur présenta l'islam. Iyâs ibn Mu'âdh, qui était alors tout jeune, s'exclama : « Ceci, je le jure, est bien meilleur que ce pourquoi vous êtes venus ! » Anas ibn Râfi' prit une poignée de terre et la lança à la figure d'Iyâs, en disant : « Laisse-nous tranquilles. Nous sommes venus pour autre chose. » Iyâs se tut, le Prophète se leva et la délégation repartit pour Médine. La bataille de Bu'âth eut lieu entre les Aws et les Khazraj (*en 617*) et Iyâs mourut peu après. Les membres de sa famille qui assistèrent à sa mort racontèrent qu'il ne cessa de louer et de glorifier Dieu jusqu'à son dernier souffle. Ils étaient persuadés qu'Iyâs était mort musulman.

'AQABA I (621) (*SÎRA*, I, 428-438)

Lorsque Dieu décida de faire proclamer sa religion, de conforter la position de son prophète et d'accomplir sa promesse, l'Envoyé de Dieu sortit pendant le pèlerinage, comme il le faisait chaque année, pour

prêcher sa mission aux tribus arabes. Près de 'Aqaba (*à proximité de La Mecque*), il rencontra un groupe des Khazraj (*de Médine*) à qui Dieu voulait du bien. Il leur dit :

– Qui êtes-vous ?

– Un groupe des Khazraj.

– Vous êtes des métayers des juifs de Médine ?

– Oui.

– Asseyez-vous. J'ai à vous parler.

Ils s'assirent avec lui. Il les appela à croire en Dieu, leur présenta l'islam et leur récita le Coran. Ils crurent en lui et répondirent à son appel. Puis ils dirent : « Nous avons laissé notre tribu dans un état lamentable de déchirement entre clans opposés. Peut-être que Dieu va les réconcilier grâce à toi. » Ils revinrent à Médine, racontèrent à leurs familles ce qu'avait dit Muhammad et les invitèrent à se convertir à l'islam. Ainsi la nouvelle foi se répandit-elle parmi eux et l'on connaissait Muhammad dans toutes les maisons des Ançâr (*les musulmans de Médine*).

L'année suivante, une douzaine d'Ançâr, au cours de leur pèlerinage, rencontrèrent le Prophète à 'Aqaba et s'engagèrent devant lui par serment à adorer Dieu sans lui associer qui que ce soit, à ne pas voler, à ne pas commettre d'adultère et à ne pas sacrifier leurs enfants. L'Envoyé de Dieu leur dit : « Si vous tenez votre engagement, vous aurez le Paradis, sinon, vous êtes à la merci de Dieu : s'il le veut, vous serez châtiés et, s'il le veut, vous serez pardonnés. » À leur retour à Médine, le Prophète envoya avec eux Muç'ib ibn 'Umayr pour leur faire lire le Coran et leur enseigner l'islam. Il ne restait plus aucune maison des Ançâr où l'on ne trouvât des musulmans, hommes et femmes.

'AQABA II (622) (*SÎRA*, I, 438-454)

L'année suivante, un bon nombre de musulmans des Ançâr partirent en pèlerinage avec ceux de leur tribu qui étaient restés dans le paganisme. Arrivés à La Mecque, ils prirent rendez-vous avec le Prophète à 'Aqaba. Ka'b ibn Mâlik racontait : nous avions emmené avec nous l'un de nos notables, Abdallah ibn 'Amr Abû Jâbir. Personne de notre tribu ne connaissait notre conversion à l'islam. Nous avions dit à Abû Jâbir : « Tu

es l'un de nos notables et nous ne souhaitons pas que, dans ton paganisme, tu serves demain de bois pour le feu de l'Enfer. Nous t'appelons à embrasser l'islam et à venir au rendez-vous que nous avons avec le Prophète à 'Aqaba. » Il se convertit et prit part avec nous à la réunion de 'Aqaba.

Ka'b ibn Mâlik racontait : nous dormîmes cette nuit-là parmi les gens de notre clan. Le tiers de la nuit s'étant écoulé, nous quittâmes furtivement le campement, glissant comme des cailles sur la pointe des pieds. Nous nous retrouvâmes à 'Aqaba, soixante-treize hommes et deux de nos femmes. Nous attendîmes l'Envoyé de Dieu. Il arriva, accompagné de son oncle 'Abbâs, qui était à cette époque encore païen, mais qui avait tenu à prendre part à l'entreprise de son neveu et à lui servir en quelque sorte de caution. En début de séance, 'Abbâs nous dit : « Vous connaissez la place que Muhammad tient parmi nous. Nous l'avons protégé contre notre propre tribu. Mais il a tenu à prendre votre parti et à vous rejoindre. Si vous pensez tenir votre promesse et le défendre contre ses ennemis, prenez-en la responsabilité. Si, au contraire, une fois qu'il sera chez vous, vous le lâchez et le livrez à ses ennemis, il faut, dès à présent, le laisser tranquille : il jouit d'une place honorable dans son clan et d'une protection dans son propre pays. »

Ka'b ibn Mâlik racontait : après avoir écouté 'Abbâs, nous demandâmes au Prophète de parler. Il fit une récitation du Coran et nous appela à suivre la voie de Dieu et celle de l'islam. Puis il dit : « Je vous engage à me protéger, comme vous protégez vos femmes et vos enfants. » Al-Barrâ'ibn Ma'rûr le prit par la main et lui dit : « Oui, au nom de Dieu qui t'a envoyé comme prophète de vérité, nous te protégerons comme nous protégeons nos familles. Donne-nous ton engagement. Nous sommes, de père en fils, des hommes de poigne et de guerre. » Abû-l-Haytham ibn Tayhân intervint : « Envoyé de Dieu, entre les hommes de Médine et nous, il y a des liens et nous devrons les couper. Mais si nous faisons cela et que Dieu te donne la victoire, peut-être seras-tu tenté de nous abandonner et de revenir à ton peuple ? » Le Prophète sourit et dit : « Mais votre sang est le mien, votre destruction est la mienne[17] ! Je suis des vôtres et vous êtes des miens. Je combats qui vous combattez et fais la paix avec qui vous la faites. Que douze hommes, responsables devant leurs clans, s'avancent vers moi. » Douze chefs s'avancèrent, neuf des Khazraj et trois des Aws. Le Prophète leur dit :

– Vous vous portez garants des hommes de votre clan, tout comme les Apôtres le furent de Jésus fils de Marie et comme moi, je le suis de mon peuple (*les musulmans*).

– Oui, nous nous portons garants.

– Savez-vous à quoi vous vous engagez avec cet homme ? leur demanda 'Abbâs ibn 'Ubâda.

– Oui, nous le savons.

– Vous vous engagez à combattre tout homme, qu'il soit blanc ou noir. Si vous pensez le lâcher dès que vos notables seront tués et vos biens spoliés, abstenez-vous dès à présent. Mais si, au contraire, vous pensez tenir votre engagement, suivez cet homme, c'est le choix le meilleur et dans cette vie et dans l'au-delà.

– Nous le suivrons.

Puis ils dirent :

– Envoyé de Dieu, qu'aurons-nous si nous tenons nos engagements ?

– Le Paradis.

– Tends la main, dirent-ils.

Il tendit sa main et ils scellèrent l'engagement.

Ka'b ibn Mâlik poursuivait : le Prophète nous ordonna alors de rejoindre nos campements.

– Si tu le veux, promit 'Abbâs ibn 'Ubâda, nous nous jetterons demain avec nos sabres sur les habitants de Mina.

– Non, répondit le Prophète. Nous n'en avons pas reçu l'ordre. Mais revenez à vos campements.

Nous y revînmes et y passâmes la nuit. Le lendemain matin, les notables des Quraych vinrent nous dire : « Nous avons appris que vous êtes allés voir notre homme pour conclure avec lui un pacte de guerre contre nous. Il n'est aucun quartier arabe, croyez-le bien, avec lequel il nous soit plus pénible d'être en guerre que de l'être avec vous. » Les païens de notre groupe se mirent à nier et à jurer que rien de tout cela ne s'était passé et qu'ils n'avaient rien entendu de tel. Ils disaient vrai, car ils n'étaient au courant de rien. Quant à nous, nous nous regardions en silence.

Les pèlerins quittèrent Mina et les Quraych, après enquête, eurent la confirmation du pacte entre Muhammad et les Khazraj. Ils se lancèrent à la poursuite des Médinois et rattrappèrent Sa'd ibn 'Ubâda, qui était leur chef. Ils le saisirent, lui attachèrent les mains sur le cou et le ramenèrent à La Mecque ; tantôt ils le poussaient à coup de poing et tantôt ils le tiraient par les cheveux, qu'il avait en abondance.

Sa'd racontait : tandis que j'étais dans leurs mains, arriva un groupe des Quraych parmi lesquels se trouvait un homme bien mis, de teint clair et de belle apparence. Je me dis au fond de moi-même : « S'il y avait parmi ces gens un homme de bien, ce ne pouvait être que celui-là. » Mais quelle ne fut pas ma déception lorsqu'il s'approcha de moi et me donna un violent coup de poing. Au milieu de ces hommes qui me battaient et me traînaient de toutes parts, quelqu'un s'approcha et me glissa à l'oreille :

– Malheureux, n'as-tu avec personne des Quraych un accord de protection ?

– Si, lui répondis-je. J'accordais dans mon pays mon asile à des commerçants qui travaillaient pour Jubayr ibn Mut'im et Hârith ibn Harb et je les protégeais contre toute agression.

– Crie donc leur nom à haute voix.

Ce que je fis. L'homme alla les chercher et les trouva dans le Sanctuaire près de la Ka'ba. Dès qu'ils surent mon nom, ils accoururent et me délivrèrent des mains des Quraych.

Revenus à Médine, les Ançâr pratiquèrent publiquement l'islam. Quelques vieillards cependant restaient fidèles à leur paganisme, comme 'Amr ibn al-Jamûh, alors que son fils Mu'âdh avait participé à la réunion de 'Aqaba et à la conclusion du pacte avec le Prophète. 'Amr était un des notables des Banû Salama. Il dressait dans sa maison, comme le faisaient les notables, une statue en bois appelée Manâ. Lorsque les jeunes gens des Banû Salama se convertirent à l'islam, ils prirent l'habitude d'aller la nuit prendre la statue de 'Amr et de la jeter, tête la première, dans l'une des fosses d'aisances des Banû Salama. À son réveil, 'Amr s'écriait : « Malheureux, qui a agressé nos divinités cette nuit ? » Et il se précipitait à sa recherche. Lorsqu'il la retrouvait, il la lavait, la purifiait, la parfumait et la redressait à sa place. La nuit suivante, tandis que 'Amr était endormi, les jeunes gens recommençaient leur manège. Outré par ces profanations, 'Amr prit son sabre et le suspendit au cou de l'idole, lui disant : « Je ne

sais vraiment pas qui te profane de la sorte. Si tu en as la capacité, défends-toi avec ce sabre. » La nuit suivante, pendant que 'Amr dormait, les jeunes gens se précipitèrent sur la statue, lui arrachèrent l'épée du cou, l'attachèrent avec une corde à un chien mort et les jetèrent tous les deux au fond d'un puits. À son réveil, 'Amr suivit la statue à la trace et vit dans quel état était son idole. À ce moment, les musulmans de sa tribu lui parlèrent et lui ouvrirent les yeux sur son erreur. Il se convertit à l'islam avec la grâce de Dieu et fut un bon musulman.

LE PACTE DE GUERRE À 'AQABA II (*S*ÎRA, I, 454-468)

Ibn Hichâm dit : avant le second pacte de 'Aqaba, le Prophète n'avait pas eu l'autorisation de déclarer la guerre ni de faire couler le sang. Il lui était seulement ordonné de prier Dieu, de supporter les vexations et de pardonner à ceux qui étaient dans l'ignorance. Les Quraych persécutaient les disciples du Prophète : les uns étaient détournés de leur foi ; d'autres étaient pris et torturés ; d'autres avaient fui les tortures en se réfugiant en Abyssinie, à Médine ou ailleurs.

Les douze Ançâr qui avaient conclu un pacte avec le Prophète à la première réunion de 'Aqaba, appelé le pacte des femmes, s'étaient engagés à lui obéir en toute circonstance, à ne pas se révolter contre l'autorité, à toujours dire la vérité, avec l'aide de Dieu, sans craindre de reproche. Mais à la seconde réunion de 'Aqaba, ce fut le pacte de guerre, après que Dieu eut autorisé son Envoyé à déclarer la guerre. Il s'engagea alors devant Dieu avec les Ançâr à combattre toute personne, qu'elle fût blanche ou noire, et promit le Paradis à ceux qui tenaient leur engagement.

LES PREMIERS ÉMIGRÉS À MÉDINE (*S*ÎRA, I, 468-474)

Après le pacte de 'Aqaba II, le Prophète ordonna à ses compagnons et aux autres musulmans de fuir vers Médine et d'y rejoindre leurs frères les Ançâr. « Dieu, leur dit-il, vous y a donné des frères et des maisons dans lesquelles vous serez à l'abri. » Ils y émigrèrent par vagues successives. Le Prophète lui-même attendait à La Mecque l'autorisation de Dieu pour aller à Médine.

Le premier Émigré des Quraych fut Abdallah Abû Salama. Il s'était exilé à Médine un an avant le pacte de 'Aqaba, dès qu'il avait appris la conversion des premiers Ançâr. Umm Salama, épouse du Prophète, était mariée avant lui avec Abdallah Abû Salama. Elle racontait : lorsque Abû Salama décida d'émigrer à Médine, il sella son chameau, me fit monter et déposa mon fils Salama dans mon giron. Tandis qu'il sortait de La Mecque tirant le chameau par la bride, les hommes des Banû Mughîra (*les gens de mon clan*) l'interceptèrent et lui dirent : « Tu fais de ta personne ce que bon te semble ; mais ton épouse, nous n'avons aucune raison de te la laisser emmener ainsi. » Ils lui arrachèrent la bride des mains et voulurent me ramener avec eux. La famille des Abû Salama, en colère, refusa de laisser emmener mon bébé Salama. Les deux familles tiraient l'enfant de part et d'autre à tel point que son bras fut démis. Les Banû Salama emportèrent l'enfant, les Banû Mughîra m'enfermèrent chez eux et c'est ainsi que nous fûmes tous trois séparés les uns des autres.

Umm Salama racontait : je sortais tous les matins et attendais sur la route de Médine, pleurant jusqu'à la tombée de la nuit. Cela dura un an ou presque. Un jour, un de mes oncles me vit pleurer et me prit en pitié. Il demanda avec insistance aux Banû Mughîra de me laisser partir et de mettre fin à notre séparation. Ils m'autorisèrent alors à rejoindre mon mari, si je le voulais. Les Banû Salama de leur côté me rendirent mon fils. Je fis seller mon chameau, y montai, tenant Salama dans mon giron et partis, toute seule, pour retrouver mon mari à Médine. Je me promettais de demander mon chemin aux personnes que je rencontrerais. Parvenue à Tan'îm, non loin de La Mecque, je rencontrai 'Uthmân ibn Talha, qui me demanda :

– Où vas-tu, fille des Umayya ?

– Chez mon mari à Médine.

– Tu n'as personne pour t'accompagner ?

– Je n'ai que Dieu et mon bébé que voici.

– Il n'est pas possible de t'abandonner ainsi !

Il prit alors la bride de mon chameau pour me conduire à Médine. Je n'ai jamais accompagné un Arabe, je le jure, plus noble et plus généreux que cet homme. À chaque étape, il faisait agenouiller mon chameau et reculait (*pudiquement*) pour me laisser descendre. Puis il déchargeait le

chameau et l'attachait à un tronc d'arbre. Ensuite il s'éloignait pour s'étendre à l'ombre d'un autre arbre. Au moment du départ, il revenait, chargeait le chameau, se mettait à l'écart et me demandait d'y monter. Puis, lorsque j'étais bien installée, il prenait la bride du chameau et le conduisait. Il se comportait ainsi à chaque étape, jusqu'à notre arrivée à Médine. Parvenus à Qubâ', au village des Banû 'Umar ibn 'Awf, il me dit : « Ton mari est ici, va le rejoindre, avec la bénédiction de Dieu. » Puis il repartit pour La Mecque.

Par la suite, les musulmans de La Mecque émigraient à Médine par vagues successives : leurs maisons à La Mecque étaient fermées et totalement désertes. Abû Jahl disait : « C'est bien l'œuvre de mon neveu ! Il nous a divisés ; il a dispersé notre communauté et coupé nos liens. »

LA FUITE DE 'UMAR À MÉDINE (*S*ÎRA, I, 474-480)

'Umar ibn al-Khattâb (*le futur deuxième calife*) racontait : lorsque moi-même, 'Ayyâch ibn Abû Rabî'a et Hichâm ibn al-'Âç décidâmes de partir pour Médine, nous nous donnâmes rendez-vous dans un bosquet à Sarif près de La Mecque. Nous nous dîmes : « Si, de nous trois, quelqu'un est absent au rendez-vous demain matin, c'est qu'il aura été empêché. Que ses deux amis partent sans lui. » 'Ayyâch ibn Abû Rabî'a et moi-même fûmes seuls présents au rendez-vous et comprîmes que Hichâm avait cédé aux pressions et renoncé à partir. Arrivés à Médine, nous descendîmes chez les Banû 'Amr ibn 'Awf à Qubâ'.

'Umar racontait : Abû Jahl et Hârith ibn Hichâm allèrent trouver à Médine 'Ayyâch ibn Abû Rabî'a, qui était leur cousin. L'Envoyé de Dieu était alors à La Mecque. Ils lui dirent : « Ta mère a fait le vœu qu'elle resterait en plein soleil et qu'aucun peigne ne toucherait ses cheveux avant qu'elle ne t'ait revu. » Il en fut ému.

– Ces gens, j'en suis sûr, dis-je à 'Ayyâch, veulent t'attirer pour te détourner de ta religion. Méfie-toi. Car si les poux venaient vraiment à faire souffrir ta mère, elle se peignerait sûrement et si le soleil l'incommodait, elle se réfugierait certainement à l'ombre.

– Je répondrai quand même au vœu de ma mère, d'autant plus que j'ai là-bas de l'argent à récupérer.

– Tu sais que je suis l'un des plus riches des Quraych. Je te donne la moitié de ma fortune si tu n'y allais pas.

– Non, il faut que je reparte avec les deux hommes venus me prévenir.

– Maintenant que tu es décidé à partir, tu peux prendre ma chamelle : elle est rapide et docile. N'en descends pas. Si tu as quelque doute sur la conduite de ces deux hommes, elle te sauvera.

Il repartit donc avec les deux hommes. En cours de route, Abû Jahl lui dit : « Mon chameau est trop dur ; ne pourrais-tu pas, neveu, me faire monter derrière toi ? » Si, répondit 'Ayyâch. Ils firent alors agenouiller les chameaux pour effectuer la mutation. Mais, une fois les hommes à terre, les compagnons de 'Ayyâch se jetèrent sur lui, le ligotèrent et le ramenèrent ainsi en plein jour à La Mecque. Abû Jahl criait, à l'adresse des Quraych : « Agissez ainsi avec vos vauriens, comme nous agissons avec le nôtre. »

Plus tard, lorsque le Prophète avait déjà fait son *Hégire* (exil, fuite) à Médine, il demanda à ses compagnons :

– Qui pourrait me ramener ici 'Ayyâch et Hichâm ibn al-'Âç ?

– Moi-même, Envoyé de Dieu, répondit Walîd ibn al-Mughîra.

Walîd partit pour La Mecque et y entra en cachette. Il y rencontra une femme qui portait de la nourriture :

– Où vas-tu, servante de Dieu (*formule de politesse pour appeler une femme dont on ne connaît pas le nom*) ? lui demanda-t-il.

– Chez ces deux prisonniers, répondit-elle.

Comprenant qu'il s'agissait des deux hommes qu'il cherchait, il la suivit jusqu'à l'endroit où ils étaient emprisonnés. C'était une maison sans toit. À la tombée de la nuit, il escalada le mur et parvint chez eux. Il posa une pierre sous leurs entraves et les coupa avec son sabre. Il fit ensuite monter les deux prisonniers sur le dos de son chameau et les ramena à marches forcées auprès du Prophète à Médine.

Par la suite, les Émigrés affluèrent en groupes vers Médine. Les uns descendaient chez les gens de leur famille qui avaient déjà émigré, les autres chez les Ançâr qui avaient conclu le pacte de 'Aqaba avec le Prophète.

1 Abû Jahl, chef du clan des Makhzûm. Il a toujours comploté contre le Prophète. C'est lui qui commandait à la bataille de Badr face aux musulmans.

2 'Utba, chef du clan des Banû 'Abd Chams, n'est pas l'oncle de Muhammad, mais, pour lui témoigner de l'amitié, il l'appelle *mon neveu*. C'est une pratique courante chez les Arabes.

3 *Rahmân*, semble-t-il, était employé avant l'islam au sud et au centre de l'Arabie (le Yaman et la Yamâma) comme nom personnel de Dieu, signifiant Dieu unique et miséricordieux (*Encyclopédie de l'islam*, 2e éd. s.v. *Basmala*, I, p. 1117 a-b).

4 Abû Jahl, qui était du clan des Makhzûm, défie ainsi le clan des Hâchim, dont l'ancêtre s'appelait 'Abd Manâf. C'est une allusion au prix du sang de Muhammad.

5 Hîra, en Irak, capitale du royaume lakhmide, a été conquise par les Arabes en 633. Ce royaume chrétien était un grand centre culturel à la frontière de l'Arabie, fréquenté par des poètes arabes préislamiques. Quelques annalistes arabes anciens ont eu accès à ses archives manuscrites et épigraphiques.

6 Les explications de ces réponses seraient trop longues et dépasseraient de loin le cadre de ce récit. Il n'est pas difficile de se reporter aux sourates du Coran susmentionnées, de les lire et d'en lire les commentaires.

7 Ibn Mas'ûd est un des premiers compagnons du Prophète. Cette façon méprisante de le désigner par le nom de sa mère signifie qu'il n'a pas de clan pour le défendre.

8 C'est la sourate 19 du Coran, où la version de l'Annonciation faite à Marie et de la Nativité de Jésus diffère de celle des Évangiles canoniques.

9 Les Çabéens (*à ne pas confondre avec les habitants du royaume de la reine de Saba*) étaient les membres d'une secte judéo-chrétienne, monothéistes et détenteurs d'Écritures. Le Prophète les a souvent cités en même temps que les juifs et les chrétiens.

10 On peut constater que le droit d'asile (*dakhîl*) et le droit de voisinage (*jâr*), qui donnaient lieu à une protection assurée, étaient une institution solennelle, bien établie et respectée avant l'islam.

11 Les Ahâbîch posent un problème aux historiens : s'agit-il de mercenaires abyssins engagés par les Mecquois ou d'une véritable tribu arabe ? Les textes anciens qui les concernent ne sont pas clairs.

12 Ce poète était héméralope et fut donc surnommé *al-A'cha*, du nom de cette maladie. Par courtoisie (et par jeu de mots), son interlocuteur l'appelle *Abû baçîr*, toi qui vois clair, au sens propre et au sens figuré.

13 *'Abd Allâh*, serviteur de Dieu, *amat Allâh*, servante de Dieu. C'est ainsi qu'on interpelle de façon polie un homme ou une femme dont on ne connaît pas le nom.

14 C'est l'ange qui sonnera la trompette du Jugement dernier. Dans la tradition arabe, il désigne couramment l'ange de la mort : « Que 'Izrâ'îl t'emporte ! » reste, aujourd'hui encore, une imprécation de mort.

15 Idrîs : prophète cité deux fois dans le Coran. Homme de vertu et de science, il aurait vécu trois cent soixante-cinq ans et Dieu l'aurait élevé au ciel.

16 Zayd ibn Hâritha, affranchi et fils adoptif du Prophète, l'un des premiers musulmans, mort à la bataille de Mu'ta en 629. Il épousa Zaynab bint Jahch. Après sa répudiation par Zayd, le Prophète la prit pour épouse (Coran, 33, 37).

17 C'était la formule rituelle du serment et de l'engagement réciproque dans le paganisme.

CHAPITRE IV

Le *jihâd* contre le paganisme des Mecquois

Ce n'est pas vous qui les avez tués ;

mais Dieu les a tués. (Coran, 8, 17.)

>LES MÉDINOIS À LA VEILLE DE L'HÉGIRE

En préambule à ce chapitre, il nous a paru nécessaire de présenter au lecteur un aperçu de la situation de Yathrib (la future Médine) à la veille de l'Hégire. La population de cette ville-oasis comportait des Arabes païens et des juifs. Les juifs étaient-ils des Arabes judaïsés de longue date ou des juifs immigrés de Syrie ou même du Yémen ? Les Arabes païens de Yathrib étaient-ils les premiers habitants de cette oasis ou des réfugiés venus du Yémen après la rupture du barrage de Ma'rib ? Ne disposant que de quelques bribes de tradition orale, plus ou moins mythique, les historiens sont réduits à des hypothèses. Laissons donc de côté ces questions sur l'origine de la population.

Il nous suffira de savoir que des juifs et des Arabes païens vivaient à Yathrib avant l'arrivée du Prophète et que les Arabes, d'abord des métayers cultivant la terre pour le compte des juifs, s'étaient progressivement, mais pas complètement, libérés de leur domination. Ajoutons que les habitants de cette riche oasis, pour se protéger des razzias de Bédouins, s'étaient construit de vastes et hautes maisons fortifiées, entourées de murs de clôture, un peu, peut-être, dans le style des maisons qu'on voit encore au Yémen ou dans le Sud marocain. Serait-ce un indice de l'origine yéménite de la population de Yathrib ?

Les Arabes païens, répartis en de nombreux clans, se regroupaient schématiquement en deux tribus : les Khazraj et les Aws. Les querelles incessantes entre les différents clans de ces tribus les amenaient à

contracter des alliances avec les clans juifs et quelquefois à se livrer des combats meurtriers, comme la bataille de Bu'âth en 617, soit cinq ans avant l'Hégire de Muhammad. Notons que les Khazraj étaient les plus nombreux et que les Aws avaient, de ce fait, des alliances privilégiées avec les juifs.

Quant aux juifs, ils étaient groupés en trois tribus principales : les Banû Quraydha, les Banû Nadîr et les Banû Qaynuqâ'. Les deux premières possédaient les meilleures terres de l'oasis et dominaient la production de dattes et de céréales. Les Banû Qaynuqâ' étaient plutôt des commerçants et des artisans qui fabriquaient des bijoux, des armes, et toutes sortes d'outils, tout comme les juifs du Yémen d'aujourd'hui. Ces tribus avaient des relations commerciales et amicales avec leurs coreligionnaires de l'oasis de Khaybar, située sur la route de Syrie, à une centaine de kilomètres au nord de Yathrib.

Arabes et juifs à Yathrib vivaient en bon voisinage, se mariaient entre eux, avaient les mêmes coutumes et le même genre de vie, mais la communauté juive était attachée à sa culture biblique. Les habitants de Yathrib avaient des relations régulières avec les Mecquois : ils allaient en pèlerinage à La Mecque et fréquentaient ses foires pour y écouler leurs dattes et leurs produits agricoles.

En somme, à la veille de l'Hégire, les Yathribins et les Mecquois se connaissaient assez bien. Leurs relations étaient amicalement commerciales, plutôt concurrentes mais jamais conflictuelles. L'arrivée de Muhammad avec sa mission prophétique va progressivement et radicalement modifier ces relations.

L'HÉGIRE DU PROPHÈTE (*SÎRA*, I, 480-488)

L'Envoyé de Dieu restait à La Mecque, attendant que Dieu lui permît de quitter cette ville[1]. Restaient aussi avec lui Ali, son cousin, et le fidèle Abû Bakr. Souvent ce dernier demandait au Prophète l'autorisation d'émigrer. Mais l'Envoyé de Dieu lui répondait : « Ne te précipite pas. Dieu te donnera peut-être un compagnon de voyage. » Abû Bakr patientait, dans l'espoir que ce serait le Prophète lui-même.

Lorsque les Quraych virent que Muhammad avait des partisans et des alliés en dehors de La Mecque, ils se méfièrent de lui, craignant qu'il n'allât à Médine et que, de cette ville, ne leur fît la guerre. Ils tinrent au Sénat une assemblée générale pour délibérer des mesures à prendre contre lui. Ils virent à l'entrée de la salle de réunion *Iblîs* (Satan), sous les traits d'un vénérable vieillard :

– Qui es-tu ? lui demandèrent-ils.

– Un notable vieillard de Najd ayant entendu parler de l'objet de votre réunion et venu pour y participer, dans l'espoir de ne pas vous priver éventuellement de ses conseils.

– Bien volontiers. Entre donc.

Lors des débats, les uns proposèrent de mettre aux pieds de Muhammad des entraves solides, de l'enfermer derrière une porte et de l'y laisser mourir comme moururent d'autres poètes avant lui. Le vieillard de Najd intervint : « Ce ne serait pas une bonne décision. Car, si vous l'enfermez derrière une porte, son affaire éclatera par-dessus la porte. Ses partisans vont se jeter sur vous, vous l'arracher des mains et vous déborder par leur nombre. » D'autres proposèrent de l'exiler loin de La Mecque. Une fois débarrassés de lui, les Quraych referaient tranquillement leur unité. Le vieillard de Najd intervint encore une fois : « Ce ne serait pas non plus une bonne décision. N'avez-vous pas remarqué la douceur de sa voix et la séduction de ses discours ? Si vous l'exilez, il est à craindre que d'autres Arabes lui accordent leur confiance et leur soutien. À leur tête, il reviendrait sur vous pour vous écraser dans votre propre pays. » Abû Jahl prit alors la parole : « J'ai une proposition que personne n'a encore faite : nous choisissons dans chaque tribu un jeune homme, nous donnons à chacun un sabre tranchant. Ils se jettent tous sur lui et le frappent d'un seul coup, comme un seul homme. Ainsi la responsabilité de son sang sera-t-elle répartie entre tous les clans et nous serons donc définitivement débarrassés de cet homme. » Le vieillard de Najd dit alors : « C'est la meilleure solution et je n'en vois pas d'autre. » Ils adoptèrent cette proposition à l'unanimité et levèrent la séance.

L'ange Gibrîl vint alors prévenir l'Envoyé de Dieu : « Ne dors pas cette nuit à l'endroit où tu as l'habitude de dormir. » À la tombée de la nuit, les jeunes gens des Quraych se postèrent à sa porte, guettant le moment où il allait se coucher. Les ayant repérés, le Prophète dit à Ali : « Couvre-toi de

mon manteau vert et va dormir cette nuit dans mon lit. Tu n'auras rien à craindre de leur part. » Le Prophète sortit alors de sa maison, sans être vu par les jeunes gens, car Dieu l'avait caché à leurs regards. Il ramassa une poignée de terre et la répandit sur leur tête en récitant ces versets :

Par le sage Coran !

Tu es, en vérité, au nombre des prophètes

Et tu es envoyé pour guider les hommes

Sur une voie droite.

C'est une Révélation

Du Tout-Puissant, du Miséricordieux, etc. (Coran, 36,1-6.)

Jusqu'au verset :

Nous les envelopperons de toutes parts

Pour qu'ils ne voient rien. (Coran, 36, 9.)

Puis il s'en alla. Quelqu'un passa par là et demanda aux jeunes gens :

– Qui attendez-vous là ?

– Muhammad.

– Malheureux ! Muhammad est déjà parti pour ses affaires. Ne voyez-vous pas qu'il a répandu de la terre sur vos têtes ?

Chacun porta la main à sa tête et en secoua la terre. Ils regardèrent alors à l'intérieur de la maison et y virent bien Muhammad, dans son lit, enveloppé de son manteau vert. Ils étaient sûrs de voir Muhammad lui-même. Le matin, l'homme se leva du lit : ils reconnurent Ali et comprirent qu'on leur avait dit la vérité.

Dieu autorisa alors son prophète à quitter La Mecque. Abû Bakr était un homme riche et souhaitait être son compagnon dans son Hégire. Il avait acheté deux chamelles et les faisait garder chez lui, les tenant prêtes pour cet événement. 'Â'icha (*fille d'Abû Bakr et future épouse du Prophète*) racontait : le Prophète vint un jour chez nous à midi. Mon père, le voyant venir à cette heure inhabituelle, comprit que le Prophète venait pour quelque chose d'important et l'invita à s'asseoir près de lui. Il n'y avait dans la maison que moi-même et ma sœur Asmâ'. Le Prophète s'assit et dit :

– Fais sortir toutes les personnes présentes.

– Prophète de Dieu, ce sont mes deux filles. De quoi s'agit-il ?

– Dieu m'a autorisé à émigrer.

– À la bonne heure ! Je suis ton compagnon.

'Â'icha racontait : je n'avais jamais vu quelqu'un pleurer de bonheur comme mon père pleurait ce jour-là. Puis il dit : « Prophète de Dieu, voici deux chamelles que j'avais réservées pour l'Hégire. » Les deux compagnons de voyage engagèrent comme guide Abdallah ibn Arqat, qui était païen, lui confièrent les deux chamelles et lui demandèrent de les tenir prêtes pour le jour de l'Hégire. Le jour prévu, le Prophète ordonna à Ali de demeurer à La Mecque après son départ, le temps de remettre à leurs propriétaires les dépôts qui avaient été confiés au Prophète. En effet, Muhammad était connu de tous pour son honnêteté et sa fidélité et les Mecquois avaient l'habitude de lui confier en dépôt leurs objets précieux.

Le jour convenu, le Prophète alla chez Abû Bakr. Ils sortirent tous les deux par une porte à l'arrière de la maison et se dirigèrent vers une grotte tout près de La Mecque. Abû Bakr y entra le premier et tâta le sol pour s'assurer, avant l'entrée du Prophète, qu'il n'y avait pas de serpent ni de bête sauvage. Il avait ordonné à son fils Abdallah d'épier pendant la journée les réactions des gens au sujet de leur départ et de venir le soir lui en rendre compte. Il avait également ordonné à son berger de mener paître ses brebis pendant la journée et de les ramener le soir dormir dans la grotte. Ainsi était-il possible aux deux exilés d'en tirer du lait ou éventuellement de se nourrir de leur chair. De même, le berger était chargé de suivre le matin les traces de pas laissées par Abdallah et de les estomper en y conduisant son troupeau. Asmâ', fille d'Abû Bakr, leur apportait le soir la nourriture nécessaire.

Ils passèrent ainsi trois nuits dans la grotte. Les Quraych, ayant constaté leur absence, promirent une récompense de cent chameaux à qui leur ramènerait Muhammad. Après trois jours, les Quraych se calmèrent un peu et Asmâ'apporta aux deux émigrés des provisions de voyage. De son côté, le guide qu'ils avaient engagé leur amena les deux chamelles. Abû Bakr fit avancer devant le Prophète la meilleure des deux montures et lui dit :

– Monte, Prophète de Dieu, je donnerai ma vie pour toi.

– Je ne puis monter sur une chamelle qui ne m'appartient pas !

– Mais elle est à toi, Prophète de Dieu.

– Non, non. Quel est le prix que tu as payé pour cette chamelle ?

– C'était tant.

– Je te la prends pour ce prix.

– Elle est à toi.

Le Prophète monta, Abû Bakr fit monter derrière lui 'Âmir ibn Fuhayra pour les servir en cours de route et ils partirent.

Asmâ', fille d'Abû Bakr, racontait : un groupe des Quraych parmi lesquels se trouvait Abû Jahl vinrent frapper à notre porte. Je l'ouvris :

– Où est ton père ? demandèrent-ils.

– Je ne le sais pas.

Abû Jahl leva alors la main et me donna une gifle qui fit tomber ma boucle d'oreille. Nous restâmes trois nuits sans savoir dans quelle direction était parti l'Envoyé de Dieu. Un djinn monta du bas de La Mecque : il chantait des poèmes et les gens l'entendaient chanter, sans le voir. En écoutant les paroles que le djinn chantait, nous comprîmes que le Prophète était en route vers Médine.

Asmâ'racontait : lorsque mon père sortit de La Mecque en compagnie du Prophète, il emporta avec lui toute sa fortune : six mille dirhams. Mon grand-père, Abû Quhâfa, qui avait perdu la vue, entra chez nous et dit :

– J'espère qu'en vous quittant, il ne vous a pas encore privés de sa fortune !

– Non, grand-père. Il nous a laissé beaucoup d'argent.

J'avais ramassé des cailloux et les avais entassés dans le coin de la maison où mon père avait l'habitude de déposer son argent et je les avais couverts d'un tissu. Je pris alors la main de mon grand-père et lui dis : « Tâte de la main cet argent. » Il mit la main sur le tas et dit : « C'est bon. Il a bien fait de vous laisser tout cela. » En réalité, ajoutait Asmâ', mon père ne nous avait rien laissé. Mais je voulais seulement dissiper les appréhensions du vieillard.

HISTOIRE DE SURÂQA IBN JU'THUM (*SÎRA*, I, 489-491)

Surâqa racontait : lorsque l'Envoyé de Dieu quitta La Mecque pour émigrer à Médine, les Quraych promirent une récompense de cent chamelles à qui le leur ramènerait. J'étais assis au Sanctuaire avec des gens de ma famille, lorsqu'un homme de notre clan passa et nous dit :

– Je viens de croiser trois hommes à dos de chameau. Il me semble qu'il s'agit de Muhammad et de ses compagnons.

– Ce sont les Banû Untel, ai-je ajouté, après lui avoir fait signe de se taire. Ils recherchent une chamelle perdue.

– Peut-être.

J'espérais ainsi ramener Muhammad aux Quraych et toucher les cent chamelles. Peu après, je rentrai chez moi, je fis seller mon cheval, je pris mes armes et mes dés de tirage au sort et me lançai à ses trousses. Tandis que je courais sur sa trace, mon cheval trébucha et je tombai. Je tirai alors mes dés et consultai le sort. Malheureusement, le sort disait : « Muhammad ne subira aucun mal. » Je m'entêtai quand même à le poursuivre. Mon cheval trébucha et me jeta à terre une deuxième et une troisième fois. La troupe de Muhammad fut enveloppée d'une tornade de fumée et je compris qu'il m'était inaccessible. Je criai alors : « Je suis Surâqa ibn Ju'thum. Attendez-moi. Je veux vous parler : je ne vous veux aucun mal. » L'Envoyé de Dieu dit à Abû Bakr de me demander ce que je voulais. « Que tu m'écrives un papier qui soit un signe de reconnaissance entre toi et moi. » Abû Bakr écrivit le document et me le jeta. Je le pris, le glissai dans mon carquois et m'en retournai, sans rien dire à personne.

Quelques années plus tard, le jour de la conquête de La Mecque par Muhammad, je pris le document et je sortis à sa rencontre. Il était à Ji'râna entre Tâ'if et La Mecque. Je fendis un régiment de cavalerie des Ançâr. Ils me repoussaient du bout de leurs lances pour m'empêcher de m'approcher de Muhammad. Finalement, je réussis à le faire et, levant le bras, je lui tendis l'écrit :

– C'est ta lettre, Envoyé de Dieu. Je suis Surâqa ibn Ju'thum.

– C'est un jour de loyauté, répondit-il, et de fidélité à mes engagements. Approche, Surâqa.

Je m'approchai de lui et lui déclarai ma conversion à l'islam. Rentré chez moi, je revins avec une aumône et la remis à l'Envoyé de Dieu.

L'ENVOYÉ DE DIEU ARRIVE À QUBÂ' (*SÎRA*, I, 491-494)

Certains compagnons du Prophète racontaient : lorsque nous apprîmes son départ de La Mecque et la date possible de son arrivée chez nous, nous sortîmes chaque jour après la prière du matin à l'extérieur de la ville pour guetter son arrivée. C'était des journées très chaudes. Nous attendions jusqu'à midi et nous rentrions. Le jour de son arrivée, nous l'attendîmes comme d'habitude et nous rentrâmes dans nos maisons. Un juif, qui avait observé notre conduite, vit arriver le Prophète. Il nous cria alors très fort : « Voici venir votre grand-père ! » Nous nous précipitâmes vers l'Envoyé de Dieu, qui était assis à l'ombre d'un palmier, en compagnie d'Abû Bakr. Ils avaient à peu près le même âge. La plupart d'entre nous n'avaient jamais vu le Prophète. Nous nous attroupâmes autour des deux hommes sans savoir lequel était l'Envoyé de Dieu. Mais lorsque l'ombre du palmier eut quitté le Prophète, Abû Bakr se leva et le protégea du soleil avec son manteau. C'est ainsi que nous sûmes qui était l'Envoyé de Dieu. Son arrivée à Médine eut lieu le lundi 12 rabî' awwal (*le 15 juillet de l'an 622 de l'ère chrétienne*). Il descendit chez les Banû 'Amr ibn 'Awf.

Ali resta à La Mecque trois nuits et trois jours, le temps de rendre à leurs propriétaires les objets qu'ils avaient mis en dépôt chez le Prophète. Puis il quitta La Mecque et rejoignit l'Envoyé de Dieu à Qubâ'.

CONSTRUCTION DE LA MOSQUÉE DE QUBÂ' (*S*ÎRA, I, 494-495)

L'Envoyé de Dieu séjourna quelques jours à Qubâ'et y posa les fondations d'une mosquée. Puis, avec la permission de Dieu, il quitta ses hôtes en direction de Médine. Le vendredi, il était chez les Banû Sâlim ibn 'Awf. Il fit la prière du vendredi dans la mosquée située au flanc de la colline. Ce fut la première prière qu'il accomplit à Médine.

LA CHAMELLE DU PROPHÈTE S'AGENOUILLE DEVANT LA MAISON DES BANÛ MÂLIK IBN NAJJÂR (*SÎRA*, I, 495-496)

Le Prophète décida de partir. Les Banû Sâlim ibn 'Awf lui barrèrent alors la route :

– Envoyé de Dieu, lui dirent-ils, reste chez nous. Tu auras les hommes en grand nombre, l'équipement et la sécurité.

– Merci, leur répondit-il. Laissez partir ma chamelle : elle a reçu des ordres.

Et la chamelle partit. En cours de route, à l'abord de chaque maison, les gens barraient le chemin et demandaient au Prophète de descendre chez eux. Mais il leur répétait : « Laissez partir ma chamelle, elle a reçu des ordres. » Cependant, arrivée devant la maison des Banû Mâlik ibn Najjâr, la chamelle s'agenouilla devant leur porte, dans un terrain où l'on faisait sécher des dattes. Mais le Prophète ne bougea pas. Elle se releva et poursuivit son chemin, la bride sur le cou. Non loin de là, elle se retourna, revint à sa première place, devant la maison d'Abû Ayyûb, et s'y agenouilla à nouveau. Le Prophète descendit de sa monture et Abû Ayyûb porta sa selle à l'intérieur de la maison.

L'Envoyé de Dieu demanda à qui appartenait le terrain où séchaient les dattes. « À deux orphelins, lui répondit-on. On pourra toujours les dédommager en leur en donnant un bon prix. » Le Prophète ordonna alors d'y construire une mosquée. Il prit part lui-même aux travaux, pour encourager les musulmans à y participer activement. L'Envoyé de Dieu fut l'hôte d'Abû Ayyûb durant la construction de la mosquée et de ses dépendances.

LE PROPHÈTE EST L'HÔTE D'ABÛ AYYÛB (*SÎRA*, I, 498-504)

Abû Ayyûb racontait : lorsque le Prophète descendit chez moi, il demeura au rez-de-chaussée ; Umm Ayyûb et moi-même étions à l'étage. Je protestai :

– Prophète de Dieu, je t'en supplie, cela me gêne beaucoup que je sois au-dessus de toi. Monte donc et nous descendrons.

– Non, non, répondait-il, il nous est plus commode de demeurer en bas.

Abû Ayyûb racontait : un jour, une jarre pleine d'eau se cassa à notre étage. Ma femme et moi-même nous mîmes à éponger l'eau avec la seule couverture que nous possédions, de peur que l'eau n'incommodât notre

hôte. Nous avions l'habitude de lui préparer son dîner et de le lui faire porter. Au retour du plateau, Umm Ayyûb et moi-même recherchions l'endroit où le Prophète avait mis sa main pour entamer le plat et nous mangions à sa suite, espérant sa bénédiction. Un soir, nous lui envoyâmes un plat avec des oignons ou de l'ail, je ne m'en souviens plus : il le fit rendre sans y avoir touché.

– Envoyé de Dieu, lui demandai-je avec appréhension, tu nous as remis ton dîner sans y avoir touché.

– J'ai senti l'odeur de ce condiment, pendant que j'étais en conversation avec l'ange Gibrîl. Mais vous, vous pouvez en manger.

Nous ne lui fîmes jamais plus de plat avec des oignons ou de l'ail.

FRATERNISATION ENTRE LES ÉMIGRÉS ET LES ANÇÂR (*SÎRA*, I, 504-507)

Les Émigrés arrivaient sans cesse de La Mecque pour rejoindre le Prophète. Il ne restait plus à La Mecque que les musulmans retenus de force ou les personnes détournées de leur foi. Le Prophète à Médine accomplissait les prières avec les Émigrés et les Ançâr. Il leur prêchait le recours à Dieu et la fraternisation entre eux. C'est ainsi que l'Envoyé de Dieu et Ali se considéraient comme des frères. De même Hamza, oncle du Prophète, et Zayd Ibn Hâritha, son affranchi, étaient des frères. L'Envoyé de Dieu avait ainsi uni dans la fraternité bon nombre de ses compagnons.

LE PROPHÈTE CHEF DE LA TRIBU DES BANÛ NAJJÂR (*SÎRA*, I, 507-508)

Au cours de la construction de la mosquée de Qubâ', Abû Umâma[2] mourut subitement d'une angine de poitrine et d'une crise de hoquets. Les juifs et les Hypocrites[3] parmi les Arabes disaient : « S'il était vraiment un prophète, son ami ne serait pas mort. » Et l'Envoyé de Dieu leur répondait : « Ni moi-même ni mon ami n'avons aucune assurance de la part de Dieu. » À la mort d'Abû Umâma, les Banû Najjâr vinrent trouver le Prophète :

– Envoyé de Dieu, lui dirent-ils, tu connais la place qu'occupait cet homme chez nous. Désigne parmi nous un autre chef qui gère nos affaires.

– Vous êtes mes oncles maternels, leur dit-il, et vous voyez la place que j'occupe parmi vous. Ne pouvant avoir de préférence pour quiconque d'entre vous, j'accepte d'être votre chef pour m'occuper de vos affaires.

Cela fut considéré par les Arabes comme un privilège accordé aux Banû Najjâr.

L'APPEL À LA PRIÈRE (*SÎRA*, I, 508-509)

Une fois bien établi à Médine, avec ses compagnons et les Ançâr autour de lui, l'Envoyé de Dieu songea à utiliser, comme les juifs, un cor pour appeler ses compagnons à la prière. Puis il renonça au cor et fit sonner une cloche, comme le faisaient les chrétiens. Pendant cette période, Abdallah ibn Zayd eut un songe et alla le raconter au Prophète :

– Envoyé de Dieu, j'ai eu cette nuit un songe : un homme portant des habits verts est passé près de moi. Il avait à la main une cloche. Serviteur de Dieu, lui demandai-je, voudrais-tu me vendre cette cloche ?

– Pour quoi faire ?

– Pour appeler les gens à la prière.

– Ne veux-tu pas que je t'indique quelque chose de meilleur ?

– Qu'est-ce donc ?

– Tu diras : « Dieu est le plus grand. Je témoigne qu'il n'y a de dieu que Dieu. Je témoigne que Muhammad est l'Envoyé de Dieu. Venez à la prière. Venez au salut. »

Ayant écouté ce songe, le Prophète dit à Abdallah : « C'est une vision authentique, je l'espère, si Dieu le veut. Va enseigner ces paroles à Bilâl. Qu'il les chante pour l'appel à la prière : il a une voix qui porte plus loin que la tienne. » Lorsque 'Umar (*le futur deuxième calife*) entendit de sa maison cet appel, il sortit aussitôt, sans prendre le temps d'ajuster son manteau, et alla dire au Prophète : « J'ai eu la même vision, je le jure par Celui qui t'a confié ta mission de vérité. “; N'utilisez pas la cloche, m'a-t-on dit. Lancez un appel à la prière. ” » Le Prophète, qui, entre-temps, en

avait reçu la révélation, répondit à 'Umar : « Tu as été devancé par la révélation. » Ainsi Bilâl se mit-il à chanter l'appel à la prière, monté sur la terrasse de la plus haute maison près de la mosquée.

L'ENVOYÉ DE DIEU S'ÉTABLIT À MÉDINE (*SÎRA*, I, 510-516)

Le Prophète s'établit en toute quiétude à Médine, au milieu de ses fidèles musulmans, Émigrés et Ançâr, qui pratiquaient l'islam au grand jour. Les rabbins juifs lui manifestèrent alors leur hostilité. Se joignirent à eux des gens des tribus des Aws et des Khazraj qui avaient gardé leur paganisme polythéiste et refusaient de croire à la mission de Muhammad. Cependant, vaincus par l'islam et par la conversion des gens de leurs tribus, ils firent hypocritement semblant d'adhérer à l'islam, mais leur cœur était toujours du côté des juifs. C'étaient les rabbins juifs qui posaient des questions à Muhammad, lui cherchaient querelle et tentaient de le confondre, pour jeter la confusion dans les esprits entre le vrai et le faux. Mais le Coran leur répondait par ses Révélations. Les musulmans, pour leur part, posaient quelques questions sur les pratiques licites ou interdites.

LA CONVERSION DE DEUX RABBINS (*SÎRA*, I, 516-572)

Abdallah ibn Sallâm, un rabbin de grande science, racontait ainsi sa conversion à l'islam : lorsque j'entendis parler de Muhammad, je reconnus sa qualité, son nom et l'époque où nous attendions sa venue. Je gardai tout cela dans le plus grand secret jusqu'au jour où l'Envoyé de Dieu arriva à Médine. Un homme vint annoncer que Muhammad était à Qubâ'chez les Banû 'Amr ibn 'Awf. Je travaillais à ce moment au sommet d'un palmier et ma tante était assise au pied de l'arbre. À cette bonne nouvelle, je criai :

– Dieu est le plus grand (*Allâhu akbar*) !

– Tais-toi, me dit-elle. Quelle honte ! Si tu avais appris l'arrivée de Moïse en personne, tu n'aurais pas crié plus haut.

– Tante, lui dis-je, c'est le frère même de Moïse ; il a la même religion et la même mission que lui.

– Neveu, demanda-t-elle, est-il le prophète dont on nous a souvent parlé ?

– Oui, tante.

– C'est donc bien lui.

J'allai voir l'Envoyé de Dieu : je me convertis à l'islam et, à mon retour, je demandai à ma famille de s'y convertir.

Un autre rabbin appelé Mukhayriq, qui était riche et possédait beaucoup de palmeraies, avait reconnu, dans sa science des Écritures, Muhammad et sa qualité d'Envoyé de Dieu. Ainsi avait-il un grand penchant pour l'islam. Le jour de la bataille d'Uhud, c'était un samedi, il dit aux juifs :

– Il est juste, vous le savez bien, que vous alliez combattre avec Muhammad.

– Mais aujourd'hui, c'est samedi !

– Puissiez-vous être privés de samedi, leur lança-t-il.

Il dit à sa famille : « Si je meurs aujourd'hui, tous mes biens seront à la disposition de Muhammad ; il en fera ce que Dieu lui dira d'en faire. » Puis il rejoignit le camp de l'Envoyé de Dieu et participa au combat jusqu'à la mort. Le Prophète disait : « Mukhayriq est le meilleur juif. » L'Envoyé de Dieu reçut sa fortune, qui alimenta une bonne partie des aumônes qu'il faisait à Médine.

Certains autres rabbins se mirent hypocritement sous la protection de l'islam, tout comme certains Ançâr faisaient semblant d'être musulmans. La sourate de la *Vache* (sourate 2) fut révélée contre les faux musulmans et contre les rabbins qui détournaient les gens de l'islam.

ARRIVÉE D'UNE DÉLÉGATION DE CHRÉTIENS DE NAJRÂN (*SÎRA*, I, 573-588)

Une délégation de chrétiens de Najrân, au Yémen, arriva à Médine pour rencontrer le Prophète. Ils entrèrent chez lui après la prière de l'après-midi (*'açr*). Les compagnons du Prophète furent émerveillés par les vêtements des évêques : longues robes et amples manteaux. Ils n'avaient jamais vu de délégation avec de si beaux habits. À l'heure de

leur propre prière, les chrétiens se levèrent pour l'accomplir dans la mosquée et le Prophète dit à ses compagnons de les laisser faire. Ils prièrent en direction de l'Orient. C'étaient des chrétiens melkites[4], avec des différences dans leur croyance. Les uns disaient que Jésus était Dieu, les autres qu'il était fils de Dieu et d'autres qu'il était le troisième d'une Trinité.

Ayant achevé leur prière, ils eurent avec l'Envoyé de Dieu un entretien et une discussion autour de leur foi. Le Prophète leur dit :

– Convertissez-vous à l'islam.

– Nous étions déjà musulmans avant toi.

– Ce n'est pas vrai. Vous ne pouvez pas être musulmans et prétendre que Dieu a un fils ni adorer la croix ni consommer du porc.

– Qui donc, Muhammad, est le père de Jésus ?

L'Envoyé de Dieu garda le silence et ne répondit pas. Il eut au sujet de cette discussion et des divergences de leurs croyances la révélation de la sourate de la *Famille* de 'Imrân (sourate 3), du début jusqu'au verset quatre-vingt. Ayant reçu la réponse de Dieu et son arbitrage entre eux, le Prophète les appela à se convertir à l'islam. « Laisse-nous réfléchir, Abû-l-Qâsim (*c'est le nom de son fils aîné*), et nous te donnerons notre réponse. » Ils s'éloignèrent et consultèrent en privé leur chef. Celui-ci leur dit : « Vous savez maintenant que Muhammad est un prophète envoyé par Dieu. Si vous tenez à garder votre religion à tout prix, rentrez dans votre pays sans rompre avec cet homme. »

Ils revinrent voir Muhammad et lui dirent :

– Abû-l-Qâsim, nous avons décidé de ne pas te contredire et de te laisser tranquille dans ta religion. Pour notre part, nous garderons la nôtre. Cependant, envoie avec nous celui de tes compagnons que tu estimeras bon pour nous. Il arbitrera nos querelles d'ordre matériel et nous accepterons son arbitrage.

– Revenez me voir ce soir, j'enverrai avec vous un homme compétent et fidèle.

'Umar racontait : je n'ai jamais souhaité être chef comme je le souhaitai ce jour-là. Après la prière de midi, l'Envoyé de Dieu nous salua et chercha du regard quelqu'un parmi nous, à droite et à gauche. Et moi,

dans l'espoir d'être choisi, je me dressai sur la pointe des pieds pour être vu. Il trouva enfin Abû 'Ubayda ibn al-Jarrâh et lui dit : « Va avec eux et sois pour eux un arbitre juste dans leurs différends. » Et c'est ainsi qu'Abû 'Ubayda emporta le commandement.

LES COMPAGNONS DU PROPHÈTE TOMBENT MALADES (*SÎRA*, I, 588-590)

'Â'icha racontait : lorsque l'Envoyé de Dieu arriva à Médine avec ses compagnons, ils furent atteints par la fièvre qui sévissait alors dans cette ville. Elle était tellement forte qu'ils en perdaient connaissance et déliraient. J'en parlai à l'Envoyé de Dieu, qui fit cette prière : « Seigneur Dieu, rends-nous Médine aussi attachante ou même plus attachante que La Mecque. Bénis pour nous sa nourriture et sa boisson. Éloigne de nous son épidémie. » Puis le Prophète sortit voir ses compagnons qui étaient épuisés par la maladie et qui ne faisaient leurs prières qu'étant assis. Il leur dit : « Sachez que la prière de celui qui est assis ne vaut que la moitié de la prière de l'homme debout. » Les musulmans, malgré leur maladie et leur extrême faiblesse, se forcèrent alors à prier debout, pour avoir le mérite complet de leur prière.

LA DATE DE L'HÉGIRE (*SÎRA*, I, 590)

L'Envoyé de Dieu arriva à Médine le lundi 12 rabî' awwal (*15 juillet 622*). À cette date, Muhammad avait cinquante-trois ans. C'était treize ans après sa mission prophétique. Il s'y établit puis il entreprit ses conquêtes au mois de çafar, douze mois après son arrivée.

LES PREMIÈRES EXPÉDITIONS DU PROPHÈTE (*SÎRA*, I, 590-601)

Le Prophète désigna Sa'd ibn 'Ubâda comme gouverneur de Médine en son absence et sortit en expédition (*ghazw*) contre les Quraych et les Banû Damra. À son arrivée à Waddân (*à mi-chemin entre Médine et La Mecque*), les Banû Damra se montrèrent dociles et conclurent la paix

avec lui. Le Prophète revint à Médine sans aucun dommage. Ce fut sa première expédition (*août 623*). On l'appelle l'expédition d'*Abwâ'*.

Le Prophète, restant à Médine, envoya 'Ubayda ibn al-Hârith à la tête de soixante ou quatre-vingts cavaliers Émigrés, sans aucun homme des Ançâr. Ce fut, dit-on, la première bannière nouée par le Prophète. 'Ubayda marcha jusqu'à un point d'eau dans le Hijâz. Il y vit un grand nombre de Quraychites, mais il n'y eut pas de combat avec eux. Sa'd ibn Abû Waqqâç tira quand même une flèche. Ce fut la première flèche tirée dans l'islam. Puis les deux troupes ennemies se retirèrent. Le retrait des musulmans était protégé par une arrière-garde. Ce jour-là, deux musulmans de La Mecque s'échappèrent des rangs des païens pour rejoindre les hommes de 'Ubayda.

Ensuite le Prophète envoya son oncle Hamza sur la côte, le long de la mer, à la tête de trente cavaliers, tous des Émigrés, sans aucun Ançâr. Il y fit la rencontre d'Abû Jahl, qui était à la tête de trois cents cavaliers mecquois. Un cavalier des Quraych, qui avait de bonnes relations avec les deux hommes, s'interposa entre les deux troupes : elles se séparèrent sans combat. Certains disent que la bannière de Hamza était la première bannière nouée par le Prophète dans l'islam. D'autres affirment que la première bannière le fut pour 'Ubayda ibn al-Hârith.

Au mois de rabî' awwal, le Prophète fit une expédition contre les Quraych. Il parvint jusqu'à Buwât, puis il s'en revint à Médine sans aucun dommage. Il refit une autre expédition contre les Quraych au mois de jumâda al-ûla. Il emmena ses hommes jusqu'à 'Uchayra dans la vallée de Yanbu'. Il y resta un peu plus d'un mois, en bons termes avec les Banû Mudlij et leurs alliés parmi les Banû Damra. Puis il revint à Médine sans aucun dommage. Entre-temps, le Prophète envoya en expédition Sa'd ibn Abû Waqqâç à la tête de huit Émigrés. Ils parvinrent jusqu'à Kharrâr au Hijâz et revinrent sans aucun dommage.

Quelques nuits après l'expédition de 'Uchayra, Kurz ibn Jâbir attaqua les troupeaux de petit bétail et de chameaux des Médinois. Le Prophète le poursuivit jusqu'à la vallée de Safwân, près de Badr. Mais il ne réussit pas à l'atteindre et il revint à Médine. Ce fut la première expédition de Badr.

L'EXPÉDITION D'ABDALLAH IBN JAHCH (*SÎRA*, I, 601-606)

Le Prophète envoya au mois de rajab Abdallah ibn Jahch à la tête de huit Émigrés, sans aucun Ançâr. Il lui remit une lettre avec ordre de ne l'ouvrir qu'après deux jours de marche. De plus, il devait en exécuter le contenu, sans forcer la main à aucun de ses hommes. Après deux jours de marche, Abdallah ouvrit la lettre. Il y était écrit : « Va jusqu'à Nakhla (*entre La Mecque et Tâ'if*). Tu y observeras les mouvements des Quraychites et tu recueilleras des renseignements sur eux. » Abdallah dit alors à ses compagnons : « Le Prophète m'ordonne d'aller à Nakhla pour espionner les gens des Quraych et me recommande de ne forcer la main à personne d'entre vous. Celui qui, parmi vous, recherche le martyre pour l'islam, qu'il y aille ; celui qui ne veut pas mourir, qu'il rentre à Médine. Quant à moi, je vais exécuter l'ordre de l'Envoyé de Dieu. » Personne ne recula et ils partirent tous d'un même cœur.

Ils prirent la route du Hijâz et descendirent à Nakhla. Une caravane des Quraych chargée de raisins secs, de peaux et d'autres marchandises passa et s'arrêta non loin d'eux, un peu inquiète de voir ces hommes. L'un des compagnons d'Abdallah se rasa la tête ostensiblement. Le voyant se raser la tête, les commerçants quraychites furent rassurés. « Ce sont des visiteurs du Sanctuaire de La Mecque, se dirent-ils. Nous n'avons rien à craindre de leur part. » Quant aux hommes d'Abdallah, ils se concertèrent au sujet des Quraychites. On était au dernier jour du mois sacré de rajab (*où il était interdit de faire la guerre*). S'ils les laissaient tranquilles cette nuit-ci, les commerçants entreraient le lendemain dans le territoire sacré de La Mecque et y seraient protégés. S'ils les tuaient ce jour même, ils commettraient un meurtre dans le mois sacré. Ils étaient très perplexes et ne savaient quoi faire. Finalement, soutenus les uns par les autres, ils décidèrent de les tuer et de prendre leurs biens comme butin. Ils réussirent à en tuer un, à en capturer deux et le dernier leur échappa. Abdallah repartit avec les chameaux chargés de marchandises et les deux prisonniers. Il pensa réserver le cinquième du butin au Prophète et partager le reste avec ses compagnons.

À leur arrivée à Médine, le Prophète les réprimanda : « Je ne vous ai point ordonné de combattre pendant le mois sacré ! » Il fit retenir les chameaux et les deux prisonniers et refusa de toucher au butin. Abdallah et ses compagnons se virent perdus. Leurs frères musulmans les

condamnèrent sévèrement. Les Quraych reprochèrent à Muhammad d'avoir violé le mois sacré, d'y avoir versé du sang, d'avoir fait des prisonniers et d'avoir pris du butin. Les juifs s'attendaient à quelque chose de terrible pour les musulmans. Dieu révéla alors au Prophète :

La persécution est plus grave que le combat. (Coran, 2, 17.)

Après cette révélation, les musulmans furent soulagés. Le Prophète prit les chameaux et les deux prisonniers. Les Quraych, de leur côté, lui envoyèrent une rançon contre les prisonniers.

LA GRANDE BATAILLE DE BADR (MARS 624) (*SÎRA*, I, 606 ; II, 43)

Le Prophète apprit qu'Abû Sufyân revenait de Syrie à la tête d'une très grande caravane des Quraych, chargée de biens et de marchandises. Elle était protégée par trente ou quarante hommes. Le Prophète envoya les musulmans à l'attaque de la caravane, dans l'espoir que Dieu la leur donnerait comme butin. Ils lancèrent un appel au combat : les uns répondirent sur-le-champ, les autres traînèrent les pieds, pensant que l'Envoyé de Dieu n'était pas apte à soutenir une guerre contre les Quraych.

À son entrée dans le Hijâz, Abû Sufyân, inquiet pour sa caravane, chercha, en interrogeant les voyageurs qu'il rencontrait, à avoir des renseignements sur les dispositions de Muhammad. Il apprit ainsi qu'il avait mobilisé ses hommes contre lui et contre sa caravane. Il dépêcha alors un homme à La Mecque pour alerter les Quraych et les mobiliser contre Muhammad, qui avait intercepté leur caravane et leurs marchandises.

*La vision de 'Âtika bint 'Abd al-Muttalib (*Sîra*, I, 607-609)*

Trois nuits avant l'arrivée du messager d'Abû Sufyân, 'Âtika (*tante paternelle de Muhammad*) avait eu une vision terrifiante. Elle fit venir son frère 'Abbâs et lui dit : « Frère, j'ai eu cette nuit une vision qui m'a effrayée. Je crains qu'un grand malheur n'advienne à ta famille. Garde le silence sur ce que je vais te raconter. J'ai vu un homme monté sur un

chameau. Il s'arrêta au bas de La Mecque et cria du plus fort de sa voix : “; Quelle trahison ! Levez-vous : vous aurez un malheur et des morts dans trois nuits. ” Les gens s'attroupèrent autour de lui. Il entra dans le Temple de la Ka'ba et les gens l'y suivirent. Puis, toujours sur son chameau, il monta sur le toit de la Ka'ba et, de là, il répéta son appel : “; Quelle trahison ! Levez-vous pour vos victimes dans trois nuits. ” Puis il monta au sommet de la montagne d'Abû Qubays et répéta le même appel. Il prit ensuite un gros rocher qu'il précipita du haut de la montagne. Le rocher roula à toute vitesse jusqu'au bas de la montagne et éclata sur toute La Mecque. Pas une maison qui ne reçût quelque éclat. » 'Abbâs dit à sa sœur : « C'est en effet une terrible vision. Toi non plus, n'en parle à personne. »

À son retour, 'Abbâs rencontra en cours de route Walîd ibn 'Utba et, comme c'était un ami, il lui raconta la vision de 'Âtika, lui demandant d'en garder le secret. Walîd raconta la vision à son père 'Utba. Puis la nouvelle se répandit dans toute la ville et tous les Quraychites en parlaient dans leurs réunions.

'Abbâs racontait : le lendemain matin, j'allai au Sanctuaire pour accomplir les prières rituelles autour de la Ka'ba. Abû Jahl parlait de la vision dans un groupe des Quraych. Lorsqu'il me vit, il me pria de passer le voir dès que j'aurais accompli mes tournées rituelles. Je finis mes prières et allai m'asseoir avec le groupe. Abû Jahl me prit à partie :

– Quand donc est née parmi vous cette nouvelle prophétesse ?

– De quoi parles-tu ?

– De cette vision que ta sœur 'Âtika aurait eue.

– Quelle vision ?

– Il ne vous suffit donc pas que les hommes, dans votre famille, fassent les prophètes. Vous voulez maintenant que vos femmes le fassent aussi ! 'Âtika a prétendu que l'homme avait ordonné la mobilisation générale dans les trois jours. Nous allons vous guetter ces trois jours. Si cela se vérifie, nous le verrons bien. Mais si rien ne se passe après ces trois jours, nous écrirons sur une grande affiche que vous êtes la famille la plus menteuse des Arabes.

'Abbâs racontait : je lui répondis calmement, sans riposter. Je me contentai de nier la réalité de la vision et nous nous dispersâmes.

'Abbâs poursuivait : le soir, il ne restait pas une femme des Banû 'Abd al-Muttalib qui ne fût venue me prendre à partie :

– Tu as admis que cet homme impie et méchant insulte vos hommes. Et maintenant, il s'attaque à vos femmes en ta présence ! Tu n'as même pas riposté !

– Si, par Dieu, j'ai riposté, sans toutefois l'insulter. Mais, je le promets, je vais le provoquer et, s'il recommence, je lui réglerai son compte.

'Abbâs poursuivait : le troisième jour après la vision de 'Âtika, je me réveillai en colère : j'avais le sentiment d'avoir raté quelque chose et je voulais me rattraper. J'allai au Sanctuaire et j'y aperçus Abû Jahl. Je me dirigeai droit vers lui pour lui barrer la route, dans l'espoir qu'il recommencerait ses moqueries et que, cette fois, je ne le raterais point. C'était un homme au visage acéré, à la langue acérée, au regard acéré. Mais il s'éloigna en toute hâte vers la sortie du Sanctuaire. Je ne compris pas que cet homme, Dieu le maudisse, eût tant peur de moi. En réalité, il avait entendu ce que je n'avais pas entendu : la voix du messager d'Abû Sufyân. Ce messager avait coupé le nez à son chameau et retourné le sens de sa selle. Il avait déchiré sa chemise et, debout sur son chameau, il criait du fond de la vallée de La Mecque : « Quelle honte, ô Quraych, quelle honte ! Vos biens, confiés à Abû Sufyân, Muhammad et ses hommes les ont interceptés. Trop tard ! Vous ne pourrez plus, je pense, les sauver. Au secours, au secours ! » Cette alerte fit qu'Abû Jahl ne pensa plus à notre querelle, moi non plus.

*Les Quraych sortent à la rencontre du Prophète (*Sîra*, I, 609-612)*

Les Quraych se préparèrent très activement. Les uns partaient eux-mêmes ; les autres équipaient un combattant à leur place. C'était la mobilisation générale. Pas un des notables des Quraych ne manqua à l'appel, à l'exception d'Abû Lahab (*oncle de Muhammad et farouche opposant à l'islam*) : il envoya à sa place 'Âçi ibn Mughîra, pour un salaire de quatre mille dirhams que ce dernier lui devait. Lorsque les préparatifs de guerre furent terminés et qu'ils décidèrent de partir, les Quraychites songèrent qu'ils étaient déjà en guerre contre les Banû Bakr ibn Kinâna et craignirent d'être pris à revers. À ce moment, Iblîs (Satan) se présenta à eux sous les traits de Surâqa ibn Mâlik, l'un des notables des

Banû Kinâna. « Je vous protégerai, leur promit-il, au cas où les Kinâna viendraient à vous attaquer. » Rassurés de ce côté, les Quraychites partirent de La Mecque à vive allure.

*L'Envoyé de Dieu sort de Médine (*Sîra*, I, 612-615)*

L'Envoyé de Dieu emmena ses compagnons contre Abû Sufyân dans les premières nuits de ramadân. Il chargea 'Amr ibn Umm Maktûm de la prière du vendredi et Abû Lubâba de l'administration de Médine. Il confia le drapeau, qui était blanc, à Muç'ib ibn 'Abd ad-Dâr. Devant le Prophète flottaient deux bannières noires, l'une, appelée l'Aigle, portée par Ali, et l'autre entre les mains des Ançâr, portée par Sa'd ibn Mu'âdh. Les chameaux de l'armée du Prophète étaient au nombre de soixante-dix, trois hommes sur chaque chameau.

Le Prophète suivit d'abord la route de Médine vers La Mecque, puis, à al-Munçaraf, il quitta la route de La Mecque à sa gauche et se dirigea à droite vers Badr[5]. Puis il descendit dans une vallée appelée Dhafirân, et envoya deux hommes vers Badr pour recueillir les renseignements sur Abû Sufyân et ses hommes. Il apprit que les Quraych s'étaient mobilisés en grand nombre pour défendre leur caravane. Il informa alors ses compagnons de la situation, pour prendre leur avis. Abû Bakr se leva et fit un beau discours. 'Umar ibn al-Khattâb se leva et parla encore très bien. Al-Miqdâd ibn 'Amr se leva et dit : « Envoyé de Dieu, va dans le chemin que Dieu t'a montré. Nous sommes avec toi. Nous ne te disons pas comme les Banû Isrâ'il à Moïse :

Mets-toi en marche, toi et ton Seigneur ;

combattez tous deux ;

quant à nous, nous restons ici. (Coran, 5, 24.)

Mais nous disons : *Mets-toi en marche, toi et ton Seigneur, combattez tous les deux.* Nous combattrons avec vous. »

Le Prophète dit : « Compagnons, je vous demande conseil. » Il pensait aux Ançâr, car ils étaient les plus nombreux et, lorsqu'ils avaient scellé avec lui le pacte de 'Aqaba, ils avaient dit : « Nous ne répondons de toi que lorsque tu seras dans notre territoire. Là, chez nous, tu seras sous notre protection. Nous te défendrons comme nous défendons nos enfants

et nos femmes. » Le Prophète craignait que l'engagement des Ançâr ne fût limité à sa protection contre tout agresseur extérieur. À ce moment, Sa'd ibn Mu'âdh dit :

– J'ai l'impression, Prophète de Dieu, que tu t'adresses à nous.

– En effet.

– Sache que nous t'avons fait confiance, nous t'avons cru et nous avons témoigné que ton message était vrai. Nous t'avons donné pour cela nos serments et nos engagements. Va donc où tu as décidé d'aller. Nous sommes avec toi. Si tu nous dis de traverser la mer avec toi, nous te suivrons.

Le Prophète était content et réconforté d'entendre les paroles de Sa'd. Il dit : « Avancez. Ayez confiance. J'ai le sentiment de voir déjà les Quraych vaincus et couverts de poussière. »

Le Prophète établit son camp près de Badr Sîra*, I, 615-616)*

Le Prophète leva le camp de Dhafirân et descendit près de l'oasis de Badr. Il sortit du camp à dos de chameau en compagnie d'Abû Bakr et rencontra un vieillard, qu'il interrogea sur ce qu'on disait des Quraych et de Muhammad. « J'ai appris, répondit le vieillard, que Muhammad et ses hommes avaient quitté Médine et qu'ils sont à présent à tel endroit. Quant aux Quraych, ils sont sortis à leur rencontre et sont aujourd'hui à tel endroit. » Le Prophète rentra au camp, auprès de ses compagnons. Le soir, il envoya Ali à la tête de quelques hommes pour recueillir des renseignements autour du puits de Badr. Ils virent sur l'eau des chameaux des Quraych menés par deux jeunes gens qu'ils capturèrent et emmenèrent au camp pour les interroger. Le Prophète faisait à ce moment-là sa prière. Les jeunes gens répondirent qu'ils étaient les porteurs d'eau des Quraych et qu'ils étaient venus au puits de Badr pour leur en rapporter. Les compagnons du Prophète ne les crurent pas : ils les soupçonnaient d'appartenir à Abû Sufyân. Roués de coups, les jeunes gens dirent qu'ils appartenaient à Abû Sufyân, et l'on cessa de les battre. Le Prophète, ayant achevé sa prière, salua ses compagnons et leur dit : « S'ils vous disent la vérité, vous les battez ; s'ils vous mentent, vous les

relâchez. Ils appartiennent, en vérité, aux Quraych. » Puis, s'adressant aux jeunes gens, il leur dit :

– Parlez-moi des Quraych.

– Ils sont derrière cette dune-là.

– Combien sont-ils ?

– Un grand nombre.

– Combien ?

– Nous ne savons pas.

– Combien de chameaux égorgent-ils par jour ?

– Un jour neuf et l'autre dix.

– La troupe doit compter entre neuf cents et mille combattants, dit-il à ses compagnons.

– Quels sont les notables parmi eux ? demanda-t-il aux deux jeunes.

Ils en nommèrent une quinzaine. Le Prophète dit à ses compagnons : « Voici que La Mecque vous livre ce qu'elle a de plus cher ! »

Deux autres espions rentrèrent de Badr et informèrent le Prophète que les chameaux d'Abû Sufyân arriveraient au puits de Badr le lendemain ou le surlendemain.

Abû Sufyân détourne sa caravane de Badr Sîra, *I, 618-619)*

Abû Sufyân, méfiant, arriva à Badr, précédant sa caravane. Il demanda à un homme qui était autour du puits :

– As-tu appris quelque chose ?

– Non, je n'ai vu aucun inconnu. Cependant, j'ai aperçu deux hommes qui avaient fait agenouiller leurs chameaux sur le flanc de cette dune. Ils prirent de l'eau dans un chaudron et s'en allèrent.

Abû Sufyân alla à l'endroit où les chameaux s'étaient agenouillés, il prit dans sa main quelques crottes de chameaux et les écrasa entre ses doigts. Il y trouva des noyaux de dattes. « Ce sont, conclut-il, des chameaux nourris par les gens de Yathrib (Médine). » Il revint rapidement à sa caravane, la détourna de son chemin et prit, à marches forcées, la direction de la mer, laissant Badr à sa gauche.

Lorsque Abû Sufyân réussit à éloigner sa caravane, il envoya dire aux Quraych : « Vous vous êtes mobilisés pour protéger vos hommes, vos chameaux et vos biens. Dieu les a sauvés. Revenez donc chez vous. » Abû Jahl (*farouche ennemi de Muhammad*) refusa ce conseil. « Nous ne reviendrons pas, répliqua-t-il, avant de parvenir à Badr et d'y passer trois nuits. Nous y offrirons des sacrifices, nous y mangerons, nous boirons du vin et écouterons le chant des danseuses qui nous servent à boire. Les Arabes entendront parler de notre présence et de notre foire à Badr. Nous serons ainsi toujours respectés et craints. Il faut y aller. » Badr était en effet l'un des lieux de pèlerinage des Arabes. Une foire y était célébrée tous les ans. Les hommes d'Abû Jahl ne répondirent pas tous à l'appel : les Banû Zuhra, par exemple, rebroussèrent chemin et tous les clans des Quraych connurent des défections.

Le Prophète empêche les Quraych d'accéder à l'eau Sîra*, I, 619-620)*

Les Quraych poursuivirent leur chemin vers Badr. Le Prophète les y devança et installa son camp sur le point d'eau le plus proche des Quraych. Il y fit construire un bassin pour retenir l'eau à l'usage de ses hommes et fit couvrir de terre les autres points d'eau pour en empêcher l'accès aux Quraych.

Montage d'une cabane pour le Prophète Sîra*, I, 620-621)*

Sa'd ibn Mu'âdh proposa de monter une cabane en branchages pour le Prophète. « Tu y demeureras, lui dit-il, et tu y disposeras de montures toutes sellées. Nous, nous allons à la rencontre de l'ennemi. Si Dieu nous donne la victoire, nous nous en réjouirons. Dans le cas contraire, tu prendras tes montures pour rejoindre à Médine ceux qui y sont restés. Ils ne te portent pas moins d'amour que nous. Car s'ils avaient pensé que tu pourrais soutenir une guerre, ils ne t'auraient pas fait défaut. » Le Prophète le félicita pour cette idée et lui souhaita beaucoup de bien. On monta donc une cabane en branchages pour le Prophète et il s'y installa.

Le Prophète fait une invocation à Dieu Sîra*, I, 626-627)*

Le matin, les Quraych levèrent le camp et se dirigèrent sur le Prophète et ses compagnons. En les voyant, le Prophète invoqua Dieu : « Seigneur, voici les Quraych qui s'avancent avec leur fierté et leur morgue habituelles pour t'affronter et démentir ton Envoyé. Seigneur, accorde-moi la victoire que tu m'as promise et anéantis-les ce matin même. » Ils se précipitèrent et quelques hommes des Quraych puisèrent de l'eau dans le bassin gardé par les hommes du Prophète. « Laissez-les faire », ordonna l'Envoyé de Dieu. Pas un combattant des Quraych n'en but ce jour-là sans mourir, à l'exception de Hakîm ibn Hizâm, qui, par la suite, se convertit à l'islam et fut un bon musulman.

Les Quraych se consultent pour renoncer au combat Sîra, *I, 622-623)*

Une fois installés face aux musulmans, les Quraych envoyèrent 'Umayr ibn Wahb pour faire une estimation du nombre des hommes de Muhammad. Il fit à dos de cheval le tour du campement musulman et revint leur dire : « À peu près trois cents. Mais, laissez-moi voir s'ils en ont d'autres en embuscade ou en réserve. » Il alla loin dans la vallée, mais ne vit personne. Il revint et dit aux Quraych : « Je n'ai vu personne d'autre. Mais, compagnons de Quraych, ceux que j'ai vus n'avaient ni refuge ni protection sinon leur sabre. Vous ne tuerez pas assurément un seul d'entre eux sans qu'il ait tué l'un d'entre vous. Faites votre compte : s'ils tuent parmi vous autant d'hommes qu'ils en comptent eux-mêmes, vous imaginez le désastre ! Pensez-y bien. »

Ayant entendu cela, Hakîm ibn Hizâm fit un tour parmi les combattants et s'arrêta devant 'Utba ibn Rabî'a :

– Tu es le doyen des Quraych, lui dit-il ; tu es parmi eux un notable respecté et obéi. Veux-tu accomplir quelque chose qui laisse de toi une bonne réputation jusqu'à la fin des temps ?

– Que veux-tu dire, Hakîm ?

– Revenir à La Mecque à la tête des Quraych.

– Je le ferai, je te le garantis. Mais va parler à Abû Jahl. Je crains qu'il soit le seul à vouloir braver le sentiment général des Quraych.

'Utba se leva et s'adressa aux Quraych en ces termes : « Hommes des Quraych, en allant à la rencontre de Muhammad et de ses compagnons,

croyez-moi, vous ne faites rien de bon. Même si vous le tuez, comme vous êtes tous de la même tribu, personne d'entre vous ne pourra détacher son regard du visage d'un homme qu'il n'aime pas, qui a tué son cousin paternel ou maternel ou quelqu'un de sa tribu. Rentrez donc chez vous et laissez Muhammad aux prises avec les autres Arabes. S'il est éliminé, c'est bien votre souhait qui se réalise. S'il en est autrement, il vous retrouvera et se souviendra que vous ne lui avez pas livré de guerre. »

Hakîm poursuivait : j'allai alors voir Abû Jahl. Il avait tiré sa cuirasse de son étui et il l'enduisait de graisse pour l'assouplir. Je lui fis part du message de 'Utba, mais il rétorqua : « 'Utba a pris peur à la vue de Muhammad et de ses hommes. Non, nous ne reviendrons pas tant que le jugement de Dieu n'aura pas tranché entre nous et Muhammad. 'Utba n'a pris cette position que parce que son fils est parmi les amis de Muhammad. » Puis Abû Jahl envoya dire à 'Âmir ibn al-Hadrami, dont les compagnons de Muhammad avaient tué le frère : « Voici l'objet de ta vengeance sous tes yeux. Lève-toi et va réclamer des Quraych le soutien auquel tu as droit et la vengeance pour le sang de ton frère 'Amr. »

La guerre éclate entre les deux camps Sîra, *I, 623-625)*

'Âmir se leva, se découvrit la tête et cria : « 'Amr, ô mon frère, vengeons-le ! » Les hommes étaient tendus, décidés à commettre le mal. L'appel au renoncement lancé par 'Utba n'avait plus de partisans.

Al-Aswad al-Makhzûmi, un homme violent et de mauvais caractère, sortit des rangs et lança : « Je boirai à leur eau, j'en prends Dieu à témoin, et je détruirai le bassin ou je mourrai. » Hamza, oncle de Muhammad, sortit des rangs musulmans et alla à sa rencontre. Arrivé en face de lui, Hamza lui donna un coup qui lui coupa le pied au milieu de la jambe. Al-Makhzûmi tomba ; son sang giclait en direction de ses amis. Il se traîna quand même vers le bassin d'eau pour en boire et accomplir son serment. Hamza le suivit et le tua au bord du bassin.

Puis 'Utba sortit du rang, flanqué, à droite et à gauche, de son frère Chayba et de son fils Walîd. Bien dégagé du rang, il provoqua les musulmans en duel. Sortirent à leur rencontre trois jeunes gens des Ançâr.

– Qui êtes-vous ? demanda 'Utba.

– Un groupe des Ançâr, répondirent les jeunes gens, et ils proclamèrent leur ascendance.

– Vous êtes des gens dignes et bien racés, mais nous cherchons des hommes de chez nous.

Et l'un d'entre eux cria : « Muhammad, envoie-nous des hommes de notre rang parmi les Quraych. » Sortirent à leur rencontre 'Ubayda ibn al-Hârith, Hamza et Ali. Arrivés près d'eux, les trois hommes déclarèrent leur identité. 'Utba reconnut : « En effet, des gens nobles et dignes de nous. » Et le duel s'engagea : 'Ubayda, le plus âgé, contre 'Utba ; Hamza contre Chayba et Ali contre Walîd. Il ne fallut pas beaucoup de temps à Hamza pour tuer Chayba ; Ali tua tout aussi rapidement Walîd ; mais 'Ubayda et 'Utba, ayant échangé des coups violents, étaient tous les deux blessés, étendus sur le sol, sans pouvoir bouger. Hamza et Ali se précipitèrent avec leur sabre sur 'Utba, l'achevèrent et, à deux, portèrent 'Ubayda auprès de ses compagnons.

Le choc des deux camps Sîra, *I, 625-626)*

Les combattants s'avancèrent et s'approchèrent les uns des autres. Le Prophète avait ordonné à ses hommes de ne pas charger avant d'en avoir reçu l'ordre. « Si vous êtes encerclés par l'ennemi, leur dit-il, dégagez-vous en leur décochant des flèches. » Puis le Prophète, au moyen d'une flèche qu'il avait à la main, aligna les rangs de ses troupes et revint dans sa cabane en compagnie d'Abû Bakr. La bataille de Badr eut lieu le 17 ramadân, un vendredi matin. Le mot de passe des musulmans était : *Unique, Unique*.

Le Prophète demande à Dieu la victoire Sîra, *I, 626-628)*

Le Prophète priait et demandait à Dieu la victoire qu'il lui avait promise. Il disait, entre autres prières : « Si mes compagnons périssent aujourd'hui, Seigneur, tu ne seras pas adoré. » Abû Bakr disait : « Mais oui, Dieu va tenir sa promesse. » Soudain, le Prophète fut pris de sommeil dans la cabane. Il se réveilla en sursaut et dit : « Bonne

nouvelle, Abû Bakr. Le soutien de Dieu arrive ! Voici Gibrîl qui serre les rênes d'un coursier dont les flancs sont couverts de poussière. » Puis il sortit haranguer ses hommes : « Tout homme d'entre vous, je le jure, qui se bat aujourd'hui contre les Quraych et meurt avec courage, face à eux, entrera au Paradis. » En écoutant cette promesse, 'Umayr ibn al-Humâm, qui mangeait quelques dattes qu'il avait dans la main, s'exclama de joie : « Bakh ! Bakh ! N'y aurait-il entre le Paradis et moi que ma mort par la main de ces gens-là ? » Il jeta au loin ses dattes, saisit son sabre et se lança sur les Quraych. Il les combattit jusqu'à la mort.

Le Prophète jette des gravillons à la face des Quraych Sîra, *I, 628)*

Le Prophète ramassa ensuite une poignée de gravillons et les lança à la face des Quraych en criant : « Que les visages soient aveuglés ! » Et il donna à ses hommes l'ordre de charger : ce fut la débandade dans les rangs des Quraych. Dieu permit d'abattre parmi eux un bon nombre de chefs de guerre et de prendre parmi leurs notables beaucoup de prisonniers.

Le Prophète était avec Abû Bakr à l'intérieur de la cabane. Se tenait à la porte Sa'd ibn Mu'âdh, qui assurait la protection du Prophète à la tête de quelques Ançâr. Voyant les hommes ligoter les prisonniers, Sa'd fit la moue. Le Prophète le remarqua et demanda à Sa'd :

– J'ai bien l'impression que tu n'aimes pas ce que font ces hommes.

– Non, Envoyé de Dieu. C'est la première fois que Dieu inflige aux païens une telle défaite. J'aurais préféré qu'on fasse de ces hommes un beau carnage plutôt que de les laisser en vie.

Le Prophète interdit de tuer certains païens Sîra, *I, 628-632)*

Le Prophète interdit à ses compagnons de tuer certains hommes du clan des Banû Hâchim et d'autres, car ils faisaient la guerre à Muhammad contraints et forcés par les Quraych. « Si vous les rencontrez, leur dit-il, ne tuez aucune personne des Banû Hâchim ; ne tuez pas non plus Abû-l-Bakhtari. Épargnez aussi mon oncle 'Abbâs, car il est sorti de La Mecque à contrecœur. » Abû Hudhayfa répliqua : « Nous tuerions donc nos pères,

nos fils, nos frères et les gens de notre clan et nous épargnerions 'Abbâs ! Non, si je le rencontre, je le jure, je lui mettrai mon sabre en pleines dents. » Cette réplique parvint au Prophète :

– Est-il admissible, dit-il à 'Umar, qu'on défigure à coups de sabre le visage de l'oncle de l'Envoyé de Dieu ?

– Non, répondit 'Umar. Laisse-moi couper la tête à ce renégat.

Bien plus tard, Abû Hudhayfa racontait : après cette sortie, je n'étais plus tranquille pour ma vie et j'ai encore peur aujourd'hui. Il n'y a que le martyre qui puisse expier cette faute. Il fut tué en martyr à la bataille de Yamâma.

Le Prophète voulait épargner Abû-l-Bakhtari parce qu'il l'avait protégé contre les Quraych, lorsqu'il était encore à La Mecque. Non seulement il ne lui voulait aucun mal, mais encore il avait participé à la rupture du blocus que les Quraych avaient imposé aux clans des Banû Hâchim et des Banû 'Abd al-Muttalib. Mujadhdhar, au cours de la bataille, se trouva face à face avec Abû-l-Bakhtari et un compagnon de voyage :

– Le Prophète nous a interdit de te tuer, lui dit Mujadhdhar.

– Et mon compagnon ?

– Non, nous ne pouvons pas épargner ton compagnon. La défense du Prophète ne concernait que toi.

– Eh bien ! nous mourrons ensemble. Je ne veux pas que les femmes de La Mecque disent que j'ai abandonné mon compagnon pour sauver ma vie.

Mujadhdhar le provoqua alors en duel ; Bakhtari releva le défi. Ils se battirent et Bakhtari fut tué. Mujadhdhar revint auprès du Prophète et lui dit : « J'ai fait tout ce que j'ai pu, je le jure, pour le prendre comme prisonnier et te l'amener. Mais il a tenu à se battre : on s'est battu et je l'ai tué. »

'Abd ar-Rahmân ibn 'Awf racontait : je m'appelais 'Abd 'Amr et, lorsque je me suis converti à l'islam, je me suis fait appeler 'Abd ar-Rahmân. L'un de mes amis Mecquois, Umayya ibn Khalaf, me reprochait :

– Tu as donc abandonné le nom que t'ont donné tes parents !

– Oui, je l'ai fait.

– Mais je ne connais pas ar-Rahmân.

– Convenons entre nous du nom que tu veux.

– Je t'appellerai 'Abd 'al-Ilâh.

'Abd ar-Rahmân poursuivait : à la bataille de Badr, je rencontrai Umayya avec son fils 'Ali, qui le tenait par la main. Pour ma part, j'avais dans les bras des cuirasses que j'avais prises comme butin. Il me dit :

– 'Abd al-Ilâh, veux-tu me faire prisonnier ? Je suis bien plus intéressant pour toi que ces cuirasses. Les musulmans auront besoin de lait et ma rançon sera faite de chamelles au lait abondant.

– D'accord.

Je me débarrassai des cuirasses et pris Umayya et son fils comme prisonniers. Tandis que je les tenais par la main, le muezzin Bilâl me vit. C'était ce même Umayya qui, à La Mecque, torturait Bilâl pour le faire renoncer à l'islam. Il le faisait sortir sur la grève toute brûlante de La Mecque et l'y allongeait sur le dos. Puis il faisait mettre sur sa poitrine une très grosse pierre :

– Tu resteras ainsi à souffrir jusqu'à ce que tu abandonnes la religion de Muhammad, le menaçait-il.

– Dieu est unique, Dieu est unique, répétait Bilâl.

À Badr, lorsque Bilâl me vit tenir Umayya, il s'écria :

– Le pilier de l'impiété, c'est lui, Umayya ibn Khalaf. Plutôt mourir que de le laisser en vie !

– Écoute, Bilâl, tu ne vas pas faire ça à mon prisonnier.

– Plutôt mourir que de le laisser en vie, répéta Bilâl.

– Écoute, fils de négresse… (*Bilâl était de race noire*).

– Plutôt mourir que de le laisser en vie, cria-t-il de plus belle. Le pilier de l'impiété, ô partisans de Dieu, c'est Umayya.

Ses cris ameutèrent les combattants autour de nous, tandis que je protégeais de mon mieux Umayya et son fils. Un homme brandit son sabre et, d'un coup, brisa le pied du fils d'Umayya, qui s'écroula. Je dis alors à Umayya : « Sauve-toi. Je ne peux plus rien pour toi. » Les hommes se jetèrent sur eux et les taillèrent en pièces. Bien plus tard, 'Abd

ar-Rahmân disait : « Dieu ait pitié de Bilâl ! J'ai perdu ce jour-là mes cuirasses et j'ai perdu mes prisonniers qu'ils ont tués. »

Les anges participent à la bataille de Badr Sîra*, I, 633-634)*

Un homme des Banû Ghifâr racontait : le jour de la bataille de Badr, je suis monté avec l'un de mes cousins au sommet d'une colline d'où l'on pouvait observer la bataille. Nous étions païens à l'époque et nous attendions de connaître l'issue du combat pour dépouiller les vaincus. Sur la colline, passa devant nous un nuage dans lequel on entendait des hennissements de chevaux. Moi-même, j'entendis quelqu'un crier : « Vas-y, Hayzûm. » C'était le nom du cheval de Gibrîl. Mon cousin mourut sur place, le voile de son cœur s'étant déchiré. Quant à moi, je faillis mourir, mais je me cramponnai.

Abû Dâwûd al-Mâzini avait participé à la bataille de Badr. Il racontait : je poursuivais le jour de la bataille de Badr un païen pour le frapper. Mais sa tête tomba avant que mon sabre ne l'eût atteinte. Je compris qu'un autre combattant m'y avait devancé.

Ali disait : « Les turbans sont les couronnes des Arabes. » Le signalement des anges était à la bataille de Badr des turbans blancs qu'ils laissaient couler sur leur dos. Seul Gibrîl avait un turban jaune. Ibn 'Abbâs précisait : les anges n'ont pris part au combat aux côtés des musulmans qu'à la bataille de Badr. Dans les autres batailles, ils constituaient un encadrement et un recours, mais ils ne combattaient pas.

La mort d'Abû Jahl Sîra*, I, 634-637)*

Mu'âdh racontait : j'entendis mes compagnons dire qu'il nous était impossible d'atteindre Abû Jahl. C'est alors que je décidai d'en faire mon affaire et allai à sa rencontre. Quand il fut à ma portée, je le chargeai et je lui assenai un coup qui lui coupa la jambe en deux. Son fils 'Ikrima me porta alors un coup sur l'épaule. Mon bras fut décroché et ne tenait plus qu'à la peau de mon flanc. Il m'était pénible de me battre, mais je combattis quand même toute la journée, le traînant derrière moi. Comme

cela me faisait trop mal, je coinçai mon bras pendant sous mon pied et je tirai pour en être enfin débarrassé.

Mu'âdh poursuivait : Mu'awwidh vit Abû Jahl, qui avait la jambe coupée. Il lui donna plusieurs coups et le fit tomber à terre, sans l'achever. Lorsque le Prophète nous ordonna de rechercher Abû Jahl parmi les tués, Abdallah ibn Mas'ûd le retrouva sur le point de mourir et le reconnut. Ibn Mas'ûd racontait : je me souvins qu'un jour à La Mecque il m'avait saisi et donné un coup très douloureux. Je mis alors mon pied sur son cou et lui dis :

– Tu es couvert de honte, ennemi de Dieu.

– Où est la honte ? rétorqua-t-il. Y a-t-il honte à être tué au combat ? Dis-moi, quelle est la tournure de la bataille d'aujourd'hui ?

– C'est Dieu et son Prophète qui l'emportent.

Ibn Mas'ûd poursuivait. Je lui tranchai la tête et la portai à l'Envoyé de Dieu :

– Voici, Envoyé de Dieu, la tête d'Abû Jahl, l'ennemi de Dieu.

– Dieu ! C'est l'Unique ; il n'y en a pas d'autre, s'écria le Prophète.

Histoire du sabre de 'Ukâcha Sîra, *I, 637-638)*

'Ukâcha combattit à la bataille de Badr avec son sabre tant et si bien qu'il se brisa dans sa main. Il vint trouver le Prophète, qui lui donna un bâton de bois : « Bats-toi avec ça ! » 'Ukâcha prit le bâton de la main du Prophète et le secoua. Il fut transformé en un sabre, beau, solide et long. Il combattit avec ce sabre jusqu'à ce que Dieu donne la victoire aux musulmans. Ce sabre était appelé l'Aide (*'awn*). 'Ukâcha le garda dans tous ses combats aux côtés de l'Envoyé de Dieu et, même après la mort du Prophète, dans les guerres (*sous le califat d'Abû Bakr*) qui ramenèrent les Arabes à l'islam (*ridda*) et où il trouva la mort[6].

Le jour de la bataille de Badr, le Prophète dit : « Soixante-dix mille de mes compagnons entreront au Paradis à la clarté de la pleine lune (*badr*)[7]. »

– Envoyé de Dieu, supplia 'Ukâcha, prie le Ciel que je sois parmi eux.

– Seigneur, pria le Prophète, fais que 'Ukâcha soit parmi eux.

– Envoyé de Dieu, supplia l'un des Ançâr présents, prie le Ciel que moi aussi je sois parmi eux.

– Non, répondit le Prophète, 'Ukâcha t'y a devancé.

Les cadavres des païens sont jetés dans une fosse commune Sîra, *I, 638-641)*

Le Prophète ordonna que les cadavres des païens soient jetés dans une fosse commune. Ce qui fut fait, à l'exception d'Umayya ibn Khalaf. Dans sa cuirasse, son corps avait tellement enflé que ses chairs se détachaient lorsqu'on essayait de le bouger. On le laissa sur place et on le couvrit de pierres et de terre. Le Prophète, s'adressant aux morts des Quraych jetés dans la fosse commune, leur dit : « Vous n'avez pas respecté le lien tribal qui vous unissait au prophète sorti de votre propre tribu. Vous m'avez traité de menteur alors que les autres m'ont cru ; vous m'avez exilé et les autres m'ont accueilli ; vous m'avez combattu et les autres m'ont soutenu. » Puis il ajouta : « Comment trouvez-vous à présent les promesses que vos divinités vous ont faites ? Sont-elles vraies ? » Les musulmans autour de lui lui dirent :

– Prophète de Dieu, tu apostrophes des cadavres déjà putréfiés ?

– Ils sont aussi capables d'entendre que vous, mais ils ne peuvent plus me répondre.

Le sort de quelques jeunes renégats Sîra, *I, 641)*

Quelques jeunes des Quraych s'étaient convertis à l'islam lorsque le Prophète était encore à La Mecque. Mais, après son Hégire, ils furent retenus par leurs familles et leurs clans et abandonnèrent l'islam. Ils partirent pour Badr combattre avec leur tribu, mais ils tombèrent tous sur le champ de bataille. C'est à leur sujet que Dieu a révélé dans le Coran :

Au moment de les emporter

les Anges disent

à ceux qui se sont fait tort à eux-mêmes :

« En quel état étiez-vous ? »

Ils répondent :
« Nous étions faibles sur la terre. »
Les Anges disent :
« La terre de Dieu n'est-elle pas assez vaste
pour vous permettre d'émigrer ? »
Voilà ceux qui auront la Géhenne pour refuge :
quel détestable retour final ! (Coran, 4, 97.)

Répartition du butin de Badr Sîra, *I, 641-643)*

Le Prophète ordonna de rassembler le butin pris sur le champ de bataille. Les musulmans se divisèrent sur la manière de le répartir :

– Le butin nous appartient, affirmèrent ceux qui l'avaient ramassé.

– Il nous revient de droit, rétorquèrent les combattants qui avaient pourchassé l'ennemi. Sans nous, vous n'auriez rien pris.

– Vous n'y avez pas plus droit que nous, remarquèrent ceux qui avaient assuré la protection rapprochée du Prophète pendant la bataille.

Le Prophète ordonna alors aux gens de remettre tout le butin qu'ils tenaient déjà en leur possession et en fit la répartition à parts égales.

Retour du Prophète à Médine et sort des prisonniers Sîra, *I, 643-646)*

Après Badr, le Prophète regroupa les prisonniers et les emmena avec lui à Médine. À son arrivée à Rawhâ', les musulmans qui n'avaient pas pris part à la bataille sortirent à sa rencontre pour le féliciter, avec ses compagnons, de la victoire que Dieu leur avait procurée. Salama ibn Salâma leur dit :

– De quoi nous félicitez-vous ? Nous n'avons rencontré que des vieillards sans cheveux, prêts à être immolés : nous les avons égorgés.

– Neveu, lui dit le Prophète avec un sourire, c'étaient les hommes de La Mecque, des chefs et des notables.

Le Prophète ordonna de tuer 'Uqba ibn Abû Mu'ît. 'Uqba lui demanda :

– Muhammad, qui va nourrir mes petits-enfants ?

– Le feu, répondit-il.

Ali lui trancha la tête. Le Prophète poursuivit son chemin et parvint à Médine un jour avant les prisonniers. Sawda, épouse du Prophète, racontait : je prenais part aux lamentations de la famille de 'Afrâ'lorsque j'entendis dire : « Voilà les prisonniers qu'on ramène. » Je rentrai alors chez moi et le Prophète y était. Quelle ne fut pas ma surprise d'y voir, dans un coin de la pièce, les mains attachées au cou avec une corde, Abû Yazîd, Suhayl ibn 'Amr (*chef du clan quraychite des 'Âmir*). Je ne pus m'empêcher alors de dire : « Vos mains, Abû Yazîd, ont toujours donné avec générosité, vous devez mourir dans l'honneur. » Du fond de la maison, la voix du Prophète me tira de mon émoi :

– Sawda, cria-t-il, c'est contre Dieu et son prophète que tu exhortes ces gens ?

– Non, Prophète de Dieu, je le jure, mais, à la vue d'Abû Yazîd dans cette situation, je n'ai pu m'empêcher d'exprimer mon émotion.

Ensuite, le Prophète répartit les prisonniers entre ses compagnons, en leur recommandant de prendre soin d'eux. Plus tard, Abû 'Azîz ibn 'Umayr, qui avait été parmi les prisonniers, racontait : mon frère Muç'ib passa près de moi pendant qu'un homme des Ançâr me prenait comme prisonnier.

– Serre-lui les mains bien fort, lui dit-il. Sa mère est riche et j'espère qu'elle te le rachètera.

– Mon frère, dis-je à Muç'ib, c'est tout ce que tu trouves à dire !

– Cet homme est mon frère plus que toi, déclara-t-il.

Abû 'Azîz poursuivait : au retour de Badr, j'étais gardé par un groupe des Ançâr. Aux repas de midi et du soir, ils mangeaient les dattes et ne me laissaient que le pain, sur la recommandation du Prophète.

Abû 'Azîz avait été le porte-étendard des Quraych à Badr. Sa mère fit demander aux Ançâr :

– Quelle est la rançon la plus élevée exigée d'un prisonnier des Quraych ?

– Quatre mille dirhams, lui fit-on répondre.

Elle les envoya aux Ançâr et racheta ainsi son fils.

Les Quraych apprennent le désastre Sîra*, I, 646-647)*

Le premier homme qui put parvenir à La Mecque et annoncer le désastre des Quraych fut Haysumân :

– Raconte, lui demandèrent les Mecquois.

– 'Utba ibn Rabî'a, Untel, Untel, etc. ont été tués.

Et il se mit à énumérer les notables des Quraych qui avaient péri. Çafwân ibn Umayya, qui était assis à l'intérieur du Temple, leur dit : « Voyez si cet homme n'a pas perdu la raison : demandez-lui ce que je suis devenu. »

– Et Çafwân ibn Umayya, qu'est-il devenu ?

– Il est là-bas, assis dans le Temple. J'ai vu tuer son père et son frère.

Abû Râfi', esclave affranchi du Prophète, racontait : j'étais un jeune esclave de 'Abbâs (*oncle de Muhammad*). L'islam était entré dans la famille du Prophète : 'Abbâs, son épouse Umm Fadl et moi-même, nous nous y étions convertis. 'Abbâs cachait sa conversion de peur d'entrer en conflit avec les gens de son clan : il avait chez eux beaucoup d'argent en créance. Lorsque la nouvelle du désastre des gens de Badr nous parvint, nous en étions contents et nous nous sentions plus forts et plus fiers.

Abû Râfi' poursuivait : j'étais à l'époque un garçon chétif et je m'occupais, dans un local tout proche de Zamzam, à sculpter les fléchettes qui devaient servir à la divination. Tandis que je sculptais les dés et qu'Umm Fadl se trouvait dans la même pièce, Abû Lahab entra et s'assit dans un coin. Son dos était contre le mien. Au bout d'un moment, on annonça l'arrivée de Mughîra ibn al-Hârith. Abû Lahab lui cria : « Viens par ici ; tu as assurément l'information exacte. » Al-Mughîra s'assit près d'Abû Lahab et les gens s'attroupèrent autour d'eux :

– Dis-moi, neveu, comment cela s'est-il passé ?

– Eh bien, dès que nous avons rencontré les compagnons de Muhammad, nous nous sommes enfuis et leur avons livré nos épaules : ils nous poussaient où ils voulaient et nous faisaient prisonniers comme ils voulaient. Je n'ai en cela, assurément, aucun reproche à faire à nos hommes. Nous nous sommes trouvés en face de guerriers habillés de blanc, montés sur des chevaux aux pieds blancs, entre ciel et terre. Ils emportaient absolument tout sur leur passage et rien ne leur résistait.

Abû Râfi' poursuivait. Je me suis alors écrié : « Ce sont les anges, sans aucun doute ! » Abû Lahab se retourna et me donna un violent coup au visage. Je bondis sur lui, mais il me souleva, me jeta par terre, s'assit sur moi et se mit à me frapper. Comme, à l'époque, je n'étais pas très fort, Umm Fadl se leva, se saisit de l'un des rondins de bois qui étaient dans la pièce, en frappa violemment la tête d'Abû Lahab et lui fit une profonde blessure. « Tu as profité de sa faiblesse en l'absence de son maître. Quelle honte ! lui a-t-elle crié. » Abû Lahab s'enfuit en courant, tout honteux. Il ne survécut à ce coup que sept nuits. Dieu fit que sa blessure fût gangrénée et il en mourut.

Lamentations des Quraych sur leurs morts Sîra, *I, 647-649)*

Les Quraych se lamentèrent sur leurs morts. Puis, ils se donnèrent le mot : « Cessons de le faire. Muhammad et ses compagnons l'apprendraient et nous accableraient de ricanements. De plus, ne nous hâtons pas de vouloir racheter nos prisonniers : Muhammad et ses compagnons seraient tentés de faire monter les rançons. »

Parmi les prisonniers se trouvait Abû Wadâ'a. Le Prophète dit à ses compagnons : « Cet homme a à La Mecque un fils commerçant généreux et riche. J'ai bien l'impression qu'il va venir vous demander le rachat de son père. » Mais, lorsque les Quraych recommandèrent de ne pas se hâter pour faire libérer leurs prisonniers, le fils d'Abû Wadâ'a leur dit : « Vous avez raison, ne vous hâtez pas de le faire. » Mais, la nuit même, il s'esquivait furtivement pour aller à Médine. Il paya quatre mille dirhams et ramena son père.

Le rachat des prisonniers Sîra, *I, 649-651)*

Les Quraych envoyèrent des gens à Médine pour le rachat des prisonniers. Mikraz ibn Hafç vint négocier la rançon de Suhayl ibn 'Amr. Étant tombés d'accord avec lui, les Médinois lui dirent :

– Paye notre dû.

– Je n'ai pas sur moi de quoi vous payer. Prenez-moi comme otage à sa place et laissez-le partir : il vous enverra sa rançon.

Ils libérèrent Suhayl et, en échange, ils nouèrent les entraves autour des pieds de Mikraz.

'Amr ibn Abû Sufyân était aussi parmi les prisonniers de Badr aux mains du Prophète. Il avait été fait prisonnier par Ali. On dit à son père Abû Sufyân :

– Fais donc libérer ton fils 'Amr.

– Va-t-on me faire supporter à la fois la perte de mon sang et de mon argent ! Ils ont tué mon fils Handhala et l'on me demande encore de racheter 'Amr. Non, laissez-le entre leurs mains. Qu'ils le retiennent aussi longtemps qu'ils le souhaitent.

Pendant que 'Amr était prisonnier à Médine chez le Prophète, Sa'd ibn an-Nu'mân, un vieillard musulman, s'en alla à La Mecque pour accomplir une visite ('*umra*) aux lieux saints. Il savait que les Quraych n'avaient jamais empêché personne d'accomplir son pèlerinage ni sa visite des lieux saints. Abû Sufyân se précipita sur lui et le fit prisonnier, contre son fils 'Amr. Ayant appris cela, le Prophète renvoya 'Amr à son père Abû Sufyân. En échange, Abû Sufyân relâcha Sa'd.

À ce moment-là, la rançon des prisonniers variait entre mille et quatre mille dirhams. Mais, ceux qui n'avaient aucune ressource, le Prophète leur faisait grâce de leur rançon. C'était le cas de 'Amr ibn Abdallah : il était pauvre et avait beaucoup de filles à nourrir. « Envoyé de Dieu, le supplia-t-il, tu sais que je suis pauvre et que j'ai de la famille à nourrir. Fais-moi grâce. » Le Prophète le gracia contre la promesse de ne plus jamais soutenir personne contre lui.

Histoire d'Abû-l-'Âç et de Zaynab, fille du Prophète Sîra*, I, 651-657)*

Parmi les prisonniers, il y avait aussi Abû-l-'Âç ibn ar-Rabî', gendre du Prophète, mari de sa fille Zaynab. Abû-l-'Âç était parmi les hommes de La Mecque qui comptaient pour leur honnêteté, leur fortune et l'importance de leur commerce. Khadîja était sa tante maternelle. Elle avait demandé à Muhammad de lui donner sa fille en mariage, et, comme le Prophète ne refusait jamais rien à son épouse, il avait donné Zaynab à Abû-l-'Âç. Khadîja traitait son gendre comme son fils. C'était avant que le Prophète n'ait reçu sa mission. Mais lorsque Dieu eut honoré

Muhammad de sa mission prophétique, Khadîja et ses filles crurent en lui et témoignèrent que son message était authentique. Quant à Abû-l-'Âç, il resta dans le paganisme.

D'autre part, Muhammad avait donné en mariage sa fille Ruqayya à 'Utba ibn Abû Lahab et sa fille Umm Kulthûm à 'Utayba ibn Abû Lahab. Mais, lorsqu'il reçut sa mission, qu'il en parla aux Quraych et qu'il montra de l'hostilité à leurs divinités, les Quraych se dirent : « Nous avons épousé les filles de Muhammad et l'avons débarrassé de leur souci. Rendons-les lui : elles lui donneront de l'occupation et nous serons tranquilles. » Ils allèrent trouver Abû-l-'Âç et lui dirent :

– Répudie ta femme et nous te donnerons en épouse la femme des Quraych que tu veux.

– Non, assurément, je ne quitterai pas ma femme et je ne l'échangerai pas contre une autre femme quelle qu'elle soit.

Le Prophète ne tarissait en effet pas d'éloges à l'égard de son gendre. Puis ils allèrent trouver 'Utba ibn Abû Lahab et lui firent la même proposition. « Si vous me donnez la fille d'Abân ibn Sa'îd ou celle de Sa'îd ibn al-'Âç, j'accepte. » Ils lui firent épouser cette dernière et il répudia Ruqayya, avec laquelle il n'avait pas consommé le mariage. Dieu libéra ainsi la jeune Ruqayya de ses mains pour sa propre honte et pour l'honneur de la fille du Prophète, qui épousa, après lui, 'Uthmân ibn 'Affân (*le futur troisième calife*).

Le Prophète à La Mecque n'avait pas la liberté d'agir : il ne pouvait ni lier ni délier. L'islam avait en effet séparé Zaynab, sa fille, d'Abû-l-'Âç, qui avait refusé de se convertir, et le Prophète ne pouvait pas séparer les deux époux. Zaynab vécut donc à La Mecque avec son mari païen. Or Abû-l-'Âç avait accompagné les Quraych à la bataille de Badr. Il fut fait prisonnier et retenu dans la maison du Prophète. 'Â'icha racontait : lorsque les Mecquois envoyèrent des rançons pour racheter leurs prisonniers, Zaynab, la fille du Prophète, envoya, en même temps que la rançon de son mari, un collier que lui avait offert Khadîja en cadeau de mariage. Ayant vu le collier de Khadîja, le Prophète en fut très ému :

– Si vous jugez possible, demanda-t-il à ses compagnons, de libérer son prisonnier et de rendre à ma fille son argent et son collier, faites-le.

– Bien sûr, Envoyé de Dieu.

Ils renvoyèrent à La Mecque Abû-l-'Âç, avec l'argent et le collier de Zaynab. Le Prophète avait-il exigé d'Abû-l-'Âç de laisser Zaynab venir à Médine ou Abû-l-'Âç lui avait-il spontanément promis de le faire ? Ni l'un ni l'autre n'en ont rien dit. Toujours est-il que lorsqu'Abû-l-'Âç fut libéré et qu'il repartit pour La Mecque, le Prophète envoya vers La Mecque Zayd ibn Hâritha et un homme des Ançâr : « Vous irez à Ya'jah, tout près de La Mecque, et vous y attendrez le passage de Zaynab. Puis vous l'accompagnerez jusque chez moi. » Les deux hommes partirent. C'était un mois ou deux après Badr.

Dès son arrivée à La Mecque, Abû-l-'Âç ordonna à Zaynab de rejoindre son père à Médine. Zaynab racontait : pendant que je faisais les préparatifs du départ, Hind, fille de 'Utba, me dit en passant :

– Fille de Muhammad, j'ai appris que tu voulais rejoindre ton père.

– Non, non, je ne le veux pas.

– Cousine, me dit-elle, n'hésite pas à le faire. Si tu as besoin de quelque chose d'utile pour ton voyage, si tu as besoin de quelque argent pour parvenir chez ton père, j'ai tout ce qu'il te faut. N'aie pas honte de me le dire. Les femmes gardent entre elles des choses que les hommes ne se disent pas.

– Non, non, je n'en ferai rien.

Zaynab poursuivait : elle était manifestement sincère, mais j'avais quelque appréhension à la croire et je faisais mes préparatifs en secret.

Lorsque Zaynab eut achevé ses préparatifs de voyage, son beau-frère Kinâna ibn ar-Rabî' lui amena un chameau sur lequel elle monta. Lui, armé de son arc et de son carquois, conduisit le chameau en plein jour vers Médine. Les Mecquois en parlèrent et se précipitèrent pour intercepter Zaynab. Ce fut à Dhû Tuwa qu'on la rejoignit. Le premier arrivé fut Habbâr ibn al-Aswad. Il la menaça de la pointe de sa lance alors qu'elle était dans son palanquin. Comme elle était enceinte, elle avorta sur le coup. Furieux, son beau-frère mit genou à terre, sortit les flèches du carquois et menaça : « Celui qui s'approche, je le jure, je lui logerai une flèche dans le cœur. » Ils décrochèrent les uns après les autres et s'en retournèrent à La Mecque.

Ayant appris la chose, Abû Sufyân, à la tête de quelques notables des Quraych, vint trouver Kinâna et lui dit : « Ami, débande ton arc, nous

voulons te parler. » Il baissa son arc. Abû Sufyân s'approcha de lui et lui dit : « Tu as eu tort d'emmener cette femme au vu et au su de tout le monde. Tu connais le désastre et le malheur que nous a infligés Muhammad. Les gens, en te voyant emmener publiquement sa fille, risquent de croire que nous avons été totalement humiliés et affaiblis. Nous n'avons aucun intérêt, aucune vengeance à prendre de Muhammad en retenant cette femme loin de son père. Crois-moi, ramène-la chez elle. Et, lorsque ce tumulte aura cessé, lorsque les gens seront satisfaits d'avoir fait revenir la fille de Muhammad, tu l'emmèneras discrètement à son père. » Kinâna accepta. Zaynab attendit quelques nuits, le temps que les protestations se calment. Puis Kinâna la sortit de nuit et la confia à Zayd ibn Hâritha et à son compagnon qui avaient été envoyés par le Prophète pour lui ramener Zaynab.

Le Prophète, ayant appris l'inconduite de Habbâr, lui envoya quelques-uns de ses compagnons : « Si vous mettez la main sur ce Habbâr ibn al-Aswad, leur dit-il, brûlez-le sur un bûcher. » Le lendemain, se ravisant, le Prophète leur envoya dire : « Je vous avais ordonné de brûler Habbâr. Puis j'ai pensé que le supplice du feu, Dieu seul pouvait l'ordonner. Si vous arrivez à le saisir, tranchez-lui simplement la tête. »

Conversion d'Abû-l-'Âç Sîra, *I, 657-660)*

Abû-l-'Âç resta donc à La Mecque et Zaynab demeura chez son père, ainsi séparés par l'islam. Un jour, peu avant la conquête de La Mecque par le Prophète, Abû-l-'Âç, qui jouissait d'un grand crédit, conduisit vers la Syrie une caravane chargée de marchandises pour son compte et pour le compte de quelques commerçants des Quraych. À son retour de Syrie, sa caravane fut interceptée par les hommes du Prophète. Ils prirent la caravane avec tous ses biens et revinrent à Médine, chargés de butin. Mais Abû-l-'Âç réussit à leur échapper. Le jour même de leur retour, Abû-l-'Âç, sous le couvert de la nuit, se glissa chez Zaynab, fille du Prophète, et lui demanda le droit d'asile. Elle le lui accorda. Il venait solliciter la restitution de ses biens.

Le lendemain, le Prophète sortit pour la prière du matin. Lorsqu'il dit : « Allah est le plus grand », les musulmans crièrent avec lui : « Allah est le plus grand. » À cet instant, du rang des femmes, Zaynab cria :

« Sachez, musulmans, que j'ai accordé le droit d'asile à Abû-l-'Âç, mon mari. » Dès qu'il eut terminé sa prière avec le salut d'usage, le Prophète s'approcha des gens et leur demanda :

– Avez-vous entendu ce que j'ai entendu ?

– Oui, nous l'avons entendu.

– Je n'en savais rien, je le jure, avant de l'avoir entendu, comme vous.

Il s'en revint chez lui et alla dire à sa fille : « Traite-le, ma fille, avec dignité, mais ne le laisse pas te toucher. Tu lui es interdite. »

Puis le Prophète fit venir les hommes qui avaient pris comme butin les biens d'Abû-l-'Âç et leur dit :

– Cet homme est un de mes proches, comme vous le savez. Si vous jugez bon de lui rendre ce que vous lui avez pris, j'apprécierai ce geste. Si vous ne le faites pas, c'est votre droit : Dieu vous l'a donné comme butin.

– Envoyé de Dieu, nous lui rendrons son bien.

Ils lui rendirent intégralement tous ses biens, jusqu'à l'outre, la cuvette et le seau à eau. Abû-l-'Âç rapporta tout cela à La Mecque et restitua leurs biens aux commerçants qui l'avaient chargé de leurs marchandises. Il rendit également aux gens des Quraych les dépôts qu'ils lui avaient confiés. Puis il demanda :

– Quelqu'un a-t-il encore quelque bien chez moi ?

– Non, répondirent-ils. Tu as été honnête et généreux. Dieu te fasse du bien.

– Maintenant, je témoigne qu'il n'y a de dieu que Dieu et que Muhammad est son serviteur et son Envoyé. Je n'ai pas déclaré ma conversion à Médine : vous auriez peut-être pensé que je voulais vous prendre votre argent. Maintenant que Dieu vous a rendu tous vos biens et que ma conscience est libérée, je me convertis à l'islam.

Il s'en alla et retourna à Médine auprès de l'Envoyé de Dieu, qui lui redonna sa fille Zaynab en mariage.

Conversion de 'Umayr ibn Wahb Sîra, *I, 661-663)*

Le fils de 'Umayr ibn Wahb se trouvait parmi les prisonniers. Un jour que 'Umayr et Çafwân ibn Umayya, peu après le désastre de Badr, étaient assis dans le sanctuaire de La Mecque, ils évoquèrent le malheur de ceux qui avaient été jetés dans la fosse commune. 'Umayr était connu à La Mecque pour sa méchanceté et pour tout le mal qu'il faisait au Prophète et à ses compagnons.

– Après ce scandale des malheureux de la fosse commune, dit Çafwân, la vie, en vérité, n'a plus aucun attrait.

– Tu as raison, assurément, répondit 'Umayr. Si je n'avais pas cette dette à laquelle je ne puis me dérober, si je n'avais pas cette charge de famille, dont je suis le seul soutien, je serais allé tout droit tuer Muhammad. La raison en est que mon fils est prisonnier entre leurs mains.

– Je me charge de ta dette, l'encouragea Çafwân ; ta famille et la mienne je m'en occuperai tant que je resterai en vie.

– Garde cela pour toi, dit 'Umayr.

– Je le garderai.

'Umayr fit affûter son sabre, le fit couvrir d'une couche de poison et partit pour Médine. Il alla tout droit vers la mosquée et, le sabre en bandoulière, il fit agenouiller son chameau devant la porte de la mosquée. Là, 'Umar et quelques autres musulmans étaient assis et parlaient, entre autres choses, de la bataille de Badr. Dès que 'Umar le vit descendre avec son sabre, il dit : « Ce chien de 'Umayr ! Cet ennemi de Dieu n'a pu venir ici qu'avec de mauvaises intentions. C'est lui qui a jeté la discorde entre nous ; c'est lui qui, avant la bataille de Badr, a révélé à l'ennemi le nombre de nos combattants. » Puis il se précipita chez le Prophète et lui dit :

– Envoyé de Dieu, voici 'Umayr ibn Wahb venu te voir, le sabre en bandoulière.

– Fais-le entrer, répondit le Prophète.

'Umar dit à ses compagnons de se méfier de cet individu méchant et sans parole. Il leur demanda d'entrer chez le Prophète pour assister à l'entrevue. Puis il s'approcha de 'Umayr, lui serra le cou avec la bandoulière de son sabre et le fit entrer auprès du Prophète. Ce dernier ordonna à 'Umar de le lâcher et dit à 'Umayr :

– Approche.

– *Bonjour*, dit-il au Prophète, en s'approchant (c'était la formule de salutation avant l'islam).

– Dieu nous a fait l'honneur d'une formule meilleure que la tienne, 'Umayr. Nous disons : « Paix sur vous. » C'est la formule de salutation des habitants du Paradis.

– C'est vrai, Muhammad. Je ne l'ai entendue que récemment.

– Qu'est-ce qui t'amène ici, 'Umayr ?

– Je suis venu pour ce malheureux prisonnier que vous retenez chez vous. Traitez-le avec indulgence.

– Et quel est ce sabre que tu as au cou ?

– Dieu maudisse les sabres ! Ils ne nous ont rien épargné.

– Dis-moi la vérité, 'Umayr. Pourquoi es-tu venu ici ?

– Je ne suis venu que pour mon fils.

– Dis plutôt que tu étais assis avec Çafwân dans le sanctuaire de La Mecque et que vous avez parlé du sort des hommes jetés dans la fosse commune à Badr. Avoue que, hormis ta dette importante et ta charge de famille, tu te disais prêt à aller tuer Muhammad. Dis, enfin, que Çafwân s'est chargé de ta dette et de ta famille et que tu n'es venu ici que pour me tuer, pour le compte de Çafwân. Mais, en fait, Dieu ne te laissera pas m'atteindre.

– Je témoigne, dit 'Umayr, que tu es l'Envoyé de Dieu. Nous te traitions de menteur lorsque tu nous parlais de Dieu et de la révélation qu'il faisait descendre sur toi. Mais personne n'était présent lorsque j'ai conclu l'accord avec Çafwân. Dieu seul, j'en suis sûr, a pu te le révéler. Je rends grâce à Dieu qui m'a guidé vers l'islam.

'Umayr déclara publiquement sa foi. Le Prophète dit à ses compagnons : « Enseignez l'islam à votre frère et apprenez-lui le Coran » et il leur ordonna de libérer son fils. Dès que Çafwân eut envoyé 'Umayr tuer Muhammad, il dit aux Quraych : « Attendez-vous d'ici quelques jours à une nouvelle importante, à une bonne nouvelle qui vous fera oublier le désastre de Badr. » Par la suite, le Prophète autorisa 'Umayr à rentrer à La Mecque. Il y prêcha l'islam et se montra très dur avec ses contradicteurs. Beaucoup de Mecquois se convertirent grâce à lui.

L'EXPÉDITION CONTRE LES BANÛ SULAYM À KUDR (*SÎRA*, II,43-44)

Le Prophète rentra de l'expédition de Badr à la fin du mois de ramadân ou en chawwâl. Il ne resta à Médine que sept nuits avant de repartir personnellement en expédition contre les Banû Sulaym. Il parvint à l'un de leurs points d'eau appelé Kudr et y établit son camp pendant trois nuits. Puis il s'en revint sans subir aucun dommage. Il demeura à Médine les mois de chawwâl et de dhû-l-qi'da.

L'EXPÉDITION DU *SAWÎQ* (GRUAU) (*SÎRA*, II, 44-46)

Revenu à La Mecque avec les hommes qui avaient échappé à la défaite de Badr, Abû Sufyân jura de ne pas toucher une femme avant d'avoir monté une razzia contre Muhammad. En vue d'accomplir son vœu, il partit de La Mecque à la tête de deux cents méharistes et prit la route qui traverse Najd. Il s'arrêta au pied d'une montagne, à une distance d'à peu près un relais de poste de Médine. La nuit, il alla chez la tribu juive des Banû Nadîr et frappa à la porte de Sallâm ibn Michkam, alors chef et trésorier de cette tribu ; on le fit entrer, on lui offrit à manger et à boire et on lui donna quelques renseignements sur les gens. La nuit même, il revint à son camp et, le lendemain, il envoya quelques hommes à Médine. Ceux-ci entrèrent dans le quartier appelé 'Urayd, mirent le feu à la palmeraie qui s'y trouvait et, avant de s'enfuir, tuèrent deux hommes des Ançâr qui y travaillaient. Le Prophète en fut alerté et sortit à leur poursuite. Mais il ne réussit pas à les rattraper. Pour faciliter leur fuite, les hommes d'Abû Sufyân avaient allégé leur chargement et abandonné sur le terrain des sacs de provisions. Cette expédition prit le nom de *Sawîq* (gruau), car un grand nombre de ces sacs rapportés comme butin, contenaient du gruau. Sur le chemin du retour, les compagnons du Prophète lui demandèrent :

– Envoyé de Dieu, est-ce que cette sortie compte pour nous comme une *expédition*[8] ?

– Bien sûr, répondit le Prophète.

LES DEUX EXPÉDITIONS DE DHÛ AMAR ET DE BAHRÂN (*S*ÎRA, II, 46)

À son retour de l'expédition du *Sawîq*, le Prophète termina à Médine le mois de dhû-l-hijja. Puis il partit dans le Najd, contre les Ghatafân. Il y demeura à peu près tout le mois de çafar et s'en retourna à Médine sans subir aucun mal. Ce fut l'expédition de Dhû Amar. Il séjourna à Médine le mois de rabî' awwal puis il partit contre les Quraych. Il prit dans le Hijâz le chemin d'Aden vers le sud et s'arrêta à Bahrân. Il y resta deux mois et s'en retourna à Médine sans subir aucun mal.

1 *Hijra*, nom d'action du verbe *hajara* qui veut dire s'éloigner, quitter un endroit ou abandonner une personne, volontairement ou non. C'est la racine qui, aujourd'hui, correspond à la notion d'*émigration*. L'Hégire du Prophète eut lieu le 15 juillet 622. L'ère musulmane, à base lunaire, commence à cette date.

2 Abû Umâma était un notable médinois qui avait discrètement rencontré le Prophète en 620 à Mina, à deux lieues de La Mecque, et s'y était converti à l'islam.

3 *Les Hypocrites*, hommes et femmes (*munâfiqûn* et *munâfiqât*) une trentaine de fois stigmatisés dans le Coran, désignent les personnes qui se sont converties à l'islam en apparence seulement et par intérêt.

4 Les chrétiens de l'époque du Prophète étaient très divisés. À côté des orthodoxes, tenants de la foi apostolique définie dans les conciles œcuméniques, il y avait une multitude d'hérésies. Najrân, ville florissante du Yémen, était le siège d'un évêché et comptait une importante communauté chrétienne. Les Melkites de Najrân suivaient apparemment la foi orthodoxe du Basileus (*malik, roi*) de Constantinople.

5 Badr, localité au sud-ouest de Médine, à une nuit de marche de la côte, lieu de passage régulier des caravanes entre La Mecque et la Syrie.

6 À la mort du Prophète, un bon nombre de tribus arabes se sont senties dégagées de leur engagement envers le prophète de l'islam. Elles sont retournées (*irtadda*) à leur ancienne religion. Le premier calife, Abû Bakr, les ramena de force à l'islam (*radda*). Le substantif verbal *ridda* désigne couramment plutôt la guerre menée par Abû Bakr. Mais le sens d'abandon de l'islam n'est pas à exclure.

7 Badr, le nom de cette localité où fut gagnée la première grande bataille de l'islam, désigne en arabe *la pleine lune*, qui est pour les Arabes un modèle de beauté éclatante. Ils disent : « *Beau ou belle comme la pleine lune* » et donnent ce prénom à leurs enfants : *Badr, Badr-ad-Dine.*

8 Les termes arabes, *ghazw*, *ghazwa*, pluriel : *maghâzi* sont les noms d'action de la racine *GHAZAWA* qui désigne une attaque rapide et violente contre une tribu ou une caravane pour leur prendre leurs biens. On a transcrit ce coup de main en français par *razzia* ou *rezzou*, quelque peu péjoratifs. Dans le cas précis du Prophète, les *ghazwa*, *maghâzi* ont d'autres motivations : elles constituent un aspect du *jihâd*, ce qui explique le mérite que les musulmans y attachent et le décompte qu'ils en font.

CHAPITRE V

Le *jihâd* contre les juifs de Médine et de Khaybar

Dieu a fait descendre de leurs forteresses

ceux des gens du Livre ralliés aux factions.

Il a jeté l'effroi dans leurs cœurs.

Vous avez alors tué une partie d'entre eux

et vous avez réduit les autres en captivité.

Il vous a donné en héritage

leur pays, leurs habitations, leurs biens

et une terre que vos pieds n'ont jamais foulée. (Coran, 33, 26-27.)

HISTOIRE DES JUIFS DES BANÛ QAYNUQÂ' (*SÎRA*, II, 47-50)

Entre les expéditions musulmanes eut lieu l'affaire des Banû Qaynuqâ'. Le Prophète les réunit dans leur marché et leur dit :

– Vous les juifs, craignez que Dieu ne vous fasse subir le même sort que celui des Quraych. Convertissez-vous : vous savez maintenant que je suis un prophète envoyé de Dieu. Cela est écrit dans votre Livre.

– Tu penses que nous sommes comme les Quraych ! Détrompe-toi. Tu as eu en face de toi des gens qui ne savaient pas faire la guerre et tu as remporté sur eux une victoire facile. Si un jour nous avons à te livrer une guerre, tu verras qui sont les vrais hommes.

Les Banû Qaynuqâ' avaient été les premiers juifs à rompre l'accord conclu entre eux et Muhammad. Cela s'est passé de la façon suivante :

une femme arabe avait apporté ses produits au marché des Banû Qaynuqâ'. Elle les vendit et s'attarda devant la boutique d'un bijoutier. Les hommes la poussèrent à se dévoiler le visage, mais elle refusa. Le bijoutier prit alors les pans de sa robe et les noua dans son dos. Lorsqu'elle se leva, les hommes virent sa nudité et se moquèrent d'elle. Elle poussa un cri de détresse et un musulman bondit sur le bijoutier juif et le tua. Les juifs s'ameutèrent contre le musulman et le tuèrent. La famille de ce dernier appela à grands cris les musulmans contre les juifs. Les musulmans en devinrent furieux et c'est ainsi que les hostilités commencèrent entre les musulmans et les Banû Qaynuqâ'.

Le Prophète les assiégea durant quinze nuits, jusqu'à leur reddition. Leur chef, Abdallah ibn Ubayy, se présenta au Prophète et lui demanda : « Muhammad, épargne mes hommes. » Mais le Prophète tarda à donner une réponse. « Épargne mes hommes, demanda-t-il à nouveau. » À nouveau, le Prophète se détourna de lui. Abdallah saisit alors le Prophète par la poche de sa cuirasse :

– Lâche-moi, malheureux, lâche-moi, cria le Prophète en colère.

– Non, je ne te lâcherai pas jusqu'à ce que tu me promettes de bien traiter mes hommes, trois cents hommes en cuirasse et quatre cents sans cuirasse. Ils m'ont toujours défendu contre les ennemis de toute couleur, qu'ils fussent noirs ou blancs. Et toi, tu les faucherais en une matinée ! J'ai l'habitude, assurément, de craindre les retournements de situation.

– Ils sont à toi, concéda le Prophète.

EXPÉDITION DE ZAYD IBN HÂRITHA À L'OASIS DE QARADA (*SÎRA*, II, 50-51)

Les Quraych, craignant, après le désastre de Badr, de reprendre leur chemin habituel vers la Syrie, quelques-uns de leurs marchands, dont Abû Sufyân, décidèrent de mener leur caravane, chargée de beaucoup d'objets en argent, sur la route de l'Irak et engagèrent à cet effet un guide des Banû Bakr. Le Prophète envoya contre eux Zayd ibn Hâritha (*son fils adoptif*), qui les intercepta sur un point d'eau dans le Najd appelé Qarada. Zayd mit la main sur les bêtes et sur leur chargement, mais les hommes réussirent à lui échapper. Il rapporta son butin au Prophète.

L'EXÉCUTION DE KA'B IBN AL-ACHRAF (*SÎRA*, II, 51-58)

Après la bataille de Badr, les habitants de Médine apprirent le nom des Quraychites qui y avaient péri. Émthe par cette hécatombe, le poète juif Ka'b ibn al-Achraf, dont la mère appartenait aux Banû Nadîr, clama son indignation : « Ce n'est pas juste ! Est-il possible que Muhammad ait tué tous ces hommes ! Ce sont les chefs des Quraych, les rois du monde ! Si cela est vrai, je le jure, être sous terre vaudra mieux que vivre dans la honte. »

S'étant fait confirmer l'information, l'ennemi de Dieu partit de Médine pour La Mecque et s'y mit à exhorter les gens contre Muhammad et à composer des poèmes panégyriques pour se lamenter sur le sort des hommes jetés dans la fosse commune à Badr. Il revint ensuite à Médine et composa des poèmes d'amour compromettants pour les femmes musulmanes. Le Prophète dit alors à ses compagnons :

– Qui me débarrassera d'Ibn al-Achraf ?

– Je m'en charge pour toi, Envoyé de Dieu, je le tuerai, lui répondit Muhammad ibn Maslama.

– Fais-le, si tu peux.

Ibn Maslama rentra chez lui. Pendant trois jours, il ne put manger ni boire. Il prenait juste le nécessaire pour ne pas mourir. On rapporta la chose au Prophète, qui convoqua Ibn Maslama :

– Pourquoi, lui demanda-t-il, as-tu cessé de manger et de boire normalement ?

– Envoyé de Dieu, répondit-il, je t'ai fait une promesse et je ne sais si je pourrai la tenir.

– Pour accomplir ta promesse, il te suffit de tenter la chose.

Ibn Maslama et quelques-uns de ses amis se jurèrent de tuer Ka'b. Ils envoyèrent chez lui son frère de lait, un poète appelé Silkân ibn Salâma. Silkân alla le trouver. Ils bavardèrent ensemble et se récitèrent des poèmes un bon moment, puis Silkân lui dit :

– Dis, Ka'b, je suis venu chez toi pour te demander une chose. Garde cela pour toi.

– Je le ferai.

– L'arrivée de cet homme chez nous a été pour nous un grand fléau. Tous les Arabes se sont tournés contre nous et leurs flèches nous ont pris pour unique cible. Ils nous ont coupé les routes : nous ne pouvons plus trouver de quoi nourrir nos familles et nous avons perdu patience.

– Je suis Ibn al-Achraf. Ne t'ai-je pas souvent décrit ce qui allait arriver ?

– Je voudrais que tu nous vendes de quoi nourrir nos familles. Nous gagerons chez toi ce que tu voudras.

– Vous me laisseriez vos enfants en otage.

– Malheureux, tu veux nous plonger dans le déshonneur ? J'ai d'autres amis qui pensent comme moi. Je vais te les amener. Tu leur vendras bien de quoi manger. Comme gages, nous laisserons chez toi des armes et des cuirasses en grand nombre.

– J'accepte de prendre comme gages des armes et des cuirasses.

Silkân revint auprès de ses amis : il leur raconta sa visite et leur demanda d'aller voir Ka'b avec des armes. Les hommes d'Ibn Maslama se réunirent d'abord chez le Prophète, qui les accompagna un bout de chemin et leur indiqua la direction de la maison de Ka'b : « Partez, leur dit-il, au nom de Dieu. Que Dieu vous aide. » Puis il revint chez lui. C'était une nuit de pleine lune. Les hommes partirent et, lorsqu'ils parvinrent à la maison fortifiée de Ka'b, Silkân l'appela à haute voix. Ka'b, récemment marié, était au lit avec sa femme. Il bondit du lit avec sa couverture. Sa femme saisit un bout de la couverture et dit à son mari :

– Tu es un homme en guerre et les hommes en guerre ne sortent pas à cette heure-ci.

– C'est Silkân, mon frère de lait. S'il m'avait trouvé endormi, il ne m'aurait pas réveillé.

– J'ai senti à sa voix qu'il te voulait du mal.

– Même s'il est provoqué par un coup de lance, l'homme noble se doit d'y répondre.

Ka'b descendit. Ibn Maslama et ses compagnons devisèrent avec lui un bon moment de choses et d'autres puis ils lui demandèrent :

– Ne voudrais-tu pas te promener avec nous jusqu'au bout de la ville ?

– Si vous le voulez.

Ils sortirent donc la nuit en promenade. Ils marchèrent quelque temps, puis Silkân caressa de sa main les cheveux de Ka'b et la sentit : « Je n'ai jamais connu un parfum aussi bon que le tien cette nuit, s'exclama-t-il. » Au cours de la promenade, il répéta le même geste et les mêmes paroles à plusieurs reprises : le poète se promenait tout détendu. Brusquement Silkân saisit les mèches de Ka'b et dit à ses compagnons : « Frappez maintenant cet ennemi de Dieu. » Leurs sabres s'abattirent tous ensemble sur la tête de Ka'b, mais les sabres se heurtèrent sans atteindre leur but.

Ibn Maslama poursuivait : Ka'b poussa des cris si forts que tous les fortins autour de nous s'éclairèrent. Voyant que nos sabres ne servaient pas à grand-chose, je me souvins que j'avais à la taille un poignard effilé. Je le lui plongeai dans le ventre et l'y enfonçai de tout mon poids : le stylet ressortit de son bas-ventre et l'ennemi de Dieu s'écroula.

L'un de nos sabres avait blessé à la tête l'un de nos compagnons : son sang coulait. Nous l'attendîmes un moment et, las d'attendre, nous nous sauvâmes. Il nous rejoignit quand même en suivant nos pas. Nous le portâmes et le ramenâmes chez le Prophète, vers la fin de la nuit. Il était en train de prier et il sortit à notre arrivée. Nous lui annonçâmes la mort de l'ennemi de Dieu. Le Prophète cracha sur la plaie de notre compagnon, qui put repartir tout seul chez lui. Et nous revînmes dans nos foyers. Le lendemain, en apprenant la mort de Ka'b ibn al-Achraf, les juifs furent pris de peur et chacun se mit à craindre pour sa vie.

EXÉCUTION DES BANÛ QURAYDHA (*SÎRA*, II, 58-60)

Le Prophète recommanda à ses compagnons : « Tout juif qui vous tombe sous la main, tuez-le. » Ainsi, lorsque le Prophète l'emporta sur les juifs des Banû Quraydha, il prit près de quatre cents prisonniers et donna l'ordre de leur trancher la gorge. Les Khazraj se livrèrent à cette tâche avec plaisir. La joie se lisait sur leur visage, alors que les Aws gardaient le visage fermé. C'est que les juifs s'étaient alliés avec les Aws contre les Khazraj. Le Prophète, s'étant souvenu de ce pacte, livra les derniers juifs aux Aws. Mais il n'en restait que douze. Il donna à tuer un juif pour deux hommes des Aws et leur dit : « L'un frappera et le second achèvera. » Parmi ces juifs, il restait Ka'b ibn Yahûdha. C'était l'un des chefs des Banû Quraydha. Le Prophète le livra à Muhayyiça ibn Mas'ûd et à Abû

Burda : « Que Muhayyiça le frappe et qu'Abû Burda l'achève, leur ordonna-t-il. » Muhayyiça lui donna un coup de sabre qui n'eut pas grand effet et Abû Burda l'acheva. Par la suite, Huwayyiça, qui n'était pas musulman, demanda à son frère :

– C'est toi qui as tué Ka'b ibn Yahûdha ?

– Oui, c'est moi.

– Tu vas donc t'engraisser de la fortune de cet homme ! Tu n'es qu'un vil individu !

– J'ai reçu l'ordre de le tuer de quelqu'un à qui j'obéirais même s'il m'ordonnait de te tuer toi-même.

Huwayyiça fut étonné de la réplique de son frère et s'en alla, choqué. On raconte qu'il se réveillait la nuit en sursaut, obsédé qu'il était par la réponse de son frère. Il se réveilla un matin et dit : « Ça, c'est une religion ! » Il alla trouver le Prophète et se convertit à l'islam.

EXPÉDITION D'UHUD (MARS *625)* (*S*ÎRA, II, 60-168)

Après la défaite des Quraych à Badr, quelques notables de La Mecque parmi ceux qui avaient perdu à Badr leur père, leurs fils ou leurs frères allèrent chez Abû Sufyân et lui dirent : « Muhammad nous a déclaré la guerre et a tué les meilleurs parmi nous. Nous venons réclamer ton aide pour le combattre et, nous l'espérons, venger nos morts. » C'est ainsi que les Quraych décidèrent de mobiliser leurs alliés et de lancer une attaque d'envergure contre le Prophète.

Abû Sufyân, leur chef, sortit à la tête des Quraych au complet, des étrangers qui vivaient à La Mecque et des tribus arabes alliées, comme les Kinâna et les Arabes de Tihâma. Ils emmenèrent même avec eux leurs femmes à dos de chameau, décidés à se battre jusqu'au bout pour défendre leur honneur. L'armée d'Abû Sufyân parvint tout près de Médine et établit son camp sur le versant de la vallée, face à la ville.

Le Prophète consulte ses compagnons sur la stratégie à adopter Sîra*, II, 63-64)*

Ayant appris cette nouvelle, le Prophète eut un songe, qu'il raconta à ses compagnons : « J'ai vu égorger des bœufs qui m'appartenaient et j'ai vu une brèche dans le tranchant de mon sabre. Ce songe, je l'interprète ainsi : les bœufs qu'on égorge sont des hommes parmi mes compagnons qui sont tués ; la brèche dans mon sabre, c'est un homme de ma famille qui est tué. Si vous pensez qu'il vaut mieux rester à Médine et laisser les Quraych là où ils sont, de deux choses l'une : ou ils demeurent sur place et leur situation est très mauvaise ou ils nous attaquent dans notre ville et nous nous y défendrons. »

Abdallah ibn Ubayy était de l'avis du Prophète et préférait ne pas prendre l'initiative de l'attaque. D'autres musulmans, qui n'avaient pas pris part à la bataille de Badr, lui dirent : « Envoyé de Dieu, attaquons nos ennemis ; il ne faut pas qu'ils pensent que nous avons peur d'eux ou que nous sommes des lâches. » Ibn Ubayy répliqua : « Envoyé de Dieu, restons à Médine, ne les attaquons pas. Jamais, en effet, nous n'avons attaqué un ennemi sans être battus ; au contraire, toutes les fois que nous sommes restés sur la défensive, nous l'avons emporté sur l'assaillant. Envoyé de Dieu, laisse-les là où ils sont. S'ils y restent, ils seront enfermés dans le pire des pièges ; s'ils nous attaquent, nos hommes les combattront face à face, nos femmes et nos enfants leur lanceront des pierres du haut des terrasses. Enfin, s'ils lèvent le camp pour revenir chez eux, ils reviendront déçus, comme ils étaient venus. » Ceux qui étaient partisans de l'attaque insistèrent tellement auprès du Prophète qu'il rentra chez lui, endossa sa cuirasse et alla vers ses compagnons.

– Envoyé de Dieu, lui dirent-ils, nous avions l'air de te forcer la main. Mais ce n'était pas notre intention. Si tu le veux, reste ici, avec la bénédiction de Dieu.

– Il ne sied pas à un prophète, une fois vêtu de sa cuirasse, de la déposer avant de s'être battu.

Le Prophète sort à l'attaque des Quraych Sîra*, II, 65-66)*

Le Prophète sortit de Médine à la tête de mille hommes. À mi-chemin entre Médine et Uhud, Ibn Ubayy se rebella et dit à sa troupe : « Muhammad ne m'a pas écouté ! Je ne vois pas pourquoi nous irions nous faire tuer. » Et il rebroussa chemin avec ses hommes, des hommes

de doute et de mensonge, à peu près le tiers de l'armée du Prophète. Abdallah ibn Harâm les suivit en leur criant :

– Au nom de Dieu, je vous en conjure, ne lâchez pas votre peuple et votre Prophète en face de l'ennemi.

– Si nous étions sûrs que vous alliez livrer bataille, nous ne vous aurions pas quittés. Mais nous pensons qu'il n'y aura pas de combat.

– Que Dieu vous emporte très loin, ennemis de Dieu, leur lança-t-il, après avoir perdu l'espoir de les ramener. Avec l'aide de Dieu, le Prophète n'aura pas besoin de vous.

– Envoyé de Dieu, lui proposèrent les Ançâr, nous pourrions faire appel à nos alliés juifs.

– Non, répondit-il, nous n'avons pas besoin d'eux.

Puis le Prophète demanda à ses compagnons :

– Qui saurait nous conduire tout près de l'ennemi, sans qu'il nous voie ?

– Je m'en charge, lui dit Abû Khaythama.

Ce dernier fit passer l'armée du Prophète par les terres des Banû Hâritha, au milieu de leurs cultures. Les musulmans entrèrent ainsi dans la propriété de Mirba' ibn Qaydhi ; c'était un homme aveugle, très peu digne de foi. Lorsqu'il entendit la voix du Prophète et celle de ses compagnons, il se leva et se mit à leur jeter de la terre au visage. « Même si tu es envoyé par Dieu, disait-il, je ne te permets pas d'entrer dans mon enclos. » Il prit encore une poignée de terre et dit au Prophète : « Si j'étais certain de ne toucher que toi, Muhammad, je t'aurais lancé cette poignée à la figure. » Les compagnons du Prophète se jetèrent sur lui pour le tuer. « Non, non, ne le tuez pas, leur cria le Prophète. Cet homme est à la fois aveugle de corps et de cœur. » Cependant, Sa'd ibn Zayd avait eu le temps, avant l'interdiction du Prophète, de le frapper à la tête avec son arc et de le blesser.

Le Prophète parvint ainsi à proximité d'Uhud et y établit son camp. Il interdit à ses hommes de livrer bataille avant d'en avoir reçu l'ordre. Les Quraych avaient laissé paître leurs chameaux et leurs chevaux dans les plantations des musulmans. L'un des Ançâr, mécontent, dit au Prophète : « Nos champs sont ainsi saccagés et tu nous interdis de nous battre ! »

Puis le Prophète mit son armée, près de sept cents hommes, en position de combat. Il plaça Abdallah ibn Jubayr à la tête des archers, qui comptaient une cinquantaine d'hommes. Le Prophète avait renvoyé à Médine tous les jeunes gens de quinze ans, qui étaient sortis pour combattre avec lui. Il n'en autorisa que deux à participer au combat, parce qu'ils étaient archers. Il donna comme ordre au chef des archers : « Repousse les cavaliers avec les flèches et ne les laisse pas nous attaquer de dos. Quelle que soit la tournure de la bataille, ne bouge pas de ta position. » Il confia l'étendard à Muç'ib ibn 'Umayr. Le mot de ralliement des musulmans à la bataille d'Uhud était : *tue, tue.*

De leur côté, les Quraych, qui étaient trois mille, se mirent en rang de bataille. La cavalerie, qui comptait deux cents chevaux, fut placée sur les deux ailes : à droite, Khâlid ibn al-Walîd (*avec sa cavalerie, futur héros de la conquête arabe*) et à gauche, 'Ikrima fils d'Abû Jahl. Abû Sufyân, qui dirigeait la bataille, dit aux Banû 'Abd ad-Dâr, qui portaient l'étendard, pour les stimuler au combat :

– Vous avez porté notre étendard à la bataille de Badr et vous avez vu l'étendue de notre désastre. Maintenant, faites honneur à l'étendard ou bien laissez-nous cet honneur.

– Nous, te laisser notre étendard ! répliquèrent-ils tout excités. Tu verras demain comment nous combattrons.

Histoire d'Abû Dujâna Sîra*, II, 66-69)*

Le Prophète dit à ses compagnons : « Qui parmi vous m'achèterait mon sabre ? » Des hommes se levèrent pour le faire, mais il le leur refusa. Abû Dujâna se leva enfin et demanda :

– Quel est son prix ?

– Son prix, c'est que tu abattes autant d'ennemis qu'il le faut pour que le sabre soit tordu.

– Je l'achète à ce prix, Envoyé de Dieu.

– Prends-le.

Abû Dujâna était un homme courageux, fier de se battre. Il avait dans sa poche un bandeau rouge et, lorsqu'il le mettait autour de la tête, les

gens savaient qu'il allait au combat. Ainsi, ayant reçu le sabre du Prophète, il sortit son bandeau, le serra autour de la tête et se mit à se pavaner entre les deux armées rangées face à face. Le Prophète le vit et lui cria : « C'est une démarche que Dieu n'aime pas, sauf dans une situation telle que la nôtre. »

Histoire d'Abû 'Âmir l'impie Sîra*, II, 67)*

Abû 'Âmir, des Banû Dubay'a, par opposition au Prophète, avait quitté Médine pour La Mecque à la tête d'une cinquantaine de jeunes gens de la tribu des Aws. Il promettait aux Quraych qu'à la première rencontre avec sa tribu tout le monde se joindrait à lui. À la bataille d'Uhud, pendant la mêlée, Abû 'Âmir, avec les mercenaires abyssins et les esclaves de La Mecque, alla à la rencontre des Aws, les gens de sa tribu :

– Je suis Abû 'Âmir, leur dit-il.

– Puisse Dieu plonger dans l'affliction tout regard qui se porte sur toi, homme impie.

– Tiens ! En mon absence, ma tribu a dû subir un malheur, se dit-il en écoutant leur réaction.

Et il livra à sa tribu un combat acharné. Avant l'islam, Abû 'Âmir était surnommé *Le Moine*. Le Prophète lui donna le surnom d'*Impie*.

Les femmes exhortent les Quraych au combat Sîra*, II, 67-68)*

Au cours de la mêlée, Hind bint 'Utba, épouse d'Abû Sufyân, se leva parmi les femmes qui étaient venues de La Mecque avec elle : elles se mirent à jouer du tambourin derrière leurs hommes et à les exhorter au combat. Hind chantait :

Allez, les Banû 'Abd ad-Dâr,

Allez, les gardiens de notre honneur,

Frappez fort de tout objet tranchant.

Hind chanta aussi :

Avancez et nous vous embrasserons

Et nous vous étendrons les tapis.
Si vous reculez, nous vous délaisserons,
Sans amour ni retour.

Complément de l'histoire d'Abû Dujâna Sîra*, II, 68-69)*

Zubayr ibn al-'Awwâm racontait : lorsque le Prophète me refusa son sabre et l'accorda à Abû Dujâna, j'en fus très affecté. Je suis, me disais-je, le fils de Çafiyya, sa tante, et j'appartiens, comme lui, au clan des Quraych. Je m'étais levé pourtant et lui avais demandé le sabre avant cet homme. Il le lui a donné et m'a rejeté ! Dépité, je me jurai de suivre Abû Dujâna pour voir ce qu'il allait en faire. Il sortit de sa poche un bandeau rouge et le serra autour de sa tête. Les Ançâr dirent : « Abû Dujâna hisse sur sa tête le bandeau de la mort. » L'homme se précipita en criant : « Je frappe avec le sabre de Dieu et du Prophète. » Tous ceux qui se trouvaient sur son chemin étaient occis. Parmi les païens, il y avait un homme qui ne nous laissait aucun blessé à achever et à dépouiller. Peu à peu, cet homme s'approcha d'Abû Dujâna. Je priai Dieu de faire rencontrer les deux hommes et ils se rencontrèrent. Ils échangèrent deux coups. L'idolâtre frappa le premier Abû Dujâna. Ce dernier para le coup avec son bouclier tout de cuir et le sabre y resta coincé. Abû Dujâna lui porta alors un coup mortel. Abû Dujâna racontait : j'ai vu ensuite un homme qui déchirait férocement les combattants avec ses ongles. J'ai tenu bon face à lui et, lorsque je me suis jeté sur lui avec mon sabre, il a poussé des cris de femme. C'était en effet une femme. J'ai arrêté mon élan : je ne voulais pas déshonorer l'épée du Prophète avec le sang d'une femme.

La mort de Hamza Sîra*, II, 69-73)*

Hamza, oncle du Prophète, abattait les hommes avec son sabre. Personne ne lui résistait. Jubayr ibn Mut'im, des Quraych, avait emmené avec lui au combat l'un de ses esclaves, un Éthiopien qui s'appelait Wahchi. Il savait lancer le javelot à la manière des Éthiopiens et ne ratait jamais sa cible. Jubayr lui avait promis la liberté s'il arrivait à tuer Hamza

et à venger ainsi son oncle Tu'ayma, tué à la bataille de Badr. Wahchi racontait : tandis que les ennemis s'affrontaient, je suis allé observer Hamza et le guetter. Je l'ai vu traverser les rangs, abattant les hommes à coups de sabre. Personne ne lui résistait. Je cherchai à me cacher derrière un arbre ou un rocher pour l'ajuster de plus près. Mais Sibâ' me devança et, l'ayant vu non loin de lui, Hamza lui cria : « Approche, fils de l'exciseuse. » (*Sa mère excisait les jeunes filles à La Mecque.*) Et d'un coup de sabre, il lui ôta si rapidement la tête qu'elle semblait être tombée toute seule. Wahchi poursuivait : j'ai fait alors vibrer mon javelot et, une fois bien ajusté, je l'ai lancé sur Hamza. Il lui traversa le bas-ventre et ressortit entre ses cuisses. Il fit un effort pour se porter vers moi, mais il s'écroula. Je l'ai laissé mourir, le javelot planté dans son ventre. Puis je me suis approché, j'ai récupéré mon arme et suis reparti au campement. J'y suis resté à ne rien faire : je n'étais allé à Uhud que pour tuer Hamza et être affranchi, sans rechercher rien d'autre. Revenu à La Mecque, Jubayr m'a affranchi.

Wahchi poursuivait : je suis resté à La Mecque jusqu'à ce que Muhammad l'ait conquise. Je m'enfuis alors à Tâ'if. Mais, lorsque, plus tard, la délégation de Tâ'if partit auprès de Muhammad pour déclarer sa conversion à l'islam, je ne savais plus où aller : en Syrie, au Yémen, ou ailleurs ? Dans cet embarras, quelqu'un me dit : « Malheureux, Muhammad ne tue aucun homme qui embrasse sa religion et déclare sa foi en l'islam (*chahâda*). » Je suis donc allé à Médine. Je me suis tenu derrière Muhammad. Il fut surpris de me voir debout, au-dessus de sa tête, en train de réciter ma déclaration de foi en l'islam :

– Tu es bien Wahchi ? me demanda-t-il.

– Oui, Envoyé de Dieu.

– Raconte-moi comment tu as tué Hamza.

Je le lui racontai. Quand j'eus terminé mon récit, il me dit : « Malheureux, disparais de ma vue. Que je ne te revoie plus ! » Jusqu'à sa mort, j'évitai donc partout l'Envoyé de Dieu.

Lorsque Hamza fut tué, Abû Sufyân s'approcha de lui et enfonça sa lance dans sa bouche en disant : « Goûte-moi ça, fils indigne ! » Hulays ibn Zibbân, le chef des esclaves éthiopiens à La Mecque, vit la scène et en fut choqué. « Vous, les Kinâna, regardez comment le seigneur des Quraych se comporte avec le corps de son cousin. » Abû Sufyân lui

répondit : « Malheureux, garde cela pour toi. C'est une faute, mais je n'ai pu me retenir. » De même, Hind bint 'Utba et les femmes qui l'accompagnaient se jetèrent sur les cadavres des compagnons du Prophète morts sur le champ de bataille pour leur faire subir des châtiments exemplaires : elles leur coupèrent les oreilles et le nez. Hind bint 'Utba se fit même des colliers et des anneaux de chevilles avec les oreilles et les nez des morts. Elle fit cadeau de son propre collier, de ses boucles d'oreille et de son anneau de cheville à Wahchi, pour avoir tué Hamza. Elle alla même jusqu'à éventrer Hamza, à prendre une tranche de son foie et à la manger. Elle la mâcha, mais elle ne put l'avaler et la cracha. Puis elle monta sur un rocher élevé et cria du plus haut de sa voix : « J'ai assouvi ma haine et accompli mon vœu. » Hind bint Uthâtha lui répliqua en vers :

Tu as subi le déshonneur à Badr et après Badr…

Ton vœu de faire le mal est le pire des vœux.

La mort de Muç'ib ibn 'Umayr et coup d'éclat d'Ali Sîra*, II, 73-77)*

Muç'ib ibn 'Umayr combattit dans la garde rapprochée du Prophète jusqu'à son dernier souffle. Il fut tué par Ibn Qamtha, qui croyait avoir tué le Prophète lui-même et qui revint annoncer aux Quraych : « J'ai tué Muhammad. » Voyant le combat s'intensifier, le Prophète s'assit sous la bannière des Ançâr et envoya dire à Ali de mettre en avant la bannière des Émigrés. Abû Sa'd, porte-drapeau des païens, sortit des rangs et cria : « Qui ose venir m'affronter en duel ? » Personne ne lui répondit. Il ajouta en ricanant : « Amis de Muhammad, vous avez prétendu que vos morts sont au Paradis et que les nôtres sont en Enfer. Mensonge que tout cela, je le jure par al-Lât ! Si vous étiez sûrs de ce que vous affirmiez, quelqu'un parmi vous aurait relevé mon défi. » Ali sortit alors à sa rencontre. Sous les regards des deux armées, ils échangèrent quelques coups. Ali lui assena enfin un coup fatal et l'homme s'écroula. Ses amis demandèrent à Ali, revenu dans leurs rangs, pourquoi il n'avait pas achevé Abû Sa'd. « Il était à terre, répondit Ali, ses parties honteuses découvertes. J'ai eu pitié de lui, sachant que Dieu lui-même l'avait tué. »

La défaite des musulmans Sîra*, II, 77-81)*

Les Quraych ne cessaient de harceler les musulmans à coups de sabre. Ils les délogèrent de leur campement, les poursuivirent et ce fut la défaite. Dans leur fuite, quelqu'un cria : « Muhammad a été tué ! » Les musulmans se retournèrent : l'ennemi les poursuivit et fit parmi eux beaucoup de victimes. Ce fut un jour d'épreuve et de malheur, où Dieu fit à un grand nombre de musulmans l'honneur du martyre. Les Quraych parvinrent enfin à atteindre le Prophète. Ils lui lancèrent des pierres en si grand nombre qu'il tomba sur le côté. Son casque de mailles fut défoncé et les anneaux lui blessèrent la lèvre, lui cassèrent deux dents et lui firent une large entaille sur la joue. Le sang coulait sur son visage. Il s'essuyait en disant : « Comment pourront-ils réussir, ces gens qui ensanglantent la figure de leur prophète, lui qui les appelle à adorer Dieu ! » Penché sur lui, Mâlik ibn Sinân suçait le sang sur le visage du Prophète et l'avalait. Le voyant faire, l'Envoyé de Dieu dit : « Celui dont le sang s'est mélangé au mien ne connaîtra pas le feu de l'Enfer. »

Les compagnons du Prophète se sacrifient pour le défendre Sîra*, II, 81-82)*

Lorsque le Prophète fut assailli de toute part, il demanda à ses compagnons qui, parmi eux, était disposé à donner sa vie pour lui. Ziyâd ibn as-Sakan se leva avec cinq hommes des Ançâr. Ils combattirent l'un après l'autre devant le Prophète et moururent devant lui. Le dernier parmi eux était Ziyâd. Il combattit jusqu'au bout, malgré ses nombreuses blessures, et ne pouvait plus bouger. D'autres musulmans se levèrent et repoussèrent les assaillants pour dégager Ziyâd. Le Prophète leur dit : « Approchez-le de moi. » Ils l'approchèrent. Le Prophète tendit le pied et le glissa sous la tête de Ziyâd : il mourut ainsi, la joue posée sur la jambe du Prophète.

Umm 'Umâra avait pris part à la bataille d'Uhud. Elle racontait : je suis sortie le matin pour voir ce que faisaient nos combattants. Je portais une gourde d'eau et je suis parvenue à l'endroit où le Prophète était entouré de ses compagnons : le vent de la victoire était alors du côté des musulmans. Mais, lorsque le vent a tourné et que les musulmans ont pris la fuite, je

me suis mise devant le Prophète. Ibn Qam'a est alors survenu en criant : « Dites-moi où est Muhammad. Que je meure s'il reste en vie. » Moi-même, avec Muç'ib ibn 'Umayr et quelques autres, je restai auprès du Prophète et arrêtai l'élan d'Ibn Qam'a. C'est à ce moment qu'Ibn Qam'a, Dieu l'humilie, d'un coup de sabre violent, me blessa à l'épaule. Je lui avais bien donné plusieurs coups, mais cet ennemi de Dieu portait une double cuirasse.

Abû Dujâna, lui, se courba sur le Prophète et fit de son corps un bouclier pour le protéger. Les flèches lui criblaient le dos. Devant le Prophète, Sa'd ibn Abû Waqqâç tirait des flèches pour repousser les assaillants. Le Prophète les lui passait en disant : « Tire, tire ! » Il lui passait même des flèches sans dard en lui disant : « Tire, tire toujours. » Qatâda ibn an-Nu'mân, qui combattait aux côtés du Prophète, reçut une flèche dans l'œil. L'œil fut arraché de son orbite et tomba sur sa joue. Le Prophète, de sa main, le lui remit en place. L'œil touché retrouva plus de beauté et plus d'acuité que l'autre.

La rumeur de la mort du Prophète Sîra*, II, 83-86)*

Anas ibn an-Nadr passa devant un groupe d'Émigrés et d'Ançâr qui étaient assis, sans bouger.

– Pourquoi êtes-vous assis à ne rien faire ?

– Le Prophète est mort.

– Que ferez-vous de votre vie après lui ? Levez-vous donc et mourez comme il est mort, pour la même foi.

Puis Anas alla à la rencontre des Quraych : il se battit jusqu'au dernier souffle. Son corps avait reçu soixante-dix coups. Seule sa sœur avait pu le reconnaître.

Le premier qui ait reconnu le Prophète après la débâcle et la rumeur de sa mort fut Ka'b ibn Mâlik. Il racontait : j'ai vu ses yeux briller sous son casque de maille et j'ai crié : « À la bonne heure ! Musulmans, voici l'Envoyé de Dieu ! » Il me fit signe de me taire. Les musulmans accoururent, soulevèrent le Prophète et le menèrent vers le flanc d'une colline. Ali lui apporta de l'eau dans son bouclier de cuir. Le Prophète, trouvant à l'eau une mauvaise odeur, refusa d'en boire. Pour enlever le

sang qui était sur son visage, le Prophète se versa l'eau sur la tête en disant : « La colère de Dieu gronde contre ceux qui ont ensanglanté le visage de son prophète. »

La mort d'Ubayy ibn Khalaf Sîra*, II, 84-85)*

Une fois le Prophète assis à l'écart, Ubayy ibn Khalaf courut vers lui en criant : « Ou je mourrai, Muhammad, ou tu mourras ! » Ses compagnons demandèrent au Prophète :

– Veux-tu que l'un d'entre nous l'arrête ?

– Non, laissez-le faire.

Lorsqu'Ubayy s'approcha, le Prophète prit la lance d'al-Hârith ibn aç-Çumma et la secoua avec une telle violence que nous nous dispersâmes autour de lui, comme des mouches s'envolent du dos d'un chameau qui s'ébroue. Il accueillit Ubayy en la lui plongeant dans le cou. L'homme tomba de son cheval et roula par terre. Quelques années plus tôt, lorsqu'Ubayy ibn Khalaf, à La Mecque, rencontrait le Prophète, il avait l'habitude de lui dire :

– Tu sais, Muhammad, j'ai un cheval auquel je donne à manger tous les jours une bonne mesure de maïs. Je te tuerai sur ce cheval.

– Ce sera plutôt moi qui te tuerai, si Dieu le veut, répondait le Prophète.

Revenu auprès des Quraych, Ubayy, dont le cou enflait à la suite de sa blessure, leur dit :

– Muhammad m'a tué.

– Mais non, tu perds la tête, tu n'as rien.

– Il m'avait dit à La Mecque qu'il me tuerait. C'est sûr, il m'aurait tué, même s'il n'avait fait que cracher sur moi.

Cet ennemi de Dieu est mort à Sarif, tout près de La Mecque, lorsque les Quraych rentraient chez eux.

À la bataille d'Uhud, bon nombre des compagnons du Prophète furent tués, même parmi les hommes âgés, qui n'étaient pas tenus au combat mais qui cherchaient le martyre auprès des non-musulmans et des juifs.

Khâlid ibn al-Walîd monte au-dessus du refuge du Prophète Sîra*, II, 86-93)*

Tandis que le Prophète se reposait avec ses compagnons au flanc de la colline, un groupe des Quraych à cheval monta au-dessus d'eux. C'étaient les cavaliers de Khâlid ibn al-Walîd. Le Prophète dit : « Seigneur ! Il ne faudrait pas que ces cavaliers restent au-dessus de nous. » 'Umar et quelques autres Émigrés montèrent à leur poursuite et réussirent à les faire descendre du haut de la colline.

Ce jour-là, le Prophète voulut se lever pour la prière de midi, mais il ne put le faire à cause de ses blessures. Il accomplit donc sa prière assis et les musulmans étaient de même assis derrière lui.

Abû Sufyân ricane après la défaite des musulmans Sîra*, II, 93-94)*

Abû Sufyân, avant de repartir pour La Mecque, monta sur la colline et cria du plus fort de sa voix : « Quelle belle action ! La guerre est un flux et un reflux, un jour pour toi et un jour contre toi. Sois glorifié, Hubal, et donne la victoire à ta religion. » L'Envoyé de Dieu dit à 'Umar de lui répondre et 'Umar dit :

– Dieu est plus grand et plus prestigieux. Il ne faut pas faire de comparaison : nos morts sont au Paradis et les vôtres sont en Enfer.

– Viens près de moi, 'Umar, lui demanda Abû Sufyân, ayant reconnu sa voix.

Sur le conseil du Prophète, 'Umar s'approcha d'Abû Sufyân.

– Je t'en conjure, 'Umar, avons-nous vraiment tué Muhammad ?

– Non, je le jure. Il est même là, tout près, et il entend ce que tu dis.

– Tu es sincère et plus crédible à mes yeux qu'Ibn Qam'a, qui a raconté avoir tué Muhammad.

Avant de quitter le champ de bataille, Abû Sufyân cria :

– Rendez-vous à Badr, l'an prochain !

– Oui, le rendez-vous est pris entre nous, lui répliqua un compagnon à la demande du Prophète.

Le Prophète dit à Ali : « Va sur les pas des Quraych et observe ce qu'ils font et ce qu'ils ont l'intention de faire. S'ils sont montés à dos de chameau et qu'ils mènent les chevaux à côté d'eux, c'est qu'ils repartent vraiment pour La Mecque. Si, au contraire, ils sont à cheval et qu'ils poussent les chameaux devant eux, c'est qu'ils ont l'intention d'attaquer Médine à nouveau. S'ils veulent vraiment Médine, je le jure par Celui qui tient ma vie dans ses mains, je les y combattrai jusqu'au dernier. » Ali racontait : je sortis et suivis leurs pas ; ils étaient montés sur les chameaux et menaient les chevaux sur le côté. Je compris qu'ils partaient définitivement pour La Mecque.

Les musulmans s'occupent de leurs morts Sîra*, II, 94-100)*

Enfin les gens se préoccupèrent de leurs morts. Le Prophète demanda si Sa'd ibn ar-Rabî' était parmi les vivants ou parmi les morts. Un homme des Ançâr sortit le rechercher. Il trouva Sa'd parmi les morts, mais il était encore conscient.

– Le Prophète demande où tu es, lui dit-il.

– Je suis parmi les morts. Salue le Prophète de ma part et dis-lui : « Que Dieu te fasse du bien, comme il fait du bien à tous les prophètes parmi leur peuple. »

Le Prophète sortit à la recherche de Hamza, son oncle. Il le trouva au fond de la vallée et son corps avait subi des atrocités : il avait été éventré et son foie mis à découvert. On lui avait même coupé le nez et les oreilles. Le Prophète dit : « Si je ne craignais d'affliger Çafiyya, sa sœur, et que mon attitude ne soit prise comme règle, je l'abandonnerais aux fauves ici même. Et, si Dieu un jour me donne la victoire où que ce soit sur les Quraych, je ferai subir à trente hommes d'entre eux les mêmes atrocités. » Les musulmans, voyant la tristesse du Prophète et sa colère contre de tels agissements, lui dirent : « Si un jour Dieu nous les met entre les mains, nous leur ferons subir des traitements exemplaires jamais encore subis. » Le Prophète se dressa devant le corps de Hamza et dit : « Jamais je ne pourrai souffrir autant que je souffre à présent de t'avoir perdu ! » Puis il ajouta : « L'ange Gibrîl est venu me dire que Hamza était inscrit parmi les habitants des sept cieux sous ce nom : Hamza ibn 'Abd al-Muttalib, le lion de Dieu, le lion de son Envoyé. » Le Prophète et son

oncle Hamza étaient des frères de lait. Par la suite, le Prophète reçut la révélation qu'il ne fallait pas rendre châtiment pour châtiment. Il pardonna, s'arma de patience et interdit la loi du talion.

Çafiyya, sœur de Hamza, vint sur le champ de bataille pour s'occuper du corps de son frère. Le Prophète demanda à son fils Zubayr d'aller à la rencontre de sa mère et de la faire revenir pour lui éviter de voir ce qu'avait subi son frère. Il lui dit :

– Mère, le Prophète t'ordonne de revenir.

– Pourquoi ? Je sais déjà que son corps a subi de mauvais traitements, et tout cela dans la voie de Dieu. Nous acceptons, pour Dieu, tout ce qui nous est arrivé. Je serai raisonnable et patiente, si Dieu le veut.

Zubayr rapporta au Prophète la réponse de sa mère et le Prophète lui dit de la laisser faire. Elle vint se tenir près du corps de son frère, le regarda, pria Dieu et lui demanda pardon pour son frère. Puis le Prophète fit couvrir Hamza d'un manteau, récita une prière pour lui et dit sept fois *Dieu est le plus grand*. On fit porter les autres morts à côté de lui et le Prophète fit des prières pour eux et, en même temps, pour Hamza, de sorte que ce dernier bénéficia de soixante-douze prières. Puis il fut mis en terre et le Prophète rentra à Médine. Sur le chemin du retour, il entendit un peu partout les sanglots et les lamentations des femmes sur leurs morts. Il leur dit : « Je témoigne devant Dieu que tous ces blessés morts pour la cause de Dieu seront ressuscités le jour dernier. » Et il interdit ce jour-là les lamentations sur les morts.

Cette bataille d'Uhud fut un jour d'épreuve et de malheur. Dieu y éprouva les vrais croyants et dévoila les Hypocrites qui parlaient ouvertement de leur foi et cachaient leur paganisme au fond de leur cœur. Ce fut aussi un jour où Dieu honora par le martyre les hommes de son choix parmi ses fidèles. La bataille d'Uhud eut lieu le samedi quinze chawwâl (*mars 625*).

Le Prophète sort à la poursuite de l'ennemi pour l'intimider Sîra, *II, 101-168)*

Le lendemain, le dimanche seize chawwâl, le héraut du Prophète appela les musulmans à poursuivre l'ennemi. Le Prophète sortit de

Médine et poursuivit l'ennemi dans le but de l'intimider et de lui faire croire qu'il était encore très fort. Il parvint à Hamrâ'al-Asad, à une dizaine de milles de Médine, et y établit son camp. Ma'bad al-Khuzâ'i, qui était encore dans le paganisme, alla à la rencontre du Prophète. Ce dernier faisait confiance aux Khuzâ'a, qui ne lui cachaient rien, qu'ils fussent musulmans ou non, et il recueillait leurs confidences. Ma'bad lui dit : « Nous avons été peinés par ce qui t'est arrivé et nous aurions plutôt souhaité ta victoire. » Puis Ma'bad repartit. Il trouva Abû Sufyân à Rawhâ' : il avait décidé, avec ses amis, de rebrousser chemin et de se retourner contre Muhammad et ses compagnons. « Nous avons déjà atteint, se disaient-ils, les seigneurs et l'élite parmi ses compagnons. Retournons-nous maintenant contre ceux qui restent pour les anéantir. Nous serons tranquilles pour toujours. » Ayant vu Ma'bad, Abû Sufyân lui demanda :

– Que rapportes-tu comme informations ?

– Muhammad vous poursuit avec un nombre d'hommes que je n'avais jamais vus. Ils brûlent tous de se battre contre vous. Il a ameuté encore avec lui ceux qui n'avaient pas participé à la bataille d'Uhud. Et tous sont soulevés contre vous, avec une fureur terrible.

– Malheureux ! Qu'est-ce que tu racontes ?

– Le mieux, à mon avis, est que tu partes avant que n'apparaissent les fronts de leurs chevaux.

– Mais nous avions décidé de revenir sur eux pour les éliminer jusqu'au dernier.

– Surtout, je ne te le conseille pas !

Après la bataille d'Uhud, Abû Sufyân, sur le chemin du retour, avait exprimé son intention de revenir sur Médine pour exterminer le restant des amis de Muhammad. Mais Çafwân ibn Umayya lui dit : « Ne le fais pas. En face, les hommes ont la rage de prendre leur revanche et ils auront, assurément, une autre façon de combattre. Revenons chez nous. » Les conseils de Ma'bad eurent ainsi raison d'Abû Sufyân et de ses hommes, qui s'en retournèrent chez eux. Le Prophète demeura à Hamrâ'trois jours puis il revint à Médine. Dieu fit descendre sur lui la révélation au sujet d'Uhud et, de part et d'autre, on composa des poèmes sur le thème de cette grande bataille.

L'HISTOIRE DE RAJÎ' EN L'AN 3 DE L'HÉGIRE (MAI 625) (*SÎRA*, II, 169-183)

Après la bataille d'Uhud, quelques hommes des 'Adal et des Qâra vinrent trouver le Prophète et lui dirent : « Envoyé de Dieu, il y a dans notre tribu un désir de nous convertir à l'islam. Envoie avec nous quelques-uns de tes compagnons qui nous expliquent ta religion et nous apprennent le Coran. » Le Prophète envoya avec eux six de ses compagnons, sous la conduite de Marthad. Arrivée à Rajî' (*un point d'eau des Hudhayl dans le Hijâz*), la délégation se retourna contre les six musulmans et fit appel à l'ensemble des Hudhayl. Quelle ne fut pas la surprise des amis du Prophète, encore à dos de chameau, de se voir assaillis de toute part par des hommes brandissant leurs sabres. Ils tirèrent eux aussi leurs sabres pour se défendre, mais des hommes des Hudhayl leur dirent : « Nous ne voulons pas vous tuer, mais nous cherchons seulement à vous livrer aux Mecquois contre rançon. Nous en prenons Dieu à témoin, vous aurez la vie sauve. »

Marthad, Khâlid ibn al-Bukayr et 'Âçim ibn Thâbit refusèrent de croire au serment des païens et se défendirent jusqu'à la mort. À la mort de 'Âçim, les Hudhayl voulurent prendre sa tête pour la vendre à Sulâfa bint Sa'd. 'Âçim avait en effet tué à Uhud ses deux fils et elle avait juré, si un jour elle le pouvait, de boire du vin dans le crâne de 'Âçim. Mais les frelons empêchèrent les Hudhayl de détacher la tête de 'Âçim. « Nous attendrons, se dirent-ils, la tombée de la nuit : les frelons partiront et nous aurons la tête. » Mais Dieu envoya un torrent qui emporta le corps de 'Âçim. Ce dernier avait fait le serment devant Dieu, pour éviter la souillure, de ne se laisser toucher par aucun païen et de n'en toucher aucun. Dieu l'en a protégé après sa mort, comme il s'en était défendu de son vivant.

Quant à Zayd ibn Dathinna, à Khubayb ibn 'Adiyy et à Abdallah ibn Târiq, ils préférèrent rester en vie et se montrèrent calmes et dociles. Ils tendirent même leurs mains : on les ligota et on les mena vers La Mecque pour les vendre. À Zahrân, une vallée proche de La Mecque, Abdallah réussit à desserrer ses liens et à saisir son sabre. Les hommes s'éloignèrent de lui et le lapidèrent jusqu'à la mort. Il fut enterré, Dieu ait son âme, à Zahrân. Les deux autres captifs furent emmenés à La Mecque et y furent échangés contre deux prisonniers des Hudhayl.

Çafwân ibn Umayya acheta Zayd pour le tuer et venger ainsi la mort de son père Umayya. Il l'envoya sous la garde d'un esclave aux abords de La Mecque, à un endroit extérieur au Sanctuaire et où il était donc licite de tuer. Un groupe des Quraych, parmi lesquels se trouvait Abû Sufyân, fut réuni. Abû Sufyân dit au condamné :

– Préfères-tu que Muhammad soit maintenant à ta place entre nos mains, qu'on lui tranche la tête et qu'ainsi toi tu reviennes chez les tiens ?

– Non, je préfère que Muhammad soit là où il est, à l'abri même d'une simple épine qui le pique, plutôt que de retrouver ma famille.

– Je n'ai jamais vu, dit Abû Sufyân, parmi les hommes un amour pareil à celui des compagnons de Muhammad pour leur maître.

Zayd, Dieu ait son âme, fut alors exécuté par l'esclave de Çafwân.

De son côté, Hujayr ibn Abû Ihâb acheta Khubayb pour le tuer et venger ainsi la mort de son père. Il le retint prisonnier dans sa maison jusqu'à la fin des mois sacrés. Maria, convertie à l'islam et affranchie par Hujayr, racontait : Khubayb était retenu prisonnier dans ma maison. Le jour où il devait être exécuté, il me dit : « Envoie-moi un rasoir pour que je puisse me mettre en état de pureté rituelle avant d'être tué. » Je lui en fis porter un par l'un de mes jeunes garçons. Soudain, je réalisai ma bêtise : « Malheureuse ! qu'ai-je fait ? L'homme va se venger sur mon fils ; ce sera un homme pour un homme. » Le condamné prit le rasoir de la main du garçon et lui demanda : « Dis donc, petit garçon, ta maman n'a-t-elle pas eu peur, en t'envoyant chez moi, que je retourne ce rasoir contre toi ? Va-t-en. »

On emmena Khubayb en dehors du Sanctuaire pour le crucifier. Parvenu à l'endroit prévu, Khubayb demanda à ses bourreaux la permission de faire une prière de deux génuflexions. On la lui accorda. Il fit deux génuflexions parfaitement accomplies et revint devant ses bourreaux : « Si je n'avais pas craint, leur dit-il, de vous laisser penser que j'allongeais ma prière par peur de la mort, j'aurais prié bien davantage. » Ils l'élevèrent sur une poutre de bois et l'y attachèrent. Avant de mourir, Khubayb dit : « Seigneur Dieu, nous avons témoigné de la mission de ton Envoyé. Informe-le dès demain du traitement qu'on nous inflige. » Dieu a fait descendre sa révélation au sujet des gens de Rajî' et l'on composa sur eux des poèmes panégyriques.

LE RÉCIT DE BI'R MA'ÛNA AU MOIS DE ÇAFAR DE L'AN 4 DE L'HÉGIRE (JUILLET 625) (*S*ÎRA, II, 183-189)

Abû Barâ'(*un des chefs des Banû 'Âmir*) vint chez le Prophète à Médine. Celui-ci lui expliqua l'islam et l'invita à s'y convertir. Abû Barâ'ne répondit pas à cet appel, mais il n'en était pas loin :

– Si tu envoies, dit-il au Prophète, quelques-uns de tes compagnons aux gens de Najd pour leur expliquer ta religion et les y inviter, j'espère qu'ils répondront à ton appel.

– Je crains pour mes compagnons les hommes de Najd.

– J'assure moi-même leur protection. Envoie-les afin que nos gens soient instruits de ta religion.

Le Prophète leur envoya Mundhir ibn 'Amr à la tête de soixante-dix hommes parmi les meilleurs musulmans. Cela se passait quatre mois après Uhud *(juillet 625)*. Les musulmans quittèrent Médine et descendirent autour du puits de Ma'ûna, dans le Najd. Ce point d'eau est situé entre les territoires des Banû 'Âmir et ceux des Banû Sulaym. Dès leur arrivée à Ma'ûna, les musulmans firent porter par Harâm une lettre du Prophète à l'ennemi de Dieu, 'Âmir ibn Tufayl (*un autre chef des Banû 'Âmir*). Sans même lire le message, il se jeta sur le messager du Prophète et le tua. Puis il appela les Banû 'Âmir à se mobiliser contre les compagnons de Muhammad. Ils refusèrent de répondre à son appel : ils ne voulaient pas s'en prendre à Abû Barâ', qui avait accordé aux musulmans le droit d'asile. 'Âmir ibn Tufayl fit alors appel à d'autres tribus des Banû Sulaym, qui firent écho à son appel. Les Banû Sulaym attaquèrent les compagnons du Prophète et les encerclèrent de toutes parts dans leur campement. Les musulmans prirent leurs sabres et se défendirent jusqu'au dernier (Dieu ait leur âme). Cependant, Ka'b ibn Zayd, qui avait été laissé pour mort, survécut à ce massacre. Plus tard, il mourut en martyr à la bataille du Fossé (Dieu ait son âme).

Avant que ne survienne le massacre des musulmans, 'Amr ibn Umayya et un homme des Ançâr s'étaient éloignés pour mener paître le bétail. Seuls les oiseaux de proie qui survolaient le campement leur apprirent le désastre. Ils accoururent et virent leurs compagnons morts, tout couverts de sang :

– Que penses-tu faire ? demanda l'Ançâri à 'Amr ibn Umayya.

– Je pense que nous devons revenir au plus vite prévenir le Prophète.

– Je ne me vois pas quitter un endroit où a été tué Mundhir ibn 'Amr ; je ne me vois pas non plus entendre les autres parler de sa mort.

Il se jeta sur l'ennemi et combattit jusqu'au dernier souffle. Quant à 'Amr ibn Umayya, il fut fait prisonnier. Lorsque 'Âmir ibn Tufayl apprit qu'il était de la tribu des Mudar, il lui coupa la mèche de cheveux qui lui tombait sur le front et le libéra[1]. « C'est, dit-il, pour m'acquitter d'une dette de sang dont ma mère était redevable. »

Libéré, 'Amr ibn Umayya repartit pour Médine et s'arrêta pour se reposer à un point d'eau, non loin de la ville. Il fut rejoint par deux hommes, qui descendirent près de lui, à l'ombre du même arbre :

– Qui êtes-vous ? leur demanda-t-il.

– Nous sommes des Banû 'Âmir.

Il attendit qu'ils soient endormis pour se jeter sur eux et les tuer. Il pensait ainsi venger les compagnons du Prophète du massacre perpétré par les Banû 'Âmir, ignorant que le Prophète avait accordé à ces deux hommes un droit de protection. Rentré à Médine, il raconta au Prophète le sort que ses compagnons avaient subi et sa vengeance sur les deux hommes des Banû 'Âmir. « Ce sont deux victimes que tu as tuées, lui dit le Prophète, et dont je me dois de racheter le sang. » Puis il ajouta : « Je craignais pourtant ce malheur et je ne voulais pas envoyer mes compagnons. C'est la faute d'Abû Barâ'. » Abû Barâ'fut très peiné d'apprendre le malheur qu'avaient subi les compagnons du Prophète. Il leur avait pourtant accordé le droit d'asile, mais 'Âmir ibn Tufayl l'avait trahi. Des poèmes furent composés pour pleurer les morts de Bi'r Ma'ûna.

L'EXPULSION DES BANÛ NADÎR EN L'AN 4 DE L'HÉGIRE (AOÛT 625) (*S*ÎRA, II, 190-203)

Le Prophète alla chez la tribu juive des Banû Nadîr pour demander leur aide dans le paiement du prix du sang des deux hommes des Banû 'Âmir tués par 'Amr ibn Umayya. Il y avait en effet un pacte d'alliance entre eux. Arrivé chez les Banû Nadîr, le Prophète fut bien accueilli et assuré qu'on lui accorderait tout ce qu'il souhaitait. Il attendit, assis au pied d'un

mur avec quelques-uns de ses compagnons comme Abû Bakr, 'Umar et Ali. Les Banû Nadîr se retirèrent un moment pour se concerter :

– On ne retrouvera jamais Muhammad, se dirent-ils, dans une situation aussi propice. Qui donc parmi nous montera sur la terrasse de cette maison et jettera sur lui une grosse pierre qui nous débarrassera de lui à jamais ?

– Je suis votre homme, dit l'un d'entre eux, appelé 'Amr ibn Jahhâch.

Et il monta sur la terrasse pour accomplir son engagement. Mais le Prophète fut informé par le Ciel des intentions des Banû Nadîr : il se leva et repartit pour Médine. Il raconta à ses compagnons, qui étaient inquiets de son retard, comment les Banû Nadîr avaient voulu le tuer par ruse et il leur demanda de se préparer à les attaquer.

Le Prophète sortit donc avec ses hommes à l'attaque des Banû Nadîr. C'était au mois de rabî' awwal. Il fit le siège de leur oasis pendant six nuits, alors qu'ils étaient barricadés dans leurs fortins, et ordonna à ses hommes de couper et de brûler leurs palmiers. Les assiégés crièrent au Prophète : « Toi qui avais l'habitude de blâmer et d'interdire les destructions de biens, pourquoi donc coupes-tu et brûles-tu nos palmiers ? »

Un groupe des Khazraj, parmi lesquels se trouvait Abdallah ibn Ubayy, avait envoyé aux Banû Nadîr le message suivant : « Défendez-vous et tenez bon. Nous ne vous lâcherons pas. Si l'on vous fait la guerre, nous la ferons à vos côtés et si l'on vous exile, nous nous exilerons avec vous. » Les Banû Nadîr se défendaient en guettant l'aide des Khazraj. Mais, ne voyant rien venir, ils prirent peur et demandèrent à négocier avec le Prophète : il épargnerait leur sang et les laisserait partir avec tous les biens que leurs chameaux pourraient porter, à l'exception des cuirasses et des armes. Le Prophète accepta. Ils emportèrent donc de leurs biens tout ce qu'ils purent charger à dos de chameau et partirent avec femmes et enfants, qui pour l'oasis de Khaybar, qui pour la Syrie. Dans leur cortège, accompagnant les chanteuses, les femmes battaient du tambourin et jouaient du fifre, le tout avec un luxe et une fierté qu'on n'avait jamais vus ailleurs à cette époque, chez quelque tribu que ce fût.

Ils abandonnèrent au Prophète les biens qu'ils n'avaient pu emporter. C'était sa propriété personnelle et il pouvait en disposer comme il l'entendait. Le Prophète les répartit entre les Émigrés de la première

heure. Cependant, deux hommes parmi les Ançâr se plaignirent de leur indigence et le Prophète leur accorda une part du butin.

Parmi les Banû Nadîr, seules deux personnes se convertirent à l'islam et gardèrent leurs biens : Yâmîn ibn Jahhâch et Abû Sa'd ibn Wahb. Le Prophète demanda à Yâmîn : « N'as-tu pas vu ce que ton cousin m'a fait et comment il a voulu attenter à ma vie ? » Yâmîn mit à prix la tête de son cousin 'Amr ibn Jahhâch : il eut la tête tranchée. Dieu fit descendre sur le Prophète la révélation de la sourate du *Rassemblement* (Coran, 59) tout entière et l'on composa des poèmes sur l'expulsion des Banû Nadîr.

LES EXPÉDITIONS DE DHÂT RIQÂ', DE BADR II ET DE DUMAT AL-JANDAL. DE L'AN 4 DE L'HÉGIRE JUSQU'AU MOIS DE RABÎ' AWWAL DE L'AN 5 (OCTOBRE 625-AOÛT 626) (*SÎRA*, II, 203-214)

Expédition de Dhât Riqâ' Sîra*, II, 203-209)*

Après l'expédition contre les Banû Nadîr, le Prophète séjourna à Médine le mois de rabî' awwal et une partie de jumâda, puis il sortit en expédition dans le Najd contre les Banû Muhârib et les Banû Tha'laba de la confédération des Ghatafân. Il en trouva face à lui un grand nombre. Les deux camps marchèrent l'un contre l'autre, mais, de part et d'autre, ils prirent peur et il n'y eut pas d'affrontement. Le Prophète, en cette circonstance, fit faire *la prière de la peur* : face à l'ennemi, les musulmans des premiers rangs se défendent, en attendant que, derrière eux, leurs compagnons aient achevé leur prière. Ces derniers viennent ensuite occuper les premiers rangs, pour permettre aux autres de faire leur prière à l'abri de l'ennemi, et ainsi de suite, par vagues successives.

La seconde expédition de Badr Sîra*, II, 209-213)*

Le Prophète séjourna à Médine deux mois puis il partit au mois de cha'bân (*janvier 626*) pour le rendez-vous fixé à Badr par Abû Sufyân et pour relever son défi. Il y resta huit nuits à attendre Abû Sufyân. Ce dernier était parti de La Mecque à la tête de ses hommes mais, parvenu à

'Usfân, il changea d'avis et songea à rebrousser chemin. Il expliqua à ses hommes : « Il nous faut, pour bien combattre, une année fertile où notre bétail puisse se nourrir d'herbe et de feuillage pour nous donner du lait. Or cette année-ci est une année de sécheresse. Je crois bon de repartir. » Et ils repartirent tous pour La Mecque. Les Mecquois raillèrent ces gens partis en guerre, mais qui n'avaient fait que boire de la soupe de gruau (*sawîq*) et les appelèrent *l'armée des buveurs de soupe.* Le Prophète, quant à lui, s'en retourna à Médine, sans avoir eu à combattre.

L'expédition de Dûmat al-Jandal Sîra*, II, 213)*

Le Prophète séjourna à Médine quelques mois puis, au mois de rabî' awwal de l'an 5 (*août 626*), il partit en expédition contre Dûmat al-Jandal, située sur la route de Syrie à quinze nuits au nord de Médine. Mais il rebroussa chemin avant d'y parvenir. Il revint à Médine sans subir aucun dommage et y séjourna jusqu'à la fin de l'année.

EXPÉDITION DU FOSSÉ (*KHANDAQ*) AU MOIS DE CHAWWÂL DE L'AN 5 DE L'HÉGIRE (MARS 627) (*S*ÎRA, II, 214-233)

Puis ce fut l'expédition du Fossé (*Khandaq*) au mois de chawwâl de l'an 5 de l'Hégire. Une délégation de juifs de Médine alla à La Mecque et appela les Quraych à faire la guerre à Muhammad :

– Nous combattrons à vos côtés, leur dirent-ils, jusqu'à l'élimination de cet homme.

– Vous, les juifs, qui êtes détenteurs du premier Livre et qui savez ce qui nous oppose à Muhammad, dites-nous quelle est la meilleure religion, la sienne ou la nôtre ?

– Votre religion est plutôt meilleure que la sienne et vous êtes plus qualifiés que lui pour être dans le vrai.

Ayant entendu ce témoignage, les Quraych furent satisfaits et stimulés pour faire la guerre à Muhammad. La délégation de juifs quitta La Mecque pour aller chez les Ghatafân. Elle les appela à faire la guerre à Muhammad et leur dit que les juifs seraient à leurs côtés. Elle leur dit

aussi que les Quraych étaient d'accord pour cette coalition contre Muhammad.

Creusement du fossé Sîra*, II, 216-217)*

Les Quraych partirent en guerre sous la conduite d'Abû Sufyân ; les Ghatafân et leurs alliés firent de même sous la conduite de 'Uyayna ibn Hiçn. Ayant appris la coalition des Quraych et des Ghatafân et leur mobilisation contre lui, le Prophète ordonna de creuser un fossé autour de Médine. Il participa lui-même au travail aux côtés des musulmans pour leur donner du cœur à l'ouvrage. Tout le monde s'y mettait avec entrain, excepté les Hypocrites qui quittaient discrètement le chantier et revenaient dans leur famille, à l'insu du Prophète et sans son autorisation. Par contre, le musulman sincère, pris par une affaire personnelle et urgente, demandait au Prophète la permission de s'éloigner un moment. Il l'obtenait et, dès que son affaire était réglée, il regagnait le chantier. Les musulmans trouvaient dans ce travail une action méritoire, qui assurait une récompense dans l'au-delà. Le creusement du fossé fut donc accompli avec ardeur.

Manifestation de certains miracles Sîra*, II, 217-219)*

On raconte qu'au cours du creusement du fossé apparurent certains phénomènes qui confirmaient l'authenticité de la mission du Prophète et la réalité de sa prophétie. Ainsi, au cours de leur travail, les musulmans tombèrent-ils sur une couche de terre très dure. Ils s'en plaignirent au Prophète. Celui-ci demanda une cruche d'eau, y cracha, fit une prière à Dieu et répandit l'eau sur le sol dur : la couche dure se disloqua, s'effrita et devint comme une dune de sable, sans résistance à la pioche ni à la pelle.

De même, une fille de Bachîr ibn Sa'd racontait : ma mère me donna un jour une poignée de dattes et me dit de les porter en guise de déjeuner à mon père et à mon oncle maternel, Abdallah ibn Ruwâha. Pendant que je les cherchais, je suis passée près du Prophète :

– Approche, fillette ; que portes-tu ainsi ?

– Ce sont des dattes que ma mère m'a fait porter pour le déjeuner de mon père Bachîr et de mon oncle.

– Donne-les-moi.

Je les lui versai, racontait-elle, dans le creux de ses mains, qu'elles ne remplirent même pas. Le Prophète fit apporter une bande de tissu, l'étendit par terre en guise de nappe et y répandit les dattes. Puis il demanda à quelqu'un qui était près de lui : « Crie aux hommes du fossé de venir déjeuner. » Ils arrivèrent et se mirent à manger les dattes, assis autour de la bande de tissu. Plus ils en mangeaient, plus les dattes se multipliaient. Rassasiés, les hommes repartirent à leur travail et la nappe débordait encore de dattes.

De son côté, Jâbir ibn Abdallah racontait : nous étions avec le Prophète à creuser le fossé. Le travail se faisait pendant la journée et, le soir, nous rentrions dans nos foyers. J'avais un agneau et j'ai pensé qu'on pourrait l'égorger et inviter un soir le Prophète à dîner. J'ai demandé donc à ma femme de moudre un peu d'orge pour en faire du pain, d'égorger cet agneau et de le rôtir. Le soir, lorsque le Prophète allait quitter le fossé, je lui dis : « Je t'ai fait préparer un agneau, que nous élevions à la maison, avec un peu de pain d'orge. J'aimerais que tu viennes dîner chez nous. » Il accepta et demanda à un homme de crier : « Allez tous dîner ce soir avec le Prophète chez Jâbir ibn Abdallah. » J'en fus très inquiet, mais je m'en remis à Dieu. Le Prophète arriva et les hommes arrivèrent avec lui. Il s'assit et nous apportâmes l'agneau rôti. Il le bénit au nom de Dieu et en mangea. Et les hommes du fossé venaient dîner par groupes successifs autour de la table et s'en éloignaient rassasiés.

Les Quraych investissent Médine Sîra, *II, 219-220)*

Le creusement du fossé était achevé lorsque les Quraych avec leurs mercenaires abyssins et leurs alliés des Kinâna et de Tihâma arrivèrent près de Médine. Les Ghatafân et leurs alliés arrivèrent aussi avec dix mille hommes. Le Prophète mobilisa trois mille musulmans et établit son camp face aux Quraych : le fossé les séparait. Les femmes et les enfants furent groupés dans des fortins.

Huyayy ibn Akhtab exhorte Ka'b ibn Asad contre le Prophète Sîra, *II, 220-223)*

Huyayy ibn Akhtab (*l'un des chefs des Banû Nadîr*) alla trouver Ka'b ibn Asad, le garant de l'engagement des juifs des Quraydha et du pacte qu'ils avaient conclu avec le Prophète. À la suite de ce pacte, Ka'b s'était engagé à n'avoir que de bons rapports avec l'Envoyé de Dieu. Ayant reconnu la voix de Huyayy, Ka'b ferma devant lui la porte de son fortin et refusa de la lui ouvrir, en dépit de son insistance :

– Malheureux, ouvre-moi la porte.

– Malheureux, répondit Ka'b. Tu es un homme qui apporte le malheur. J'ai conclu, au nom des Quraydha, un pacte avec Muhammad et je n'ai pas l'intention de le rompre, car je n'ai vu de sa part que fidélité et sincérité.

– Ouvre, j'ai à te parler.

– Je n'ouvrirai pas.

– Tu ne me fermes à la vérité ta porte que pour ne pas me faire goûter à ta *jachicha* (*un plat de blé concassé*).

Ka'b fut vexé de cette insulte et lui ouvrit la porte :

– Voyons, Ka'b, lui dit Huyayy, tu auras, grâce à moi, la gloire à jamais : je t'ai amené les Quraych avec leurs seigneurs et leurs chefs. Ils campent tout près d'ici, à Rûma. Je t'ai amené les Ghatafân avec leurs seigneurs et leurs chefs. Ils campent tout près d'ici, près d'Uhud. Tous se sont engagés et m'ont juré de ne quitter ces lieux qu'après avoir arraché de leurs racines Muhammad et ses partisans.

– Tu ne m'apportes, je le jure, que la honte à jamais. Laisse-moi comme je suis.

Huyayy continua ainsi à l'amadouer et à le flatter. Il finit par conclure un accord avec lui : « Si les Quraych et les Ghatafân repartent sans avoir éliminé Muhammad, je lierai mon sort au tien et j'entrerai avec toi dans ton fortin, pour nous y défendre. » Ainsi Ka'b ibn Asad finit-il par rompre le pacte qui le liait à l'Envoyé de Dieu.

Ayant appris la chose, le Prophète dépêcha sur place Sa'd ibn Mu'âdh, le chef du clan des Aws, et Sa'd ibn 'Ubâda, le chef des Khazraj, en compagnie de quelques hommes, avec la mission de vérifier l'authenticité

de cette information. Si elle s'avérait, ils le lui feraient savoir en langage codé, pour ne pas décourager les gens. Si, par contre, l'accord conclu tenait encore, ils l'annonceraient publiquement.

À leur arrivée auprès de Ka'b, ils trouvèrent la situation bien plus détériorée qu'ils ne l'avaient imaginé. Ka'b et ses amis disaient : « Qui est l'Envoyé de Dieu ! Nous n'avons pas de pacte ni d'alliance avec Muhammad. » Sa'd ibn Mu'âdh, qui avait le sang vif, les couvrit d'insultes. Sa'd ibn 'Ubâda le retint : « Le différend qui nous sépare d'eux, lui dit-il, est bien plus grave que des invectives », et ils s'en retournèrent rendre compte au Prophète. Ils lui dirent, en langage codé :

– Une trahison totale.

– Dieu est le plus grand ! s'écria le Prophète. Ayez confiance, musulmans.

Mais les musulmans furent atterrés par cette trahison. Ils se virent attaqués d'en haut, d'en bas et de toutes parts. Ils prirent peur et ils imaginèrent le pire. Les Hypocrites, ces faux musulmans, ricanèrent : « Muhammad nous promettait de jouir des trésors de Chosroès et de César, et maintenant pas un d'entre nous n'ose s'éloigner, l'esprit tranquille, pour satisfaire un besoin naturel ! » Le Prophète maintint la mobilisation aux abords du fossé pendant une vingtaine de nuits. Les idolâtres, de l'autre côté du fossé, faisaient de même, sans qu'il y ait d'engagement entre eux, en dehors des échanges de flèches et du maintien du siège.

Sur le point de signer la paix, le Prophète y renonce Sîra*, II, 223)*

La rigueur du siège devint insupportable pour les musulmans. Le Prophète envoya alors des négociateurs aux chefs des Ghatafân : ils auraient le tiers des récoltes, à condition de lever le siège de Médine. Ils donnèrent leur accord ; ils se réconcilièrent et rédigèrent même par écrit cet accord, mais il n'y eut pas d'engagement solennel pour sceller la paix entre eux. Avant de s'engager définitivement, le Prophète envoya consulter Sa'd ibn Mu'âdh, le chef des Aws, et Sa'd ibn 'Ubâda, le chef des Khazraj :

– S'agit-il, Envoyé de Dieu, d'un ordre dont tu souhaites l'exécution, d'un ordre inéluctable de Dieu ou d'une décision que tu prendrais dans notre intérêt ?

– C'est plutôt une décision que je prendrais pour votre bien. Je ne le ferais que parce que je vois les Arabes vous encercler de toutes parts et pointer vers vous leurs flèches comme d'un seul arc. Je cherche, pour le moment, à desserrer leur étreinte autour de vous.

– Envoyé de Dieu, lui dit Sa'd ibn Mu'âdh, nous vivions avec ces gens-là dans le paganisme et l'idolâtrie. Jamais ils n'ont songé à nous prendre une datte, sinon en la mangeant chez nous comme invités ou en en payant le prix. Maintenant que Dieu nous a fait l'honneur d'ouvrir nos cœurs à l'islam et qu'il nous a confortés grâce à toi, tu voudrais que nous leur donnions nos biens ! Jamais, je le jure ! Ils n'auront que nos sabres et que le jugement de Dieu passe entre eux et nous.

– Fais-le, lui dit le Prophète.

Sa'd ibn Mu'âdh prit le parchemin et barra ce qui y était écrit : « Qu'ils viennent maintenant nous chercher ! » dit-il.

Des cavaliers des Quraych franchissent le fossé Sîra*, II, 224-228)*

Les musulmans demeurèrent sur place et le siège se poursuivit, sans aucun engagement de part et d'autre. Cependant, quelques cavaliers des Quraych se préparèrent pour le combat et coururent à toute bride sur les musulmans. Leurs chevaux s'arrêtèrent au bord du fossé. « C'est assurément un piège ! dirent-ils. Les Arabes ne le connaissent pas. » En effet, c'était Salmân le Persan qui avait conseillé au Prophète de creuser ce fossé. Les cavaliers des Quraych cherchèrent un endroit où le fossé était un peu étroit, ils poussèrent leurs chevaux et franchirent le fossé. Ali, accompagné de quelques hommes, alla à leur rencontre.

'Amr ibn 'Abd 'Wudd, qui avait vaillamment combattu à Badr et y avait reçu de nombreuses blessures, cria aux musulmans : « Qui parmi vous veut se battre en duel ? » Ali le reconnut et s'avança à sa rencontre :

– Dis donc, 'Amr, je me souviens que tu avais pris l'engagement devant Dieu de ne refuser à un Quraychite qu'une seule de deux choses qu'il te demanderait.

– Oui, en effet.

– Je te demande, dit Ali, de venir à Dieu et de te convertir à l'islam.

– Je n'en ai que faire.

– Je te demande alors de te battre en duel contre moi.

– Pourquoi donc, neveu (*simple appellation amicale*) ? Moi, je ne veux pas te tuer.

– C'est moi, répondit Ali, qui veux assurément te tuer.

'Amr fut alors saisi de fureur. Il descendit de son cheval et lui coupa les jarrets, déterminé qu'il était à se battre jusqu'au bout[2]. Il s'avança vers Ali. Les deux hommes se provoquèrent, se cherchèrent, s'esquivèrent et, finalement, Ali tua 'Amr ibn 'Abd Wudd. La cavalerie des Quraych prit alors la fuite, en sautant le fossé en sens inverse.

Çafiyya raconte combien Hassân ibn Thâbit manquait de courage Sîra, *II, 228)*

Çafiyya, la tante du Prophète, racontait : nous étions, femmes et enfants, dans le fortin du poète médinois Hassân ibn Thâbit. Un juif vint rôder autour de la maison fortifiée, alors que les juifs des Banû Quraydha avaient déclaré la guerre au Prophète et coupé avec lui toute relation. Nos hommes étaient occupés à combattre l'ennemi et, si nous étions attaqués, personne ne pouvait quitter la bataille pour venir nous défendre. Je dis alors à Hassân :

– Tu vois ce juif rôder autour de la maison. Cela ne m'inspire pas confiance et je crains qu'il ne signale à d'autres juifs que nous sommes sans défense. Descends le tuer.

– Dieu te pardonne, fille de 'Abd al-Muttalib. Tu sais que je ne suis pas homme à faire pareille chose.

Devant son refus, je me serrai la taille, je saisis une poutrelle de bois, à défaut d'une autre arme dans la maison, et descendis voir le juif, que j'assommai à coups de poutrelle. Quand je l'eus achevé, je remontai dans le fortin et dis à Hassân :

– Descends maintenant le dépouiller. C'est un homme, la pudeur m'interdit de le faire moi-même.

– Je n'ai que faire de ses dépouilles, répondit-il.

Le Prophète tente de semer le trouble dans les rangs de l'ennemi Sîra*, II, 229-233)*

La supériorité de l'ennemi plongeait les musulmans dans une vive tension. Sur ces entrefaits, Nu'aym ibn Mas'ûd, des Ghatafân, vint trouver le Prophète et lui dit :

– Envoyé de Dieu, je me suis converti à l'islam à l'insu de ma tribu. Je me tiens à ta disposition : ordonne-moi ce que tu veux.

– Parmi nous, lui dit le Prophète, tu ne comptes que pour un seul homme. Va plutôt tenter de débaucher les gens et de les éloigner de nous. Car l'art de la guerre, c'est la ruse.

Nu'aym partit chez les Banû Quraydha, qu'il connaissait bien avant l'islam et avec qui il avait l'habitude de boire et de festoyer. Il leur dit :

– Vous connaissez, vous les Quraydha, l'amitié que j'ai pour vous et, surtout, l'intimité qui nous lie.

– C'est vrai, tu es pour nous au-dessus de tout soupçon.

– Les Quraych et les Ghatafân ne sont pas dans la même situation que vous. Ce pays est le vôtre, c'est ici que vous avez vos femmes, vos enfants et vos biens. Vous n'avez pas la possibilité d'aller ailleurs. Les Quraych et les Ghatafân sont venus ici pour combattre Muhammad, et vous les avez soutenus contre lui. Mais ils ne sont pas de ce pays ; leurs femmes, leurs enfants et leurs biens sont ailleurs. C'est différent. S'ils trouvent une faille chez Muhammad, ils sauteront sur l'occasion pour l'abattre. Mais, si les choses tournent autrement, ils reviendront dans leur pays et vous laisseront seuls face à face avec Muhammad, dans votre propre pays. Je ne crois pas que vous puissiez résister seuls à l'attaque de cet homme. Ne participez donc pas au combat avec les Quraych et les Ghatafân avant d'avoir pris des otages parmi leurs seigneurs. Vous aurez ainsi dans vos mains la garantie que vous combattrez ensemble Muhammad jusqu'à la victoire finale.

– Oui, c'est une très bonne idée.

Puis Nu'aym alla trouver Abû Sufyân et ses amis :

– Vous connaissez, leur dit-il, l'amitié que j'ai pour vous et vous savez que j'ai quitté Muhammad et sa religion. J'ai appris une chose importante et je pense de mon devoir, à titre de simple conseil, de vous en informer. Ne dites surtout pas que c'est moi qui vous ai rapporté la chose.

– Non, bien sûr.

– Eh bien, sachez que les juifs se sont repentis de leur conduite envers Muhammad. Ils lui ont envoyé dire : Nous regrettons ce que nous avons fait. Acceptes-tu que nous prenions en otages quelques seigneurs des Quraych et des Ghatafân ? Nous te les livrerions. Tu leur trancherais la tête et nous serions à tes côtés contre les autres. « Oui, j'accepte », leur fit dire Muhammad. C'est pourquoi, poursuivit Nu'aym, si les juifs envoient vous demander des otages parmi vous, ne leur envoyez aucun homme.

Nu'aym alla enfin trouver les Ghatafân et leur dit :

– Je suis né parmi vous. Vous êtes ma tribu et les hommes que j'aime le plus. Je ne crois pas que vous puissiez douter de ma parole.

– C'est vrai, nous te faisons confiance, répondirent-ils.

– Ne dites surtout pas que c'est moi qui vous ai prévenus.

– Bien entendu. Mais de quoi s'agit-il ?

Il leur raconta ce qu'il avait raconté aux Quraych et leur conseilla de se méfier, comme il l'avait conseillé aux Quraych.

La veille du samedi du mois de chawwâl en l'an 5 de l'Hégire, à la suite d'une faveur de Dieu à son Envoyé, Abû Sufyân et les chefs des Ghatafân envoyèrent aux Banû Quraydha une délégation commandée par 'Ikrima, fils d'Abû Jahl :

– Nous n'avons pas ici, leur dit 'Ikrima, de maisons pour y séjourner. Nos chameaux et nos chevaux sont épuisés. Allons donc dès demain combattre Muhammad et en finir avec lui.

– Demain, firent répondre les juifs, c'est samedi. C'est un jour où nous ne pouvons nous livrer à aucune occupation. De plus, nous ne sommes pas disposés à combattre avec vous Muhammad, tant que vous ne nous aurez pas donné des otages parmi vos hommes, qui seraient dans nos mains une garantie jusqu'à l'élimination totale de Muhammad. Nous craignons, si la guerre devient insupportable, que vous repartiez chez

vous, nous laissant ainsi dans notre propre pays, seuls, face à cet homme auquel nous ne sommes pas capables de résister.

« Nu'aym ibn Mas'ûd avait bien raison, se dirent les Quraych et les Ghatafân, en écoutant la réponse des Quraydha. » Puis ils leur renvoyèrent l'ambassade, avec ce message : « Nous ne sommes pas du tout disposés à vous livrer qui que ce soit de nos hommes. Si vous voulez vraiment combattre, allez-y. » Ayant reçu le message, les Banû Quraydha se dirent : « Nu'aym avait bien raison. Ces gens-là ne veulent pas combattre. S'ils trouvent une belle occasion d'éliminer Muhammad, ils la saisiront, sinon, à la moindre difficulté, ils déguerpiront. »

Dieu lui-même les poussa à la défection : par des nuits froides et pluvieuses, il fit souffler sur eux des vents violents, qui renversaient leurs chaudrons et arrachaient leurs tentes. Le Prophète, ayant appris les désaccords survenus entre ses ennemis et la débandade de leur coalition, appela Hudhayfa ibn al-Yamân et lui demanda d'aller de nuit voir ce qui se passait chez l'ennemi. Hudhayfa racontait : nous étions aux abords du fossé avec le Prophète. Il pria une partie de la nuit, puis il s'adressa à nous : « Qui parmi vous voudrait aller voir ce qu'ils font en face et revenir nous en informer ? Je demanderai à Dieu qu'il soit mon compagnon au Paradis. » Personne ne se leva. C'est alors que le Prophète m'appela, et comme il m'avait appelé par mon nom, je n'avais plus le choix de refuser. Il me dit donc d'aller voir ce que devenaient les Quraych et les Ghatafân. Je partis et m'infiltrai parmi eux : le vent et l'armée de Dieu leur rendaient la vie impossible. Pas un chaudron, pas une tente, pas un feu ne tenait chez eux. Abû Sufyân se leva et dit aux Quraych : « Vous voyez, Mecquois, le séjour ici est devenu intenable ; nos chameaux et nos chevaux ont péri ; les Banû Quraydha nous ont lâchés et même les vents se sont déchaînés contre nous. Partons. En tout cas, moi je m'en vais. » Hudhayfa poursuivait : Abû Sufyân alla près de son chameau, qui était agenouillé, s'assit sur son dos et le frappa. Le chameau bondit. J'aurais pu, je le jure, le tuer d'une flèche, si le Prophète ne m'avait pas interdit de faire quoi que ce fût avant mon retour auprès de lui. Je revins donc rendre compte au Prophète.

Les Ghatafân apprirent ce qu'avaient fait les Quraych et s'en retournèrent également chez eux. Le lendemain matin, le Prophète leva lui aussi le camp et revint du fossé à Médine. Ses hommes déposèrent

alors les armes. Il leur dit : « Désormais, les Quraych ne vous attaqueront plus. Mais c'est vous plutôt qui les attaquerez. » En effet, le Prophète avait désormais l'initiative de l'attaque jusqu'au jour où Dieu lui ouvrit les portes de La Mecque.

L'EXPÉDITION CONTRE LA TRIBU JUIVE DES BANÛ QURAYDHA EN L'AN 5 DE L'HÉGIRE AU COURS DU MOIS DE DHÛ-L-QI'DA ET AU DÉBUT DE DHÛ-L-HIJJA (MAI 627) (*SÎRA*, II, 233-245)

Gibrîl apporte au Prophète l'ordre de combattre les Quraydha Sîra*, II, 233-236)*

Le même jour, à midi, Gibrîl vint voir le Prophète. L'ange, coiffé d'un turban de soie, était sur une mule dont le bât était couvert de brocart :

– Envoyé de Dieu, demanda Gibrîl, tu as donc déposé les armes ?

– Oui.

– Les anges ne l'ont pas encore fait. Dieu t'ordonne, Muhammad, d'aller combattre le clan juif des Banû Quraydha. Moi-même j'y vais de ce pas et j'ai l'intention de faire trembler la terre sous leurs pieds.

L'Envoyé de Dieu fit alors annoncer par un muezzin : « Quiconque veut m'écouter et m'obéir devra faire la prière de cet après-midi chez les Banû Quraydha. » Le Prophète confia sa bannière à Ali et les gens le suivirent. Arrivé au pied des fortins où s'étaient réfugiés les juifs, Ali fut accueilli par des insultes à l'adresse du Prophète. Il rebroussa chemin pour le prévenir alors qu'il était déjà en route vers les Quraydha :

– Envoyé de Dieu, tu ne dois pas t'approcher de ces hommes méchants.

– Pourquoi ? Les as-tu donc entendus dire du mal de moi ?

– Oui, Envoyé de Dieu.

– S'ils m'avaient vu, ils n'auraient osé rien dire de tout cela.

S'approchant des fortins, le Prophète cria aux Quraydha : « Frères de singes, vous n'avez pas encore connu, je le vois, l'humiliation et la vengeance de Dieu. Vous allez les connaître ! »

Avant d'arriver chez les Banû Quraydha, le Prophète rencontra sur son chemin, à quelque distance de Médine, quelques-uns de ses compagnons :

– Avez-vous vu quelqu'un passer par là ? leur demanda-t-il.

– Oui, il disait s'appeler Dihya ibn Khalîfa. Il était sur une mule blanche recouverte d'un tapis de soie.

– C'est Gibrîl. Il a été envoyé pour faire trembler les tours des Banû Quraydha et répandre la terreur dans leur cœur.

Le Prophète installa son camp face aux Quraydha, sur un de leurs puits, du côté de leurs plantations. Assiégés pendant vingt-cinq nuits, les Quraydha furent durement éprouvés et la peur les envahit.

Une fois les Quraych et les Ghatafân (*qui étaient coalisés contre le Prophète*) repartis dans leur pays, Huyayy ibn Akhtab (*l'un des chefs des Banû Nadîr*), par fidélité à l'engagement donné à Ka'b ibn Asad, chef du clan des Quraydha, rejoignit leurs fortins. Les juifs, à mesure que le siège se prolongeait autour d'eux, acquirent la conviction que le Prophète ne repartirait pas avant de les avoir exterminés. Ka'b ibn Asad leur dit :

– Vous voyez la situation désespérée où nous sommes. Je vais vous proposer trois solutions pour en sortir et vous choisirez celle que vous voudrez.

– Lesquelles ? demandèrent-ils.

– La première serait de suivre cet homme et de croire en sa mission. Il est clair maintenant pour vous qu'il est un prophète envoyé, c'est celui que vous trouvez dans votre Livre. Vous pourrez ainsi sauver votre vie, celle de vos femmes et de vos enfants et, en plus, vous garderez vos biens.

– Non, nous ne quitterons jamais la Loi de notre Bible.

– Si vous refusez cette proposition, allons tuer nos femmes et nos enfants et, ainsi dégagés de toute attache, nous affronterons Muhammad les sabres levés. Dieu donnera son jugement entre nous et Muhammad. Si nous périssons, ce sera notre sort ; si nous l'emportons, nous retrouverons toujours des femmes et des enfants.

– Non, comment pourrons-nous tuer nos femmes et nos enfants ? Que vaudrait la vie sans eux ?

– Si vous me refusez l'une et l'autre propositions, j'en ai une troisième. Cette nuit est une veille de samedi. La mobilisation des hommes de Muhammad y sera peut-être relâchée. Attaquons-les et profitons de l'effet de surprise.

– Rompre notre sabbat ! Ce serait un sacrilège scandaleux.

– Je ne connais pas un seul homme parmi vous, leur dit-il en colère, qui, depuis sa naissance, ait passé une seule nuit l'esprit déterminé, sans aucune hésitation !

Le pardon d'Abû Lubâba Sîra, *II, 236-239)*

Les Banû Quraydha firent dire au Prophète de leur envoyer Abû Lubâba (*un Émigré allié des Aws*) pour lui demander conseil. Le Prophète le leur envoya. À son arrivée, les hommes l'accueillirent et les femmes et les enfants en sanglots accoururent vers lui. Il en fut tout ému. Il savait que le Prophète était décidé à leur trancher la tête s'ils se rendaient. Ils lui demandèrent :

– Abû Lubâba, nous conseilles-tu de nous soumettre au jugement de Muhammad ?

– Oui, leur répondit-il, et il passa la main sur sa gorge pour signifier qu'ils seraient égorgés.

Abû Lubâba racontait : sur-le-champ, je réalisai que j'avais trahi Dieu et son Prophète.

Abû Lubâba quitta les Banû Quraydha et repartit tout droit devant lui, sans même revenir rendre compte de sa mission au Prophète. Il s'attacha à un pilier de la mosquée et jura de rester sur place jusqu'à ce que Dieu lui pardonne sa trahison à l'égard du Prophète. Il resta ainsi attaché au pilier six nuits. Sa femme venait le délier aux heures de prière, puis il revenait s'attacher au pilier.

Le Prophète, trouvant qu'Abû Lubâba avait tardé à revenir et apprenant ce qu'il avait fait, dit : « S'il était revenu me voir, j'aurais demandé pour lui le pardon. Mais maintenant qu'il s'est mis dans cette situation, ce n'est pas moi qui vais le libérer. Il devra attendre le pardon de Dieu. » Dieu révéla au Prophète (Coran, 9, 102) le pardon d'Abû Lubâba à l'aube, alors

qu'il était dans la maison de son épouse Umm Salama. Cette dernière racontait : dès l'aube, j'ai entendu le Prophète rire :

– Qu'est-ce qui te fait rire ? demandai-je. Puisses-tu toujours être heureux.

– Je ris parce que Dieu a accordé son pardon à Abû Lubâba.

– Je peux donc lui annoncer la bonne nouvelle ?

– Oui, si tu veux.

Umm Salama poursuivait. Je me levai et, de la porte de ma chambre, je lui criai : « Bonne nouvelle, Abû Lubâba, Dieu t'a pardonné. » Les gens se précipitèrent pour le libérer, mais il refusa obstinément. Il attendait que le Prophète lui-même vînt, de sa main, lui ôter ses liens. Le Prophète le libéra en sortant faire la prière du matin.

Les Banû Quraydha se rendent au jugement du Prophète Sîra*, II, 239-240)*

Le lendemain matin, les Banû Quraydha se rendirent au jugement du Prophète. Les Aws se précipitèrent vers le Prophète, lui dirent que les Banû Quraydha étaient leurs propres alliés et lui demandèrent de les traiter exactement comme il avait traité les juifs des Banû Qaynuqâ', alliés des Khazraj. Ces juifs avaient été assiégés par le Prophète et s'étaient rendus à son jugement. Abdallah ibn Ubayy avait demandé au Prophète leur grâce et elle lui avait été accordée. Le Prophète répondit aux Banû Aws, qui plaidaient devant lui la cause des Quraydha :

– Acceptez-vous l'arbitrage d'un homme de votre propre clan ?

– Oui, nous l'acceptons.

– Ce sera donc Sa'd ibn Mu'âdh.

Ce dernier avait été atteint d'une flèche à la bataille du Fossé et fut soigné dans la mosquée du Prophète sous sa surveillance. Lorsque le Prophète confia à Sa'd l'arbitrage sur le sort des Banû Quraydha, les Aws prirent cet homme de chez lui à dos d'âne, assis sur un coussin de cuir, et l'emmenèrent chez le Prophète. En cours de route, ils le harcelèrent avec insistance :

– Sois bon avec tes alliés, lui disaient-ils. Si le Prophète a confié leur sort à ton arbitrage, c'est pour que tu sois bon avec eux.

– Il est temps pour moi, leur dit-il, d'être irréprochable devant Dieu.

À l'arrivée de Sa'd auprès du Prophète et des musulmans, le Prophète dit aux Aws : « Voici votre Maître. » Les Aws lui dirent :

– L'Envoyé de Dieu t'a chargé de l'arbitrage sur le sort de tes alliés.

– Prenez-vous devant Dieu, demanda-t-il aux Aws, l'engagement de respecter mon jugement ?

– Oui, nous le respecterons.

– Et, de ce côté-ci ? (Il s'adressait au Prophète, sans même le regarder, par respect pour sa personne.)

– Oui, je le respecterai, répondit le Prophète.

– Mon jugement sur les Banû Quraydha sera : que les hommes soient tués, que leurs biens soient répartis entre les musulmans et que les femmes et les enfants soient bannis.

– Ton jugement, Sa'd, est le jugement de Dieu, dit le Prophète.

Et le Prophète ordonna de tuer tous les hommes des Banû Quraydha, et même les jeunes, à partir de l'âge où ils avaient les poils de la puberté.

Les Banû Quraydha sont égorgés Sîra*, II, 240-241)*

Le Prophète ordonna de faire descendre de leurs fortins les Banû Quraydha et de les enfermer dans la maison de Bint al-Hârith. Il alla ensuite sur la place du marché de Médine, la même que celle d'aujourd'hui (*du temps d'Ibn Hichâm*), et y fit creuser des fossés. Puis il fit venir les Banû Quraydha par petits groupes et leur coupa la gorge sur le bord des fossés. Parmi eux, il y avait Huyayy ibn Akhtab, l'ennemi de Dieu, et Ka'b ibn Asad, le chef des Quraydha. Ils étaient six cents à sept cents hommes. On dit huit cents et même neuf cents. Pendant qu'ils étaient amenés sur la place par petits groupes, certains juifs demandèrent à Ka'b, le chef de leur clan :

– Que va-t-on donc faire de nous ?

– Est-ce-que cette fois vous n'allez pas finir par comprendre ? Ne voyez-vous pas que le crieur qui fait l'appel ne bronche pas et que ceux qui sont partis ne reviennent pas ? C'est évidemment la tête tranchée !

Le Prophète ne cessa de les égorger jusqu'à leur extermination totale.

L'exécution de Huyayy ibn Akhtab Sîra*, II, 241)*

On fit donc venir Huyayy ibn Akhtab devant le Prophète. Il avait les mains ligotées autour du cou et portait un manteau d'un rose éclatant, qu'il avait, pour ôter à ses geôliers toute envie de vol, tailladé de toutes parts :

– Je ne regrette absolument pas, dit-il au Prophète, d'avoir été ton ennemi, mais, je le constate, quiconque abandonne Dieu, Dieu l'abandonne.

Et, s'adressant à l'assistance :

– Nous acceptons l'ordre de Dieu. C'est une tuerie que Dieu a décidée d'inscrire dans le destin du peuple d'Israël.

Puis il s'assit et le Prophète lui trancha la tête.

Une seule femme tuée parmi les Quraydha Sîra*, II, 242)*

'Â'icha, mère des Croyants, racontait : une seule femme juive des Banû Quraydha a été tuée. Elle était chez moi et l'on bavardait ensemble. Elle plaisantait et riait de bon cœur, pendant que, sur la place du marché, le Prophète égorgeait ses hommes. Soudain un crieur appela son nom :

– Où est Unetelle ?

– C'est moi.

– Malheureuse, qu'as-tu ? lui demandai-je.

– Je vais être tuée.

– Pourquoi donc ?

– Parce que j'ai commis quelque chose.

C'était elle qui avait jeté une meule sur Khallâd ibn Suwayd et l'avait tué. On l'emmena et on lui trancha la tête. 'Â'icha disait : je n'oublierai

jamais ce trait étonnant chez cette femme ; elle était de bonne humeur et riait de bon cœur, alors qu'elle savait qu'elle allait être exécutée. Elle avait, en effet, jeté une meule à grains sur un musulman et l'avait ainsi tué.

Histoire de Zabîr ibn Bâta Sîra, *II, 242-244)*

Avant l'islam, Zabîr ibn Bâta avait, pendant la bataille de Bu'âth, accordé sa grâce à Thâbit ibn Qays (*futur Ançâr de Médine*). Il l'avait pris, lui avait coupé le toupet (*survivance du sacrifice humain*) et l'avait ainsi libéré. Le jour où les Banû Quraydha furent égorgés, Thâbit vint trouver Zabîr, qui était alors très vieux, et lui demanda :

– Est-ce que tu me reconnais ?

– Comment un homme comme moi pourrait-il oublier un homme comme toi ?

– Je voudrais, lui dit Thâbit, te remercier aujourd'hui de la grâce que tu m'as accordée.

– Un homme généreux qui rend grâce à un homme généreux !

Thâbit alla trouver le Prophète et lui dit :

– Envoyé de Dieu, je dois ma grâce à Zabîr et je voudrais lui rendre la pareille. Accorde-moi qu'il reste en vie.

– Il est à toi, répondit le Prophète.

– L'Envoyé de Dieu m'a accordé ton sang, dit Thâbit à Zabîr. Tu es libre.

– Un vieillard, sans femme et sans enfants, que ferait-il de la vie ?

– Envoyé de Dieu, supplia Thâbit, accorde-moi la grâce de sa femme et de ses enfants.

– Ils sont à toi.

– Le Prophète, revint annoncer Thâbit au vieillard, m'a accordé la grâce de ta femme et de tes enfants. Ils sont à toi.

– Une famille sans biens, comment survivrait-elle dans le Hijâz ?

– Envoyé de Dieu, revint demander Thâbit, accorde-moi ses biens.

– Ils sont accordés.

– Le Prophète m'a accordé tes biens, dit Thâbit au vieillard. Ils sont à toi.

– Dis-moi, Thâbit, demanda Zabîr, qu'est devenu notre chef Ka'b ibn Asad, cet homme dont le visage était comme un miroir de Chine dans lequel se miraient toutes les jeunes filles du quartier ?

– Il a été égorgé.

– Et Huyayy ibn Akhtab, le maître des citadins et des bédouins ?

– Égorgé.

– Et 'Azzâl ibn Samaw'al, qui était toujours à l'avant dans nos attaques et assurait notre défense dans nos retraites ?

– Égorgé.

– Et les membres de nos deux assemblées ?

– Égorgés.

– Je te demande, Thâbit, par la grâce que tu me dois, de me faire suivre ces hommes. Après leur disparition, la vie n'a plus aucun charme et je suis impatient de retrouver ces amis.

Thâbit le fit avancer et sa tête fut tranchée. Abû Bakr, qui était présent, dit : « Qu'il aille rejoindre ses amis pour l'éternité dans le feu de l'Enfer ! »

Le partage du butin pris aux Banû Quraydha Sîra*, II, 244-245)*

Le Prophète fit ensuite le partage des femmes, des enfants et des biens des Banû Quraydha entre les musulmans. Avant tout partage, il prit pour lui le cinquième du butin, puis il établit les règles de la répartition : deux actions pour un cheval ; une action pour son cavalier ; une action pour le fantassin. Les cavaliers ayant pris part à l'extermination des Banû Quraydha étaient au nombre de trente-six. C'était le premier butin auquel s'appliquait cette règle du cinquième pour le Prophète et de la répartition par actions des quatre cinquièmes. Ce principe fut adopté par la suite pour le partage du butin après toutes les expéditions et les conquêtes.

Le Prophète envoya dans la région de Najd une partie des captives juives des Quraydha, contre lesquelles il acheta des chevaux et des armes.

Histoire de Rayhâna Sîra*, II, 245)*

Parmi les captives des Banû Quraydha, le Prophète avait choisi pour lui-même une femme appelée Rayhâna, qui resta chez lui, en sa possession, jusqu'à sa mort. Il lui avait pourtant proposé de l'épouser et de lui imposer le voile. « Laisse-moi ainsi en ta possession, lui avait-elle répondu : c'est plus simple pour moi comme pour toi. » Lorsqu'elle avait été prise comme captive, elle avait refusé de se convertir à l'islam et tenu à rester juive. Le Prophète avait dû la mettre en quarantaine et il en était personnellement affecté. Un jour qu'il devisait avec quelques compagnons, il entendit un bruit de pas derrière lui. « C'est Tha'laba, dit-il, qui vient m'annoncer la conversion de Rayhâna ! » Tha'laba lui annonça effectivement la conversion de Rayhâna et le Prophète s'en réjouit.

L'EXÉCUTION DE SALLÂM IBN ABÛ-L-HUQAYQ (*S*ÎRA, II, 273-276)

L'un des bienfaits accordés par Dieu au Prophète était que les deux clans des Ançâr, les Aws et les Khazraj, rivalisaient de zèle à son égard et s'affrontaient comme des béliers pour gagner sa faveur. Chaque fois qu'un clan faisait quelque chose pour être agréable au Prophète, l'autre clan guettait l'occasion d'en faire autant. Ainsi, lorsque les Aws débarrassèrent le Prophète de son ennemi le poète Juif Ka'b ibn al-Achraf, les Khazraj cherchèrent à exécuter un homme qui vouait au Prophète une égale inimitié. Ils pensèrent à Sallâm ibn Abû-l-Huqayq, chef des juifs de l'oasis de Khaybar, et demandèrent au Prophète la permission de le tuer. Il la leur accorda.

Quinze hommes des Khazraj partirent pour Khaybar (*à une centaine de kilomètres au nord de Médine*). Le Prophète confia le commandement de la troupe à Abdallah ibn 'Atîk et leur interdit de tuer aucun enfant ni aucune femme. Parvenus à Khaybar, ils pénétrèrent dans la maison d'Ibn Abû-l-Huqayq. Ce dernier dormait dans une pièce à l'étage, à laquelle on accédait par un escalier taillé dans le tronc d'un palmier. Ils y montèrent et demandèrent la permission d'entrer. Sa femme sortit :

– Qui êtes-vous ? leur demanda-t-elle.

– Des Arabes qui cherchons à acheter du blé.

– Voici votre homme, entrez.

L'un des hommes du commando racontait : nous entrâmes et fermâmes sur nous et sur elle la porte de la pièce. Elle cria et dénonça notre action. Nous nous jetâmes avec nos sabres sur l'homme étendu dans son lit, ne voyant de lui, dans la noirceur de la nuit, qu'une tache blanche. Sa femme ne cessait de crier, mais nous retenions nos sabres au-dessus de sa tête, en pensant à l'interdiction que nous avait imposée le Prophète. Nos sabres alors s'abattirent sur l'homme ; Abdallah, de toutes ses forces, lui plongea son sabre dans le ventre : l'homme fut ainsi transpercé de part en part, et nous ressortîmes. Mais Ibn 'Atîk, qui avait une mauvaise vue, tomba du haut de l'escalier et eut une très douloureuse entorse à la cheville. Nous le portâmes et courûmes pour sortir de la ville et nous enfuir. Autour de nous, les lumières furent allumées et l'on nous poursuivit de partout. En désespoir de cause, les hommes de Khaybar retournèrent auprès de leur chef et ne purent qu'assister à son agonie. Nous portâmes donc Ibn 'Atîk, poursuivait le narrateur, et retournâmes voir le Prophète pour lui annoncer la mort d'Ibn Abû-l-Huqayq, l'ennemi de Dieu. Mais chacun de nous prétendit l'avoir tué. Comme nous nous disputions ce privilège devant le Prophète, il nous dit : « Montrez-moi vos sabres. » Nous les lui montrâmes. Il les examina et dit : « C'est le sabre d'Abdallah ibn Anîs qui l'a tué. J'y vois encore la trace de ce que l'homme avait mangé. »

LA CONVERSION DE 'AMR IBN AL-'ÂÇ ET DE KHÂLID IBN AL-WALÎD (*SÎRA*, II, 276-279)

'Amr ibn al-'Âç (*futur conquérant de l'Égypte*) racontait : après notre retour de la bataille du Fossé avec nos alliés, je réunis quelques hommes des Quraych qui pensaient comme moi et avaient l'habitude de m'écouter. Je leur dis :

– Voyez quelle importance démesurée prend Muhammad. J'ai pensé à une chose que je vais vous proposer.

– Laquelle ?

– Je propose que nous allions séjourner chez le Négus d'Abyssinie. Si Muhammad l'emporte sur notre camp, nous serons à l'abri chez le Négus.

J'aime mieux être sous l'autorité du Négus qu'être soumis à Muhammad. Si, au contraire, notre camp l'emporte sur Muhammad, notre tribu sait qui nous sommes : elle ne peut que nous bien traiter.

– Tu as raison. Collectons des cadeaux dignes du Négus et partons.

Le Négus appréciait beaucoup les cuirs et les fourrures de chez nous. Nous en emportâmes une bonne quantité et partîmes pour l'Abyssinie.

'Amr ibn Umayya en mission auprès du Négus Sîra*, II, 277)*

'Amr ibn al-'Âç poursuivait : nous attendions d'être reçus par le Négus et nous fûmes surpris de voir entrer chez lui 'Amr ibn Umayya (*compagnon du Prophète*) : Muhammad l'avait envoyé en mission auprès du Négus au sujet de son cousin Ja'far ibn Abû Tâlib et de ses compagnons. Je dis à mes amis : « C'est 'Amr ibn Umayya. Si j'entre chez le Négus pour lui demander sa tête et qu'il me la donne, je le tuerai et j'aurai ainsi donné satisfaction aux Quraych, en les débarrassant d'un ambassadeur de Muhammad. » J'entrai donc chez le Négus et, selon l'usage, me prosternai à ses pieds :

– Bienvenue à mon ami, dit-il. M'as-tu apporté quelque cadeau de ton pays ?

– Oui, bien sûr, beaucoup de fourrures.

Et je les lui montrai. Il en fut ravi. Puis je lui dis :

– Majesté, j'ai vu sortir de chez toi le messager d'un homme qui est notre ennemi et qui a tué un grand nombre des meilleurs parmi nos notables. Livre-le moi et je le tuerai.

Le Négus entra dans une colère si violente que je souhaitai que la terre s'ouvrît pour m'engloutir et me protéger de lui. Je m'excusai :

– Majesté, si j'avais pensé que ma requête te déplairait, je ne l'aurais pas faite.

– Comment peux-tu me demander de te livrer le messager d'un homme qui reçoit la Grande Révélation, tout comme la recevait Moïse ?

– Majesté, cet homme est-il comme Moïse ?

– Malheureux ! Écoute-moi, 'Amr, et va suivre cet homme. Il est dans la vérité et il vaincra certainement tous ses opposants, comme Moïse a

vaincu le Pharaon et son armée.

– Accepterais-tu de recevoir en son nom ma conversion à l'islam ?

– Oui, j'accepte, dit-il, en me tendant la main.

Je tapai dans sa main ouverte et sortis de chez lui totalement converti, mais je n'en dis rien à mes compagnons.

Conversion de 'Amr ibn al-'Âç et de Khâlid ibn al-Walîd Sîra*, II, 277-279)*

'Amr ibn al-'Âç poursuivait son récit : je partis donc chez l'Envoyé de Dieu pour lui déclarer ma conversion. En cours de route, je rencontrai Khâlid ibn al-Walîd (*futur héros de la conquête musulmane*), venant de La Mecque. C'était peu avant que le Prophète n'en fît la conquête.

– Où vas-tu ainsi, Khâlid ?

– Ma foi, la vérité a éclaté et le chemin est tout tracé ; l'homme est certainement un prophète. Je vais me convertir à l'islam, il n'y a plus de raison d'attendre.

– Moi aussi, je n'y vais, dis-je, que pour me convertir.

Nous arrivâmes à Médine chez l'Envoyé de Dieu. Khâlid s'avança auprès du Prophète, lui déclara sa conversion et prêta serment. Puis je m'avançai et je dis au Prophète :

– Je prête serment, à condition que mes fautes passées me soient pardonnées.

– 'Amr, m'ordonna-t-il, ne crains rien, prête serment. L'islam et l'Hégire effacent tout le passé.

Je prêtai serment et repartis.

L'EXPÉDITION CONTRE LES BANÛ LIHYÂN (AOÛT 627) (*SÎRA*, II, 279-281)

Cinq mois après la conquête des Banû Quraydha, le Prophète partit en expédition contre les Banû Lihyân pour venger Khubayb ibn 'Adiyy et ses compagnons, qui avaient été tués à Rajî'. En vue de prendre l'ennemi

par surprise, il fit semblant de partir pour la Syrie et s'engagea en direction du nord. Peu après, il tourna à gauche et reprit la direction de La Mecque. À marches forcées, il parvint à Ghurân, territoire des Banû Lihyân. Mais ces derniers, sur leurs gardes, avaient pris position dans les montagnes. Ayant manqué l'effet de surprise escompté, le Prophète décida de partir pour 'Usfân, sur le chemin de La Mecque, à la tête de deux cents cavaliers. Il voulait ainsi inquiéter les Mecquois en leur faisant croire à l'imminence d'une attaque. Parvenu à 'Usfân, il envoya vers La Mecque deux cavaliers qui firent une apparition à proximité de la ville et rebroussèrent chemin à toute bride. Et le Prophète s'en retourna à Médine.

L'EXPÉDITION DE DHÛ QARAD (AOÛT 627) (*S*ÎRA, II, 281-289)

Quelques nuits après le retour du Prophète à Médine, une troupe de cavaliers des Ghatafân fit une incursion dans un élevage de chameaux appartenant au Prophète et gardés dans la forêt par un couple de bergers. Les cavaliers tuèrent le berger et emmenèrent avec eux sa femme et le troupeau. Salama ibn al-Akwa' fut le premier à donner l'alerte. Il courut comme un lion à la poursuite des agresseurs et tenta de retarder leur fuite à coups de flèches. Lorsque les cavaliers se retournaient contre lui, il prenait la fuite puis il recommençait sa manœuvre de retardement.

Les cris d'al-Akwa' parvinrent au Prophète : il donna l'alerte à Médine et les cavaliers musulmans accoururent vers lui. Il mit à leur tête Sa'd ibn Zayd, avec ordre de pourchasser les bandits. Le Prophète le suivrait avec ses hommes. Les cavaliers musulmans atteignirent les fuyards et Abû Qutâda réussit à tuer Habîb ibn 'Uyayna, leur chef. Il l'étendit sur le sol, le couvrit de son propre manteau et poursuivit les autres. Le Prophète arriva avec les musulmans, qui, reconnaissant le manteau d'Abû Qutâda étendu sur le mort, pensèrent qu'il avait été tué et s'en remirent à Dieu avec tristesse. Mais le Prophète les rassura : « Ce n'est pas Abû Qutâda, mais un homme qu'Abû Qutâda a tué et recouvert de son manteau, en témoignage d'amitié. » Les musulmans pourchassèrent les pillards : ils en tuèrent un certain nombre et ramenèrent le troupeau volé.

Le Prophète installa son camp dans une montagne, sur un point d'eau appelé Dhû Qarad. Il y resta une journée et une nuit et donna à manger à son armée, une chamelle pour cent hommes. Puis il s'en retourna à Médine.

L'EXPÉDITION CONTRE LES BANÛ MUÇTALIQ (JANVIER 628) (*SÎRA*, II, 289-296)

Le Prophète séjourna à Médine un mois puis il partit en expédition contre les Banû Muçtaliq au mois de cha'bân de l'an 6 de l'Hégire (*décembre 627-janvier 628*). Il avait appris qu'ils mobilisaient leurs troupes contre lui, sous la conduite de Hârith ibn Abû Dirâr. Le Prophète les rencontra sur un de leurs points d'eau et leur livra bataille. Dans la mêlée, les musulmans avaient comme mot de passe : « Victorieux, tue, tue ! » Dieu défit les Banû Muçtaliq et les mit en fuite. Les musulmans en tuèrent un certain nombre et, en plus de leurs biens et de leurs troupeaux, ils emmenèrent en captivité leurs femmes et leurs enfants. Le Prophète en fit la répartition entre ses hommes. Dans cette bataille, l'un des musulmans tomba, par méprise, sous les coups d'un autre musulman.

Ibn Ubayy exhorte les Ançâr contre les Émigrés Sîra*, II, 290-291)*

Tandis que le Prophète campait sur ce point d'eau, les hommes furent pris d'une soif tenace et ce fut la bousculade autour du puits. Un jeune esclave de 'Umar ibn al-Khattâb se bagarra avec un jeune homme des Ançâr et chacun des deux appela son clan au secours. Abdallah ibn Ubayy, l'un des chefs des Ançâr, fut pris de colère et, devant un groupe de son clan parmi lesquels se trouvait le jeune Zayd ibn Arqam, il exprima sa révolte : « Ils nous ont bernés, ces rustres de Quraychites, parlant des Émigrés. Ils veulent, par leur nombre, prendre le pas sur nous dans notre propre pays. Quelqu'un l'avait déjà dit : “; Engraisse ton chien et il te mangera ! ” Dès notre retour, je le jure, nous verrons bien qui est le plus fort et qui chassera l'autre de Médine. C'est vous-mêmes qui vous êtes mis dans cette situation. Vous les avez laissé occuper le pays et vous avez partagé avec eux vos propres biens. Si désormais vous gardez vos biens pour vous, ils partiront ailleurs. »

Le jeune Zayd ibn Arqam, ayant écouté ce discours, alla tout droit le rapporter au Prophète. 'Umar était présent. C'était après la défaite des Banû Muçtaliq. 'Umar dit au Prophète :

– Dis à 'Abbâd ibn Bichr d'aller tuer cet homme.

– Comment cela, 'Umar ? Non, les gens diront que Muhammad exécute ses propres amis. Fais plutôt annoncer le départ.

Et les musulmans levèrent le camp. C'était à une heure où le Prophète n'avait pas l'habitude d'ordonner le départ.

Ibn Ubayy présente ses excuses au Prophète Sîra, *II, 291-294)*

Ayant appris que Zayd ibn Arqam avait rapporté ses menaces au Prophète, Ibn Ubayy alla le trouver et jura qu'il n'avait jamais prononcé les paroles rapportées par Zayd. C'était un chef qui jouissait de beaucoup de considération dans son clan. Ceux parmi les Ançâr qui étaient présents, et qui étaient de ses amis, eurent pitié de lui et tentèrent de le défendre : « Envoyé de Dieu, dirent-ils, ce jeune homme n'a peut-être pas bien compris le discours d'Ibn Ubayy et il l'aura mal rapporté… »

Le Prophète monta sur son chameau et repartit. Usayyid ibn Hudayr le croisa sur son chemin, le salua comme il convient de saluer les prophètes et lui dit :

– Envoyé de Dieu, tu as fait lever le camp à une heure inhabituelle !

– N'as-tu pas appris, lui demanda le Prophète, ce qu'a dit ton ami ?

– De quel ami parles-tu ?

– Abdallah ibn Ubayy.

– Et qu'a-t-il dit ?

– Il a prétendu qu'à son retour à Médine, le plus fort en chassera le plus misérable.

– C'est toi le plus fort, Envoyé de Dieu. Tu l'en chasseras, j'en suis sûr, si tu le veux. C'est lui le misérable et toi le plus fort. Envoyé de Dieu, aie pitié de lui. Dieu t'a envoyé chez nous au moment où les gens de sa tribu tressaient des perles pour sa couronne. Il est persuadé que tu l'as privé d'un royaume.

Le Prophète conduisit son armée, sans halte, toute cette journée-là, la nuit qui suivit et le début de la journée suivante. Ils furent tous assommés par le soleil. Le Prophète ordonna enfin une halte. Dès qu'ils touchèrent terre, ils tombèrent de sommeil. Le Prophète avait fait cela pour détourner les gens de toute conversation au sujet de ce qui s'était passé la veille et des propos d'Abdallah ibn Ubayy.

Le fils d'Ibn Ubayy vint trouver le Prophète et lui dit :

– Envoyé de Dieu, j'ai appris que tu voulais tuer mon père Abdallah à cause des propos qu'on t'a rapportés sur lui. Si tu es vraiment décidé à le faire, tu n'as qu'à m'en donner l'ordre et je t'apporterai sa tête. Les Khazraj savent bien mon attachement à mon père et je crains que tu charges un autre que moi de son exécution. Je ne supporterai pas, en effet, de voir le bourreau de mon père vivre parmi les hommes. Il faudra que je le tue moi-même, mais je tuerai un croyant pour un incroyant et j'irai en Enfer.

– Nous allons plutôt, répondit le Prophète, le traiter avec clémence et garder de bonnes relations avec lui, tant qu'il restera dans notre camp.

Depuis, toutes les fois qu'Abdallah ibn Ubayy faisait un écart, les gens de son clan eux-mêmes le reprenaient et l'en blâmaient. Ayant appris leur conduite, le Prophète dit à 'Umar :

– Qu'en penses-tu, 'Umar ? Si tu avais tué Ibn Ubayy lorsque tu m'en avais demandé l'autorisation, des notables auraient pris peur et se seraient peut-être révoltés. Maintenant, ces mêmes notables, si je leur demandais de le tuer, ils le tueraient.

– Je sais, dit 'Umar, les décisions de l'Envoyé de Dieu ont bien plus de valeur que les miennes.

Histoire de Juwayriya, fille d'al-Hârith Sîra, *II, 294-296)*

Le Prophète prit beaucoup de captives chez les Banû Muçtaliq et les répartit entre les musulmans. Parmi les captives se trouvait Juwayriya, fille de Hârith, chef de leur clan. 'Â'icha racontait : lorsque l'Envoyé de Dieu fit la répartition des captives des Banû Muçtaliq, Juwayriya, fille de Hârith, fut attribuée par le sort à Thâbit ibn Chammâs. C'était une jeune femme belle et séduisante. Aucun homme ne pouvait résister à son

charme. Elle voulut se marier par contrat avec Thâbit et vint trouver le Prophète pour demander son aide dans la rédaction du contrat. 'Â'icha racontait : à peine l'ai-je vue à la porte de ma chambre que je l'ai prise en grippe. Je savais que le Prophète allait succomber à son charme. Juwayriya entra chez le Prophète :

– Envoyé de Dieu, lui dit-elle, je suis Juwayriya, fille de Hârith, seigneur de son clan. Je suis, comme tu le sais, victime du malheur qui a frappé notre peuple. Le sort m'a attribuée à Thâbit ibn Chammâs et j'ai tenu à l'épouser par contrat. Je viens demander ton aide pour sa rédaction :

– Voudrais-tu, répondit le Prophète, une solution bien meilleure ?

– Laquelle ?

– Je t'épargne la rédaction de ce contrat et je t'épouse.

– Je le veux bien, Envoyé de Dieu.

– C'est entendu, confirma le Prophète.

La nouvelle de ce mariage se répandit parmi les musulmans. Les gens se dirent : « Il ne convient plus que nous gardions chez nous des femmes de la belle-famille du Prophète. » Et ils renvoyèrent chez elles les captives qu'ils détenaient. 'Â'icha poursuivait : plus de cent femmes des Muçtaliq furent ainsi libérées et renvoyées chez elles, à cause de ce mariage. À son retour de l'expédition contre les Muçtaliq, le Prophète amena avec lui Juwayriya et la confia à l'un des Ançâr, avec l'ordre de prendre soin d'elle.

Quelque temps après, Hârith vint chez le Prophète à Médine, amenant avec lui des chameaux à donner comme rançon de sa fille Juwayriya. Arrivé à 'Aqîq, près de Médine, il regarda à nouveau les chameaux. Deux d'entre eux lui tenaient particulièrement à cœur et il éprouva du mal à devoir s'en séparer. Il les fit donc disparaître dans un sentier de 'Aqîq et amena les autres au Prophète :

– Muhammad, lui dit-il, tu as pris ma fille comme captive, et voici sa rançon.

– Mais où sont donc les deux chameaux que tu as fait disparaître à 'Aqîq, dans tel sentier ?

– Je témoigne qu'il n'y a qu'un seul Dieu et que toi, Muhammad, tu es l'Envoyé de Dieu : il n'y avait en effet que Dieu pour voir ce que j'avais fait !

Il se convertit à l'islam avec deux de ses fils et un certain nombre d'hommes de sa tribu. Il envoya chercher les deux chameaux et les donna au Prophète. En retour, on lui rendit sa fille. Elle se convertit elle aussi à l'islam et devint une bonne musulmane. Le Prophète demanda sa main à son père, qui la lui donna. Elle reçut en dot quatre cents dirhams.

LA CALOMNIE CONTRE 'Â'ICHA (*SÎRA*, II, 297-307)

'Â'icha racontait : quand le Prophète partait en expédition, il tirait au sort parmi ses épouses et emmenait avec lui celle que le sort désignait. Avant l'expédition contre les Muçtaliq, il tira au sort, comme à son habitude, et le sort me donna l'avantage sur elles : il m'emmena avec lui. Les femmes, à l'époque, avaient l'habitude de grignoter quelque chose de léger, pour tromper leur faim avant l'heure du déjeuner. Ainsi restaient-elles légères, sans prendre de poids. Pour voyager, je m'installais dans mon palanquin et les hommes en charge de mon chameau soulevaient le palanquin, le hissaient à bout de bras sur le dos du chameau et l'y fixaient avec des sangles. Puis ils menaient la monture en laisse.

Au retour de l'expédition contre les Muçtaliq, parvenu à proximité de Médine, le Prophète ordonna une halte, qui dura une partie de la nuit, puis il fit annoncer le départ. J'étais sortie pour un besoin naturel et je portais un collier de perles du Yémen, qui glissa de mon cou. Revenue à mon palanquin, je m'aperçus de la perte du collier, je repartis à sa recherche à l'endroit où j'étais sortie et l'y retrouvai. Pendant ce temps, on avait levé le camp et les gens étaient partis. Les hommes qui avaient la charge de mon chameau étaient venus, avaient soulevé mon palanquin, croyant que j'y étais, l'avaient sanglé sur le dos du chameau, et emmené la monture, comme ils en avaient l'habitude. Retournée au campement, je n'y vis personne. Tous étaient partis et le silence régnait.

'Â'icha poursuivait : je me roulai dans mon manteau et m'allongeai sur place, pensant que, lorsqu'on s'apercevrait de mon absence, on reviendrait me chercher à cet endroit. Tandis que j'étais ainsi allongée, Çafwân ibn Mu'attal, qui, pour une affaire personnelle, avait pris du retard et n'avait

pas fait de halte avec l'armée, passa par là. Il vit une masse noire étendue sur le sol et s'approcha de moi. M'ayant reconnue, il s'exclama : « L'épouse du Prophète ! Nous appartenons à Dieu et nous reviendrons à lui (*formule de résignation devant une contrariété plus ou moins grave*). Que t'est-il arrivé ? Dieu te pardonne ! » Je ne répondis rien. Il approcha son chameau, me dit de monter et se tint par pudeur à l'écart. Une fois que j'étais montée, il saisit les rênes du chameau et le conduisit à vive allure, pour rattrapper l'armée. Nous rejoignîmes les gens et l'on ne s'aperçut de mon absence qu'au lever du jour. Les hommes avaient fait une halte et se reposaient lorsqu'ils virent Çafwân m'amener sur son chameau. Et c'est à ce moment que le trouble envahit les esprits et que les calomnies se déchaînèrent contre moi : je n'en savais rien.

Revenue à Médine, je ne tardai pas à tomber gravement malade. Aucune de ces rumeurs ne me parvint, mais l'Envoyé de Dieu et mes parents finirent par apprendre ce qui se racontait sur moi. Ils ne m'en soufflèrent mot. Cependant, je sentais chez l'Envoyé de Dieu un certain manque de tendresse. Autrefois, lorsque je tombais malade, il me plaignait et prenait soin de moi. Cette fois-là, il n'en faisait rien et cela m'étonnait de sa part. Ainsi, par exemple, lorsqu'il rentrait chez moi pendant que ma mère me soignait, il lui demandait : « Comment va votre fille ? », sans y ajouter un mot de plus. J'en étais toute bouleversée. Ayant trop souffert de cette froideur, je lui dis un jour :

– Envoyé de Dieu, si tu le permets, je voudrais aller chez ma mère pour être soignée chez elle.

– Fais ce que tu veux, répondit-il.

Je partis donc chez ma mère, toujours tenue dans l'ignorance de ce qui se disait. Une vingtaine de nuits plus tard, j'étais en convalescence.

'Â'icha poursuivait : nous étions, à l'époque, de véritables Bédouins. Nous avions en horreur ces lieux d'aisances que les étrangers installent dans leurs maisons : les gens allaient pour leurs besoins naturels au large de la ville et les femmes y sortaient chaque nuit en groupe. J'y suis donc sortie une nuit en compagnie de la mère de Mistah, un protégé de mon père Abû Bakr. Tandis qu'elle marchait, elle se prit les pieds dans les pans de son manteau et trébucha.

– Malheur à toi, Mistah, s'écria-t-elle.

– Ne dis pas cela, rétorquai-je, d'un vaillant Émigré, qui a participé à la bataille de Badr.

– Ne connais-tu donc pas l'affaire, fille d'Abû Bakr ?

– Quelle affaire ?

Elle me raconta alors les calomnies qui circulaient en ville sur mon compte.

– Est-ce bien vrai ce que tu dis ?

– Oui, c'est la pure vérité, je le jure.

Je ne pus alors satisfaire mon besoin et revins précipitamment à la maison. Là, je fondis en larmes à tel point que mon foie faillit en éclater. Et je dis à ma mère :

– Dieu te pardonne, mère, les gens racontent toutes ces calomnies et tu ne m'en dis rien !

– Ma petite fille, ne t'en fais pas outre mesure. Il est rare qu'une belle femme soit chez un homme qui l'aime, avec d'autres co-épouses rivales, sans qu'elles inventent des calomnies contre elle et qu'elles les répandent dans leur entourage.

Origine de la calomnie Sîra*, II, 300-301)*

'Â'icha poursuivait : parmi ceux qui avaient répandu les calomnies auprès d'Abdallah ibn Ubayy et de quelques hommes des Khazraj figuraient Mistah et Khamna bint Jahch. En effet, Zaynab, la sœur de Khamna, était une des épouses du Prophète, la seule de ses épouses à pouvoir auprès de lui me porter ombrage. Zaynab elle-même, Dieu la protège dans sa foi, n'a jamais dit de moi que du bien. Mais sa sœur Khamna s'employait à diffuser les calomnies contre moi. J'en étais très malheureuse. Le Prophète prit un jour la parole en public (je ne l'ai su que plus tard). Il glorifia Dieu, lui rendit grâce et se plaignit devant les fidèles : « Je ne comprends pas pourquoi quelques-uns parmi vous cherchent à me nuire, en calomniant ma famille. Personnellement, je n'ai jamais eu à me plaindre d'elle. » Ces propos du Prophète semèrent la discorde parmi les Aws et les Khazraj. Chacun de ces clans accusait

l'autre d'hypocrisie. Ils se lancèrent des menaces et faillirent en venir aux mains.

Le Prophète consulte Ali et Usâma Sîra*, II, 301)*

Le Prophète vint chez moi, dans la maison de mes parents. Il y avait invité, pour les consulter, Ali et Usâma, fils de Zayd (*affranchi et fils adoptif du Prophète*). Ce dernier dit de moi beaucoup de bien : « Envoyé de Dieu, c'est ta famille. Tout cela est pur mensonge. Nous n'avons jamais entendu dire d'elle que du bien. » Quant à Ali, il dit : « Envoyé de Dieu, les femmes sont légion sur terre et tu peux en changer quand tu le veux. Interroge la servante, elle te dira la vérité. » Le Prophète appela Burayra pour l'interroger. Ali se leva alors et la roua de coups : « Dis la vérité à l'Envoyé de Dieu », lui répétait-il. Burayra dit : « Je ne connais d'elle que du bien, je le jure. Si j'avais quelque chose à lui reprocher, c'est que, lorsque je terminais de pétrir la pâte à pain et la laissais fermenter, je demandais à 'Â'icha de la surveiller et d'empêcher les moutons d'y toucher. Mais elle s'endormait et les moutons venaient manger la pâte. »

Dieu révèle au Prophète l'innocence de 'Â'icha Sîra*, II, 301-307)*

Par la suite, l'Envoyé de Dieu entra chez moi. Mes parents et une femme des Ançâr s'y trouvaient. Je pleurais et ma compagne pleurait avec moi. Il s'assit, rendit grâce et louanges à Dieu et me dit : « 'Â'icha, tu as entendu ce que racontent les gens. Crains Dieu. Si tu as commis quelque mal de ce qu'ils disent, demandes-en pardon à Dieu : il accepte de pardonner à ses fidèles. » À ces mots, je sentis que mes larmes étaient taries et j'attendis que mes parents répondent à l'Envoyé de Dieu. Ils n'en firent rien.

– N'allez-vous pas enfin répondre à l'Envoyé de Dieu ?

– Nous ne savons pas quoi lui répondre.

Je n'ai jamais connu de famille qui ait enduré ce qu'a enduré la famille d'Abû Bakr en ce temps-là. Je pleurai, je réfléchis et dis à l'Envoyé de Dieu : « Je ne pourrai jamais demander pardon à Dieu de ce que tu viens de mentionner. Car, si je reconnais ce que disent les gens alors que Dieu

sait que j'en suis innocente, je mentirai. Et si je nie ce qu'ils disent, personne ne me croira. » Je cherchai alors le nom de Jacob[3], mais il m'échappa, et je dis : « Puissé-je avoir la patience du père de Joseph ! »

Patience !

C'est à Dieu qu'il faut demander secours

contre ce que vous racontez. (Coran, 12, 18.)

L'Envoyé de Dieu ne bougeait pas. Mais soudain il fut saisi des symptômes habituels de la révélation. On l'étendit, on jeta sur lui son manteau et on lui glissa un oreiller de cuir sous la tête. Je songeais en moi-même, je le jure, que j'étais bien trop petite et bien trop misérable pour penser que Dieu allait révéler à mon sujet un Coran qui se lirait dans les mosquées. Tout au plus, j'espérais que l'Envoyé de Dieu verrait dans son sommeil un songe, où Dieu, qui connaît mon innocence, lui apporterait un démenti à ma décharge. En voyant les signes de la révélation, je n'éprouvai moi-même aucune crainte, car je savais que j'étais innocente et que Dieu ne serait pas injuste envers moi. Quant à mes parents, ils retenaient leur souffle, dans l'attente de cette révélation : ils craignaient que Dieu ne confirme les dires des gens. Le Prophète se réveilla enfin et s'assit. Son front était perlé comme par un jour de pluie.

Il s'essuya le front et dit :

– Bonne nouvelle, 'Â'icha, Dieu a révélé ton innocence.

– Qu'il en soit remercié, dis-je.

Le Prophète sortit de chez nous et alla à la rencontre des gens. Il leur parla et leur récita la révélation de Dieu sur cette affaire. Puis il fit venir Mistah (*serviteur d'Abû Bakr*), le poète Hassân ibn Thâbit et Khamna, la sœur de son épouse Zaynab et il leur fit donner des coups de fouet, comme auteurs ou propagateurs des calomnies contre 'Â'icha. L'affaire suscita des troubles et des querelles parmi les musulmans : Abû Bakr refusa de continuer à verser une pension à Mistah, après ce qu'il avait dit de sa fille ; Çafwân ibn Mu'attal se précipita pour tuer Hassân ibn Thâbit, à cause des poèmes qu'il avait composés contre 'Â'icha, mais il fut retenu dans son élan et ne put que le toucher de son sabre. Le Prophète fit enfin une réconciliation entre tout ce monde.

'Â'icha terminait ainsi son récit : on fit faire une enquête sur Ibn Mu'attal ; on trouva qu'il était impuissant et ne pouvait pas prendre

femme.

1 Ce rituel est probablement une survivance très adoucie du sacrifice humain ou, tout au moins, l'équivalent d'une mise à mort.

2 Ce geste, exprimé en arabe par un verbe spécifique, *'aqara*, était considéré avant l'islam comme une preuve ultime de courage et de vaillance : le héros se coupait ainsi toute possibilité de fuite et s'engageait à combattre jusqu'au dernier souffle. L'islam n'a pas retenu cette valeur morale du paganisme.

3 Cette référence à la patience de Jacob, père de Joseph, est oubliée aujourd'hui. En revanche, on se réfère couramment à la *patience de Job* (Coran, 38, 41-44 et 21, 83).

CHAPITRE VI

Hudaybiyya ou la trêve entre Muhammad et les Mecquois

S'ils inclinent à la paix,

incline à la paix toi aussi ;

confie-toi à Dieu

car il est celui qui entend et qui sait.

S'ils veulent te tromper,

Dieu te suffit.

C'est lui qui t'assiste de son secours… (Coran, 8, 61.)

HUDAYBIYYA À LA FIN DE L'AN 6 DE L'HÉGIRE (mars 628) (*S*ÎRA, II, 308-322)

Le Prophète demeura à Médine durant les mois de ramadân et de chawwâl et, au mois de dhû-l-qi'da, il prit le chemin de La Mecque pour y effectuer une visite des lieux saints (*'umra*), sans aucune intention guerrière. Il fit appel aux Arabes voisins de Médine et aux Bédouins du désert pour l'accompagner dans cette visite. Beaucoup d'entre eux tardèrent à lui répondre. Il sortit alors avec les Émigrés, les Ançâr et les Arabes qui lui avaient répondu. Ils étaient en tout sept cents hommes et avaient emmené avec eux soixante-dix chamelles destinées au Temple de La Mecque, une offrande pour dix personnes. Parvenu à 'Usfân, un point d'eau entre La Mecque et Médine, le Prophète y rencontra Bichr ibn Sufyân. Ce dernier lui dit : « Envoyé de Dieu, les Quraych ont appris que vous vous dirigiez vers La Mecque et ils sont sortis à votre rencontre,

revêtus de peaux de tigres, emmenant avec eux femmes et enfants. Ils sont décidés à vous combattre jusqu'au dernier, plutôt que de vous laisser entrer dans leur ville. Ils ont dépêché devant eux leur cavalerie, conduite par Khâlid ibn al-Walîd[1]. » Le Prophète répondit : « Ah ! ces malheureux Quraychites ! Ils sont dévorés par le démon de la guerre. Que perdraient-ils s'ils me laissaient seul me battre contre tous les autres Arabes ? Si je suis battu, ils auront ainsi obtenu ce qu'ils souhaitent. Si, au contraire, Dieu me donne la victoire, ils entreront ainsi plus riches dans l'islam. Je ne cesserai de me battre, je le jure, pour la mission que Dieu m'a confiée, jusqu'à la victoire ou la mort. » Puis il demanda à ses compagnons de lui indiquer, pour parvenir à La Mecque, un chemin autre que celui pratiqué par les Quraych. On lui en indiqua un autre, abrupt et caillouteux : il le prit et parvint jusqu'au pied de Hudaybiyya, au bas de La Mecque. La cavalerie des Quraych, ayant aperçu la poussière soulevée par la troupe du Prophète, comprit qu'il avait changé de chemin et revint à bride abattue pour en prévenir les Quraych.

Parvenus au bas de La Mecque, les musulmans virent la chamelle du Prophète s'agenouiller et dirent :

– Sa chamelle est épuisée.

– Non, répliqua le Prophète, elle n'est pas épuisée. Ce n'est pas dans sa nature. Elle a été retenue par Celui qui avait retenu les éléphants d'Abraha aux portes de La Mecque[2]. Dans ces conditions, poursuivit-il, je suis disposé à accorder aux Quraych, dans le cadre d'un accord global, toutes les concessions où le lien du sang serait invoqué. Descendons donc ici.

– Envoyé de Dieu, lui dirent ses compagnons, il n'y a pas d'eau dans cette vallée autour de laquelle on puisse camper.

Le Prophète tira alors une flèche de son carquois et la donna à l'un de ses compagnons. L'homme la prit, descendit dans l'un des puits de cette vallée et y planta la flèche : l'eau en jaillit à gros bouillons et les musulmans campèrent autour de l'eau.

Après que le Prophète eut établi son camp, un groupe des Khuzâ'a, conduit par Budayl ibn Warqâ', vint le trouver. Au cours de la conversation, ces hommes demandèrent au Prophète quel était le but de son voyage à La Mecque. Il leur répondit qu'il n'était pas venu pour leur faire la guerre, mais uniquement pour accomplir une visite au Temple, en

signe de respect pour ce lieu saint. Puis il leur tint le même discours que celui qu'il venait de tenir à Bichr ibn Sufyân. Ces hommes rapportèrent aux Quraych les propos de Muhammad et leur reprochèrent trop de précipitation à son égard. Les Quraych les rudoyèrent et les accusèrent de complicité avec lui : « Même si Muhammad, dirent-ils, n'a aucune intention hostile, nous ne le laisserons jamais entrer à La Mecque malgré nous. » Puis les Quraych envoyèrent auprès de Muhammad Mikraz ibn Hafç. Le Prophète lui tint le même discours que celui tenu à Budayl et à ses compagnons. Mikraz revint et leur rendit compte de sa mission. Puis ils envoyèrent al-Hulays ibn 'Alqama, qui était à l'époque le chef des mercenaires abyssins. Lorsque l'Envoyé de Dieu l'aperçut de loin, il dit à ses compagnons : « Voici un homme qui croit en Dieu. Poussez à sa rencontre les chamelles destinées au sacrifice. » Voyant les bêtes, ornées de bandelettes, évoluer vers lui du flanc de la vallée, il en fut édifié et revint aussitôt sur ses pas, sans même avoir rencontré le Prophète. Il rapporta aux Quraych ce qu'il avait vu :

– Tais-toi, lui dirent-ils, tu n'es qu'un Bédouin, tu ne comprends rien.

– Ce n'étaient pas les conditions de notre alliance avec vous, répliqua-t-il. Comment peut-on repousser de la maison de Dieu quelqu'un qui vient y accomplir ses dévotions ? Il faut que vous laissiez Muhammad libre de faire au Temple ce qu'il a l'intention d'y faire. Sinon, je vous quitterai, avec tous mes Abyssins en bloc.

– Tais-toi, Hulays ! Laisse-nous tranquilles. Nous choisirons nous-mêmes ce qui nous convient.

Les Quraych dépêchèrent ensuite auprès de Muhammad 'Urwa ibn Mas'ûd. Il alla le trouver, s'assit près de lui et lui dit :

– Voyons, Muhammad ! Tu es venu avec ce ramassis de gens pour détruire ta propre tribu ? Les Quraych ont pris l'engagement solennel de ne point te laisser entrer dans leur ville malgré eux. J'ai vraiment le sentiment que ces gens ne vont pas tarder à t'abandonner.

Abû Bakr, qui était assis derrière le Prophète, répliqua à 'Urwa :

– Va sucer le clitoris d'al-Lât (*divinité féminine*) ! Nous, abandonner le Prophète ?

– Qui est-ce ? demanda 'Urwa au Prophète.

– C'est Abû Bakr, le fils d'Abû Quhâfa.

– Si ton père ne m'avait pas un jour obligé en me tendant une main secourable, je t'aurais envoyé ma main en pleine figure. Eh bien, nous sommes quittes maintenant.

'Urwa, par familiarité[3], se mit à caresser la barbe du Prophète, tout en lui parlant. Mughîra se dressait tout armé près du Prophète. Et chaque fois que 'Urwa prenait la barbe du Prophète, Mughîra lui tapait sur le bras. Il lui dit enfin :

– Éloigne ta main du visage du Prophète, avant qu'elle ne t'appartienne plus !

– Malheureux, lui dit 'Urwa, comme tu es rude et grossier !

Le Prophète sourit et 'Urwa lui demanda :

– Qui est-ce, Muhammad ?

– C'est ton neveu, Mughîra ibn Chu'ba.

– Ah, le traître ! s'écria 'Urwa. Pas plus tard qu'hier n'ai-je pas essuyé ta honte !

En effet, Mughîra avait tué, avant sa conversion à l'islam, treize personnes des Banû Mâlik et, pour régler l'affaire, 'Urwa avait payé le prix du sang à la place de son neveu.

Le Prophète lui tint à peu près le même discours qu'il avait tenu aux autres émissaires des Quraych, affirmant à nouveau qu'il n'était pas venu pour faire la guerre. 'Urwa constata par lui-même la conduite des compagnons du Prophète : faisait-il ses ablutions, tous se précipitaient pour les faire ; crachait-il, tout le monde crachait ; un cheveu tombait-il de sa tête, ils se hâtaient de le ramasser… Il s'en retourna auprès des Quraych et leur dit : « J'ai connu Chosroès dans son royaume, le Basileus dans son royaume, le Négus dans son royaume. Mais je n'ai jamais vu, je le jure, de monarque régner sur son peuple comme Muhammad. Ce sont des gens qui ne le livreront à aucun prix. À vous maintenant de décider. »

Les Quraych envoyèrent une quarantaine d'hommes avec l'ordre de rôder autour du campement de Muhammad et de tenter un coup de main contre les musulmans. Ils furent tous capturés et amenés devant le Prophète. Ce dernier leur accorda son pardon et les fit relâcher. Ils avaient pourtant lancé des cailloux et des flèches sur les musulmans.

De son côté, le Prophète envoya à La Mecque, sur un chameau qui lui appartenait, Khirâch ibn Umayya. Il avait pour mission d'exposer aux seigneurs des Quraych les intentions du Prophète et les motifs de son voyage. Ils coupèrent les jarrets du chameau de Muhammad et allaient tuer son messager, si les mercenaires abyssins ne s'étaient pas interposés pour le sauver et le laisser repartir indemne. Puis le Prophète appela 'Umar et lui demanda d'aller en mission auprès des Quraych. « Envoyé de Dieu, lui répondit-il, je crains qu'ils n'attentent à ma vie : ils connaissent la haine que je leur porte et ma rudesse à leur égard. Il ne reste personne à La Mecque pour m'accorder le droit d'asile. Mais je vais t'indiquer quelqu'un qui jouit chez eux de plus de prestige et d'influence que moi : c'est 'Uthmân ibn 'Affân. » Le Prophète fit appeler 'Uthmân et l'envoya en mission auprès d'Abû Sufyân et des notables des Quraych. Il devait leur expliquer que Muhammad n'était pas venu leur faire la guerre, mais uniquement pour accomplir une visite au Temple. 'Uthmân partit donc et dès qu'il entra à La Mecque, Abân ibn Sa'îd ibn al-'Âç l'accueillit et lui accorda sa protection pour lui permettre de délivrer le message de Muhammad. 'Uthmân se présenta devant Abû Sufyân et devant les seigneurs des Quraych et leur déclara le message. Les Quraych lui répondirent :

– Si tu veux toi-même accomplir les rondes rituelles autour de la Ka'ba, tu peux le faire maintenant.

– Non, je ne puis le faire avant que le Prophète ne l'ait déjà fait.

À ces mots, ils le retinrent chez eux. Le Prophète et les musulmans apprirent que 'Uthmân avait été tué par les Quraych.

La conclusion d'un pacte dans le camp du Prophète Sîra*, II, 315-316)*

À cette nouvelle de la mort de 'Uthmân, le Prophète réunit ses troupes et leur dit : « Nous ne quitterons pas cet endroit avant d'en découdre avec les Quraych. Il faut nous y engager solennellement. » Tous prêtèrent serment sous un arbre[4] et s'engagèrent à ne pas fuir la bataille et à y combattre jusqu'à la mort. Un seul homme, Jadd ibn Qays, s'y déroba et resta dissimulé derrière sa chamelle. On raconta même que le Prophète prêta serment pour 'Uthmân en tapant de l'une de ses mains contre l'autre.

Mais on apprit que la mort de 'Uthmân n'était qu'une fausse rumeur et qu'il était encore en vie.

L'armistice Sîra*, II, 316-317)*

Ensuite les Quraych envoyèrent Suhayl ibn 'Amr auprès de Muhammad : « Tu pourras, lui dirent-ils, signer la paix avec lui, à condition qu'il renonce cette année à son pèlerinage et qu'il reparte chez lui. Nous ne voulons pas, surtout, que les Arabes racontent que Muhammad est entré à La Mecque malgré les Quraych. » L'émissaire des Quraych se présenta à Muhammad et eut avec lui une longue négociation. Le Prophète comprit que les Quraych voulaient la paix, et un accord fut élaboré entre les deux hommes. Il ne restait plus qu'à en rédiger les termes. À cet instant, 'Umar bondit auprès d'Abû Bakr et lui demanda :

– Dis-moi, Abû Bakr, Muhammad n'est-il pas l'Envoyé de Dieu ?

– Si, il l'est.

– Ne sommes-nous pas les musulmans, ses fidèles ?

– Si, nous le sommes.

– Pour quelle raison donc veut-on nous humilier dans notre foi ?

– Ne quitte pas cet homme d'un pas, 'Umar. Je témoigne que Muhammad est l'Envoyé de Dieu.

– Moi aussi, je témoigne qu'il est l'Envoyé de Dieu.

Puis 'Umar alla trouver le Prophète et lui dit :

– Envoyé de Dieu, n'es-tu pas envoyé par Dieu ?

– Si, je le suis.

– Ne sommes-nous pas les musulmans, tes fidèles ?

– Si, vous l'êtes.

– Ne sont-ils pas les païens ?

– Mais si, ils le sont.

– Pourquoi donc voudrais-tu nous humilier dans notre foi ?

– Je suis le serviteur de Dieu et son Envoyé. Je ne désobéirai jamais à ses ordres : il ne me laissera jamais m'égarer.

Par la suite, 'Umar racontait : depuis lors, je n'ai cessé de faire l'aumône, de jeûner et de prier, dans l'espoir de me faire pardonner les propos que j'avais tenus au Prophète à cette époque.

Ali rédige les conditions de la paix Sîra, *II, 317-318)*

Le Prophète convoqua Ali et lui demanda d'écrire : *Au nom de Dieu Clément et Miséricordieux*… Suhayl objecta : « Je ne connais pas ce nom. Écris plutôt : *En ton nom, Seigneur*. » Le Prophète dit à Ali d'écrire : *En ton nom, Seigneur*. Il l'écrivit. Puis le Prophète poursuivit : *Voici les termes dans lesquels Muhammad, Envoyé de Dieu, a conclu la paix avec Suhayl ibn 'Amr.* Suhayl objecta encore : « Si j'avais eu la croyance que tu étais l'Envoyé de Dieu, je ne t'aurais pas combattu. Écris plutôt ton nom et le nom de ton père. » Le Prophète dit au greffier : « Écris : *Voici les termes de l'accord de paix conclu entre Muhammad ibn 'Abd Allâh et Suhayl ibn 'Amr : les deux parties décident une trêve de dix ans entre leurs peuples. Pendant cette période, ils vivront en sécurité et s'abstiendront de toute agression les uns contre les autres. Toute personne des Quraych qui rejoindrait le camp de Muhammad sans l'autorisation de son tuteur sera renvoyée aux Quraych ; en revanche, aucune personne du camp de Muhammad qui rejoindrait les Quraych ne lui sera renvoyée. Les cœurs seront ouverts les uns envers les autres, sans aucune haine ; les défauts des uns et des autres seront voilés, loin des diatribes. Plus de rapines ni de trahisons entre les deux camps. Quiconque voudra entrer dans l'alliance de Muhammad ou dans l'alliance des Quraych pourra le faire librement.* »

Les Khuzâ'a se précipitèrent pour déclarer : « Nous entrons dans l'alliance de Muhammad et adhérons à son pacte. » En revanche, les Banû Bakr déclarèrent : « Nous entrons dans l'alliance des Quraych et adhérons à leur pacte. Tu retourneras chez toi et tu n'entreras pas chez nous à La Mecque cette année. L'année prochaine, s'il y en a une, nous te céderons la place et tu entreras à La Mecque avec tes compagnons. Tu pourras y demeurer trois jours. Tu n'apporteras avec toi que les armes habituelles du cavalier ; les sabres ne seront pas brandis, mais cachés dans leurs étuis de cuir. »

Déception et troubles chez les compagnons du Prophète Sîra, *II, 318-322)*

Les compagnons du Prophète étaient sortis avec lui de Médine, persuadés qu'ils allaient à la conquête de La Mecque, sur la foi d'une vision que l'Envoyé de Dieu aurait eue. Mais, voyant les conditions de la trêve, les concessions que le Prophète avait dû faire et sa reculade finale, ils en furent très affectés et faillirent mourir de chagrin. Tandis que le Prophète était occupé avec Suhayl à fixer les termes de l'accord, voici qu'Abû Jandal, fils de Suhayl, surgit au milieu d'eux, encore chargé de ses entraves de fer. Il avait réussi à échapper aux Mecquois pour rejoindre le Prophète. Son père se précipita sur lui, le gifla et l'accabla de reproches. Puis il dit au Prophète :

– Muhammad, l'accord était déjà conclu entre toi et moi avant que cet énergumène n'arrive.

– C'est vrai, répondit le Prophète.

Et Suhayl se remit à rouer de coups son fils et à le repousser vers La Mecque, tandis que ce dernier criait aussi fort qu'il le pouvait : « Vous, les musulmans, acceptez-vous de me remettre entre les mains des païens pour être détourné de ma foi en Dieu ? » Cette scène ne fit qu'augmenter la déception et le désarroi des musulmans. Le Prophète dit alors à Abû Jandal : « Voyons, Abû Jandal, un peu de patience et de réflexion ! Dieu va bientôt t'accorder la délivrance, à toi et aux gens persécutés comme toi. Nous avons conclu une trêve avec les Mecquois et nous nous sommes réciproquement engagés devant Dieu à ne pas nous trahir. Nous ne pouvons donc y faillir. » 'Umar bondit alors aux côtés d'Abû Jandal. Il fit quelques pas avec lui et tenta de le calmer : « Patience, lui disait-il, patience ! Ce sont des païens. Leur sang ne vaut pas plus cher que le sang d'un chien. » 'Umar racontait plus tard : je serrais de près Abû Jandal, lui mettant presque sous le nez la poignée de mon sabre, dans l'espoir qu'il la saisirait et qu'il abattrait son père. Mais il était trop attaché à son père. L'accord fut donc appliqué à Abû Jandal.

Ayant achevé la rédaction de l'accord sous la plume d'Ali, le Prophète fit appel, comme témoins de la trêve, à des musulmans et à des païens. Le Prophète, qui avait son campement en dehors du Sanctuaire, se déplaçait en territoire sacré pour y accomplir ses prières : Hudaybiyya était en effet

toute proche du Sanctuaire. Ayant conclu la trêve avec les Mecquois, le Prophète s'approcha du bétail qu'il avait amené avec lui en offrande au Temple et le sacrifia. Puis il s'assit et se rasa la tête. Ayant vu le Prophète accomplir ce rituel, ses compagnons se précipitèrent pour en faire autant. Comme lui, ils sacrifièrent les offrandes et se rasèrent la tête. Quelques-uns, cependant, n'accomplirent pas ce rituel. Le Prophète dit en les regardant : « Dieu accorde sa pitié aux hommes rasés. » Mais il hésita à la demander pour les hommes non rasés, car ils avaient douté. Et Dieu fit au Prophète les révélations du Coran au sujet de la trêve conclue avec les Mecquois.

LES MUSULMANS PERSÉCUTÉS À LA MECQUE (*SÎRA*, II, 323-327)

Abû Baçîr, l'un des musulmans persécutés et emprisonnés à La Mecque, s'enfuit et alla chez le Prophète, dès son retour à Médine. Apprenant la fuite d'Abû Baçîr, deux Mecquois écrivirent une lettre à Muhammad à son sujet et la lui firent porter par un homme des Banû 'Âmir, accompagné par un serviteur. Dès que le Prophète reçut le message, il dit au fugitif :

– Nous avons donné notre parole aux Mecquois, comme tu le sais. Notre religion nous interdit d'y faillir. Mais sache que Dieu bientôt va te délivrer toi et tes compagnons persécutés et mettre fin à vos souffrances. Retourne donc chez toi.

– Envoyé de Dieu, protesta Abû Baçîr, tu me renvoies chez les païens pour qu'ils me détournent de ma foi !

– Va quand même chez toi, Abû Baçîr.

Il s'en retourna, accompagné du messager des Quraych et de son serviteur. À quelque distance de Médine, ils s'assirent pour se reposer à l'ombre d'un mur. Abû Baçîr demanda à son gardien :

– Ton sabre que voici est-il tranchant ?

– Oui, bien sûr.

– Montre-le moi.

– Regarde-le, si tu veux.

Abû Baçîr tira le sabre de son fourreau, se jeta sur son gardien et le lui plongea dans le cœur. Le serviteur, tout tremblant de peur, revint en courant auprès du Prophète, qui était assis dans la mosquée :

– Que t'est-il arrivé, malheureux ? lui demanda le Prophète.

– Ton ami a tué le mien.

Abû Baçîr ne tarda pas à arriver, le sabre à la taille :

– Envoyé de Dieu, annonça-t-il, ton engagement est rempli et c'est Dieu qui a payé pour toi le prix du sang. Tu m'as livré aux mains des Mecquois, mais c'est ma foi qui m'a fait résister à leurs pressions.

– Malheur à sa mère, s'écria le Prophète, Abû Baçîr serait un foudre de guerre, s'il disposait de quelques hommes !

Ayant appris la mort du messager mecquois, Suhayl ibn 'Amr s'appuya sur le mur de la Ka'ba et jura :

– Je ne quitterai pas ce mur tant que notre ami ne sera pas vengé.

– Ce que tu dis n'est que pure bêtise, lui rétorqua Abû Sufyân. Jamais cet homme ne pourra être vengé.

Rébellion d'Abû Baçîr et des musulmans persécutés à La Mecque Sîra*, II, 324-325)*

Abû Baçîr sortit alors de Médine et alla se poster sur le chemin que les Quraych avaient l'habitude de prendre pour aller en Syrie. Les musulmans persécutés et retenus à La Mecque, ayant appris ce que le Prophète avait dit à Abû Baçîr, sortirent de La Mecque et se joignirent à Abû Baçîr. Ils étaient à peu près soixante-dix hommes. Ils coupaient ainsi le chemin aux Mecquois : pas un homme des Quraych tombé dans leurs mains qui ne fût tué ; pas une caravane de chameaux qui ne fût détournée. Très gênés par cette rébellion, les Quraych écrivirent au Prophète pour le supplier de recueillir ces musulmans dont ils ne voulaient plus chez eux. Le Prophète accéda à leur demande et accueillit les rebelles chez lui à Médine.

Le Prophète accueille les femmes émigrées après la trêve Sîra*, II, 325-327)*

Pendant cette période, plusieurs femmes musulmanes émigrèrent à Médine, et le Prophète les accueillit, ayant reçu une révélation de Dieu dans ce sens. Ainsi, par exemple, lorsque Umm Kulthûm, fille de 'Uqba, émigra à Médine, ses deux frères vinrent demander à Muhammad de la leur rendre, en vertu du contrat conclu à Hudaybiyya entre lui et les Quraych. Le Prophète refusa de le faire, parce que Dieu lui avait ordonné de garder les Émigrées dont la conversion à l'islam avait été éprouvée.

L'EXPÉDITION CONTRE LES JUIFS DE KHAYBAR AU MOIS DE MUHARRAM DE L'AN 7 DE L'HÉGIRE (JUIN 628) (*SÎRA*, II, 328-370)

À son retour de Hudaybiyya, le Prophète séjourna à Médine le mois de dhû-l-hijja et une partie de muharram. Puis il partit, le même mois, en expédition contre les juifs de Khaybar. Il confia à Ali le soin de porter la bannière, qui était blanche, à la tête de l'armée. Le cri de guerre des musulmans dans cette expédition était : « Victorieux, tue, tue. »

Le Prophète établit son camp dans une vallée appelée Rajî', entre Khaybar et Ghatafân, dans le but d'empêcher les Ghatafân, qui étaient les alliés des juifs de Khaybar, de leur porter secours. Lorsque les Ghatafân apprirent que Muhammad attaquait Khaybar, ils se mobilisèrent et partirent soutenir leurs alliés. Mais, ayant parcouru une étape, ils entendirent derrière eux du vacarme dans leurs troupeaux et dans leurs habitations. Ils rebroussèrent chemin et laissèrent les juifs de Khaybar seuls aux prises avec Muhammad.

Parvenu en vue de l'oasis de Khaybar, le Prophète ordonna à ses troupes de s'arrêter et de prier avec lui : « Seigneur, maître des cieux et de tout ce qu'ils recouvrent, nous te demandons de nous accorder ce qu'il y a de meilleur dans cette oasis, dans sa population et dans ses biens. Épargne-nous, Seigneur, ce qu'il y a de mauvais dans cette oasis, dans sa population et dans ses biens. » Il leur donna ensuite l'ordre d'attaquer au nom de Dieu. (Le Prophète prononçait cette prière devant chaque territoire qu'il voulait prendre.) Puis les musulmans se mirent à occuper les terres de l'oasis et à conquérir les unes après les autres ses maisons fortifiées.

*Les interdictions édictées par le Prophète au cours de la bataille (*Sîra*, II, 331-332)*

Au cours de la bataille de Khaybar, le Prophète interdit aux musulmans quatre choses : il leur interdit de manger de la viande d'âne domestique. Cette interdiction survint au moment où bouillaient les marmites pleines de viande d'âne. Les hommes durent la jeter. En revanche, il leur permit de manger de la viande de cheval. Il leur interdit ensuite de manger toute bête sauvage dotée de crocs. Il leur interdit, en troisième lieu, de s'approcher des captives enceintes, afin de ne pas arroser ce qu'un autre avait semé. Il leur interdit enfin de s'approprier ou de vendre quelque butin que ce soit avant la répartition finale.

*Mort du juif Marhab et de son frère Yâsir (*Sîra*, II, 332-334)*

Après avoir occupé bon nombre de leurs propriétés et conquis bon nombre de leurs maisons fortifiées, le Prophète parvint à deux fortins appelés Watîh et Sulâlim. C'étaient les deux dernières places fortes de Khaybar à conquérir. Il en fit le siège pendant près de dix nuits. Enfin, Marhab le Himyarite sortit tout armé de l'un de ces fortins. Il récitait des vers et provoquait les musulmans en duel.

– Qui parmi vous, demanda le Prophète, veut se charger de cet homme ?

– Moi-même, répondit Muhammad ibn Maslama. Je suis frustré et hors de moi : mon frère a été tué hier même.

– Lève-toi et va l'affronter avec l'aide de Dieu, lui dit le Prophète.

Les deux hommes se trouvèrent face à face, autour d'un vieil arbre aux branches fragiles. Lorsque l'un portait un coup de sabre à l'autre, ce dernier l'esquivait en se mettant derrière l'arbre et le sabre en coupait une branche. À chaque coup échangé de part et d'autre, une branche tombait. À ce jeu, il ne restait plus entre les deux hommes qu'un tronc nu. Marhab chargea enfin Ibn Maslama et lui porta un violent coup de sabre. Ibn Maslama para le coup avec son bouclier en cuir : le sabre fendit le cuir, mais y resta coincé et Marhab ne put l'en retirer. Ibn Maslama en profita pour porter à Marhab des coups de sabre mortels.

Après la mort de Marhab, son frère Yâsir sortit et provoqua les musulmans en duel. Zubayr ibn al-'Awwâm se leva pour répondre à son défi.

– Envoyé de Dieu, supplia sa mère, mon fils va être tué.

– Mais non, mais non, la rassura le Prophète. C'est ton fils qui va le tuer, si Dieu le veut.

Zubayr alla donc à la rencontre de Yâsir. Les deux hommes se battirent en duel et Zubayr l'emporta. Par la suite, lorsqu'on disait à Zubayr que son sabre avait été tranchant, il répondait : « Non, vraiment, il n'était pas tranchant, mais je l'ai forcé à l'être. »

*Exploits d'Ali pendant la bataille de Khaybar (*Sîra, *II, 334-335)*

Le Prophète envoya Abû Bakr, avec sa bannière, à la conquête de l'une des places fortes de Khaybar. Il combattit avec courage, mais il revint sans avoir rien conquis. Le lendemain, le Prophète envoya 'Umar sur les mêmes fortins. Il combattit avec courage, mais il revint sans avoir rien conquis. Le Prophète dit alors : « Demain, je livrerai la bannière à un homme qui aime Dieu et son prophète et qui ne soit pas un fuyard. Je la confierai à un homme par les mains de qui Dieu fait la conquête. » Il appela Ali, qui souffrait à ce moment-là d'une ophtalmie, il lui cracha dans les yeux, les essuya de ses doigts et lui dit : « Prends cette bannière et va combattre jusqu'à ce que Dieu t'accorde la victoire. » Ali partit et s'attaqua à la même place forte. Les assiégés en sortirent et livrèrent bataille. Au cours du combat, un juif donna à Ali un coup si violent qu'il lui arracha le bouclier de la main. Ali se saisit alors d'une porte qui se trouvait là et s'en servit comme bouclier. Il combattit à l'abri de cette porte jusqu'à ce que Dieu lui donnât la victoire. Ali laissa enfin tomber la porte. Huit hommes de ses compagnons essayèrent de la retourner, mais, malgré tous leurs efforts, ils n'y parvinrent pas.

*Abû-l-Yasr fournit un bon repas au Prophète et à ses compagnons (*Sîra, *II, 335-336)*

Abû-l-Yasr racontait : nous étions autour du Prophète à Khaybar et assurions le siège de l'une de leurs places fortes. À la tombée de la nuit, un berger juif y ramenait son troupeau. Le Prophète demanda :

– Qui parmi vous, ce soir, nous donnerait à manger du mouton ?

– Moi-même, Envoyé de Dieu, répondis-je.

– Vas-y, me dit-il, et il invoqua Dieu pour mon succès.

Je partis en courant aussi vite qu'une autruche et atteignit, avant qu'ils ne fussent tous rentrés, les derniers moutons du troupeau. J'en saisis deux par la queue, les mis sous mes bras et revins en courant comme si je ne portais rien. Je les jetai au pied du Prophète : on égorgea les moutons et l'on s'en régala. Plus tard, en racontant cette histoire, Abû-l-Yasr pleurait et disait : « Oui, vraiment, je les ai régalés ce soir-là et je fus l'un des derniers compagnons du Prophète à mourir. »

*Histoire de Çafiyya, mère des Croyants (*Sîra, *II, 636)*

Les captives de Khaybar furent largement réparties entre les musulmans. Le Prophète eut en partage Çafiyya, fille de Huyayy ibn Akhtab (*l'un des chefs des Banû Nadîr exilés de Médine à Khaybar*) et deux de ses cousines. Il garda pour lui Çafiyya et donna les deux cousines à l'un de ses compagnons de combat, Dihya ibn Khalîfa, qui avait pourtant souhaité avoir Çafiyya. Bilâl, le muezzin, l'avait ramenée avec l'une de ses compagnes. Il passa avec les deux captives au milieu des cadavres des juifs tués au combat. À cette vue, la compagne de Çafiyya éclata en sanglots, se déchirant le visage et couvrant de terre ses cheveux. La voyant dans cet état, le Prophète dit : « Éloignez de moi cette furie satanique ! » Et il fit venir Çafiyya, la fit asseoir derrière lui et jeta sur elle son manteau : les musulmans comprirent que le Prophète se la réservait. Puis, il fit des reproches à Bilâl : « As-tu donc, Bilâl, totalement perdu tout sentiment de pitié au point de faire passer ces femmes devant les cadavres de leurs hommes ? » Çafiyya avait vu en songe, lorsqu'elle était mariée à Kinâna ibn Rabî', qu'une lune était tombée dans son sein. Elle avait raconté ce songe à son mari. « Cela ne veut dire qu'une chose, c'est que tu désires avoir Muhammad, le roi du Hijâz. » Et, furieux, il lui avait donné une gifle si forte qu'elle en eut l'œil

poché. Elle en portait encore la marque lorsqu'on l'amena auprès du Prophète. Et c'est elle qui lui raconta ce songe et son histoire.

Çafiyya fut peignée, maquillée et préparée pour le Prophète par Umm Anas ibn Mâlik. Il passa sa première nuit avec elle sous une tente ronde.

Abû Ayyûb, un compagnon du Prophète, passa la nuit, le sabre à la taille, à monter la garde autour de la tente. Le lendemain matin, à son réveil, le Prophète le vit rôder autour de sa tente :

– Que fais-tu ici ? lui demanda-t-il.

– Envoyé de Dieu, cette femme a suscité en moi des craintes pour ta vie. Tu as déjà tué son père, son mari et sa famille. Sa conversion à l'islam est toute récente et cela m'a inquiété pour toi.

– Seigneur Dieu, protège Abû Ayyûb, comme il a passé la nuit à me protéger.

*Le trésor des Banû Nadîr (*Sîra*, II, 336-337)*

On amena auprès du Prophète Kinâna ibn Rabî', le mari de Çafiyya, qui détenait le trésor des Banû Nadîr. Le Prophète lui demanda de révéler où était le trésor. Kinâna affirma n'en rien savoir. Un juif s'approcha et le dénonça au Prophète :

– J'ai vu Kinâna rôder tous les matins autour de cette maison en ruine.

– Vois-tu, Kinâna, lui dit le Prophète, si nous trouvons le trésor chez toi, je te tuerai.

– Tu me tueras, mais je n'en sais rien.

Puis le Prophète ordonna de creuser la terre dans la maison en ruine. On y trouva une partie du trésor.

– Où est le reste du trésor ? demanda le Prophète.

– Je ne sais pas, répondit Kinâna.

Le Prophète ordonna alors à Zubayr ibn al-'Awwâm de le torturer jusqu'à ce qu'il livre son secret. Zubayr lui brûlait sans cesse la poitrine avec la mèche d'un briquet, mais en vain. Voyant qu'il était à bout de souffle, le Prophète livra Kinâna à Muhammad ibn Maslama, qui lui trancha la tête.

*L'accord de paix avec les juifs de Khaybar (*Sîra*, II, 337)*

Le Prophète établit le siège autour de deux de leurs places fortes, Watîh et Sulâlim. Sentant leur mort assurée, les assiégés demandèrent au Prophète d'épargner leur vie et de les laisser partir. Il les laissa partir, en occupant leurs terres et leurs places fortes, comme il l'avait déjà fait pour les autres juifs. Ayant appris la reddition des juifs de Khaybar, les juifs de Fadak envoyèrent demander au Prophète les mêmes conditions : la vie sauve et l'exil, contre la perte des biens (*juin 628*). Le Prophète accepta. Les habitants de Khaybar, s'étant rendus dans les mêmes conditions, firent cependant remarquer au Prophète qu'ils savaient mieux que les musulmans cultiver la terre et entretenir les palmeraies : ils lui demandèrent de faire la paix avec eux sur la moitié des récoltes. Le Prophète accepta cette proposition, se réservant, cependant, le droit de les bannir quand il le voudrait. Il accorda aussi le même traitement aux juifs de Fadak. Ainsi les musulmans jouissaient-ils de la moitié des récoltes de Khaybar, tandis que le Prophète avait la jouissance exclusive de la moitié des récoltes de Fadak.

*L'agneau empoisonné (*Sîra*, II, 337-338)*

Lorsque le Prophète connut un peu de tranquillité, une femme juive, Zaynab bint Hârith, lui offrit un agneau rôti. Elle avait eu soin de lui demander quel morceau de l'agneau il préférait. « L'épaule », avait-il répondu. Elle mit du poison sur toute la bête et, en forte dose, sur l'épaule, et présenta l'agneau sur un plateau devant le Prophète. Celui-ci saisit l'épaule et en prit une bouchée, mais il trouva qu'elle avait un goût bizarre et il la recracha. À côté de lui était assis Bichr ibn al-Barrâ', qui prit lui aussi une bouchée dans l'épaule et la trouva bonne. Le Prophète dit : « Cet os m'a tout l'air d'avoir été empoisonné ! » Il appela la femme et l'interrogea : elle reconnut le fait.

– Pourquoi as-tu fait cela ? lui demanda-t-il.

– Tu as fait tomber sur mon peuple les malheurs que tu connais. Je me suis dit : « S'il est roi, sa mort me vengera ; s'il est prophète, il en sera averti. »

Le Prophète la laissa partir. Bichr, quant à lui, mourut d'avoir mangé l'épaule empoisonnée. Plus tard, quand la sœur de Bichr alla visiter le Prophète lors de sa dernière maladie, il lui dit : « Je sens que mes veines se déchirent à cause de la bouchée d'agneau empoisonnée que j'ai prise jadis avec ton frère Bichr. » Ainsi certains croyaient-ils que le Prophète était mort en martyr, lui qui avait eu l'honneur de la prophétie.

*Retour du Prophète à Médine (*Sîra*, II, 338-342)*

À la fin de l'expédition contre Khaybar, le Prophète fit, pendant quelques nuits, le siège de Wâdi-l-Qura, puis il en repartit pour Médine. En cours de route, vers la fin de la nuit, il demanda :

– Qui voudrait veiller pour nous jusqu'à la prière de l'aurore ? Peut-être pourrons-nous dormir un peu.

– Je le ferai pour toi, Envoyé de Dieu, répondit Bilâl le muezzin.

Le Prophète et ses hommes descendirent de leurs montures et s'endormirent, tandis que Bilâl veillait pour eux et priait. Il pria autant que Dieu lui en donna la force, puis il s'adossa à son chameau, les yeux guettant la montée de l'aurore. Mais son regard fut vaincu par le sommeil et il s'endormit. Seuls les rayons du soleil réveillèrent le camp. Le Prophète dit à Bilâl :

– Comment as-tu fait, Bilâl ?

– Envoyé de Dieu, j'ai été pris moi-même comme tu l'avais été.

– C'est vrai, Bilâl.

Le Prophète emmena son chameau un peu à l'écart, il l'agenouilla et, ainsi abrité, il fit ses ablutions. Les autres musulmans en firent autant. Puis il ordonna à Bilâl le muezzin d'appeler les gens à la prière. Le Prophète dirigea la prière et, l'ayant accomplie, il s'adressa aux musulmans : « Si vous oubliez de faire une prière, accomplissez-la dès que vous vous en souviendrez. Car Dieu a révélé :

Observe la prière en invoquant mon nom (Coran, 20, 14).

*Quelques femmes participent à l'expédition de Khaybar (*Sîra*, II, 342-343)*

Quelques femmes musulmanes accompagnèrent le Prophète dans l'expédition contre Khaybar. Il leur accorda un peu de butin, mais elles ne bénéficièrent pas d'une répartition tirée au sort. Une femme des Banû Ghifâr racontait : avant l'expédition contre Khaybar, j'allai voir le Prophète avec quelques femmes de ma tribu. Je lui dis que nous souhaitions partir avec lui à Khaybar pour soigner les blessés et aider les musulmans de notre mieux. Il accepta, en implorant sur nous la bénédiction de Dieu. Nous partîmes donc avec les combattants. À l'époque, j'étais encore une adolescente et le Prophète me fit monter derrière lui, sur son sac à bagages. À l'aube, il fit agenouiller sa monture et descendit pour accomplir la prière. Je descendis aussi et quelle ne fut pas ma surprise de voir du sang sur le sac à bagages : c'étaient mes premières règles. Toute confuse, je me cramponnais à la chamelle. Me voyant crispée et voyant la tache de sang, le Prophète me demanda :

– Que t'arrive-t-il, peut-être sont-ce là tes règles ?

– Oui, dis-je.

– Essuie-toi d'abord, puis prends un seau d'eau, ajoutes-y un peu de sel et lave la tache de sang que tu as faite. Tu pourras ensuite y reprendre ta place.

Après la conquête de Khaybar, poursuivait-elle, le Prophète nous donna un peu de butin. Il prit ce collier, que je porte encore, et m'en fit cadeau en me le passant autour du cou de ses propres mains. Depuis, ce collier ne m'a jamais quittée.

Elle garda ce bijou jusqu'à sa mort. Elle demanda même à être enterrée avec ce collier au cou. De même, durant toute sa vie, elle ne se purifiait jamais de ses règles sans faire fondre un peu de sel dans l'eau. Bien plus, elle recommanda qu'à sa mort son corps fût lavé avec de l'eau salée.

*Histoire du berger Aswad (*Sîra*, II, 344-345)*

Pendant que le Prophète faisait le siège de l'une des places fortes de Khaybar, un berger nommé Aswad vint avec son troupeau, qui appartenait à un juif, demander au Prophète de lui parler de l'islam. Le Prophète lui en parla et il se convertit. Devenu musulman, il expliqua au Prophète :

– Envoyé de Dieu, je ne suis qu'un berger employé par un juif propriétaire de ce troupeau. Que dois-je faire de ce dépôt qui m'a été confié ?

– Chasse loin de toi ce troupeau et les bêtes reviendront à leur maître.

Le berger prit une poignée de cailloux et refoula les moutons, leur criant : « Revenez à votre propriétaire, je ne vous mènerai plus paître. » Les moutons rentrèrent dans la place forte, d'un même élan, comme s'ils y étaient poussés par un berger invisible. Aussitôt après, le berger s'avança au pied des murailles pour combattre aux côtés des musulmans. Il fut atteint par un boulet qui le tua sur le coup, sans lui avoir laissé le temps de réciter une seule prière. On le porta auprès du Prophète et on l'étendit derrière lui, couvert de son manteau. Le Prophète jeta un regard sur le berger, mais il se détourna aussitôt de lui. Ses compagnons interrogèrent le Prophète :

– Pourquoi t'es-tu détourné de cet homme ?

– Parce qu'il est maintenant en compagnie de ses deux épouses houris.

Depuis, on disait que, dès la mort d'un martyr, deux femmes houris lui étaient envoyées du Ciel. Elles lui débarrassaient le visage de la poussière et le paraient, en disant : « Dieu couvre de terre celui qui t'a ainsi couvert le visage ; Dieu tue celui qui t'a ainsi tué ! »

*La répartition du butin de Khaybar (*Sîra*, II, 349-356)*

La répartition du butin de Khaybar se fit de la façon suivante : le cinquième appartenait à Dieu ; il revenait au Prophète, à sa famille, à ses proches et servait à nourrir les orphelins, les pauvres et les épouses du Prophète. Les quatre autres cinquièmes étaient répartis entre les musulmans. Quant au butin de Fadak, il revint tout entier au Prophète, parce que Dieu avait semé la terreur dans le cœur de ses habitants, lorsqu'ils apprirent le sort réservé aux juifs de Khaybar. Ils conclurent, sans combattre, la paix avec le Prophète, en lui laissant la moitié de leurs biens.

*Bannissement des juifs de Khaybar, sous le calife Omar (*Sîra*, II, 356-358)*

Du vivant du Prophète, les conditions de paix entre lui et les juifs de Khaybar étaient respectées : les habitants travaillaient la terre et partageaient la récolte à égalité entre eux et le Prophète. À sa mort, le calife Abû Bakr prorogea ces mêmes conditions. Au début de son califat, Omar fit de même. Mais il apprit que le Prophète, au cours de sa dernière maladie, avait dit : « Il ne devra y avoir qu'une seule religion dans l'île des Arabes. » Omar s'assura alors de l'authenticité de ce hadith et envoya dire aux juifs de Khaybar : « Celui qui parmi vous détient un contrat écrit avec le Prophète, qu'il me le rapporte et je m'engage à le respecter. Par contre, celui qui ne détient pas de contrat, qu'il se prépare à l'exil. En effet, le Prophète avait dit qu'il ne pouvait y avoir en Arabie qu'une seule religion. » Ainsi Omar bannit-il d'Arabie tous les juifs qui n'avaient pas de contrat écrit avec le Prophète.

*Ja'far ibn Abû Tâlib, émigré en Abyssinie, rejoint le Prophète (*Sîra*, II, 359-370)*

Le Prophète avait envoyé auprès du Négus 'Amr ibn Umayya pour lui parler du sort des émigrés musulmans qui séjournaient encore en Abyssinie. Ayant loué deux embarcations, 'Amr réussit à les ramener en Arabie et à les conduire auprès du Prophète, le jour de la conquête de Khaybar. Ils étaient dix-huit hommes, à la tête desquels se trouvait Ja'far ibn Abû Tâlib, frère d'Ali et cousin du Prophète. Ja'far prit le Prophète dans ses bras, l'embrassa entre les deux yeux et ne le quitta plus. Le Prophète, ce jour-là, composa ce vers :

Je ne sais ce qui me rend le plus heureux

La conquête de Khaybar ou le retour de Ja'far.

Certains émigrés d'Abyssinie en revinrent avant la bataille de Badr, d'autres après Badr et d'autres plus tard. Parmi eux, il y en avait qui, même convertis à l'islam, étaient morts en Abyssinie. D'autres s'étaient convertis au christianisme et étaient morts dans ce pays, comme 'Ubayd Allâh ibn Jahch, mari d'Umm Habîba, fille d'Abû Sufyân. Après la mort d'Ibn Jahch, le Prophète épousa cette fille d'Abû Sufyân.

LE PROPHÈTE ACCOMPLIT SA VISITE DES LIEUX SAINTS EN L'AN 7 DE L'HÉGIRE (MARS 629) (*SÎRA*, II, 370-373)

Le Prophète rentra de Khaybar et séjourna à Médine huit mois, au cours desquels il envoyait ses généraux et ses troupes en expédition. Puis, au mois de dhû-l-qi'da, il sortit de Médine à la tête des musulmans pour accomplir à La Mecque la visite rituelle que les Mecquois l'avaient, un an auparavant, empêché d'accomplir. Cette visite des lieux saints est appelée par les uns la visite de l'*accomplissement* et, par les autres, la visite des *représailles*.

Les Mecquois, ayant appris l'arrivée de Muhammad, libérèrent le Sanctuaire. Des rumeurs circulaient parmi eux faisant état des grandes épreuves et des revers que subissait Muhammad à ce moment-là. Ils se réunirent devant le bâtiment du Sénat pour le regarder défiler avec ses compagnons. Entré dans l'enceinte du Sanctuaire, le Prophète mit son manteau en écharpe et découvrit son épaule droite. Il toucha la pierre angulaire du Temple et se mit à courir d'un pas cadencé autour de la Ka'ba jusqu'à ce qu'il atteignît l'angle yéménite (*angle sud*) et fût hors de la vue des Mecquois. Puis il marcha jusqu'à la Pierre noire, courut en cadence trois tours et, en marchant, termina le reste des tournées rituelles. Ses compagnons le suivaient tout au long de ce rituel.

Au cours de cette visite, 'Abbâs, oncle du Prophète, lui donna en mariage Maymûma bint al-Hârith et paya, à la place de son neveu, une dot de quatre cents dirhams.

Le Prophète séjourna trois jours à La Mecque. Le troisième jour, les Quraych lui envoyèrent une délégation pour lui dire :

– Ton délai de visite des lieux saints ('*umra*) se termine, tu dois maintenant partir.

– Quel mal y aurait-il pour vous, répondit le Prophète, si vous me laissiez épouser Maymûna parmi vous ? Je ferai un festin et je vous y inviterai.

– Nous n'avons pas besoin de ton festin. Il faut que tu partes.

Le Prophète quitta alors La Mecque et laissa Maymûna sous la garde de l'un de ses affranchis. Ce dernier le rejoignit à Sarif, tout près de La

Mecque, en y emmenant Maymûna. Le Prophète y célébra son mariage avec Maymûna et poursuivit sa route vers Médine au mois de dhû-l-hijja.

L'EXPÉDITION DE MU'TA AU MOIS DE JUMÂDA-L-ÛLA DE L'AN 8 DE L'HÉGIRE (SEPTEMBRE 629) (*SÎRA*, II, 373-389)

Au mois de jumâda-l-ûla de l'an 8 de l'Hégire, le Prophète envoya à Mu'ta en Syrie (*non loin de la mer Morte*) une expédition sous le commandement de Zayd ibn Hâritha. « Si Zayd est atteint au cours du combat, disait-il, Ja'far ibn Abû Tâlib prendra le commandement. Si Ja'far tombe, ce sera Abdallah ibn Ruwâha qui le prendra. » Les combattants, au nombre de trois mille, se mobilisèrent et firent les préparatifs de l'expédition. Au moment du départ, les musulmans dirent adieu aux généraux de l'armée. Le Prophète fit un bout de chemin avec les combattants, leur dit adieu et s'en retourna à Médine.

*Appréhensions des musulmans à l'idée de se battre contre Héraclius (*Sîra*, II, 375-377)*

Arrivés à Ma'ân en Syrie, les musulmans apprirent qu'Héraclius campait à Mu'âb, dans la région de Balqâ', à la tête de cent mille soldats byzantins, et que cent mille autres combattants, Arabes[5], s'étaient joints à lui. Ils restèrent à Ma'ân deux nuits pour réfléchir à la situation. « Nous devons écrire au Prophète, se disaient-ils, pour l'informer du nombre très important de nos adversaires. Il nous enverrait du renfort ou nous donnerait d'autres instructions. » Au milieu de ces appréhensions, Abdallah ibn Ruwâha harangua ses compagnons d'armes :

– Ce que vous refusez d'admettre, c'est que vous êtes venus ici à la recherche du martyre. Nous ne combattons pas les gens par notre force ni par notre supériorité numérique. Nous les affrontons uniquement par la foi dont Dieu nous a honorés. Avançons donc ! Il n'y a que deux bonnes choses qui puissent nous arriver : ou nous vaincrons ou nous tomberons en martyrs.

– Tu as raison, crièrent-ils. Et ils allèrent de l'avant.

*Le choc avec les Byzantins (*Sîra*, II, 377-380)*

Les musulmans s'avancèrent jusqu'aux environs de Balqâ'. Héraclius et ses innombrables troupes de Byzantins et d'Arabes, alliés à Byzance, s'avancèrent aussi à leur rencontre. À leur approche, les musulmans se regroupèrent dans un village appelé Mu'ta pour y affronter l'ennemi. Héraclius les y suivit et le choc fut très rude. Zayd ibn Hâritha combattit avec la bannière du Prophète jusqu'à ce qu'il perdît tout son sang au milieu des lances ennemies. Ja'far reprit la bannière et combattit avec fureur. Pris de toutes parts, il sauta de sa jument baie, lui coupa les jarrets et combattit jusqu'à son dernier souffle. Ja'far fut le premier dans l'islam à recourir à cette pratique[6]. On raconte que Ja'far leva la bannière de sa main droite : elle fut coupée ; de sa main gauche : elle fut coupée ; il la serra contre son corps et combattit ainsi jusqu'à la mort. Il avait trente-trois ans. Dieu, au Paradis, le dota, en récompense, de deux ailes qui lui permettaient de s'envoler ainsi là où il voulait. Abdallah ibn Ruwâha saisit à son tour la bannière, mais il hésita à se lancer dans la bataille. Il s'y jeta enfin et combattit jusqu'à la mort. Enfin, Khalid ibn al-Walîd prit la bannière. Tout en assurant la défense des musulmans, il engagea avec eux un mouvement de retrait.

*Le retour de l'expédition et la colère des musulmans (*Sîra*, II, 380-389)*

Khâlid réussit enfin à dégager l'armée et à rentrer à Médine. À leur arrivée à proximité de la ville, le Prophète et la population sortirent à leur rencontre. Les jeunes garçons sortirent aussi avec eux en courant. Le Prophète, sur sa monture, demanda aux musulmans qui l'accompagnaient de recueillir les enfants et de lui donner le fils de son cousin Ja'far. On lui amena Abdallah, qu'il souleva et mit dans ses bras sur sa monture. Les musulmans huèrent l'armée et lui lancèrent des poignées de terre en lui criant :

– Fuyards, vous avez fui la cause de Dieu !

– Non, répliqua le Prophète, ce ne sont pas des fuyards, mais des hommes qui reviendront au combat, si Dieu le veut.

Umm Salama, épouse du Prophète, demanda un jour à la femme de Salama ibn Hichâm :

– Comment se fait-il que je ne voie pas ton mari participer à la prière aux côtés du Prophète et des autres musulmans ?

– En vérité, lui répondit-elle, il n'ose plus sortir de la maison. Toutes les fois qu'on le voit, il est hué : « Fuyard, tu as fui la cause de Dieu ! »

1 Khâlid ibn al-Walîd : le récit de sa conversion, ainsi que celle de 'Amr ibn al-'Âç, a été relaté plus haut. Il semble qu'il y ait un flottement dans la date de son ralliement à l'islam : 627 ou 629 ?

2 C'est une référence à l'année où Abraha, roi chrétien du Yémen, vint, avec ses éléphants, tenter de détruire La Mecque. On situe en général cet événement vers 570.

3 Il semble que ce geste se soit maintenu jusqu'à une époque toute récente : on portait la main à la barbe d'une personne puis on la ramenait sur la bouche pour l'embrasser en signe de soumission respectueuse.

4 Cet arbre était-il sacré, comme il en existait un peu partout avant l'islam ? Ibn Hichâm ne le précise pas, mais le fait même qu'il fournisse ce détail permet de le penser dans ce contexte rituel du serment.

5 Il s'agit probablement des Arabes ghassanides, depuis longtemps convertis au christianisme et alliés des Byzantins. Ils étaient chargés de contenir les incursions des nomades venant d'Arabie. Mais à l'époque de Muhammad, leurs relations avec Constantinople étaient moins limpides, ce qui explique, en partie, la rapidité de la conquête arabe à partir de 636. On peut penser aussi à des tribus arabes chrétiennes qui nomadisaient dans la région, fournies par les Lakhmides, alliés à ce moment-là aux Byzantins.

6 Ce geste, exprimé en arabe par un verbe spécifique, *'aqara*, était considéré avant l'islam comme une preuve ultime de courage et de vaillance : le héros se coupait ainsi toute possibilité de fuite et s'engageait à combattre jusqu'au dernier souffle. L'islam n'a pas retenu cette valeur morale du paganisme.

CHAPITRE VII

Le retour triomphal à La Mecque

Oui, nous t'avons accordé une éclatante victoire… (Coran, 48, 1.)

LA CONQUÊTE DE LA MECQUE AU MOIS DE RAMADÂN DE L'AN 8 DE L'HÉGIRE (JANVIER 630) (*SÎRA*, II, 389-428)

Les raisons de la marche sur La Mecque Sîra*, II, 389-396)*

Les tribus des Banû Bakr et des Khuzâ'a, avant l'islam, étaient perpétuellement en conflit et n'avaient à l'esprit qu'une préoccupation : venger le sang d'un proche ou, à l'inverse, payer le prix du sang de l'autre tribu. L'islam les détourna de leurs querelles tribales et occupa leurs esprits. La paix de Hudaybiyya, conclue entre le Prophète et les Quraych, incluait, entre autres conditions, que les tribus arabes avaient la possibilité d'entrer librement dans la fédération des Quraych ou dans celle de Muhammad. Les Banû Bakr s'allièrent aux Quraych, tandis que les Khuzâ'a prirent le parti de Muhammad.

Or, en pleine trêve, le clan des Banû Dayl des Bakr voulut tirer vengeance des Khuzâ'a. Son chef, Nawfal ibn Mu'âwiya, sortit à la tête de ses hommes et attaqua de nuit les Khuzâ'a, qui campaient sur un de leurs points d'eau. Les Quraych lui avaient secrètement fourni armes et renforts. Au cours de la bataille, les Bakr tuèrent un homme des Khuzâ'a. Devant la supériorité des Bakr alliés aux Quraych et devant cette rupture de l'armistice conclu entre les Quraych et le Prophète, les Khuzâ'a dépêchèrent une délégation, conduite par Budayl ibn Warqâ', auprès du Prophète à Médine pour l'informer de l'attaque menée contre eux avec le soutien des Quraych, et pour lui demander, en vertu de ses engagements,

de leur porter secours. Puis la délégation des Khuzâ'a s'en retourna à La Mecque.

Abû Sufyân va à Médine pour affirmer le respect de la trêve Sîra*, II, 396-397)*

Regrettant leur action contre les Bakr, les Quraych envoyèrent Abû Sufyân à Médine pour tenter de consolider et de prolonger la trêve conclue avec Muhammad. À 'Usfân, à deux étapes de La Mecque, Abû Sufyân rencontra Budayl ibn Warqâ', qui revenait justement de Médine.

– D'où reviens-tu ? lui demanda-t-il.

– J'ai conduit ce groupe des Khuzâ'a le long de la côte.

– N'es-tu pas allé voir Muhammad ?

– Non.

Et Budayl poursuivit son chemin vers La Mecque. Soupçonneux, Abû Sufyân alla à l'endroit où était agenouillée la monture de Budayl, y ramassa quelques crottes, les écrasa entre ses doigts et y trouva des noyaux de dattes. « Sans aucun doute, dit-il, Budayl est allé à Médine (*où l'on donne en fourrage aux bêtes des rafles de dattes*) et il y est allé pour voir Muhammad. » Abû Sufyân continua son chemin vers Médine. À son arrivée, il descendit chez sa fille Umm Habîba, une des épouses du Prophète. Il allait s'asseoir sur la couche de l'Envoyé de Dieu, mais sa fille la retira brusquement :

– Ma fille, lui demanda-t-il, je ne sais si tu trouves cette couche indigne de moi ou si tu me trouves indigne d'elle ?

– Non, répondit-elle, c'est plutôt la couche de l'Envoyé de Dieu, et toi, tu es un homme païen et impur.

– Ma fille, je le jure, ton mariage ne t'a pas fait de bien !

Puis il sortit et alla exposer à Muhammad l'objet de sa visite : le Prophète ne lui donna aucune réponse. Il alla ensuite trouver Abû Bakr pour lui demander d'intervenir auprès de Muhammad : Abû Bakr refusa. Il fit la même démarche auprès de 'Umar et 'Umar s'en indigna avec véhémence. Enfin, Abû Sufyân entra chez Ali. Il l'y trouva en compagnie

de sa femme Fâtima, fille du Prophète. Elle avait déjà donné naissance à Hasan, qui rampait encore à quatre pattes :

– Ali, lui dit-il, tu es l'homme le plus proche de moi par le sang. Je suis venu te demander un service et j'espère ne pas repartir les mains vides. Intercède pour moi auprès de Muhammad.

– Malheureux, lui dit Ali, le Prophète a pris sa décision et personne ne peut plus la remettre en cause.

– Je me vois dans une situation difficile. Quel conseil pourrais-tu me donner ?

– Je ne vois aucun conseil qui puisse t'épargner quoi que ce soit. Mais tu es le seigneur des Banû Kinâna. Va donc annoncer que tu accordes ta protection à tous les musulmans et regagne ton pays.

– Penses-tu que cela pourrait servir à quelque chose ?

– Non, je ne le pense pas. Mais je ne vois rien d'autre.

Abû Sufyân se présenta alors à la mosquée et, en présence des musulmans, il proclama : « J'accorde ma protection à tous les musulmans. » Puis il monta sur son chameau et repartit pour La Mecque.

À son arrivée, les Quraych lui demandèrent :

– Que rapportes-tu ?

– J'ai rencontré Muhammad et je lui ai parlé. Mais il ne m'a donné aucune réponse. J'ai rencontré aussi Abû Bakr, mais je n'ai trouvé chez lui rien de bon. Puis j'ai vu 'Umar : il a été notre pire ennemi. Enfin, j'ai rencontré Ali et j'ai trouvé chez lui moins de raideur. Il m'a conseillé d'accorder ma protection aux musulmans et je l'ai fait.

– Muhammad en était-il d'accord ?

– Non.

– Malheureux ! Si, en plus, l'homme t'a berné, tout ce que tu racontes ne vaut plus rien.

– Je le sais, en vérité, mais je n'ai rien trouvé d'autre.

Le Prophète décrète la mobilisation générale Sîra*, II, 397-398)*

Le Prophète ordonna la mobilisation générale et demanda aux membres de sa famille de faire les préparatifs nécessaires, mais il n'indiqua pas le but de l'expédition. Quand les préparatifs furent sérieusement avancés, il révéla aux combattants qu'ils allaient faire la conquête de La Mecque et leur demanda de rechercher les renseignements sur les Quraych, afin de les prendre par surprise dans leur propre ville. Les hommes étaient fin prêts.

Hâtib écrit une lettre aux Quraych pour les prévenir Sîra, *II, 398-399)*

Lorsque le Prophète prit la décision d'attaquer La Mecque, Hâtib ibn Abû Balta'a, un héros de la bataille de Badr, écrivit une lettre aux Quraych pour les en informer et la confia, contre récompense, à une femme affranchie par un membre de la famille des 'Abd-al-Muttalib. La femme glissa la lettre dans ses cheveux, noua ses tresses par-dessus et prit le chemin de La Mecque. Mais Dieu révéla au Prophète l'action de Hâtib. Il lança Ali et Zubayr ibn al-'Awwâm aux trousses de cette femme. Ils la rattrapèrent, la firent descendre de sa monture et fouillèrent ses bagages : ils n'y trouvèrent rien. Alors Ali la menaça : « Je le jure, Dieu n'a pas trompé son Envoyé et l'Envoyé de Dieu ne nous a pas menti. Tu nous livres donc cette lettre ou nous te déshabillons ! » Voyant le sérieux de la menace d'Ali, la femme leur dit : « Détournez-vous, détournez-vous. » Puis elle dénoua ses tresses, sortit la lettre de ses cheveux et la remit à Ali.

Ayant récupéré la lettre, le Prophète convoqua Hâtib :

– Pourquoi as-tu fait cela, Hâtib ? lui demanda-t-il.

– Envoyé de Dieu, je crois toujours en Dieu et en son prophète. Mais ici à Médine, je n'ai aucun lien familial ni tribal. Ma famille et mes enfants sont restés à La Mecque parmi les Quraych. Je n'ai fait qu'assurer leur protection.

– Envoyé de Dieu, dit 'Umar, laisse-moi lui ôter la tête. Ce n'est qu'un traître.

– Qu'en sais-tu, 'Umar ? Peut-être Dieu a-t-il apprécié le mérite des héros de la bataille de Badr et leur a-t-il pardonné d'avance toutes leurs mauvaises actions.

Le Prophète partit en expédition contre La Mecque le dix du mois de ramadân, à la tête de dix mille musulmans. Personne ne manquait à l'appel, ni parmi les Émigrés ni parmi les Ançâr ni parmi les tribus arabes. Cette expédition était entourée du plus grand secret et aucune information n'en parvenait aux Quraych, ni sur les intentions du Prophète ni sur les étapes de sa route. Comme c'était le mois de ramadân, le jeûne et la rupture du jeûne rythmaient les étapes de cette marche.

Pendant ce temps, quelques habitants de La Mecque parmi les proches du Prophète affluaient vers Médine et demandaient leur admission dans l'islam. Le Prophète les y admettait, fermant les yeux sur leur conduite hostile à son égard avant l'Hégire. Dans cette même période, 'Abbâs, oncle du Prophète, qui était préposé, en accord avec son neveu, au breuvage sacré des pèlerins – le Prophète le confirma plus tard dans cette charge –, émigra de La Mecque vers Médine avec sa famille. Il rencontra le Prophète, qui était en route contre les Quraych, et se joignit à lui dans cette expédition.

Conversion d'Abû Sufyân par l'entremise de 'Abbâs Sîra*, II, 402-404)*

'Abbâs racontait : lorsque le Prophète établit son camp à Zahrân, je me dis : « Si le Prophète fait la conquête de La Mecque par la force, avant que les habitants ne sortent à sa rencontre pour lui demander la vie sauve, quel malheur ce serait pour les Quraych ! Ils périraient à jamais. » Je montai donc sur la mule blanche du Prophète et partis jusqu'à Arâk, dans l'espoir de rencontrer quelque ramasseur de bois sec, quelque laitier ou toute autre personne allant à La Mecque pour affaires. Je les chargerais d'informer les Quraych de l'imminence de l'attaque du Prophète et de la nécessité pour eux de sortir à sa rencontre, s'ils voulaient avoir la vie sauve.

'Abbâs poursuivait : j'étais donc sur la mule du Prophète, cherchant à voir quelqu'un, lorsque j'entendis la voix d'Abû Sufyân et de Budayl ibn Warqâ', qui se disaient :

– Je n'ai jamais vu, disait Abû Sufyân, autant de tentes ni autant de feux que cette nuit.

– C'est certainement, disait Budayl, les Khuzâ'a, enflammés par la guerre.

– Mais non, répondait Abû Sufyân, les Khuzâ'a ne sont pas si nombreux ni si forts pour avoir un tel camp et tant de feux.

'Abbâs poursuivait son récit : à ce moment-là, je reconnus la voix d'Abû Sufyân et je lui demandai d'un ton amical :

– Es-tu bien Abû Sufyân ?

– Es-tu bien 'Abbâs ? me demanda-t-il, ayant reconnu ma voix. Que t'arrive-t-il, cher ami ?

– Malheureux Abû Sufyân ! Voici l'Envoyé de Dieu avec son armée. Quel mauvais jour, assurément, pour les Quraych !

– Mais, cher ami, quel moyen d'y échapper ?

– Si Muhammad te tient, je le jure, il te tranchera la tête. Monte donc derrière moi sur cette mule : je t'emmènerai chez l'Envoyé de Dieu et je lui demanderai pour toi la vie sauve.

'Abbâs poursuivait : Abû Sufyân monta derrière moi et son compagnon s'éloigna. Je l'emmenai dans le camp musulman. Chaque fois que je passais devant un feu, on m'interpellait. Mais, reconnaissant la mule du Prophète, les gens se disaient : « C'est l'oncle de l'Envoyé de Dieu, sur sa mule blanche. » Je passai enfin près du feu de 'Umar : il m'interpella et se leva pour voir. Ayant reconnu Abû Sufyân derrière moi, il s'écria : « C'est Abû Sufyân, l'ennemi de Dieu ! Merci à Dieu de t'avoir mis ainsi dans nos mains, sans aucun pacte ni aucun engagement de protection. » Puis il partit en courant chez le Prophète. Je poussai ma mule, je devançai 'Umar et me précipitai avant lui sous la tente de Muhammad. 'Umar y entra :

– Envoyé de Dieu, dit-il, c'est Abû Sufyân. Laisse-moi lui trancher la tête.

– Non, protestai-je. Je lui ai accordé le droit d'asile.

Mais 'Umar revint à la charge et insista si longuement que je lui répliquai : « Du calme, 'Umar ! S'il s'était agi de quelqu'un de ton clan, tu n'aurais pas proféré tant de menaces. » Le Prophète me dit alors d'emmener Abû Sufyân sous ma tente et de le lui ramener dès le lever du jour. J'emmenai Abû Sufyân chez moi et il passa la nuit sous ma tente. Dès le matin, je le ramenai chez le Prophète. L'Envoyé de Dieu lui dit :

– Malheureux, n'est-il pas temps pour toi, Abû Sufyân, de savoir et de reconnaître qu'il n'y a qu'un seul Dieu ?

– Je donnerais ma vie pour toi, répondit Abû Sufyân. Tu es le plus sage, le plus généreux et le plus clément. Vraiment, je me disais : s'il y avait un autre dieu à côté de Dieu, il m'aurait épargné tout cela.

– Malheureux, n'est-il pas temps pour toi, Abû Sufyân, de reconnaître que je suis l'Envoyé de Dieu ?

– Je donnerais ma vie pour toi ! Quant à reconnaître ce second point, j'en conçois au fond de moi-même encore quelque doute.

'Abbâs poursuivait : je lui dis alors « Malheureux, convertis-toi et témoigne qu'il n'y a qu'un seul Dieu et que Muhammad est son Envoyé, avant que ta tête ne roule à terre ». Il se convertit et prononça le témoignage de la vérité. Je dis alors au Prophète :

– Envoyé de Dieu, Abû Sufyân est un homme qui a de la fierté. Accorde-lui quelque honneur.

– Oui, répondit le Prophète. Quiconque entre dans la maison d'Abû Sufyân sera en sécurité. Quiconque rentre chez lui et ferme sa porte sera en sécurité. Quiconque entre dans le Temple de La Mecque sera en sécurité.

Le Prophète fait défiler ses troupes devant Abû Sufyân Sîra*, II, 404)*

'Abbâs poursuivait : Abû Sufyân repartait chez lui, lorsque le Prophète me dit de le suivre pour le retenir, aux abords de La Mecque, sur le promontoire dominant le passage le plus étroit de la vallée. Je le suivis et le retins à l'endroit même indiqué par le Prophète. Et les tribus défilèrent sous ses yeux avec leurs bannières. Abû Sufyân me demandait, au passage de chaque bannière, à quelle tribu elle appartenait. Quand je lui disais le nom des tribus, il n'y manifestait pas beaucoup d'intérêt. Passa enfin le Prophète, avec son régiment vert, qui comprenait les Ançâr et les Émigrés. Les hommes étaient bardés d'armes et de fer à tel point qu'on ne voyait que leurs yeux. Abû Sufyân me dit :

– Dieu soit loué, 'Abbâs, qui sont ces hommes ?

– C'est l'Envoyé de Dieu, avec les Émigrés et les Ançâr.

– Personne ne pourra affronter de telles forces. Le royaume de ton neveu, dès demain, sera très grand.

– Abû Sufyân, dis-je, c'est le signe de la prophétie.

– Oui, en effet, c'est un prophète.

Abû Sufyân met en garde les Mecquois Sîra*, II, 404-405)*

Abû Sufyân se hâta ensuite d'entrer à La Mecque. Il annonça aux Mecquois, à très haute voix :

– Mecquois, voici Muhammad qui survient chez vous de façon imparable. Quiconque se réfugie dans la maison d'Abû Sufyân sera en sécurité.

– Maudit sois-tu ! Ta maison ne nous suffira pas.

– Celui qui rentre chez lui et ferme sa porte sera aussi en sécurité. De même, celui qui se réfugie dans le Temple sera en sécurité.

Les hommes rentrèrent chez eux ou se réfugièrent dans le Sanctuaire.

Le Prophète arrive à Dhû Tuwa Sîra*, II, 405-406)*

Parvenu à Dhû Tuwa, le Prophète se tint debout sur sa monture, la tête couverte d'une bande de tissu rouge du Yémen. En témoignage d'humilité devant Dieu, qui lui accordait une telle conquête, il courba la tête à tel point que sa barbe touchait presque le dos de son chameau. Asmâ', fille d'Abû Bakr, racontait : pendant que le Prophète faisait une halte à Dhû Tuwa, le père d'Abû Bakr, qui était aveugle, demanda à l'une de ses plus jeunes filles : « Fillette, emmène-moi sur la colline d'Abû Qabîs. » Elle l'y emmena. De là-haut, le vieillard demanda :

– Que vois-tu, ma fille ?

– Je vois une énorme masse noire.

– C'est la cavalerie, commenta-t-il.

– Je vois un homme aller et venir en courant dans cette masse.

– C'est le commandant de cette cavalerie qui lui donne ses ordres.

– La masse noire, je le vois, se répand.

– On a donc lancé la cavalerie. Ramène-moi vite à la maison.

Elle descendit la colline avec lui, mais ils furent devancés par la cavalerie. Un cavalier musulman arracha du cou de la jeune fille un collier d'argent. Lorsque le Prophète fit son entrée à La Mecque, il se dirigea tout droit vers le Sanctuaire. Abû Bakr lui amena son vieux père et le Prophète protesta :

– Tu aurais dû laisser ce vieillard chez lui. C'est moi qui lui aurais rendu visite.

– Envoyé de Dieu, c'est à lui plutôt de venir à toi.

Le Prophète fit asseoir le père d'Abû Bakr devant lui, lui posa la main sur la poitrine et lui demanda de se convertir à l'islam. Il s'y convertit. Puis Abû Bakr prit la main de sa jeune sœur et cria : « Je cherche auprès de Dieu et des musulmans le collier de ma sœur. » Personne ne lui répondit. Déçu, il dit alors à la jeune fille : « Petite sœur, fais ton deuil de ce collier. La vertu est assurément chose rare aujourd'hui. »

Les armées musulmanes font leur entrée à La Mecque Sîra*, II, 406-407)*

Le Prophète donna ensuite à ses généraux l'ordre d'entrer à La Mecque et de ne combattre que ceux qui leur résisteraient. Toutefois, il leur demanda d'abattre quelques Mecquois nommément désignés, ceux qui l'avaient persécuté, même s'ils étaient réfugiés sous les voiles de la Ka'ba. Les différentes colonnes musulmanes investirent la ville de toutes parts. La colonne du Prophète y pénétra du côté de Dhâkhir, sur les hauteurs de la ville, où on lui dressa sa tente à coupole. Sa'd ibn 'Ubâda, qui portait la bannière du Prophète, se précipita vers la ville en criant : « Aujourd'hui, ce sera le jour du carnage. Aujourd'hui, il n'y aura plus de tabou sacré ! » 'Umar, ayant entendu ces cris de guerre qui risquaient de révolter les Quraych, en prévint le Prophète. Ce dernier dit alors à Ali : « Rattrape-le et prends-lui la bannière des mains. Ce sera toi qui entreras le premier à La Mecque. »

Çafwân ibn Umayya s'oppose à l'entrée des troupes musulmanes Sîra*, II, 407-411)*

Çafwân ibn Umayya et quelques autres Mecquois se regroupèrent à Khandama pour combattre les musulmans. La cavalerie de Khâlid réussit, sans trop de mal, à les en déloger : quelques-uns furent tués et les autres s'enfuirent. Quant à Çafwân ibn Umayya, il s'enfuit vers Judda, pour prendre la mer vers le Yémen. Mais le Prophète lui accorda sa protection et il revint à La Mecque. De même, quelques Mecquois, parmi ceux dont le Prophète avait réclamé la tête, trouvèrent des protecteurs auprès de ses compagnons : le Prophète leur accorda sa protection et assura leur sécurité.

Le Prophète accomplit les tournées rituelles autour de la Ka'ba Sîra*, II, 411-412)*

Le Prophète fit donc son entrée à La Mecque et, lorsque le calme revint, il alla au Sanctuaire de la Ka'ba. À dos de chameau, il fit sept fois le tour du Temple et, à chaque tour, il touchait de sa canne la pierre sacrée. Il y avait tout autour du Temple des statues d'idoles scellées avec du plomb. Après avoir accompli ce rituel, le Prophète fit le tour des statues. Il pointait sur elles son bâton et disait :

La vérité est venue,

l'erreur a disparu.

L'erreur doit disparaître. (Coran, 17, 81.)

Et les idoles tombaient à l'arrière ou à l'avant, selon le geste du Prophète. Il n'en resta plus une seule debout. Quand il eut fini d'en faire le tour, il appela 'Uthmân ibn Talha et lui demanda la clef du Temple. On lui ouvrit la porte et il entra. Il y vit une colombe en osier, qu'il cassa de sa main. Il y vit aussi des représentations murales d'anges et d'autres personnages. Il y vit une image du prophète Abraham en train de tirer au sort avec des fléchettes. « Qu'ils soient maudits de Dieu, dit-il, ils ont fait de notre père Abraham un païen ! » Abraham n'était ni juif ni chrétien,

mais il était un vrai croyant soumis à Dieu ;

Il n'était pas au nombre des polythéistes. (Coran, 3, 67.)

Puis le Prophète donna l'ordre de recouvrir ces fresques.

Le Prophète fait une déclaration de foi en public Sîra*, II, 412)*

Puis le Prophète se tint debout à la porte du Temple de la Ka'ba et s'adressa à la foule qui s'était massée dans le Sanctuaire : « Il n'y a qu'un seul Dieu. Dieu n'a point d'associé. Dieu a tenu sa promesse et a donné la victoire à son serviteur. Tout privilège du sang ou de l'argent est à mes pieds, excepté la charge du culte et celle de la boisson sacrée offerte aux pèlerins. Peuple de Quraych, Dieu vous a débarrassés des valeurs du paganisme et de l'orgueil de vos ancêtres : les hommes sont tous fils d'Adam, et Adam n'est que terre. » Puis il récita le verset suivant :

Ô vous les hommes !

Nous vous avons créés d'un mâle et d'une femelle.

Nous vous avons constitués en peuples et en tribus

Pour que vous vous connaissiez entre vous.

Le plus noble d'entre vous, auprès de Dieu,

Est le plus pieux d'entre vous… (Coran, 49, 13.)

Puis il ajouta :

– Vous, les Quraych, comment pensez-vous que je vais vous traiter ?

– Un frère généreux, un neveu généreux ne peut que nous bien traiter.

– Partez en paix. Vous êtes des hommes libres.

Le Prophète s'assit ensuite dans le Sanctuaire. Ali, les clefs de la Ka'ba à la main, lui demanda : « Donne-nous à la fois la charge du culte et celle de la boisson sacrée. » Mais le Prophète fit venir 'Uthmân ibn Talha et lui remit les clefs en ces termes : « Voici tes clefs, 'Uthmân. Aujourd'hui, c'est le jour de la bonté et de la fidélité. » Ce jour-là, un certain nombre des seigneurs et des notables de Quraych se convertirent à l'islam devant l'Envoyé de Dieu.

CHAPITRE VIII

Le ralliement des tribus arabes à l'islam

Ceux qui te prêtent un serment d'allégeance

ne font que prêter serment à Dieu.

La main de Dieu est posée sur leur main. (Coran, 48, 10.)

HISTOIRE DES BANÛ JADHÎMA (*SÎRA*, II, 428-436)

Khâlid ibn al-Walîd trahit les Banû Jadhîma Sîra*, II, 428-429)*

Le Prophète envoya ses troupes dans les environs de La Mecque pour appeler les tribus à l'islam, mais elles n'avaient pas l'ordre de combattre. Il envoya, par exemple, Khâlid, avec ordre de longer le bas de Tihâma. Khâlid établit son camp en face des Banû Jadhîma de la tribu des Kinâna. En le voyant s'approcher, les Jadhîma prirent les armes pour se défendre. Khâlid leur dit : « Déposez les armes. Tout le monde s'est déjà converti à l'islam. »

Cependant, un notable des Jadhîma, appelé Jahdam, leur cria :

– Malheureux, c'est bien Khâlid que vous avez en face de vous ! Si vous déposez vos armes, vous serez tous faits prisonniers, et, ligotés, vous aurez la tête tranchée. Quant à moi, je ne déposerai jamais mes armes.

– Jahdam, le supplièrent quelques hommes de son clan, veux-tu que notre sang soit répandu ? Tout le monde s'est déjà converti à l'islam. Les armes ont déjà été déposées, la guerre abandonnée et la paix établie.

Ils réussirent ainsi à lui arracher ses armes et, sur la promesse de Khâlid, ils déposèrent les leurs. À ce moment, Khâlid donna l'ordre de les

exécuter, malgré les protestations de quelques musulmans : ils eurent les bras ligotés derrière le cou et la tête tranchée, au milieu des lamentations des femmes. L'un d'entre eux parvint à échapper et courut raconter ce massacre au Prophète.

Le Prophète répare la faute de Khâlid Sîra*, II, 429-436)*

Le Prophète envoya alors Ali auprès des Jadhîma, prenant avec lui une grande quantité d'argent et de biens. « Va examiner la situation de ces gens, lui dit-il, et réparer les dommages qu'ils ont subis, sans tenir compte des usages de la période d'*Ignorance* qui a précédé l'islam (*Jâhiliyya*). » Ali leur paya le prix du sang et répara tous les dommages qu'ils avaient subis, jusqu'à l'écuelle des chiens. Et, comme il n'y avait plus rien à réparer et qu'il lui restait encore un peu d'argent, Ali leur demanda :

– N'avez-vous plus rien à réclamer ?

– Non, répondirent-ils.

– Eh bien, je vous donne ce reste d'argent, au nom du Prophète, pour d'éventuelles réparations que vous n'avez pas maintenant à l'esprit et qui seraient signalées au Prophète.

Ali revint auprès du Prophète et lui rendit compte de sa mission. Ce dernier approuva la conduite d'Ali et l'en félicita. Puis il se leva, se dirigea vers la Ka'ba, leva les bras très haut vers le ciel et dit : « Seigneur Dieu, je te demande pardon pour ce qu'a fait Khâlid ibn al-Walîd. » Et il répéta cette prière trois fois.

LE PROPHÈTE ENVOIE KHÂLID DÉTRUIRE AL-'UZZA (*S*ÎRA, II, 436-437)

Le Prophète envoya ensuite Khâlid détruire le temple d'al-'Uzza. C'était une divinité à Nakhla, vénérée par les Quraych, les Kinâna et les Mudar. Les desservants de son culte appartenaient aux Banû Sulaym. Le prêtre d'al-'Uzza, ayant appris la marche de Khâlid contre son idole, suspendit son sabre au cou de la statue et se réfugia plus haut dans la montagne. Khâlid arriva, détruisit la statue et son temple puis revint en rendre compte au Prophète.

LES ANÇÂR CRAIGNENT QUE LE PROPHÈTE NE RESTE À LA MECQUE (*S*ÎRA, II, 416)

Tandis que le Prophète s'était levé pour faire une prière à Çafa[1], les Ançâr étaient réunis autour de lui. Ils chuchotaient entre eux que, peut-être, le Prophète, maintenant que Dieu lui avait ouvert sa terre et son pays, allait y demeurer. Quand il eut terminé sa prière, le Prophète leur demanda :

– De quoi parliez-vous ?

– Oh ! de rien, Envoyé de Dieu.

– Mais si, mais si, vous disiez quelque chose.

– Nous craignions que tu ne retournes plus à Médine.

– Dieu m'en garde ! les rassura-t-il. Je vivrai à jamais parmi vous et je mourrai chez vous.

Le Prophète séjourna à La Mecque quinze nuits, après l'avoir conquise. Cette prise eut lieu le dix-huit du mois de ramadân de l'an 8 de l'Hégire.

L'EXPÉDITION DE HUNAYN, APRÈS LA PRISE DE LA MECQUE EN L'AN 8 DE L'HÉGIRE (JANVIER 630) (*SÎRA*, II, 437-478)

Mâlik ibn 'Awf mobilise les Hawâzin Sîra*, II, 437-440)*

Lorsque les Hawâzin apprirent la conquête de La Mecque et prirent conscience du danger que constituait Muhammad, la plupart de leurs clans se coalisèrent contre lui, sous l'autorité de Mâlik ibn 'Awf. Quand la décision de marcher contre Muhammad fut prise, les Hawâzin décidèrent aussi d'emmener avec eux leurs biens, leurs femmes et leurs enfants. Mâlik établit son camp à Awtâs et les gens se groupèrent autour de lui. Parmi eux se trouvait Durayd ibn aç-Çumma (*poète et héros du clan de Jucham*). À cause de son grand âge, il était, comme les femmes, assis à dos de chameau, dans un palanquin. Descendu de son chameau, Durayd demanda :

– Dans quelle vallée êtes-vous ?

– Dans la vallée d'Awtâs.

– C'est un beau champ de course pour les chevaux. Mais pourquoi j'entends tant de chameaux blatérer, tant d'ânes braire et tant d'enfants pleurer ?

– C'est que Mâlik ibn 'Awf a emmené avec les hommes leurs biens, leurs femmes et leurs enfants.

– Où est Mâlik ? Je veux lui parler.

Et Mâlik se présenta devant lui.

– Écoute-moi, Mâlik. Tu es maintenant le chef des Hawâzin. Ce jour que nous vivons sera suivi d'autres jours, ce ne sera pas le dernier. Pourquoi as-tu fait venir, avec les combattants, leurs biens, leurs femmes et leurs enfants ?

– J'ai voulu placer derrière chaque homme sa famille et ses biens pour qu'il les défende.

– Tu n'es, ma foi, qu'un homme naïf et borné, lui reprocha-t-il. Celui qui prend la fuite, rien ne peut le retenir. Remets donc les Hawâzin à l'abri dans leurs territoires et va avec ta cavalerie à la rencontre de ces gens qui ont abandonné la religion de leurs pères. Si tu l'emportes, les gens ne manqueront pas de te suivre ; si tu perds, tu auras au moins la possibilité de te rabattre vers ton peuple et tes biens.

– Non, non, je n'en ferai rien, protesta Mâlik. Tu es maintenant très âgé et ton esprit est devenu sénile.

Mâlik avait envoyé des hommes pour espionner les troupes de Muhammad. Ils revinrent tout tremblants de peur :

– Malheureux, que vous est-il arrivé ? leur demanda Mâlik.

– Nous avons vu des hommes tout habillés de blanc montés sur des chevaux aux pieds blancs jusqu'aux genoux : nous avons été saisis de frayeur à leur vue.

Cette information ne le fit point revenir sur sa décision de livrer bataille, accompagné des biens, des femmes et des enfants des Hawâzin.

Le Prophète part à la rencontre des Hawâzin Sîra, *II, 440-442)*

Le Prophète prit la décision de sortir à la rencontre des Hawâzin. Mais, à la suite des informations que ses espions lui rapportèrent sur les Hawâzin, on lui apprit, d'autre part, que Çafwân ibn Umayya possédait un bon nombre de cuirasses et d'armes. Le Prophète lui envoya un messager pour lui demander de mettre ces armes à la disposition de ses hommes, le temps qu'ils livrent bataille aux Hawâzin. Ce ne serait qu'un prêt. Çafwân accepta et prêta au Prophète cent cuirasses et l'armement qu'il fallait pour cent hommes. Le Prophète marcha donc contre les Hawâzin à la tête de deux mille Mecquois, en plus des dix mille hommes qui étaient venus avec lui pour la conquête de La Mecque.

Dhât anwât Sîra*, II, 442)*

Hârith ibn Mâlik racontait : nous partîmes avec l'Envoyé de Dieu pour Hunayn, près de Tâ'if. À cet endroit, les païens parmi les Quraych et les autres tribus arabes avaient un grand arbre toujours vert qu'ils appelaient *Dhât anwât*, l'arbre aux crochets. Ils y venaient tous les ans en pèlerinage. Ils y suspendaient leurs armes, ils lui offraient des sacrifices et passaient la journée tout autour de l'arbre[2]. Hârith poursuivait : en cours de route, nous vîmes un bel arbre de lotus tout vert et, comme nous venions à peine de quitter le paganisme, plusieurs voix parmi nous s'élevèrent de toutes parts pour demander au Prophète de nous instituer, à nous aussi, un arbre sacré auquel nous puissions suspendre nos armes et offrir des sacrifices, comme nous le faisions naguère. Le Prophète nous répondit, un peu surpris : « Vous me faites, je le jure, une demande pareille à celle que le peuple de Moïse lui fit :

“; Ô Moïse ! Fais-nous un dieu semblable à leurs dieux. ”

Il dit : “; Vous êtes un peuple ignorant. ” » (Coran, 7, 138.)

La rencontre avec les Hawâzin Sîra*, II, 442-444)*

Jâbir ibn Abdallah racontait : parvenus à Hunayn, nous nous trouvâmes dans une large vallée bien en pente. Nous la dévalâmes dans la pénombre de l'aube. L'ennemi nous y avait devancés et s'était caché dans les sentiers, dans les défilés et dans les recoins, tout prêt à nous prendre

par surprise. Nous fûmes, au cours de la descente, vraiment saisis d'effroi de voir les phalanges ennemies se jeter sur nous de toutes parts et d'un seul élan. Nous rebroussâmes chemin en courant, sans regarder qui que ce soit autour de nous. Le Prophète se mit un peu à l'écart vers la droite et cria : « Où courez-vous ainsi ? Groupez-vous autour de moi, je suis l'Envoyé de Dieu, je suis Muhammad ibn Abdallah. » Ce fut en vain. Les chameaux se poussaient les uns les autres, emportant les fuyards. Restaient cependant auprès du Prophète quelques Émigrés, quelques Ançâr et quelques membres de sa famille.

Les Hawâzin étaient menés par un homme monté sur un chameau brun et portant une bannière noire au bout d'une longue lance. Il abattait de sa lance tous ceux qu'il pouvait atteindre, puis il levait sa lance et les Hawâzin le suivaient. Tandis que cet homme à la bannière noire faisait un tel carnage parmi les musulmans, Ali le suivit à la course et coupa les jarrets de son chameau. L'animal s'écroula et Ali se jeta sur l'homme et lui porta un tel coup qu'il lui coupa le pied à mi-jambe. L'homme tomba.

Chayba ibn 'Uthmân, dont le père avait été tué à la bataille d'Uhud, racontait : voyant la débandade des musulmans à la bataille de Hunayn, je me lançai sur Muhammad en criant : « Aujourd'hui, c'est le jour de la vengeance ; aujourd'hui, je tuerai Muhammad. » J'étais tout près de lui quand je fus saisi au cœur d'un malaise qui me voila le regard. Je compris alors que Muhammad m'était inaccessible.

Dans leur fuite, les musulmans se ressaisissent à l'appel de 'Abbâs Sîra*, II, 444-448)*

'Abbâs, oncle du Prophète, racontait : j'étais tout près du Prophète, tenant par la bride sa mule blanche. Je l'entendais appeler les hommes en fuite mais personne ne l'écoutait. J'avais à l'époque une belle carrure et une voix puissante. Le Prophète me demanda d'appeler les fuyards et de leur crier : « Ô Ançâr, ô hommes du pacte conclu sous l'arbre sacré. » Ils répondirent : « Nous voilà, nous voilà ! » et ils tentèrent de ramener leurs chameaux en fuite, mais en vain. Ils endossèrent alors leur cuirasse, saisirent leur sabre et leur bouclier, sautèrent de leur chameau, qui poursuivait sa course, et se dirigèrent vers le son de ma voix. Ainsi une centaine d'Ançâr s'étaient-ils regroupés autour du Prophète. Ils se

battirent contre les Hawâzin et se montrèrent durs au combat. Le Prophète, du haut de sa monture, regardait les hommes se battre avec courage. Il dit : « La bataille fait rage : voilà une belle fournaise. »

Jubayr ibn Mut'im racontait : au cours de la bataille, avant la défaite des Hawâzin, je vis comme un voile noir, pareil à des colonnes de fourmis, descendre du ciel et remplir la vallée entre nous et les ennemis. Je n'en doutais point, c'étaient les anges. Nos hommes se battaient et les Hawâzin ne pouvaient qu'être mis en fuite. Lorsque les musulmans, revenus de leur déroute, retournèrent auprès du Prophète, ils furent surpris de voir le nombre de prisonniers ligotés à ses pieds.

Les dépouilles d'un homme tué reviennent à celui qui l'a tué Sîra*, II, 448-452)*

Abû Qutâda racontait : lors de la bataille de Hunayn, je vis un musulman et un païen se battre. Un autre païen vint aider son compagnon contre le musulman. Je l'interceptai et, d'un coup, je lui coupai le bras. Il serra l'autre bras autour de mon cou et allait m'étrangler si son hémorragie ne l'avait obligé à lâcher prise. Il s'écroula et je l'achevai, mais j'en étais épuisé. Un Mecquois passa près de lui et prit ses dépouilles. À la fin de la bataille, après que les Hawâzin eurent été neutralisés, le Prophète déclara : « Les dépouilles d'un ennemi tué reviennent à son tueur. » Je dis alors au Prophète :

– Envoyé de Dieu, j'ai tué de ma main un homme qui avait de belles dépouilles. Je ne sais pas qui les a enlevées.

– Cet homme dit vrai, déclara un Mecquois. Les dépouilles de l'homme tué sont chez moi. Envoyé de Dieu, donne-lui quelque butin en compensation.

– Non, non, protesta Abû Bakr. Le Prophète n'en fera rien. Tu t'approches d'un lion de Dieu qui combat pour la religion de Dieu et tu prétends lui enlever son butin ! Non, rends-lui les dépouilles de l'homme qu'il a tué.

– Abû Bakr a raison, ajouta le Prophète. Rends les dépouilles à Abû Qutâda.

Abû Qutâda poursuivait : je pris les dépouilles de l'homme que j'avais tué, je les vendis et, pour le prix, j'achetai quelques palmiers. C'était mon premier bien durable. Pendant cette même bataille de Hunayn, Abû Talha bénéficia, à lui seul, des dépouilles de vingt hommes.

Après leur défaite, les Hawâzin furent taillés en pièces. 'Uthmân ibn Abdallah releva leur bannière et combattit jusqu'à la mort. Ayant appris sa mort, le Prophète dit : « Bon débarras ! Il haïssait les Quraych. » Son jeune esclave fut tué en même temps que lui. En prenant ses dépouilles, l'un des Ançâr découvrit qu'il n'était pas circoncis et cria très haut : « Ô Arabes, sachez que les Banû Thaqîf ne sont pas circoncis ! » Al-Mughîra ibn Chu'ba racontait : j'eus peur que cette réputation ne se répande sur nous parmi tous les Arabes. Je pris alors l'Ançârite par la main et je le suppliai de se taire : je lui expliquai que le jeune homme incirconcis était chrétien. Et, pour le prouver, je me mis à retrousser les vêtements des autres morts et à lui répéter : « Tu vois bien, ils sont tous circoncis ! »

La mort de Durayd ibn aç-Çumma Sîra*, II, 453-454)*

Tandis que les Hawâzin étaient en fuite, Rabî'a, appelé Ibn ad-Dughunna, du nom de sa mère, rattrapa un chameau chargé d'un palanquin. Croyant qu'il s'agissait d'une femme, il saisit les rênes du chameau et le fit agenouiller. Quelle ne fut pas sa surprise de se trouver en face d'un vieillard aux cheveux blancs : le poète Durayd ibn aç-Çumma était assis dans le palanquin.

– Que me veux-tu ? lui demanda Durayd.

– Je veux te tuer, répondit le jeune homme, qui ne l'avait pas reconnu.

– Mais qui es-tu ?

– Je suis Rabî'a, appelé Ibn ad-Dughunna, des Sulaym.

Le jeune homme lui donna un coup de sabre, qui n'eut aucun effet.

– Quelle mauvaise arme t'a donnée ta mère ! Va prendre mon sabre dans la selle arrière de mon chameau et frappe-moi. Évite les os et vise au-dessous du crâne. C'est ainsi que j'abattais les hommes. Puis, lorsque tu retourneras voir ta mère, tu lui diras que tu as tué Durayd ibn aç-Çumma, qui a tant de fois protégé les femmes des Sulaym.

Rabî'a frappa le vieillard, qui s'écroula. Dans sa chute, son dos se découvrit et le jeune homme vit que les fesses de Durayd et l'intérieur de ses cuisses étaient tannés, à force d'être monté sur les chevaux sans selle. Il revint raconter à sa mère qu'il avait tué Durayd ibn aç-Çumma. Et sa mère de lui dire : « En effet, ce héros des Hawâzin a libéré trois de tes mères. »

La mort d'Abû 'Âmir al-Ach'ari Sîra, *II, 454-457)*

Le Prophète envoya Abû 'Âmir al-Ach'ari à la poursuite de ceux qui fuyaient Awtâs, le champ de bataille. Il atteignit quelques fuyards et eut avec eux des escarmouches. Puis il rattrapa un groupe de dix frères païens. L'un d'entre eux se retourna contre al-Ach'ari. Ce dernier se jeta sur lui, en l'adjurant de se convertir à l'islam, et, sans réponse de sa part, il le tua. Un deuxième frère se retourna contre al-Ach'ari. Ce dernier fonça sur lui, en l'adjurant encore de se convertir à l'islam. Sans réponse de sa part, il le tua. Neuf frères furent ainsi tués, sans que personne n'ait déclaré sa conversion. Le dixième se retourna contre al-Ach'ari et celui-ci fonça sur lui, en répétant la formule rituelle :

– Seigneur Dieu, sois témoin de son islam.

– Seigneur Dieu, ne sois pas témoin de mon islam, répliqua l'homme.

Al-Ach'ari retint son bras et le dixième frère lui échappa ainsi. Par la suite, il se convertit à l'islam et vécut en bon musulman. Le Prophète disait de lui : « C'est l'homme qui a réussi à échapper à Abû 'Âmir. » Al-Ach'ari ne cessa de combattre. Il tomba enfin sous les coups de deux frères des Banû Jucham, qui l'atteignirent l'un au genou et l'autre en plein cœur. Abû Mûsa al-Ach'ari, qui, comme son cousin Abû 'Âmir, poursuivait les fuyards, se jeta alors sur les deux frères et les tua.

Le Prophète interdit de tuer les faibles et les gens sans défense Sîra*, II, 457-458)*

Le Prophète passa près d'une femme qu'avait tuée Khâlid ibn al-Walîd.

– Qui a tué cette femme ? demanda-t-il.

– C'est Khâlid, lui répondit-on.

Il ordonna alors à l'un de ses compagnons : « Va donc dire à Khâlid : “; L'Envoyé de Dieu t'interdit de tuer les enfants, les femmes et les esclaves ”. »

Le Prophète et sa sœur de lait Sîra*, II, 458-459)*

Le Prophète dit ce jour-là à ses compagnons : « Si vous voyez Bijâd des Banû Sa'd, ne le ratez pas. » Lorsque les musulmans le virent, ils le maîtrisèrent et l'amenèrent au Prophète avec sa famille et avec une femme appelée Chaymâ'. En cours de route, ils avaient quelque peu rudoyé cette femme. Elle leur avait pourtant dit qu'elle était la sœur de lait[3] de leur maître, mais ils ne l'avaient pas crue. Mise en présence du Prophète, Chaymâ'lui dit :

– Envoyé de Dieu, je suis ta sœur de lait.

– Quelle preuve en as-tu ?

– Une morsure que tu m'as faite au dos, alors que je te portais sur ma hanche.

Le Prophète reconnut la marque. Il étendit son manteau, lui demanda de s'asseoir et lui dit :

– Tu choisis : ou tu restes chez moi, aimée et honorée, ou je te fais un cadeau et tu reviendras chez toi. Je ferai ce que tu voudras.

– Donne-moi plutôt un cadeau et laisse-moi revenir chez moi.

Le Prophète lui fit cadeau d'un esclave appelé Makhûl et d'une servante. Elle les maria l'un à l'autre et, jusqu'à nos jours (*les jours d'Ibn Hichâm*), il reste des témoins de leur descendance.

Le regroupement du butin de la bataille de Hunayn Sîra*, II, 459)*

Le Prophète ordonna de regrouper les captives et les biens pris à la bataille de Hunayn et de les diriger vers Ji'râna. Il chargea Mas'ûd ibn 'Amr al-Ghifâri de ces opérations. Les poètes chantèrent la victoire de Hunayn dans de nombreux poèmes.

L'EXPÉDITION DE TÂ'IF EN L'AN 7 DE L'HÉGIRE (MARS 630) (*S*ÎRA, II, 478-488)

Ceux qui parmi les Thaqîf réussirent à échapper à la mort et à regagner Tâ'if fermèrent derrière eux les portes de la ville et s'y barricadèrent. Ils mirent tout en œuvre pour se préparer au combat. Ayant conclu la bataille de Hunayn, le Prophète se dirigea sur Tâ'if. Il passa par Nakhla, par al-Mulayh, puis par Buhrat ar-Rughâ', qui se trouvait sur le territoire de Tâ'if. Il y fit construire une mosquée et y fit les prières. De là, il ordonna qu'on détruise le fortin de Mâlik ibn 'Awf (*chef des Hawâzin*). Ce qui fut fait. Puis il établit son camp sous un grand arbre, près de la propriété d'un homme des Thaqîf. Le Prophète lui envoya dire : « Ou tu quittes ta propriété ou nous détruisons ton mur de clôture. » L'homme refusa de s'en aller et le Prophète ordonna la destruction de l'enceinte de la propriété. Il poursuivit sa marche et établit son camp tout près des remparts de Tâ'if. Là, plusieurs de ses hommes furent tués par les flèches tirées du haut des remparts. Le Prophète décida alors d'éloigner un peu son camp des remparts et de le mettre ainsi à l'abri des flèches. Il l'établit près de la mosquée qu'il venait de faire construire sur le territoire de Tâ'if. Il fit le siège de la ville pendant une vingtaine de nuits, avec des attaques très violentes contre les Thaqîf.

Le siège de Tâ'if Sîra*, II, 482-483)*

Les Thaqîf et les musulmans se lançaient des flèches. Le Prophète utilisa cette fois la catapulte contre les remparts de la ville. C'était la première fois que cette machine était utilisée dans les guerres de l'islam. 'Urwa ibn Mas'ûd et Ghaydan ibn Salama n'avaient pas participé à la bataille de Hunayn, car ils étaient à Jurach en train d'apprendre la fabrication et l'utilisation des catapultes, des béliers et autres tortues d'assaut. Un jour que les musulmans avaient réussi à faire une brèche dans les murailles de Tâ'if, quelques compagnons du Prophète, cachés sous un char en bois recouvert de peaux de bêtes, tentèrent de gagner les remparts et d'en élargir la brèche. Mais les défenseurs de la ville lancèrent sur le char en bois des barres de fer chauffées à blanc. Les assaillants, sous la chaleur du feu, durent quitter leur machine de guerre et s'exposer ainsi aux flèches des Thaqîf. Bon nombre d'entre eux

périrent. Le Prophète donna alors à ses hommes l'ordre de détruire les vignobles de Tâ'if et ils commencèrent à le faire.

Les négociations avec les Thaqîf Sîra*, II, 483-484)*

Abû Sufyân ibn Harb et Mughîra ibn Chu'ba s'avancèrent vers les remparts et crièrent aux Thaqîf : « Nous voulons vous parler : promettez-nous la vie sauve. » Les Thaqîf s'y engagèrent. Les deux négociateurs demandèrent à rencontrer quelques femmes des Quraych vivant à Tâ'if, dont Âmina et Maymûna, deux filles d'Abû Sufyân. Mais les femmes refusèrent de répondre à leur demande. À ce moment, Ibn al-Aswad s'avança et leur dit : « Abû Sufyân et Mughîra, voulez-vous que je vous indique un moyen de négocier avec les Thaqîf bien plus efficace que celui que vous venez de tenter ? Sachez que le vignoble des Banû-l-Aswad est le plus beau, le plus riche en raisin et le plus long à cultiver. Si Muhammad le fait couper, il ne repoussera pas avant longtemps. Parlez-en à votre chef : il peut s'en servir, comme il peut en partager la récolte avec Dieu et avec sa parenté. Car il ne peut ignorer les liens de parenté qui nous unissent. » On raconte que le Prophète renonça à l'idée de détruire ce vignoble.

Les affranchis des Thaqîf Sîra*, II, 485)*

Quelques esclaves des Thaqîf sortirent de la ville assiégée, se réfugièrent auprès du Prophète et se convertirent à l'islam. Le Prophète les affranchit. Plus tard, après la conversion des habitants de Tâ'if, les Thaqîf demandèrent à récupérer leurs esclaves. Mais le Prophète le leur refusa : « Ce sont, répondit-il, les affranchis de Dieu. »

Les musulmans lèvent le siège de Tâ'if Sîra*, II, 484-485)*

Au cours du siège de Tâ'if, le Prophète dit un matin à Abû Bakr :

– Tu sais, Abû Bakr, j'ai vu en songe qu'on m'avait fait cadeau d'une coupelle pleine de beurre frais. Un coq lui donna un coup de bec et fit répandre son contenu.

– Je ne crois pas, répondit Abû Bakr, que tu puisses obtenir aujourd'hui ce que tu souhaites.

– Moi non plus.

Au cours du siège, la femme de 'Uthmân demanda au Prophète :

– Voudrais-tu, Envoyé de Dieu, si Dieu t'accorde la victoire sur Tâ'if, me donner les bijoux de Bâdiya fille de Ghaylân ou ceux de Fâri'a fille de 'Aqîl ? (C'étaient les plus belles femmes des Thaqîf.)

– Et si, Khuwayla, Dieu ne me donne pas la permission de faire cette conquête ?

Khuwayla sortit et fit part à 'Umar de cette réflexion. Ce dernier se précipita chez le Prophète :

– Envoyé de Dieu, lui dit-il, quelle est cette histoire que m'a racontée Khuwayla ? Tu as vraiment dit cela ?

– Oui, je l'ai dit.

– Dieu ne t'a donc pas autorisé à conquérir Tâ'if ?

– Non, je n'en ai pas eu l'autorisation.

– Pourquoi donc n'annoncerais-je pas la levée du siège ?

– Fais-le.

'Umar annonça le départ des musulmans. Sur le chemin du retour, 'Uyayna ibn Hiçn, l'un des combattants, dit, en parlant des Thaqîf :

– À la vérité, je le jure, ce sont des gens de race et d'honneur.

– Malheureux, rétorqua un musulman, Dieu te maudisse ! Tu vantes les païens d'avoir tenu tête au Prophète, alors que tu es justement venu pour combattre avec lui.

– Oui, c'est vrai, je suis venu combattre les Thaqîf avec vous, parce que je voulais que Muhammad conquière leur ville ; je voulais ainsi obtenir une captive pour l'épouser et en avoir un fils : les Thaqîf sont en effet des gens rudement intelligents et malins.

En cours de route, l'un des compagnons du Prophète, voyant s'éloigner d'eux la ville de Tâ'if, lui dit :

– Envoyé de Dieu, maudis les Thaqîf.

– Seigneur Dieu, répondit le Prophète, montre aux Thaqîf le droit chemin et amène-les à la vérité.

LE SORT DES BIENS ET DES CAPTIVES DES HAWÂZIN (*SÎRA*, II, 488-500)

Le Prophète se montre généreux avec les Hawâzin Sîra*, II, 488-490)*

Le Prophète avait ordonné de rassembler le butin et les captives de Hunayn à Ji'râna. Le nombre des captifs, femmes et enfants, s'élevait à six mille. Quant au nombre de chameaux et de moutons, il était incalculable. À son retour de Tâ'if, il descendit avec ses hommes à Ji'râna. Une délégation des Hawâzin, devenus musulmans, se rendit auprès du Prophète :

– Envoyé de Dieu, lui dirent-ils, notre tribu et la tienne descendent des mêmes ancêtres. Le malheur que nous avons subi, tu ne l'ignores pas. Fais-nous grâce et Dieu te le rendra !

– Envoyé de Dieu, reprit l'un d'entre eux, dans ces enclos à bétail sont parquées tes tantes paternelles, tes tantes maternelles, tes nourrices. Si nous avions donné des nourrices au roi de Damas ou au roi d'Irak, subissant de leur part ce que nous avons subi de la tienne, nous aurions pu espérer leur compassion et leur grâce.

– Préférez-vous, leur répondit le Prophète, vos femmes et vos enfants à vos biens ?

– Envoyé de Dieu, tu nous obliges à faire le choix entre nos familles et nos biens. Eh bien, nous préférons que tu nous rendes nos femmes et nos enfants.

– La part qui me revient personnellement et la part qui revient aux Banû 'Abd al-Muttalib, je vous les donne. Lorsque je ferai en public la prière de midi, vous vous lèverez et vous demanderez, pour vos femmes et pour vos enfants, l'intercession de l'Envoyé de Dieu auprès des musulmans et celle des musulmans auprès de l'Envoyé de Dieu. Après quoi, je vous rendrai et vous ferai rendre vos femmes et vos enfants.

Pendant la prière de midi, les Hawâzin se levèrent et demandèrent grâce pour les leurs. Le Prophète leur accorda, comme convenu, son lot de captives et celui des Banû 'Abd al-Muttalib. Les Émigrés et les Ançâr se levèrent et déclarèrent qu'ils en feraient autant. Les Tamîm, les Fazâra et les Sulaym refusèrent de se joindre à cet élan. Le Prophète leur dit : « Ceux qui tiennent à garder leur droit sur leur lot de captives, je promets de leur accorder, en compensation de chaque captive des Hawâzin, six actions à valoir sur le prochain butin. » Et c'est ainsi qu'on rendit aux Hawâzin leurs femmes et leurs enfants.

Le Prophète avait, par avance, donné une captive à Ali, une à 'Uthmân et une à 'Umar. Ils les rendirent eux aussi à leur famille. Quant à 'Uyayna ibn Hiçn, il prit une vieille captive, se promettant d'en avoir un fils, dans l'espoir que sa rançon serait plus élevée. Aussi, lorsque le Prophète fit sa promesse de compensation à valoir sur le prochain butin, 'Uyayna refusa-t-il de la rendre. Quelqu'un lui dit : « Tu ferais mieux de t'en débarrasser : sa bouche n'est pas fraîche, ses seins sont tombants et tu n'auras aucun plaisir à la prendre. » 'Uyayna la rendit enfin à contrecœur.

La conversion de Mâlik ibn 'Awf, le chef des Thaqîf Sîra*, II, 491-492)*

Le Prophète demanda à la délégation des Hawâzin :

– Où est Mâlik ibn 'Awf ?

– Il est resté à Tâ'if, avec les Thaqîf.

– Dites-lui que s'il venait chez moi pour se convertir, je lui rendrais sa famille et ses biens. En plus, je lui donnerais cent chameaux.

On fit parvenir le message à Mâlik. Cette proposition du Prophète lui fit craindre le pire de la part des Thaqîf, si ces derniers venaient à l'apprendre. C'est pourquoi il fit seller son chameau en secret et partit la nuit à la hâte auprès du Prophète. Il le rejoignit à Ji'râna. Le Prophète lui rendit sa famille et ses biens et, en plus, lui donna cent chameaux. Mâlik se convertit à l'islam et le Prophète le nomma à la tête des hommes de sa tribu qui avaient embrassé l'islam. Avec eux, il combattit les Thaqîf, s'attaquant à ceux de leurs troupeaux qui osaient s'aventurer en dehors des remparts de Tâ'if. Les Thaqîf ressentaient très durement ce revirement de Mâlik.

Le partage du butin de Hunayn Sîra*, II, 492)*

Après avoir rendu les captives de Hunayn à leur famille, le Prophète prit sa monture et les gens le suivirent. Ses hommes le harcelaient et ne cessaient de lui demander de donner à chacun sa part du butin de Hunayn, en chameaux et en moutons. Ils le pressèrent de si près sous un arbre qu'il en perdit son manteau. « Rendez-moi mon manteau, dit-il aux gens serrés autour de lui. Même si le nombre des bêtes enlevées à Hunayn atteint le nombre des arbres de Tihâma, je le partagerai tout entier entre vous. Vous ne me trouverez ni avare ni lâche ni menteur. » Puis il s'approcha d'un chameau, arracha de son dos un poil qu'il serra entre ses deux doigts et leva devant eux et il leur dit : « Je ne prendrai de ce butin, en dehors du cinquième, même pas la valeur de ce poil. Rendez donc ce que vous en avez pris avant le partage, même un fil et une aiguille. Car la tricherie est une honte pour ses auteurs et sera sanctionnée par le feu de l'enfer au Jour dernier. » L'un des Ançâr rapporta alors une pelote de laine :

– Envoyé de Dieu, dit-il, j'avais pris cette pelote pour réparer le bât de mon chameau qui avait le dos blessé.

– Je t'en donne ma part, lui dit le Prophète.

– Pour ce qu'il en reste, je n'en ai plus besoin.

Et il jeta la laine par terre.

'Aqîl ibn Abû Tâlib, le frère d'Ali, revint chez lui le jour de la bataille de Hunayn, le sabre tout taché de sang. Sa femme lui dit :

– Je vois qu'aujourd'hui tu as bien combattu. Qu'est-ce tu as enlevé comme butin aux païens ?

– Prends cette aiguille pour coudre tes vêtements, lui dit-il.

Mais, lorsqu'il entendit le héraut du Prophète crier qu'il fallait rendre tout butin pris avant le partage, même un fil et une aiguille, 'Aqîl revint chez lui, rapporta l'aiguille et la jeta sur le tas où le butin était entassé.

Dons faits aux sympathisants et aux alliés Sîra*, II, 492-493)*

Certains seigneurs de clans montraient de la sympathie pour la cause du Prophète et avaient de l'influence dans leur tribu, comme Abû Sufyân,

son fils Mu'âwiya, Hârith ibn Hichâm et d'autres. Le Prophète leur fit des dons qui allaient, selon les personnalités, de cinquante à cent chameaux.

D'autre part, le Prophète reçut des ralliements de quelques clans des Quraych : il les fit participer au partage du butin de Hunayn.

Les Ançâr mécontents du partage fait par le Prophète Sîra*, II, 493-500)*

Le poète 'Abbâs ibn Mirdâs trouva insuffisant le lot de chameaux qui lui avait été attribué par le Prophète. Il s'en plaignit et composa des poèmes pour le dire. Le Prophète dit à ses hommes : « Allez lui couper la langue. » Ils allèrent et lui donnèrent autant de chameaux qu'il souhaitait. Et c'est ainsi qu'ils *lui coupèrent la langue !*

De même, le poète ançârite Hassân ibn Thâbit composa des poèmes pour se plaindre de la façon dont le Prophète avait fait le partage du butin de Hunayn. Il aurait comblé les Quraych et les autres tribus arabes et totalement ignoré le rôle des Ançâr. Ces derniers en éprouvèrent même du ressentiment : « Le Prophète, se disaient-ils, a naturellement retrouvé son peuple. » Un jour, Sa'd Ibn 'Ubâda, des Ançâr, entra chez le Prophète et lui dit :

– Envoyé de Dieu, les Ançâr te gardent rancune à cause du partage que tu as fait du butin de Hunayn.

– Et toi, Sa'd, qu'en penses-tu ?

– J'en pense tout comme mon peuple.

– Rassemble-moi ton peuple dans cette place : j'ai à leur parler.

Sa'd partit et réunit les Ançâr dans la place indiquée. Le Prophète se présenta devant eux et leur dit :

– Des rumeurs désagréables à entendre me sont parvenues de votre part. De plus, j'ai appris que vous me gardiez rancune. Dans quel état, dites-le moi, étiez-vous lorsque je suis arrivé chez vous ? Vous étiez dans les ténèbres et Dieu vous a éclairés ; vous étiez dans la pauvreté et Dieu vous a enrichis ; vous vous déchiriez entre vous et Dieu a apaisé vos cœurs. N'est-ce pas vrai ?

– Si, c'est vrai. Dieu et son prophète nous ont généreusement comblés.

– Si vous le vouliez, vous pourriez dire : « Tu es parvenu chez nous accusé de mensonge et nous t'avons cru ; abandonné des tiens et nous t'avons soutenu ; pourchassé et nous t'avons mis à l'abri. » Cela est vrai et l'on vous croira. Eh bien, ô Ançâr, vous avez été émus pour une bagatelle avec laquelle j'ai rallié le cœur des gens pour les amener à l'islam, tandis que je vous faisais justement confiance pour votre islam. Dites-moi, n'acceptez-vous pas que les gens partent avec un mouton ou un chameau et que vous, vous rameniez dans votre équipage l'Envoyé de Dieu ? Je le jure par Celui qui tient ma vie dans ses mains, n'était ma fuite de La Mecque, j'aurais été un homme des Ançâr ; si les gens prennent un chemin et les Ançâr en prennent un autre, je prendrai le chemin des Ançâr. Seigneur Dieu, fais grâce aux Ançâr, aux enfants des Ançâr et aux enfants de leurs enfants.

Les Ançar pleurèrent à chaudes larmes, jusqu'à en inonder leur barbe, et déclarèrent : « Nous acceptons comme butin l'Envoyé de Dieu. C'est une chance pour nous. »

LE PROPHÈTE PART DE JI'RÂNA VISITER LES LIEUX SAINTS (*SÎRA*, II, 500-501)

Le Prophète fit placer ce qui restait du butin de Hunayn à Majanna, dans la région de Marr Dhahrân et quitta Ji'râna pour effectuer une visite aux lieux saints. Il s'y rendit au mois de dhû-l-qi'da. Puis il s'en retourna à Médine et le restant du butin l'y suivit.

À son départ, le Prophète nomma comme gouverneur de La Mecque 'Attâb ibn Usayd, avec, pour salaire, un dirham par jour. Ce dernier se leva un jour et prit la parole devant les Mecquois : « Que Dieu, leur dit-il, affame le foie de celui qui n'est pas rassasié avec un dirham. Le Prophète m'a fait don d'un dirham par jour. Je n'ai donc besoin de personne. » En même temps que 'Attâb, le Prophète nomma aussi Mu'âdh ibn Jabal, pour expliquer l'islam aux Mecquois et leur enseigner le Coran.

Cette année-là, c'est-à-dire l'an 8 de l'Hégire, le pèlerinage de La Mecque se fit selon le rituel ancien. 'Attâb ibn Usayd dirigea le pèlerinage des musulmans. Les habitants de Tâ'if restèrent dans le paganisme, à l'abri de leurs murailles, entre le mois de dhû-l-qi'da, date du départ du Prophète, et le mois de ramadân de l'an 9.

HISTOIRE DU POÈTE KA'B IBN ZUHAYR (*S*ÎRA, II, 501-515)

Pendant le retour du Prophète, après la levée du siège de Tâ'if, Bujayr ibn Zuhayr écrivit à son frère le poète Ka'b ibn Zuhayr pour l'informer que Muhammad avait liquidé à La Mecque quelques poètes qui composaient des satires contre lui et que les autres poètes des Quraych s'étaient enfuis un peu partout. « Si, ajouta Bujayr à l'adresse de son frère, tu tiens encore à ta vie, vole aussitôt près de lui : il ne tue jamais quelqu'un qui vient lui demander pardon. Sinon, va te chercher sur la terre un refuge. »

À la réception de cette lettre, Ka'b prit peur et trouva la terre trop étroite autour de lui. Il était convaincu que tout poète qui serait à la portée de Muhammad était irrévocablement condamné. Mais, ne trouvant aucune autre issue, il composa son fameux poème panégyrique à l'adresse de Muhammad, où il exprima quand même ses appréhensions, et partit pour Médine. Il descendit chez un homme de ses connaissances, qui, le lendemain, l'emmena avec lui pour aller faire la prière du matin avec le Prophète. À la fin de la prière, l'homme dit à Ka'b : « C'est l'Envoyé de Dieu. Lève-toi et va lui demander la vie sauve. » Ka'b se leva et alla s'asseoir devant le Prophète. Il mit sa main sur la main du Prophète, qui ne le connaissait pas, et lui dit :

– Envoyé de Dieu, Ka'b ibn Zuhayr vient te demander la vie sauve. Il s'est repenti et s'est converti à l'islam. Est-ce que tu acceptes de lui pardonner si je te l'amène ici ?

– Oui, répondit le Prophète.

– Je suis moi-même Ka'b ibn Zuhayr.

L'un des Ançâr présents bondit auprès du Prophète et demanda :

– Envoyé de Dieu, laisse-moi régler définitivement le sort de cet ennemi de Dieu. Je lui trancherai la tête.

– Ne t'occupe pas de lui. Cet homme a abandonné son passé et s'en est repenti.

Ka'b fut mécontent des Ançâr à cause de la conduite de l'un des leurs, alors qu'aucun des Émigrés n'avait dit du mal de lui. C'est à ce moment que Ka'b déclama devant le Prophète dans la mosquée son célèbre poème *Bânat Su'âdu…* (*Su'âd est partie*…), où il critique par allusion les Ançâr

et couvre les Émigrés de louanges. Cela suscita la colère des Ançâr. Mais, après sa conversion, Ka'b composa, pour les amadouer, un poème où il vantait leur rôle aux côtés du Prophète.

L'EXPÉDITION DE TABÛK AU MOIS DE RAJAB DE L'AN 9 DE L'HÉGIRE (OCTOBRE 630) (*SÎRA*, II, 515-537)

Le Prophète séjourna à Médine entre les mois de dhû-l-hijja et celui de rajab. Puis il ordonna aux gens de se préparer pour la conquête du pays des Byzantins (*Rûm*). Le Prophète indiquait rarement avec précision le but de ses expéditions. Mais l'expédition de Tabûk (*aux confins de la Syrie*) était clairement annoncée aux musulmans, en raison de la distance à parcourir, de la dureté du climat et du grand nombre des ennemis.

Doutes et réticences parmi les musulmans Sîra*, II, 516-517)*

Le Prophète demanda un jour à Jadd ibn Qays des Banû Salama :

– Que penses-tu d'une bataille cette année avec les Banû Açfar (*les Jaunes*) ? (Il voulait parler des Byzantins.)

– Envoyé de Dieu, dispense-moi de ce combat et ne me tente pas. Les gens de ma tribu savent que personne n'admire les femmes autant que moi. Je crains, en voyant les blondes Byzantines, de ne pouvoir leur résister.

– Je t'en dispense, lui répondit le Prophète, en se détournant de lui.

De même, quelques Hypocrites (*munâfiqûn*), pour éviter la guerre sainte et le combat pour la vérité, firent secrètement de l'agitation contre le Prophète et dirent entre eux : « Il ne faut surtout pas faire d'expédition dans cette chaleur torride. » Le Prophète apprit que certains Hypocrites se réunissaient dans la maison du juif Suwaylim et tentaient de détourner les gens de l'expédition de Tabûk. Il envoya Talha ibn 'Ubayd avec quelques hommes pour mettre le feu à la maison de Suwaylim pendant que les Hypocrites y étaient réunis. Talha y mit le feu.

Le Prophète exhorte les gens à participer aux frais de l'expédition Sîra*, II, 517-518)*

Le Prophète prit enfin la décision de partir en expédition. Il pressa les hommes de s'y préparer et exhorta les riches à participer aux frais et à fournir des montures à ceux qui n'en avaient pas. On répondit à son appel, pour la cause de Dieu. 'Uthmân ibn 'Affân donna mille dinars, la plus forte participation. Le Prophète dit : « Seigneur Dieu, sois satisfait de 'Uthmân : il m'a donné satisfaction. »

Des musulmans pauvres vinrent demander au Prophète des montures pour prendre part à l'expédition de Tabûk. Le Prophète ne put leur en procurer et ils s'en allèrent en pleurant, incapables qu'ils étaient de se payer des montures. Ibn Yâmîn rencontra deux de ces *pleureurs* : il leur fit don d'un chameau et d'une provision de dattes. Ils montèrent sur le chameau et partirent en expédition avec le Prophète.

Des musulmans de mauvaise foi ne participent pas à l'expédition Sîra*, II, 519-525)*

Lorsque le Prophète partit en expédition pour Tabûk, certains musulmans, comme Ka'b ibn Mâlik et Abû Khaythama, ne purent l'y accompagner. Ils étaient pourtant de bonne foi et l'on ne pouvait point mettre en doute leur islam. D'autres, des Hypocrites, ne suivirent pas le Prophète. Par exemple, Abdallah ibn Ubayy avait dressé son camp à l'extérieur de Médine, tout près de celui du Prophète. Mais, lorsque le Prophète prit le départ, Abdallah ibn Ubayy ne le suivit pas.

En partant, le Prophète avait laissé Ali à Médine, pour veiller sur sa famille. Les Hypocrites, cherchant toujours à faire de l'agitation, dirent : « Muhammad n'a laissé à Ali cette occupation que pour se débarrasser de cet homme qui l'encombrait. » Ayant entendu cette accusation, Ali prit ses armes et partit rejoindre le Prophète. Il le retrouva, au cours d'une halte qu'il faisait à Jurf, à trois milles de Médine :

– Envoyé de Dieu, dit Ali, les Hypocrites prétendent que tu ne m'as laissé à Médine que parce que je t'encombrais et que tu voulais te débarrasser de moi.

– Ce sont des menteurs, répondit le Prophète. Je ne t'ai demandé de rester à Médine que pour ceux que j'y ai laissés. Reviens et occupe-toi de ta famille et de la mienne. N'accepterais-tu pas, Ali, de jouer le rôle d'Aaron auprès de Moïse ? Mais, tu le sais, il n'y aura pas de prophète après moi.

Ali revint à Médine et le Prophète poursuivit son expédition.

Quelque temps après le départ de l'expédition, Abû Khaythama, qui n'y avait pas participé, rentra un jour dans sa maison par une journée de forte chaleur. Il y trouva deux de ses épouses dans le jardin, assises chacune sous sa tente de branchages. Elles en avaient arrosé le sol, y avaient mis de l'eau à rafraîchir et préparé un bon repas. À son arrivée, il s'arrêta à l'entrée des tentes de branchages et apprécia le travail de ses épouses. « L'Envoyé de Dieu, dit-il, doit être à présent sous le soleil, brûlé par le vent torride, tandis qu'Abû Khaythama se prélasserait là, chez lui, sous une ombre fraîche, devant un bon repas et de belles femmes ! Ce n'est pas juste. Je n'entrerai point, je le jure, sous vos tentes. Je veux plutôt rejoindre l'Envoyé de Dieu. Préparez-moi des provisions de voyage. »

Il emporta ses provisions, monta sur son chameau et partit à la recherche du Prophète. Il le rejoignit dans son camp devant Tabûk. Il descendit de son chameau et alla tout droit saluer le Prophète et lui raconter son histoire. Ce dernier l'accueillit et lui souhaita beaucoup de bien.

Accord de paix avec Yuhanna Sîra*, II, 525-526)*

Dès l'arrivée du Prophète à Tabûk, Yuhanna ibn Ru'ba, le maître d'Ayla, ainsi que les notables de Jarbâ'et d'Udhruh se présentèrent spontanément au Prophète et lui demandèrent la paix, contre le versement d'un tribut. Le Prophète accepta et rédigea à leur intention une garantie de protection de la part de Dieu et de la part de Muhammad le Prophète.

Accord de paix avec Ukaydir, roi de Dûma Sîra*, II, 526-527)*

Le Prophète envoya ensuite Khâlid ibn al-Walîd contre Ukaydir, roi de Dûma, qui était chrétien. « Tu le trouveras, dit-il à Khâlid, en train de

chasser des antilopes. » Effectivement, Ukaydir, par une nuit chaude de pleine lune, était en compagnie de sa femme sur une des terrasses de son château. Or voici que des antilopes se mirent à gratter avec leurs cornes le portail du château :

– A-t-on jamais vu pareille chose ! s'exclama sa femme.

– Non, jamais.

– On ne peut pas les laisser partir ainsi.

– Tu as raison.

Ukaydir descendit, fit seller son cheval et partit à la chasse aux antilopes, avec quelques membres de sa famille, parmi lesquels se trouvait son frère appelé Hassân. Les cavaliers de Khâlid les y cueillirent. Ils mirent la main sur Ukaydir et tuèrent son frère. Ukaydir portait un manteau de velours brodé d'or. Khâlid le lui enleva et l'envoya au Prophète. Émerveillés, les musulmans se mirent à le tâter avec admiration. « Vous trouvez ce manteau si beau ? s'exclama le Prophète. Eh bien, je le jure, le turban de Sa'd ibn Mu'âdh (*un des martyrs de la bataille d'Uhud*) au paradis est bien plus beau que ça. »

Khâlid amena Ukaydir auprès du Prophète. Celui-ci lui accorda la vie sauve contre le paiement d'un tribut et le laissa revenir chez lui. Les antilopes qui grattaient cette nuit-là le portail de son château ne le faisaient que pour confirmer la parole du Prophète.

Le retour du Prophète à Médine Sîra*, II, 527-537)*

Le Prophète séjourna à Tabûk une quinzaine de nuits, à peu près, et s'en retourna à Médine. Sur le chemin du retour, il y avait une toute petite source qui suintait d'un rocher au bas d'une colline. Elle pouvait à peine étancher la soif de deux ou trois personnes. Les Hypocrites y devancèrent le Prophète et en burent toute l'eau. Le Prophète les en maudit. Puis il descendit de sa monture, posa la main sous le rocher et fit une prière à Dieu. L'eau en jaillit en abondance : les hommes étanchèrent leur soif et en prirent à discrétion comme provision.

Le Prophète s'arrêta ensuite à Dhû-Awân, un village à une heure de route de Médine. Pendant les préparatifs de l'expédition de Tabûk, les habitants de Dhû-Awân étaient venus voir le Prophète :

– Envoyé de Dieu, lui dirent-ils, nous avons construit une mosquée où peuvent venir prier les malades, les nécessiteux et les gens surpris la nuit par la pluie. Nous aimerions que tu viennes y prier.

– Je suis maintenant à la veille d'une expédition et je suis très occupé. Mais à mon retour, si Dieu le veut, j'irai chez vous pour y prier.

Lorsqu'il descendit à Dhû-Awân, le Prophète reçut des informations sur cette mosquée[4]. Il y envoya deux hommes et leur dit : « Allez à cette mosquée d'hommes impies, détruisez-la et mettez-y le feu. » Ils prirent des branches de palmier, les allumèrent et se précipitèrent dans la mosquée, où les gens étaient en train de prier. Ils la détruisirent et y mirent le feu. Les impies s'enfuirent. Le Coran a révélé à leur sujet :

Ceux qui ont édifié une mosquée nuisible et impie

pour semer la division entre les croyants… (Coran, 9, 107.)

L'expédition de Tabûk fut la dernière expédition entreprise par le Prophète lui-même. Le poète Hassân ibn Thâbit composa un poème où il décrivit les nombreuses expéditions (*maghâzi*) victorieuses du Prophète et les glorieuses actions des Ançâr à ses côtés.

LA DÉLÉGATION DES THAQÎF AUPRÈS DU PROPHÈTE ET LEUR CONVERSION À L'ISLAM AU MOIS DE RAMADÂN DE L'AN 9 DE L'HÉGIRE (631) (*S*ÎRA, II, 537-543)

Assassinat de 'Urwa ibn Mas'ûd des Thaqîf Sîra*, II, 537-539)*

On raconte que, lors de la levée du siège de Tâ'if, 'Urwa ibn Mas'ûd, gendre d'Abû Sufyân et notable dans sa tribu, suivit les pas de Muhammad et le rejoignit, peu avant son arrivée à Médine. Il se convertit à l'islam entre les mains du Prophète et lui demanda l'autorisation de revenir prêcher l'islam à sa tribu des Thaqîf :

– Ils vont te tuer, lui dit le Prophète.

– Non, Envoyé de Dieu, ils m'aiment plus que leurs enfants !

Il était en effet très aimé et très écouté dans sa tribu. Il revint donc à Tâ'if pour appeler les Thaqîf à l'islam, dans l'espoir qu'ils le suivraient, en raison de sa personnalité et du respect qu'il inspirait. Mais, lorsqu'il

apparut à l'étage de sa maison, qu'il leur révéla sa conversion et qu'il les appela à l'islam, ils lui lancèrent des flèches de toutes parts, dont l'une lui fut fatale. Avant sa mort, on demanda à 'Urwa :

– Quel est le sens de ta mort ?

– C'est un honneur insigne que Dieu m'a procuré et un martyre qu'il m'a accordé. Enterrez-moi donc avec les martyrs qui ont péri aux côtés du Prophète, avant son départ de Tâ'if.

La délégation des Thaqîf auprès du Prophète Sîra*, II, 539-543)*

Pendant plusieurs mois après la mort de 'Urwa, les Thaqîf restèrent sur leurs positions. Mais, comme ils voyaient les Arabes autour d'eux se rallier à Muhammad et se convertir à l'islam, ils se concertèrent et se dirent : il est clair qu'aucun de nos troupeaux ne peut sortir d'ici sans dommage et qu'aucun d'entre nous ne peut s'éloigner d'ici en sécurité. Nous ne pouvons pas soutenir une guerre contre Muhammad. Ils décidèrent donc d'envoyer un ambassadeur auprès de lui et proposèrent cette mission à 'Abd Yâlîl ibn 'Amr. Mais il la refusa, craignant d'avoir à subir le sort de 'Urwa. Sur leur insistance, il accepta enfin d'y aller, accompagné de cinq autres hommes, représentant chacun son clan. 'Abd Yâlîl était le chef et le conseiller de cette ambassade.

Ils descendirent à Qanât, à proximité de Médine. Ils y trouvèrent Mughîra ibn Chu'ba, qui menait paître – c'était son tour de garde – les montures des compagnons du Prophète. Ces derniers se relayaient en effet régulièrement dans cette tâche. Dès qu'il vit la délégation des Thaqîf, il laissa les montures sous leur garde et courut annoncer la bonne nouvelle au Prophète. Abû Bakr le rencontra juste avant son entrée chez le Prophète et lui demanda : « Je t'en supplie au nom de Dieu, Mughîra, laisse-moi le plaisir d'annoncer moi-même cette nouvelle au Prophète. » Mughîra accepta et ce fut Abû Bakr qui porta cette nouvelle à la connaissance du Prophète.

Mughîra repartit auprès de la délégation des Thaqîf. Il déjeuna et fit la sieste de midi avec eux. Il leur enseigna la manière de saluer le Prophète, mais ils tinrent à conserver le rituel de salutation d'avant l'islam. Ils se présentèrent alors au Prophète, qui leur fit dresser une tente dans un coin

de sa mosquée. Au cours des négociations, c'était Khâlid ibn al-'Âç qui faisait la navette entre eux et le Prophète. Ils ne prenaient aucune nourriture offerte par le Prophète avant que Khâlid n'y ait goûté. Les entretiens aboutirent à leur conversion à l'islam. C'est encore Khâlid qui, de sa main, rédigea le document de l'accord conclu entre eux et le Prophète.

Parmi les questions posées, les Thaqîf demandèrent au Prophète de les laisser garder leur divinité al-Lât pendant trois ans avant de la détruire. Il refusa. Ils lui demandèrent un délai de deux ans puis d'un an, et le Prophète refusait toujours. Enfin, ils demandèrent le délai d'un seul mois, à compter de la date de leur retour à Tâ'if. Ils cherchaient ainsi à se protéger de la réaction de leurs femmes et de celle de quelques excités : ils ne voulaient point susciter de troubles dans leur tribu avant que l'islam ne se répande parmi eux. La délégation demanda aussi au Prophète de les dispenser de la prière tant qu'al-Lât était honorée chez eux. Il refusa encore : « Une religion sans prière n'en est pas une, leur dit-il. » Ils demandèrent enfin de ne pas avoir à détruire eux-mêmes de leurs propres mains leurs idoles. Cette tâche-là, il les en dispensa.

La délégation des Thaqîf se convertit donc à l'islam et garda le document de l'accord conclu avec le Prophète. Celui-ci désigna à leur tête 'Uthmân ibn Abû-l-'Âç, qui était le plus jeune parmi eux, mais le plus assidu à apprendre la théologie musulmane et à réciter le Coran. Le Prophète lui fit les recommandations suivantes : « Sois indulgent pour la prière : prends la mesure des gens en partant du plus faible d'entre eux. N'oublie pas qu'il y a parmi eux le vieillard et l'enfant, le faible et le nécessiteux. » Les problèmes étant réglés et les Thaqîf sur le point de repartir dans leur pays, le Prophète envoya avec eux Abû Sufyân et Mughîra ibn Chu'ba, avec mission de détruire le temple d'al-Lât. Ils partirent donc avec la délégation et, dès leur arrivée à Tâ'if, ils se mirent à l'œuvre à coups de hache et de pioche. Les femmes des Thaqîf sortirent la tête nue, pour pleurer la perte de leur déesse. Ayant achevé leur tâche, les deux émissaires du Prophète emportèrent les biens d'al-Lât et ses bijoux d'or et de perles du Yémen.

ABÛ BAKR CONDUIT LE PÈLERINAGE DES MUSULMANS EN L'AN 9 DE L'HÉGIRE (631). DIEU AFFRANCHIT LE

PROPHÈTE DE TOUT ENGAGEMENT PRIS AVEC LES PAÏENS (*SÎRA*, II, 543-559)

Le Prophète séjourna à Médine le reste du mois de ramadân et les mois de chawwal et de dhû-l-qi'da. Il envoya Abû Bakr présider le pèlerinage des musulmans de l'an 9 de l'Hégire. Les gens qui étaient restés dans le paganisme continuaient à faire leur pèlerinage et à établir leurs campements à La Mecque aux emplacements qu'ils avaient l'habitude d'occuper.

Dieu révéla au Prophète qu'il l'affranchissait de tout engagement antérieur pris avec les polythéistes, comme, par exemple, celui de ne refouler aucun pèlerin des lieux saints ou de n'inquiéter personne pendant le mois sacré. C'était un accord général conclu entre le Prophète et les polythéistes :

Une immunité est accordée par Dieu et son prophète aux polythéistes

avec lesquels vous avez conclu un pacte. (Coran, 9, 1.)

Mais il y avait entre le Prophète et certaines tribus arabes des accords particuliers pour des délais déterminés.

Lorsque cette révélation, qui affranchissait le Prophète de tout engagement antérieur, descendit sur lui, on lui dit :

– Tu pourrais, Envoyé de Dieu, la faire parvenir à Abû Bakr pour la faire exécuter pendant le pèlerinage qu'il préside.

– Non, répondit le Prophète, je ne puis donner de délégation dans ce domaine qu'à une personne de ma famille.

Il appela Ali, lui livra le texte de la révélation et lui donna l'ordre de la proclamer devant les pèlerins le jour des Sacrifices. Ali partit sur la chamelle du Prophète et rejoignit Abû Bakr, sur la route de La Mecque. Dès qu'il le vit, Abû Bakr lui demanda :

– Es-tu commandant ou commandé ?

– Je suis plutôt commandé.

Et ils partirent ensemble. Abû Bakr dirigea le pèlerinage des musulmans, tandis que les Arabes, cette année-là, occupèrent les emplacements qui leur étaient réservés avant l'islam. Cependant, le jour des Sacrifices, Ali se leva et proclama en public : « Arabes, écoutez bien.

Jamais un homme impie (*kâfir*) n'entrera au Paradis. À partir de cette année, aucun polythéiste ne sera admis au pèlerinage. Aucun homme désormais n'accomplira tout nu les tournées rituelles (*tawâf*) autour de la Ka'ba. Tout accord antérieur conclu avec le Prophète sera respecté jusqu'à son échéance. » Il donna aux Arabes un délai de quatre mois à partir de cette proclamation pour rentrer chez eux en toute sécurité. Après quoi, il n'y aurait aucune protection ni aucun engagement envers les polythéistes. Ne seraient reconnus et respectés jusqu'à leur échéance que les accords particuliers conclus avec le Prophète.

Depuis cette année-là, aucun païen ne fut admis au pèlerinage de La Mecque ; aucun homme ne fit, tout nu, les tournées rituelles.

L'ANNÉE DES AMBASSADES L'AN 9 DE L'HÉGIRE (631) (*SÎRA*, II, 559-592)

Après la conquête de La Mecque et la soumission des Quraych, après la conversion à l'islam des Thaqîf et leur accord avec le Prophète, les Arabes comprirent qu'ils ne pouvaient plus soutenir de guerre contre lui ni même garder leur sentiment d'hostilité à son égard. C'est pourquoi, de toutes parts, des ambassades en grand nombre affluèrent vers Médine.

L'ambassade des Banû Tamîm Sîra, *II, 560-567)*

L'ambassade des Banû Tamîm arriva, avec un grand nombre d'hommes, dont certains avaient déjà pris part, aux côtés du Prophète, à la conquête de La Mecque, à la bataille de Hunayn et à la reddition de Tâ'if. Dès leur arrivée dans la mosquée, ils hélèrent Muhammad par-dessus ses appartements et lui demandèrent de venir les voir. Il fut indisposé par leur façon de faire et par leurs cris, mais il sortit cependant à leur rencontre.

– Muhammad, lui dirent-ils, nous sommes venus rivaliser de gloire avec toi. Donne l'autorisation de parler à notre orateur et à notre poète[5].

– Votre orateur peut parler, je l'y autorise.

L'orateur des Tamîm, 'Utârid ibn Hâjib, se leva et dit : « Dieu soit remercié. Il nous a comblés de ses bienfaits, il a fait de nous des rois, il nous a octroyé de grandes richesses que nous utilisons pour faire le bien.

Il nous a rendus les plus puissants et les plus nombreux des peuples de l'Orient. Qui donc sur terre peut rivaliser avec nous ?… Celui qui serait tenté de le faire devrait énumérer autant de titres de gloire que les nôtres. Je pourrais en dire davantage, mais je m'arrête là. » Et il s'assit.

Le Prophète demanda alors à Thâbit ibn Qays de répondre à cet homme. Thâbit se leva et dit : « Grâce soit rendue à Dieu qui a créé les cieux et la terre. Rien n'existe sur cette terre qui ne soit un bienfait de lui. Par un effet de sa puissance, il a fait de nous des rois et, parmi les meilleures de ses créatures, il a choisi un Envoyé, dont la lignée est la plus noble, dont la parole est la plus sincère. Il lui a révélé son Livre. Cet Envoyé a appelé les gens à y croire. Les Émigrés, parmi sa famille, y ont cru. Nous, les Ançâr, partisans de Dieu et ministres de son Envoyé, nous avons aussi répondu à l'appel. Nous avons livré la guerre aux hommes pour qu'ils croient en Dieu. Quiconque croit en Dieu et en son prophète, sauve face à nous son sang et ses biens. Quiconque est impie (*kâfir*), il n'est pas difficile pour nous de le tuer. »

Le poète des Tamîm, Zibriqân ibn Badr, se leva ensuite et récita un poème à la gloire des Tamîm. Le poète des musulmans, Hassân ibn Thâbit, se leva et répondit au poète des Tamîm. Les deux poètes rivalisèrent ainsi un bon moment dans l'éloge de leur tribu respective. Quand ils eurent fini, al-Aqra' ibn Hâbis, un notable des Tamîm, se leva et dit : « Je le jure par la tête de mon père, cet homme (Muhammad) est inspiré. Son orateur est meilleur que le nôtre et son poète est plus poète que le nôtre. » À ces mots, la délégation des Tamîm se convertit à l'islam et le Prophète leur fit de très beaux cadeaux.

L'ambassade des Banû 'Âmir Sîra, *II, 567-573)*

Une délégation des Banû 'Âmir partit auprès du Prophète. Parmi eux se trouvaient 'Âmir ibn Tufayl, Arbad ibn Qays et Jabbâr ibn Salma. Ces trois hommes étaient les chefs de la tribu et ses véritables satans. 'Âmir venait chez Muhammad avec l'intention de le tuer par trahison. Les gens de sa tribu lui avaient dit :

– 'Âmir, tous les gens se sont convertis à l'islam. Fais comme eux.

– J'aurais souhaité avant de mourir que les Arabes soient derrière moi et me suivent. Et maintenant vous voulez que je sois soumis derrière ce jeune homme des Quraych !

Puis il dit à Arbad : « Lorsque nous serons chez cet homme, j'occuperai son attention et lui ferai détourner de toi son visage. À ce moment-là, tu le domineras avec ton sabre. » Arrivés chez le Prophète, 'Âmir lui dit :

– Muhammad, je voudrais te parler en tête à tête.

– Non, répondit le Prophète, tant que tu n'auras pas cru en Dieu, l'Unique.

'Âmir répéta trois fois sa demande et trois fois le Prophète la lui refusa. 'Âmir repartit en lançant cette menace : « Je remplirai la terre de chevaux et d'hommes contre toi. » Et le Prophète dit à son départ : « Seigneur Dieu, débarrasse-moi de 'Âmir ibn Tufayl. »

La délégation des Banû 'Âmir repartit dans son pays. En cours de route, Dieu affligea 'Âmir de la peste et il en fut terrassé. Après l'avoir enterré, ses compagnons rentrèrent chez eux. Les gens de leur tribu leur demandèrent :

– Quelle nouvelle rapportez-vous ?

– Vraiment rien, répondit Arbad. Muhammad nous a demandé d'adorer quelqu'un, que je tuerai à coups de flèches s'il tombe un jour dans mes mains.

C'était la saison d'hiver. Un jour ou deux après avoir dit cela, Arbad sortit de chez lui, tirant son chameau derrière lui. Dieu fit tomber sur eux la foudre, qui les brûla lui et son chameau. Arbad ibn Qays était, par sa mère, le frère du poète Labîd ibn Rabî'a. Ce dernier fit dans un poème le panégyrique de son frère.

L'ambassade des Banû Sa'd ibn Bakr Sîra*, II, 573-575)*

Les Banû Sa'd ibn Bakr envoyèrent auprès du Prophète un homme appelé Dimâm ibn Tha'laba. Il fit agenouiller son chameau à la porte de la mosquée et y entra. Le Prophète y était assis en compagnie de ses

amis. Dimâm était un homme robuste, avec une abondante chevelure qu'il serrait en deux tresses. Il s'approcha du groupe et demanda :

– Qui parmi vous est le fils de 'Abd al-Muttalib ?

– Moi-même, répondit le Prophète.

– Tu es bien Muhammad ?

– Oui, je le suis.

– Fils de 'Abd al-Muttalib, je vais te poser beaucoup de questions et avec insistance. Ne t'en offusque pas.

– Non, je ne m'en offusquerai point. Pose-moi les questions que tu veux.

– J'en appelle à ton Dieu, au Dieu de ceux qui étaient avant toi et de ceux qui viendront après toi, Dieu t'a-t-il vraiment envoyé auprès de nous ?

– Oui, je le jure par Dieu.

– J'en appelle à Dieu, est-ce bien Dieu qui t'a demandé de nous donner l'ordre de l'adorer Seul et Unique, sans lui associer quoi que ce soit, et de rejeter ses rivaux que nos pères adoraient avec lui ?

– Oui, je le jure.

– J'en appelle à Dieu, est-ce bien Dieu qui t'a ordonné d'instituer l'obligation des cinq prières ?

– Oui, je le jure.

Dimâm poursuivit ainsi son interrogatoire en citant dans le détail les fondements de l'islam et les obligations des musulmans comme l'aumône, le jeûne et le pèlerinage. Ayant obtenu la réponse à toutes ses questions, il déclara : « Je témoigne qu'il n'y a qu'un seul Dieu et que Muhammad est l'Envoyé de Dieu. J'accomplirai ces obligations et renoncerai aux pratiques que tu m'as interdites. » Puis il monta sur son chameau et repartit. Après son départ, le Prophète dit : « Si cet homme aux deux tresses est sincère, il entrera au Paradis. »

Rentré chez lui, les gens l'interrogèrent et il commença par dire :

– Malheur à al-Lât et à al-'Uzza[6] !

– Tais-toi, Dimâm, lui dirent-ils. Crains la lèpre, crains la gangrène, crains la folie !

– Malheureux, leur dit-il, ces deux divinités, je le jure, sont inefficaces : elles ne font ni du bien ni du mal. Dieu a envoyé un Prophète et lui a révélé un Livre, grâce auquel je pourrai vous sauver du paganisme. Je témoigne qu'il n'y a qu'un seul Dieu, sans aucun associé. Je témoigne que Muhammad est son serviteur et son Envoyé. Je vous apporte de sa part les obligations et les interdits de sa religion.

Ce jour-là, il n'y eut aucun homme ni aucune femme parmi ceux qui écoutèrent Dimâm qui ne se convertît à l'islam. Il n'y eut pas auprès du Prophète meilleure délégation que celle de Dimâm ibn Tha'laba.

L'ambassade des 'Abd al-Qays Sîra*, II, 575-576)*

Les 'Abd al-Qays envoyèrent auprès du Prophète une ambassade à la tête de laquelle se trouvait Jârûd ibn Bichr, qui était chrétien. À son arrivée, le Prophète lui fit un exposé de l'islam et le convia à s'y convertir. Il répondit :

– Muhammad, j'ai déjà une religion. Si j'abandonne ma religion pour la tienne, me garantis-tu que je sois dans la bonne voie ?

– Bien sûr, répondit le Prophète, je garantis que Dieu t'a montré une religion meilleure que la tienne.

Jârûd se convertit à l'islam. Ses compagnons firent de même et tous revinrent dans leur tribu. Jârûd avait une foi sincère et robuste. À la mort du Prophète, sa tribu, comme d'autres tribus, abandonna l'islam et retourna à sa première religion (*Ridda*)[7], Jarûd se dressa parmi eux, prononça solennellement le témoignage de la vérité et les rappela à l'islam.

L'ambassade des Hanîfa accompagnée par Musaylima l'imposteur Sîra*, II, 576-577)*

Ensuite vint auprès du Prophète l'ambassade des Banû Hanîfa, accompagnée de Musaylima ibn Habîb. Ils descendirent chez Bint al-Hârith, une femme des Ançâr. Ils vinrent chez le Prophète, en laissant Musaylima dans leur campement. Après s'être convertis à l'islam, ils dirent au Prophète : « Envoyé de Dieu, l'un de nos compagnons est resté

dans notre campement pour garder nos montures. » Le Prophète ordonna qu'on lui attribue un cadeau équivalant au cadeau donné aux membres présents de l'ambassade : « Il ne doit pas avoir la place la moins bonne, leur dit-il, parce qu'il a monté la garde auprès de vos biens et de vos montures. »

Les Hanîfa remirent à Musaylima le don du Prophète et s'en revinrent dans leur pays. À leur retour à Yamâma, l'ennemi de Dieu se rétracta, et prétendit mensongèrement qu'il était prophète. Il leur dit : « J'ai été associé à la prophétie avec Muhammad. Ne vous a-t-il pas dit, lorsque vous lui avez mentionné mon nom, que je n'avais pas la place la moins bonne parmi vous ? Il ne pouvait donc pas ne pas savoir que j'étais son associé dans la prophétie. » Puis il se mit à réciter des paroles rythmées et assonancées, voulant ainsi égaler le style du Coran[8]. En même temps, il témoignait que Muhammad était effectivement un prophète, ce sur quoi les Banû Hanîfa étaient unanimes.

Le Prophète dit un jour dans une prédication qu'il faisait du haut de la chaire : « J'ai vu en songe la nuit du destin, puis je l'ai oubliée. J'ai vu dans mes bras deux anneaux d'or. Je ne les ai pas aimés et j'ai soufflé sur eux. Ils se sont envolés. Je pense que ces anneaux d'or devaient désigner les deux faux prophètes Aswad al-'Ansi du Yémen et Musaylima ibn Habîb de Yamâma. » Le Prophète disait encore : « L'heure du Jugement n'aura pas sonné avant que n'apparaissent trente imposteurs, prétendant chacun à la prophétie. »

Musaylima ibn Habîb écrivit une lettre à Muhammad où il disait : « De Musaylima, envoyé de Dieu, à Muhammad, envoyé de Dieu. Salut à toi. J'ai été associé avec toi à la prophétie : nous avons la moitié de la terre et les Quraych ont l'autre moitié. Mais les Quraych sont des agresseurs. » Deux messagers apportèrent cette lettre au Prophète. Il la lut :

– Et vous, leur demanda-t-il, qu'en dites-vous ?

– Nous disons ce qu'il dit.

– Je vous aurais volontiers tranché la tête, mais on ne tue pas les messagers.

Puis il écrivit à Musaylima : « Au nom de Dieu, clément et miséricordieux. De Muhammad, Envoyé de Dieu, à Musaylima : salut à celui qui suit le chemin de la vérité. La terre appartient à Dieu et il la

donne à qui il veut parmi ses serviteurs. Il récompensera ceux qui le craignent. » C'était à la fin de l'an 10 de l'Hégire.

*L'ambassade des Tay'(*Sîra*, II, 577-578)*

L'ambassade des Tay'vint auprès du Prophète. Elle avait à sa tête Zayd-al-Khayl, le seigneur des Tay'. Ils s'adressèrent à l'Envoyé de Dieu : il leur fit un exposé de l'islam et les y convia. Ils s'y convertirent avec sincérité. Le Prophète disait : « On ne m'a jamais vanté les mérites d'un homme sans qu'à sa vue, sa réputation me paraisse supérieure à sa valeur réelle. Exception doit être faite de Zayd-al-Khayl : sa valeur réelle m'a paru de loin supérieure à sa réputation. » Pour signifier l'admiration qu'il vouait à cet homme, le Prophète l'appela *Zayd-al-Khayr* (l'homme de bien) au lieu de *Zayd-al-Khayl* (le cavalier par excellence) et il lui accorda un domaine dûment enregistré en son nom. Zayd-al-Khayl quitta le Prophète pour revenir chez lui. Mais le Prophète craignait pour lui la fièvre de Médine. En effet, descendu à un point d'eau de la région de Najd, Zayd fut atteint d'une fièvre qui lui fut fatale.

Histoire de 'Adiyy ibn Hâtim at-Tâ'i Sîra*, II, 578-581)*

Quant à 'Adiyy ibn Hâtim at-Tâ'i, il racontait : je faisais partie de la noblesse de ma tribu et j'étais leur roi. Je recevais en partage le quart de tout butin. J'étais chrétien et, dès que j'entendis parler de Muhammad, j'éprouvai à son égard une vive aversion, la plus vive que jamais un Arabe ait conçue pour lui. Je dis à l'un de mes esclaves bergers : « Prépare-moi quelques chameaux robustes et dociles et retiens-les non loin de chez moi. Dès que tu entendras parler d'une armée de Muhammad qui foule le sol de notre territoire, tu m'en préviendras. » Un matin, le berger vint me dire : « Ce que tu avais l'intention de faire si tu étais investi par la cavalerie de Muhammad, fais-le maintenant. J'ai vu des bannières flotter au loin et l'on m'a dit qu'il s'agissait des troupes de Muhammad. » Il m'amena donc mes montures. J'y installai ma famille et mes enfants et me précipitai pour rejoindre en Syrie mes coreligionnaires chrétiens. Je ne laissai derrière moi qu'une fille de Hâtim at-Tâ'i.

La cavalerie de Muhammad survint peu après et prit, entre autres captives, la fille de Hâtim. On l'amena à Muhammad avec les autres captives et l'on apprit à Muhammad que je m'étais enfui en Syrie. Comme d'habitude, on enferma la fille de Hâtim dans un bercail, à la porte de la mosquée. Au passage du Prophète, elle se leva et s'adressa à lui (c'était une grande femme à la parole aisée) :

– Envoyé de Dieu, mon père est mort et je n'ai plus de soutien. Fais-moi grâce, que Dieu t'en récompense !

– Qui était ton soutien ?

– 'Addiyy ibn Hâtim.

– Celui qui a pris la fuite devant Dieu et devant le Prophète ?

Et le Prophète la laissa et passa son chemin.

L'ancienne captive racontait : je n'ai cessé de supplier le Prophète à chacun de ses passages et je finis par perdre tout espoir. Mais un jour, au passage du Prophète, un homme de sa suite me fit signe de me lever et de lui parler :

– Envoyé de Dieu, mon père est mort et je n'ai plus de soutien. Fais-moi grâce, Dieu t'en récompense !

– Je t'accorde ta grâce, mais ne te hâte pas de partir. Dès que tu auras trouvé des gens de confiance de ta tribu, tu m'en préviendras.

La fille de Hâtim poursuivait : j'ai voulu savoir qui était l'homme qui m'avait fait signe ce jour-là de parler au Prophète et l'on me dit que c'était Ali ibn Abû Tâlib. J'attendis donc dans le bercail jusqu'au jour où une caravane de confiance pouvait effectivement m'emmener en Syrie chez mon frère 'Adiyy. Je dis alors au Prophète : « Voici des gens de ma tribu et j'ai confiance qu'ils m'emmèneront en toute sécurité. » Il me fit donner des habits, une monture et des frais de voyage et je partis ainsi avec la caravane pour la Syrie.

'Adiyy ibn Hâtim racontait : j'étais un jour assis en famille et je vis soudain un chameau portant un palanquin se diriger vers moi. Je me dis : « Ce doit être la fille de Hâtim. » Et c'était bien elle. Dès qu'elle fut devant moi, elle dit :

– Tu m'as abandonnée, homme injuste ! Tu es parti avec ta famille et tes enfants et tu as laissé sur place ton honneur, la fille de ton père.

– Petite sœur, lui dis-je, ne dis pas de moi trop de mal. Je n'ai vraiment aucune excuse d'avoir fait ce que tu me reproches.

Elle descendit de son chameau et séjourna sous mon toit. Un jour, je lui demandai (c'était une femme lucide et déterminée) :

– Que penses-tu de l'histoire de cet homme ?

– Vraiment, je pense que tu dois le rejoindre au plus vite. Si c'est un prophète, ses bienfaits reviendront aux premiers arrivés ; si c'est un roi, tu ne seras pas privé de gloire ni de prospérité. De toute façon, tu resteras toi-même.

– Tu as raison, c'est la vraie solution.

'Adiyy poursuivait son récit : je partis donc pour Médine chez Muhammad. Il était dans sa mosquée : j'y entrai et le saluai.

– Qui est l'homme qui est en face de moi ? me demanda-t-il.

– 'Adiyy ibn Hâtim.

Il se leva et m'emmena dans sa propre maison. En cours de route, une vieille femme l'arrêta sur son chemin. Il s'arrêta longuement, le temps que cette pauvre femme lui fît sa requête. Je me dis : « Non, vraiment, ce n'est pas un roi. » Puis il poursuivit son chemin. Une fois dans sa maison, il prit un coussin de cuir garni de fibres de palmier, qu'il poussa vers moi :

– Assieds-toi là-dessus.

– Prends-le plutôt pour toi.

– Non, non, prends-le toi-même.

Je m'assis sur le coussin et lui s'assit par terre. Je dis encore : « Non, ce n'est pas un comportement de roi. » Puis il me demanda :

– Dis-moi, 'Adiyy ibn Hâtim, ne jouissais-tu pas dans ton royaume de la règle du quart dans le partage du butin ?

– Si, j'en bénéficiais.

– Ta religion te l'interdisait pourtant.

– Oui, en effet. (Et je compris qu'il était un prophète, envoyé de Dieu : il connaissait l'inconnu.)

– Peut-être, 'Adiyy, ce que tu vois de la pauvreté de mes gens t'empêche-t-il de te convertir à l'islam ? En vérité, je te l'affirme, bientôt les richesses couleront parmi eux au point que personne n'en voudra plus.

Peut-être, 'Adiyy, ce que tu vois du grand nombre de leurs ennemis et de leur petit nombre t'empêche-t-il d'entrer dans cette religion ? En vérité, je te l'affirme, bientôt tu entendras dire que les femmes quittent l'Irak à dos de chameau pour venir en pèlerinage à La Mecque en toute sécurité. Peut-être, 'Adiyy, ce que tu vois de la royauté et du pouvoir détenus par d'autres, en dehors de l'islam, t'empêche-t-il de venir à cette religion ? En vérité, je te l'affirme, bientôt tu entendras dire que les châteaux blancs du royaume de Babel se sont ouverts devant eux.

– Oui, dis-je, je me convertis à l'islam.

'Adiyy racontait plus tard : je me disais : deux prédictions se sont déjà accomplies ; reste la troisième. J'ai vu en effet les châteaux blancs de Babel s'ouvrir devant les musulmans, j'ai vu les femmes partir d'Irak à dos de chameau en pèlerinage à La Mecque, en toute sécurité. Sans aucun doute, la troisième prédiction va se réaliser : les richesses vont couler sur la population au point que personne ne voudra plus en ramasser.

Des ambassades du Yémen se succèdent auprès du Prophète Sîra*, II, 581-588)*

Furwa ibn Musayk des Murâd vint auprès du Prophète pour affirmer son opposition aux rois de Kinda. En effet, avant l'islam, il y eut entre les Murâd et les Hamdân une bataille sanglante, la bataille de Radm, où les Hamdân avaient décimé les Murâd. Le Prophète demanda à Furwa :

– N'es-tu pas mécontent de ce qui est arrivé à ton peuple à la bataille de Radm ?

– Qui donc, ayant subi ce que mon peuple a subi, n'en serait pas mécontent ?

– Ton peuple ainsi frustré n'en sera que plus content dans l'islam.

Le Prophète désigna Furwa comme gouverneur de l'ensemble des tribus de Murâd, de Zubayd et de Madhhij. Il envoya avec lui, pour collecter l'aumône, Khâlid ibn al-'Âç. Ce dernier resta avec lui au Yémen jusqu'à la mort du Prophète.

Puis vint auprès du Prophète 'Amr ibn Ma'dîkarib, à la tête d'une délégation des Banû Zubayd. Ils se convertirent à l'islam, mais, à la mort du Prophète, ils revinrent à leur ancienne religion.

Vint aussi auprès du Prophète Ach'ath ibn Qays, à la tête d'une délégation de quatre-vingts hommes montés sur des chameaux. Ils entrèrent chez le Prophète, les cheveux peignés et les yeux maquillés de kohl. Ils portaient des manteaux de tissu yéménite bordés de soie.

– Ne vous êtes-vous pas convertis à l'islam ? leur demanda le Prophète.

– Si, nous nous y sommes convertis.

– Pourquoi donc toute cette soie à vos cous ?

Ils arrachèrent la soie de leurs manteaux et la jetèrent par terre.

Vint aussi auprès du Prophète Çurad ibn Abdallah, à la tête d'une délégation des Azd. Ils se convertirent sincèrement à l'islam. Le Prophète nomma Çurad comme gouverneur des musulmans de sa tribu et lui ordonna de combattre avec eux pour amener à l'islam ses voisins païens du Yémen. Çurad s'attaqua aux gens de Jurach. Il fit le siège de la ville pendant près d'un mois puis il repartit, abandonnant le siège. Les gens de Jurach sortirent à sa poursuite. Il se retourna contre eux et en massacra un grand nombre. Par la suite, une délégation de Jurach alla auprès du Prophète et ils se convertirent à l'islam.

Un messager porte au Prophète une lettre des rois de Himyar Sîra*, II, 588-591)*

À son retour de Tabûk, le Prophète reçut un messager portant une lettre des rois de Himyar lui annonçant leur abandon du paganisme et leur ralliement à l'islam. Le Prophète leur écrivit la lettre suivante : « Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Du Prophète Muhammad, Envoyé de Dieu, aux rois de Himyar. Je remercie pour vous Dieu l'Unique. Votre messager est bien arrivé chez nous à Médine et nous a fait parvenir votre lettre, qui nous a appris votre conversion à l'islam et la guerre que vous faisiez aux païens. Dieu vous a donc éclairé la voie de la vérité : vous accomplissez la prière, vous pratiquez l'aumône légale et collectez les dons imposés aux musulmans. Ceux qui accomplissent ces devoirs, qui témoignent publiquement de leur foi en Dieu et de leur reconnaissance de Muhammad comme Envoyé de Dieu, ceux qui soutiennent les musulmans contre les païens, ceux-là sont de véritables croyants. Ils ont les mêmes privilèges et les mêmes obligations que les autres musulmans.

Si un juif ou un chrétien se convertit à l'islam, il compte parmi les croyants, avec les mêmes privilèges et les mêmes obligations qu'eux. Celui, en revanche, qui reste juif ou chrétien, on ne peut le contraindre à quitter sa religion. Mais, dans tous les cas, il doit payer un tribut d'un dinar, qu'il soit mâle ou femelle, qu'il soit libre ou esclave. En échange de ce tribut, il aura la protection de Dieu et de son Envoyé[9]. Sinon, il sera considéré comme l'ennemi de Dieu et de son Envoyé.

« En outre, lorsque mes envoyés parviendront chez vous, je vous demande de les bien traiter. Collectez pour eux ce que vous pouvez comme aumônes et comme tribut et confiez-les leur. Leur chef s'appelle Mu'âdh ibn Jabal. Il ne doit revenir de chez vous que satisfait. Je vous ai envoyé aussi des gens de confiance de ma famille, qui connaissent bien leur religion. Je vous ordonne de les bien traiter. Je vous adresse le salut de Dieu, sa miséricorde et sa bénédiction. »

Lorsque le Prophète avait envoyé Mu'âdh en mission au Yémen, il lui avait recommandé : « Facilite les choses et ne les complique pas. Annonce la bonne nouvelle, sans brusquer les gens. Tu vas chez des gens qui possèdent déjà un Livre sacré. Ils vont te demander : “; Quelle est la clef du Paradis ? ” Et tu leur répondras : “; Le témoignage public qu'il n'y a qu'un seul Dieu, sans aucun associé. ” »

La conversion à l'islam de Furwa ibn 'Amr al-Judhâmi Sîra*, II, 591-592)*

Furwa ibn 'Amr al-Judhâmi envoya auprès du Prophète un messager pour lui annoncer sa conversion à l'islam. Il envoya avec lui en cadeau pour le Prophète une mule blanche. Furwa était le commissaire des Byzantins, commandant aux tribus arabes frontalières. Il résidait en territoire syrien à Ma'ân et dans ses environs. Lorsque les Byzantins apprirent sa conversion à l'islam, ils l'arrêtèrent, l'emmenèrent chez eux et le mirent en prison. Même en prison, il déclarait sa foi en l'islam. Ils lui tranchèrent la tête et l'attachèrent à une croix.

LA CONVERSION DES CHRÉTIENS DE NAJRÂN (631) (*S*ÎRA, II, 592-601)

Le Prophète envoya en l'an 10 de l'Hégire Khâlid ibn al-Walîd à Najrân avec l'ordre de faire à la population trois fois l'appel à l'islam avant de leur livrer bataille. S'ils y répondaient, leur conversion serait acceptée, sinon, il faudrait les réduire par la force. Khâlid partit dans leur pays et dépêcha partout des cavaliers qui criaient aux gens : « Convertissez-vous à l'islam et vous serez sauvés. » Les gens se convertirent et évitèrent le combat contre Khâlid. Ce dernier séjourna chez eux pour leur enseigner le Livre de Dieu et leur expliquer l'islam et la loi de l'Envoyé de Dieu. Puis il écrivit au Prophète pour lui annoncer la conversion des habitants de Najrân et lui demander s'il devait rester parmi eux ou revenir auprès de lui.

Le Prophète lui répondit : « Annonce-leur la bonne nouvelle et préviens-les. Viens auprès de moi et amène avec toi une délégation de Najrân. » Khâlid revint à Médine et ramena avec lui une délégation de Najrân. Lorsque le Pro-phète les vit, il demanda qui étaient ces gens qui ressemblaient à des Indous[10]. On lui répondit que c'étaient des habitants de Najrân. Une fois mis en présence du Prophète, ils le saluèrent et déclarèrent :

– Nous témoignons que tu es l'Envoyé de Dieu et qu'il n'y a qu'un seul Dieu.

– Moi aussi, dit le Prophète, je témoigne qu'il n'y a qu'un seul Dieu et que je suis son Envoyé.

– Est-ce bien vous que révolte un reproche ? leur demanda-t-il.

Ils se turent. Le Prophète répéta la même question trois fois et personne ne broncha. La quatrième fois, Yazîd ibn 'Abd al-Madân répondit :

– Oui, nous le sommes, répéta-t-il quatre fois.

– Si Khâlid ne m'avait pas écrit pour m'informer que vous vous étiez convertis à l'islam sans combattre, j'aurais jeté vos têtes à vos pieds.

– À la vérité, répondit Yazîd, nous ne te sommes pas reconnaissants, à Khâlid non plus.

– À qui va donc votre reconnaissance ?

– Notre reconnaissance va à Dieu qui nous a montré la bonne voie, à travers toi.

– C'est bien la vérité. Comment remportiez-vous la victoire sur vos ennemis avant l'islam ?

– Nous ne remportions de victoire sur personne.

– Si, si. Vous aviez toujours le dernier mot avec ceux qui s'opposaient à vous.

– Pour remporter la victoire, nous étions tous unis, sans discorde, et nous ne prenions jamais l'initiative d'une injustice envers qui que ce fût.

– C'est bien la vérité.

Le Prophète nomma à leur tête Qays ibn Huçayn et ils repartirent dans leur pays. Le Prophète leur envoya 'Amr ibn Hazm pour leur expliquer la doctrine et les lois de l'islam et pour collecter leurs dons.

Par ailleurs, le Prophète envoya des émissaires et des fonctionnaires partout où l'islam s'était imposé, afin de collecter les dons des fidèles.

1 Aç-Çafa et al-Marwa : deux buttes rocheuses situées à la périphérie de l'enceinte du sanctuaire de La Mecque. Avant l'islam, elles étaient le siège de divinités de la fertilité vénérées par les pèlerins de La Mecque. Depuis, elles ont gardé leur caractère sacré et les pèlerins musulmans effectuent une course (*sa'y*) entre ces deux stations importantes du pèlerinage à La Mecque, en souvenir de la course éplorée de Hâjar en quête d'eau pour son fils Ismaël, considéré comme l'ancêtre de tous les Arabes.

2 *Dhât anwât* : arbre sacré avant l'islam. Ces pratiques populaires, interdites par l'islam et par les autres religions monothéistes, sont encore plus ou moins vivantes un peu partout dans le bassin méditerranéen.

3 Le fait d'avoir été frère et sœur de lait (ou mère nourricière d'un garçon) établit un lien de parenté (de lactation) interdisant tout mariage entre ces personnes.

4 Il s'agit, semble-t-il, d'une mosquée rivale, hérétique ou dissidente de la mouvance orthodoxe du Prophète. La mention de cette mosquée reste mystérieuse.

5 Il était de tradition chez les tribus arabes avant l'islam de se livrer à des courses et à des joutes oratoires ou poétiques au cours des pèlerinages et des foires qui y étaient célébrés.

6 *Al-Lât, al-'Uzza* et *Manât* étaient les trois principales divinités féminines vénérées avant l'islam. Le Coran les a stigmatisées à plusieurs reprises. Elles ont été l'objet de ce que les musulmans ont appelé *les versets sataniques.*

7 *Ridda* : à la mort du Prophète, beaucoup de musulmans, surtout parmi les Bédouins, ont considéré qu'ils étaient déliés de leur engagement à son égard et sont retournés à leur religion antérieure. Abû Bakr, le premier calife (632-634) les ramena de force à l'islam.

8 On a signalé à l'époque du Prophète l'existence de plusieurs personnes (comme ce Musaylima), qui s'affirmaient prophètes et composaient des pensées religieuses en langue arabe rythmée et assonancée, à l'imitation de la langue du Coran. On sait que les musulmans les qualifiaient de menteurs, incapables d'imiter la langue miraculeusement inimitable du Coran (*i'jâz*).

9 C'est l'annonce du statut de protégés de l'islam (*dhimmi*), pour les juifs et les chrétiens qui voulaient garder leur religion. Mais un hadith attribué au Prophète n'admet qu'une seule religion

« dans l'île des Arabes ». Il est mentionné plus bas comme une des dernières recommandations du Prophète.

10 Les chrétiens de l'époque du Prophète étaient très divisés. À côté des orthodoxes, tenants de la foi apostolique définie dans les conciles œcuméniques, il y avait une multitude d'hérésies. Najrân, ville florissante du Yémen, était le siège d'un évêché et comptait une importante communauté chrétienne. Les Melkites de Najrân suivaient apparemment la foi orthodoxe du Basileus (*malik, roi*) de Constantinople.

CHAPITRE IX

Les adieux et la mort du Prophète

Dis : « C'est, mon Seigneur !

Il n'y a de Dieu que lui !

Je me confie en lui ;

Vers lui est mon retour. » (Coran, 13, 30.)

LE PÈLERINAGE DE L'ADIEU (MARS 632) (*SÎRA*, II, 601-606)

Au mois de dhû-l-qi'da, le Prophète commença à se préparer au pèlerinage et demanda aux gens d'en faire autant. Il partit en pèlerinage cinq nuits avant la fin de dhû-l-qi'da et poussa devant lui les bêtes destinées au Sacrifice. Arrivé à Sarif, accompagné de certains notables, il ordonna à ceux qui n'avaient pas de bêtes à sacrifier de compenser leur pèlerinage par une simple visite des lieux saints (*'umra*). 'Â'icha, son épouse, eut ses règles ce jour-là : elle s'en attrista et se mit à pleurer. Le Prophète lui dit : « Ne pleure pas. Tu accompliras tout le rituel du pèlerin, sauf les tournées autour de la Ka'ba. » Le Prophète pénétra ensuite à La Mecque. Ses épouses et les hommes qui n'avaient pas amené avec eux de bêtes à sacrifier firent une simple visite des lieux saints. Le jour du Sacrifice, le Prophète sacrifia un grand nombre de victimes, pour lui et pour ses épouses.

Le Prophète avait envoyé Ali à Najrân. Il le retrouva à La Mecque, revêtu des habits sacrés du pèlerinage (*ihrâm*). Quand Ali eut fini de lui rendre compte de sa mission à Najrân, le Prophète lui dit :

– Va faire les tournées rituelles autour de la Ka'ba, comme les ont faites tes compagnons. Ce sera pour toi une simple visite des lieux saints.

– Envoyé de Dieu, répondit Ali, lorsque j'ai revêtu ma tenue sacrée de pèlerinage, je me suis engagé devant Dieu à l'accomplir, exactement comme le ferait Muhammad, le Prophète, le Serviteur et l'Envoyé de Dieu et avec les mêmes formules sacrées.

– As-tu amené avec toi des bêtes à sacrifier ?

– Non, je ne l'ai pas fait.

Le Prophète associa alors Ali aux sacrifices offerts et ce dernier se maintint en tenue de pèlerinage avec le Prophète jusqu'à l'accomplissement de tout le rituel. Le Prophète poursuivit son pèlerinage, en montrant aux musulmans ses règles, ses différentes stations et son rituel complet.

Puis il s'adressa aux musulmans réunis : « Écoutez-moi. Je ne sais pas si je pourrai vous retrouver l'an prochain à cette même manifestation sacrée. Votre sang et vos biens seront sacrés pour vous jusqu'à la fin de votre vie, comme ils sont sacrés aujourd'hui et le sont ce mois-ci. Vous allez être mis en présence de votre Dieu et vous serez interrogés sur vos actions. Je vous ai donc prévenus. Celui qui détient un objet en dépôt, qu'il le rende à son propriétaire. Toute prise d'intérêt est interdite, mais le capital vous est dû. Toute dette de sang datant d'avant l'islam est remise. Musulmans, Satan a perdu tout espoir d'être jamais adoré sur votre terre. Méfiez-vous de lui pour votre religion. Toute modification du calendrier sacré est une impiété notoire. Le Temps tourne maintenant tout rond, comme à l'époque où Dieu créa les cieux et la terre. Aux yeux de Dieu, le nombre de mois est de douze, dont quatre mois sacrés.

« Musulmans, vous avez des droits sur vos épouses tout comme elles en ont sur vous. Qu'elles n'accueillent point dans leur couche quelqu'un qui n'aurait pas votre agrément. Elles ne doivent point commettre d'action gravement honteuse. Si elles le font, Dieu vous donne l'autorisation de les mettre en quarantaine et de les battre, sans trop d'excès. Si elles renoncent à leurs mauvaises actions, elles auront droit à la nourriture et au vêtement selon l'usage. Attention, traitez bien vos épouses, elles sont chez vous comme des prisonnières qui ne possèdent rien en propre. Elles ne sont chez vous qu'un dépôt que Dieu vous a confié.

« Musulmans, réfléchissez bien à ce que je vous ai dit. En ce qui me concerne, j'ai accompli ma mission et transmis le message. J'ai laissé parmi vous quelque chose de très clair, le Livre de Dieu et la Loi de son

prophète. Si vous le suivez, vous ne serez jamais dans l'erreur. Musulmans, apprenez que tout musulman est le frère d'un musulman et que tous les musulmans sont des frères. » Les fidèles approuvèrent : « Oui, Seigneur Dieu », et le Prophète en prit Dieu à témoin.

Ce fut le pèlerinage de la délivrance du message et de l'adieu. En effet, ce fut le dernier pèlerinage du Prophète.

LE PROPHÈTE S'ADRESSE AUX ROIS ÉTRANGERS (*S*ÎRA, II, 606-608)

Le Prophète envoya aux rois étrangers des messagers, choisis parmi ses compagnons et munis de lettres où ils étaient appelés à embrasser l'islam. C'est ainsi, par exemple, qu'il écrivit à César (*Basileus*), roi des Byzantins (*Rûm*), à Chosroès, roi de Perse, au Négus, roi d'Abyssinie, à Muqawqis, roi d'Alexandrie, aux deux rois de 'Umân, aux deux rois de Yamâma, au roi de Bahrayn, à Hârith, roi des Ghassân, qui régnait au nord sur les frontières de Syrie, au roi du Yémen, etc. Le Prophète avait recommandé à ses compagnons, avant de les envoyer en messagers :

– Dieu m'a envoyé pour témoigner de sa miséricorde universelle. Transmettez mon message de miséricorde, Dieu vous accorde la sienne ! Ne laissez pas place parmi vous à la discorde ni à la division à mon sujet, comme les Apôtres l'ont fait à l'égard de Jésus fils de Marie.

– Comment se sont-ils divisés ?

– Jésus leur avait confié le même message que celui que je vous confie. L'Apôtre dont le pays de mission était tout proche l'accepta et fut sauvé. Celui dont le pays de mission était lointain partit en maugréant et en traînant le pas. Jésus s'en plaignit à Dieu et les traînards se mirent à parler la langue de ceux à qui ils devaient porter le message[1].

EXPÉDITION D'USÂMA IBN ZAYD EN PALESTINE (632) (*SÎRA*, II, 606)

Dès son retour à Médine, le Prophète prit la décision d'envoyer ses troupes en Syrie. Il en donna le commandement à Usâma ibn Zayd, son affranchi, lui ordonnant de parvenir avec sa cavalerie aux frontières de

Balqâ'en terre de Palestine. Les hommes s'y préparèrent et Usâma fit le plein de mobilisation parmi les premiers Émigrés. Ce fut la dernière expédition décidée par le Prophète.

LES ÉPOUSES DU PROPHÈTE, MÈRES DES CROYANTS (*S*ÎRA, II, 643-648)

Les femmes que le Prophète a épousées étaient au nombre de treize. La première épouse fut *Khadîja* bint Khuwaylid. Elle lui fut donnée en mariage par son père Khuwaylid ibn Asad. Le Prophète lui donna en dot vingt génisses. Khadîja donna naissance à l'ensemble des enfants du Prophète, à l'exception d'Ibrâhîm. Avant le Prophète, elle avait été l'épouse d'Abû Hâla ibn Mâlik.

Le Prophète prit aussi pour épouse *'Â'icha*, fille d'Abû Bakr, l'homme de foi (*Çiddîq*). Elle avait sept ans. Il consomma son mariage avec elle à Médine, lorsqu'elle avait neuf ou dix ans. C'était la seule épouse vierge que le Prophète ait prise. Elle lui fut donnée en mariage par son père Abû Bakr. Le Prophète lui donna en dot quatre cents dirhams.

Le Prophète épousa aussi *Sawda* bint Zam'a ibn Qays. Elle lui fut donnée en mariage par Salît ibn 'Amr. Le Prophète lui donna en dot quatre cents dirhams. Avant lui, elle avait été l'épouse de Sakrân ibn 'Amr.

Le Prophète épousa aussi *Zaynab* bint Jahch. Elle lui fut donnée en mariage par son frère Abû Ahmad ibn Jahch. Le Prophète lui donna en dot quatre cents dirhams. Avant lui, elle avait été l'épouse de Zayd ibn Hâritha, affranchi du Prophète. C'est à son sujet que Dieu a révélé :

Puis, quand Zayd eut cessé

tout commerce avec son épouse,

nous te l'avons donnée pour femme. (Coran, 33, 37.)

Le Prophète épousa aussi *Umm Salama*, fille d'Abû Umayya ibn al-Mughîra. Elle s'appelait Hind. Elle lui fut donnée en mariage par son fils Salama ibn Abû Salama. Le Prophète lui donna en dot un matelas garni de fibres de palmier, un récipient, un plateau et une meule à grains. Avant lui, elle avait été l'épouse d'Abdallah Abû Salama.

Le Prophète épousa aussi *Hafça*, fille de 'Umar ibn al-Khattâb. Elle lui fut donnée en mariage par son père 'Umar ibn al-Khattâb. Le Prophète lui donna en dot quatre cents dirhams. Avant lui, elle avait été l'épouse de Khunays ibn Hudhâfa.

Le Prophète épousa aussi *Umm Habîba*. Elle s'appelait Ramla, fille d'Abû Sufyân ibn Harb. Elle lui fut donnée en mariage par Khâlid ibn al-'Âç, à l'époque où Khâlid et elle étaient en Abyssinie. Le Négus lui donna en dot, au nom du Prophète, quatre cents dinars. C'était lui qui avait demandé sa main pour le Prophète. Avant lui, elle avait été l'épouse de 'Ubayd Allâh ibn Jahch.

Le Prophète épousa aussi *Juwayriya*, fille d'al-Hârith ibn Abû Dirâr. Elle était parmi les captives prises aux Banû Muçtaliq des Khuzâ'a. Le tirage au sort l'attribua à Thâbit ibn Qays des Ançâr, qui lui proposa un contrat de mariage. Elle vint chez le Prophète demander son aide pour la rédaction de ce contrat. Le Prophète lui proposa de la prendre comme épouse et ainsi, de captive, elle est devenue l'épouse du Prophète, avec l'accord de son père al-Hârith, chef des Banû Muçtaliq. Elle reçut en dot quatre cents dirhams. Avant le Prophète, elle avait été l'épouse de l'un de ses cousins appelé Abdallah.

Le Prophète épousa aussi *Çafiyya*, fille de Huyayy ibn Akhtab, qu'il avait prise comme captive parmi les juifs de Khaybar. Au repas de mariage, le Prophète offrit un festin fait de potage (sorbet, *churba* en arabe) et de dattes, sans aucune viande ni graisse. Avant lui, elle avait été l'épouse de Kinâna ibn Abû-l-Huqayq.

Le Prophète épousa aussi *Maymûna*, fille d'al-Hârith ibn Hazn. Elle lui fut donnée en mariage par 'Abbâs ibn 'Abd al-Muttalib. 'Abbâs, oncle du Prophète, lui donna en dot au nom de son neveu quatre cents dirhams. Avant lui, elle avait été l'épouse d'Abû Ruhm. On raconte qu'elle s'était offerte elle-même au Prophète. La demande en mariage lui était en effet parvenue lorsqu'elle était sur son chameau et elle répondit : « Le chameau et ce qu'il porte sont à Dieu et à son Envoyé. » À ce sujet, Dieu révéla :

Ô toi, le Prophète !

Nous avons déclaré licites pour toi

les captives…

ainsi que toute femme croyante

qui se serait donnée au Prophète. (Coran, 33, 50.)

Le Prophète épousa aussi *Zaynab*, fille de Khuzayma ibn al-Hârith. On l'appelait la Mère des pauvres (*umm al-masâkîn*), à cause de sa bonté à leur égard. Elle lui fut donnée en mariage par Qabîça ibn 'Amr al-Hilâli. Le Prophète lui donna en dot quatre cents dirhams. Avant lui, elle avait été l'épouse de 'Ubayda ibn al-Hârith.

Voilà les femmes avec lesquelles le Prophète a consommé le mariage ; elles sont au nombre de onze. Deux d'entre elles, Khadîja bint Khuwaylid et Zaynab bint Khuzayma, décédèrent avant lui. À sa mort, le Prophète laissait neuf veuves, que nous avons mentionnées dans ce chapitre. Avec deux des femmes qu'il a épousées, il ne consomma pas le mariage. Il s'agit de *Asmâ'*bint an-Nu'mân des Kinda. Le Prophète l'épousa, mais ayant constaté qu'elle avait des taches blanches sur la peau, c'est-à-dire la lèpre, il lui donna sa dot et la renvoya chez ses parents. L'autre s'appelait *'Amra* bint Yazîd des Kilâb. Elle venait de quitter le paganisme et, s'approchant du Prophète, elle prononça la formule : « Dieu me protège ! » Et le Prophète de répliquer : « Imprenable est celui qui se met sous la protection de Dieu ! » Puis il la renvoya chez ses parents. On raconte aussi que le Prophète l'appela auprès de lui, mais elle répliqua : « Nous sommes des gens qu'on n'appelle pas : on vient chez nous ! » C'est pourquoi le Prophète la renvoya chez ses parents.

Parmi ces épouses, les unes étaient des femmes arabes des Quraych ou d'autres tribus arabes, d'autres étaient juives, comme *Çafiyya*, fille de Huyayy ibn Akhtab, des Banû Nadîr.

LA MORT DU PROPHÈTE (8 JUIN 632) (*SÎRA*, II, 642-671)>

Les premières atteintes de la maladie Sîra*, II, 642-643)*

Le Prophète avait décidé d'envoyer Usâma ibn Zayd en expédition contre la Syrie. Il lui avait donné l'ordre d'investir avec sa cavalerie les frontières de Balqâ'en Palestine. Et les gens s'y préparaient.

Sur ces entrefaites, le Prophète commença à éprouver les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. Un soir, en pleine nuit, il réveilla son affranchi Abû Muwayha et lui dit : « Dieu m'a ordonné de demander

pardon pour les morts du cimetière de Baqî'. Viens avec moi. » Abû Muwayha l'y accompagna. Arrivé au milieu des tombes, il dit : « La paix soit sur vous, habitants des cimetières. Soyez heureux d'être là où vous êtes maintenant, plutôt que d'être parmi les vivants d'aujourd'hui. Les épreuves et les malheurs s'avancent sur eux comme des lambeaux de nuit noire, se suivant les uns les autres, les derniers plus terribles encore que les premiers. »

Puis le Prophète s'approcha d'Abû Muwayha et lui confia :

– On m'a apporté les clefs des trésors de la terre avec la faculté d'y vivre pour toujours, et, de l'autre côté, on m'a mis au Paradis. On me donna le choix entre les trésors éternels sur terre et la rencontre avec Dieu, puis le Paradis.

– Je t'en supplie, s'exclama Abû Muwayha, choisis les clefs des trésors de la terre pour y vivre éternellement, puis le Paradis.

– Non, non, répondit le Prophète, j'ai choisi la rencontre avec mon Dieu et le Paradis.

Le Prophète demanda ensuite pardon pour les habitants du cimetière et revint chez lui, toujours avec les premières douleurs du mal qui devait l'emporter.

À son retour, le Prophète trouva 'Â'icha qui souffrait d'une migraine tenace et ne cessait de s'en plaindre : « Ma tête, ma tête ! j'ai mal ! » Le Prophète lui dit :

– C'est plutôt moi, 'Â'icha, qui devrais me plaindre de mon mal de tête. D'ailleurs, ajouta-t-il avec un ton badin, tu aurais intérêt à mourir avant moi. Je m'occuperai moi-même de toi et de ton linceul, je prierai sur toi et je te mettrai moi-même en terre.

– Dès que tu m'auras enterrée, je te vois bien revenir du cimetière et aller immédiatement te jeter dans les bras de l'une de tes épouses.

Le Prophète en sourit. Et, tandis qu'il faisait le tour de ses épouses, ses souffrances devenaient de plus en plus intenses. Dans la maison de Maymûna, il se sentit au plus mal et fit appeler ses épouses. Il leur demanda la permission de se faire soigner dans la maison de 'Â'icha et elles acceptèrent.

Le Prophète reçoit des soins dans la maison de 'Â'icha Sîra*, II, 649-652)*

Appuyé sur les épaules de deux hommes de sa famille, la tête entourée d'un bandeau, les pieds traînant sur le sol, le Prophète marcha vers la maison de 'Â'icha. Une fois chez elle, il fut saisi de douleur et de fièvre et l'on étendit sur lui des couvertures chaudes. Puis, le Prophète demanda à son entourage : « Versez sur moi sept outres d'eau puisées à différents puits. Je veux sortir faire mon testament en public. » On l'assit dans une baignoire appartenant à son épouse Hafça, fille de 'Umar, et l'on ne cessa de verser de l'eau sur sa tête, jusqu'à ce qu'il dît : « Ça va mieux, ça suffit. »

Le Prophète sortit, la tête bandée, et se dirigea vers la chaire, devant les fidèles. Il commença par prier pour les martyrs d'Uhud. Il demanda pardon pour eux et insista longuement dans sa prière. Puis il dit : « Un serviteur parmi les serviteurs de Dieu, Dieu lui donna le choix entre cette terre et ce qu'il y a chez Dieu. Il choisit ce qu'il y a chez Dieu. » Abû Bakr comprit que le Prophète parlait de lui-même :

– Envoyé de Dieu, cria-t-il en pleurant, plutôt nous sacrifier et sacrifier nos enfants pour toi !

– Un peu de calme, Abû Bakr, ne t'en émeus pas ! Regardez, dit-il aux fidèles, ces portes qui donnent dans la mosquée. Bouchez-les toutes, à l'exception de celle d'Abû Bakr. Je ne connais personne de plus généreux en amitié que lui. Si j'ai à choisir parmi les hommes l'ami le plus intime et le plus sincère, je prendrai Abû Bakr. Je vous recommande l'amitié, la fraternité et la foi jusqu'au jour où nous serons réunis auprès de Dieu.

Le Prophète avait senti, pendant sa maladie, que les gens tardaient à s'enrôler dans l'expédition pour la Palestine sous les ordres d'Usâma ibn Zayd. Ils avaient en effet maugréé contre la nomination de ce jeune homme à la tête de guerriers confirmés et notables parmi les Émigrés et les Ançâr. Le Prophète leur dit dans son allocution : « Accomplissez l'expédition d'Usâma. Je vous l'affirme, il est tout à fait apte à prendre le commandement, tout comme l'était son père. » Les hommes firent accélérer les préparatifs. Usâma sortit à la tête de son armée et établit son camp à Jurf, à une heure de marche de Médine. Les hommes l'y rejoignirent assez rapidement. Là, Usâma et ses troupes attendirent pour savoir quelle allait être la volonté de Dieu à l'égard de son prophète.

S'adressant aux Émigrés, le Prophète leur dit : « Je vous demande de bien traiter les Ançâr. Ils ont toujours été dignes de ma confiance. C'est à eux que j'ai confié mes projets secrets et c'est auprès d'eux que j'ai trouvé refuge. Faites du bien à ceux qui parmi eux se comportent bien, et fermez les yeux sur ceux qui agissent mal. »

Puis le Prophète descendit de la chaire et rentra dans ses appartements. Là, il fut encore saisi de frissons et perdit connaissance. On le couvrit de draps chauds. Quelques femmes parmi ses épouses et parmi les épouses des musulmans se réunirent autour de lui, en présence de son oncle 'Abbâs. On décida de lui administrer un médicament sous la langue et 'Abbâs dit qu'il se chargerait de le faire. À son réveil, le Prophète demanda :

– Qui donc m'a donné cela ?

– C'est ton oncle, lui répondit-on.

– C'est un remède de bonne femme apporté d'Abyssinie. Pourquoi avez-vous fait cela ?

– Nous craignions, dit son oncle, que tu sois atteint d'une pleurésie.

– Non, non, c'est un mal que Dieu n'aurait jamais voulu m'infliger. Vous tous ici présents, sauf mon oncle, vous subirez ce traitement, en punition de votre action. Maymûna aussi, même si elle est en état de jeûne.

Apprenant la gravité de la maladie du Prophète, Usâma ibn Zayd, qui attendait près de Médine à la tête de ses troupes, revint à Médine avec ses hommes. Il entra chez le Prophète et s'approcha de son lit. Mais ce dernier, trop malade pour pouvoir parler, leva la main au ciel à plusieurs reprises et la posa sur Usâma. Usâma comprit bien que le Prophète implorait sur lui la bénédiction de Dieu.

'Â'icha racontait : lorsque le Prophète sentit que son mal empirait, il me dit :

– Ordonnez à Abû Bakr de présider la prière publique.

– Abû Bakr, mon père, lui répondis-je, est un homme sensible, à la voix fluette, qui ne cesse de pleurer lorsqu'il récite le Coran.

– Ordonnez-lui quand même de présider la prière publique, réitéra le Prophète.

– Abû Bakr ne saura pas le faire comme il faut, insistai-je.

– Vous êtes toutes des intrigantes, se fâcha-t-il, comme les compagnes de Joseph[2]. Je vous dis d'ordonner de ma part à Abû Bakr de présider la prière publique.

'Â'icha expliquait : je ne disais cela au Prophète que parce que je souhaitais éviter cette charge à mon père Abû Bakr. Je savais en effet que les gens n'aimeraient pas un homme qui aurait tenu la place du Prophète : à chaque événement, ils verraient en lui un mauvais augure.

Lorsque le muezzin Bilâl chanta l'appel à la prière, il demanda qu'on désignât le président (*imâm*) de la prière. Comme Abû Bakr était absent, on désigna 'Umar. C'était un homme à la voix claire et puissante. Dès qu'il chanta *Allâh Akbar*, le Prophète l'entendit et reconnut la voix de 'Umar. Il s'écria en colère : « Mais où est donc Abû Bakr ? Ni Dieu ni les musulmans n'acceptent de choisir 'Umar ! » Après cette prière présidée par 'Umar, on envoya chercher Abû Bakr et c'est lui qui présida les prières suivantes. 'Umar disait : lorsqu'on me dit de présider la prière, je croyais que c'était un ordre du Prophète. Autrement, je ne l'aurais jamais fait.

Cet ordre du Prophète de confier à Abû Bakr la présidence de la prière publique donna à penser aux musulmans qu'il désignait du même coup son successeur (*khalifa*) à la tête des croyants. Mais peu de temps avant de mourir, le Prophète dit : « Si je désigne un successeur, je ne pourrai désigner qu'un homme meilleur que moi. Et si je les laisse à leur sort, ce sera un homme meilleur que moi qui les laissera aussi. » De ces paroles énigmatiques, les musulmans comprirent que le Prophète n'allait pas désigner de successeur.

Le décès du Prophète (8 juin 632) Sîra, *II, 652-656)*

Le jour même de sa mort, c'était un lundi, le Prophète sortit, la tête bandée, et se tint à la porte de 'Â'icha. Abû Bakr présidait la prière du matin. L'apparition du Prophète détourna de la prière l'attention des musulmans et Abû Bakr s'écarta de sa place d'*imâm* pour la céder au Prophète. Mais celui-ci lui donna une tape dans le dos pour lui signifier de poursuivre la direction de la prière, se mit à la droite d'Abû Bakr et fit

sa prière assis. À la fin de la prière, le Prophète, forçant la voix, s'adressa aux fidèles et leur dit : « Le feu s'est embrasé. Les dissensions et les épreuves s'avancent comme des lambeaux de nuit noire. Sachez que je n'ai rien apporté de moi-même. Je n'ai en effet déclaré licite que ce que le Coran a déclaré licite et je n'ai interdit que ce que le Coran a interdit. »

Quand le Prophète eut fini son allocution, Abû Bakr lui dit :

– Envoyé de Dieu, tu me parais grâce à Dieu, en bonne forme et cela nous réjouit. Aujourd'hui, c'est le tour de mon épouse Bint Khârija, pourrais-je aller chez elle à Sunh ?

– Bien sûr, tu le peux.

Et Abû Bakr partit dans sa famille à Sunh.

'Â'icha racontait : ce lundi-là, après avoir fait la prière du matin dans la mosquée, le Prophète revint chez moi et s'allongea, la tête dans mon giron. Un homme de la famille d'Abû Bakr entra chez nous. Il tenait à la main une baguette cure-dents toute fraîche, qui attira le regard du Prophète. Je compris qu'il désirait la baguette :

– Veux-tu que je te donne ce cure-dents ?

– Oui.

Je pris le bâtonnet, j'en mâchai le bout pour l'assouplir et le lui donnai. Il se frotta vigoureusement les dents avec ce bâtonnet comme je ne l'avais jamais vu faire. Puis il le posa par terre. Je sentis cependant sa tête s'alourdir sur mon giron. Je me redressai un peu pour observer son visage : il avait le regard fixe et murmurait :

– … Plutôt le Compagnon d'en haut, au Paradis…

– On t'a donné le choix, lui dis-je, et, vraiment, tu as choisi.

Le Prophète rendit ainsi son âme à Dieu, la tête serrée dans mes bras contre ma poitrine et mon cou. Je n'ai lésé personne dans ce privilège : c'est, peut-être, à cause de ma candeur et de mon jeune âge que le Prophète rendit l'âme dans mes bras. Puis je plaçai un oreiller sous sa tête et ma douleur éclata en sanglots : je me mis à pleurer et à me frapper la poitrine et le visage avec les autres femmes. Le Prophète rendit son âme à Dieu ce jour-là en fin de matinée.

L'annonce de la mort du Prophète se répandit parmi les musulmans et, aussitôt, ils accoururent vers la mosquée. 'Umar se leva et parla aux

fidèles : « Des gens hypocrites, leur dit-il, prétendent que le Prophète est mort. Je vous l'affirme, le Prophète n'est pas mort, mais il est allé à la rencontre de son Dieu, tout comme Moïse a disparu aux yeux de son peuple pendant quarante nuits, puis il leur est revenu, alors qu'on avait prétendu qu'il était mort. L'Envoyé de Dieu, je vous le jure, reviendra comme Moïse est revenu et alors, à coup sûr, il coupera les mains et les pieds de ceux qui avaient prétendu qu'il était mort. »

Alerté, Abû Bakr revint à la hâte de Sunh et descendit à la porte de la mosquée, tandis que 'Umar parlait aux gens, il ne lui prêta pas attention et se dirigea tout droit vers la maison de 'Â'icha, pour y voir l'Envoyé de Dieu. Le Prophète, dans la pièce, était étendu le long d'un mur et recouvert d'un drap de soie du Yémen. Abû Bakr s'approcha de lui, découvrit son visage, l'embrassa et lui dit : « J'aurais donné ma vie pour toi. Maintenant, tu as déjà goûté à la mort que Dieu t'avait destinée. Tu ne mourras plus jamais. » Puis il rabattit le drap sur le visage du Prophète et sortit.

Dans la mosquée, 'Umar parlait toujours aux fidèles. « Un peu de calme, 'Umar, lui demanda Abû Bakr. Écoute un peu, je veux parler ! » Mais, n'ayant pas réussi à le faire taire, Abû Bakr s'approcha des gens et leur adressa la parole. Ils se détournèrent de 'Umar et s'attroupèrent autour de lui. Après avoir rendu grâce à Dieu et l'avoir glorifié, Abû Bakr dit : « Ô musulmans, ceux parmi vous qui adoraient Muhammad, qu'ils sachent que Muhammad est bien mort. Ceux, en revanche, qui adoraient Dieu, qu'ils sachent que Dieu est toujours vivant et immortel. » Puis il récita ce verset du Coran :

Muhammad n'est qu'un prophète ;

des prophètes ont vécu avant lui.

Retourneriez-vous sur vos pas,

s'il mourait, ou s'il était tué ?

Celui qui retourne sur ses pas

ne nuit en rien à Dieu ;

mais Dieu récompense ceux qui sont reconnaissants. (Coran, 3, 144.)

Les gens semblaient ignorer totalement la révélation de ce verset et paraissaient le découvrir à la récitation d'Abû Bakr. Plus tard, 'Umar

racontait : « À peine ai-je entendu Abû Bakr réciter ce verset, que je me suis effondré par terre, les jambes sciées. J'avais compris que le Prophète était bien mort. »

La succession du Prophète Sîra*, II, 656-661)*

Après la mort du Prophète et avant même qu'il ne fût enterré, les notables Ançâr se réunirent dans la grande salle des Banû Sâ'ida autour de Sa'd ibn 'Ubâda. De leur côté, Ali, Zubayr ibn al-'Awwâm et Talha ibn 'Ubayd Allâh se retirèrent dans la maison de Fâtima, fille du Prophète et épouse d'Ali. Les autres Émigrés se réunirent autour d'Abû Bakr. Quelqu'un vint dire à Abû Bakr et à 'Umar :

– Si vraiment vous prenez intérêt à la situation des musulmans, il est temps d'agir avant qu'elle ne se dégrade complètement.

– Allons donc, dit 'Umar à Abû Bakr, chez nos frères les Ançâr pour voir ce qu'ils souhaitent.

Et tous partirent chez les Ançâr. 'Umar racontait : deux hommes de confiance parmi les Ançâr vinrent à notre rencontre et nous décrivirent leur état d'esprit :

– Vous, les Émigrés, nous conseillèrent-ils, ne vous approchez surtout pas d'eux. Renoncez à votre projet.

– Non, non, dis-je, nous tenons à voir les Ançâr.

'Umar racontait : nous poursuivîmes notre chemin et entrâmes dans leur salle de réunion : les notables Ançâr étaient assis autour d'un homme, tout enveloppé de son manteau :

– Qui est cet homme ? demandai-je.

– C'est Sa'd ibn 'Ubâda.

– Qu'a-t-il à être ainsi couvert ?

– Il est souffrant.

Nous nous assîmes et écoutâmes leur orateur. Il prononça la *chahâda*[3] pour témoigner de sa foi, il glorifia Dieu comme il convenait, puis il dit : « Nous, les Ançâr, nous sommes les alliés (*ançâr*) de Dieu et les phalanges de l'islam. Vous, les Émigrés, vous n'êtes qu'un clan parmi les nôtres. Quelques-uns même parmi vous ne furent pas toujours aussi

prompts au combat et voilà qu'à présent vous prétendez nous arracher de nos racines et nous dessaisir de nos droits. »

'Umar poursuivait : lorsque l'orateur des Ançâr eut terminé de parler, je voulus lui répondre. J'avais préparé une réponse bien tournée, en des termes mesurés où je ne laissais transparaître devant Abû Bakr aucun emportement. Mais Abû Bakr me dit : « Du calme, 'Umar, je voudrais parler ! » Je ne voulus point l'indisposer. Il prit donc la parole. C'était un homme qui inspirait plus de respect que moi et qui connaissait les choses mieux que moi. Pas une idée, pas une expression de celles que j'avais préparées qui ne lui fût venue tout naturellement, dans les mêmes termes et, quelquefois, en des termes meilleurs. Abû Bakr dit en conclusion : « Tout le bien que vous avez dit de vous-mêmes, vous le méritez certainement. Mais les Arabes ne reconnaîtront, pour la succession de Muhammad, qu'un homme du quartier des Quraych. Ce sont les plus nobles des Arabes et leur ville, La Mecque, occupe une place centrale en Arabie. Je propose donc à votre agrément l'un de ces deux hommes, choisissez d'acclamer qui vous voulez. » Abû Bakr prit alors d'une main la main de 'Ubayda ibn al-Jarrâh et de l'autre il prit la mienne. Il était en effet assis entre nous deux.

'Umar poursuivait : j'approuvai entièrement tout ce que disait Abû Bakr, sauf un point ; j'aurais préféré avoir la tête tranchée, sans avoir commis de crime, plutôt que d'avoir à commander des hommes parmi lesquels se trouvait Abû Bakr. L'un des Ançâr prit alors la parole et dit : « Je suis un homme respecté et j'ai de l'expérience : d'abord un calife d'entre nous les Ançâr, puis un calife d'entre vous les Quraych. »

'Umar poursuivait : il y eut du brouhaha et du tumulte dans l'assemblée. Pour couper court à tout différend, je dis à Abû Bakr : « Tends la main. » Il la tendit et, de ma main, je tapai dans la sienne, en signe d'allégeance. Les Émigrés présents l'acclamèrent selon le même rite, puis les Ançâr suivirent. Nous nous jetâmes alors sur Sa'd ibn 'Ubâda.

– Vous l'avez tué ! cria l'un des Ançâr.

– C'est Dieu qui l'a tué, ai-je rétorqué.

Le lendemain eut lieu l'acclamation solennelle d'Abû Bakr comme calife[4]. Les musulmans étaient rassemblés dans la mosquée et Abû Bakr se tenait sur l'estrade. 'Umar se leva et prit la parole avant Abû Bakr.

Après avoir loué et glorifié Dieu comme il convenait, il s'adressa à l'assemblée : « Musulmans, hier je vous ai tenu un discours qui n'était pas contenu dans le Livre de Dieu. Ce n'était pas non plus un testament que m'avait confié l'Envoyé de Dieu. Mais j'étais persuadé que le Prophète n'allait pas nous abandonner et qu'il serait le dernier à mourir pour pouvoir porter témoignage sur nos actions au jour dernier devant Dieu. Je pensais à ce verset du Coran :

Nous avons fait de vous une communauté éloignée des extrêmes

pour que vous soyez témoins contre les hommes,

et que le Prophète soit témoin contre vous. (Coran, 2, 143.)

« Mais Dieu a laissé parmi vous un Livre, un Guide qu'il a révélé à son Envoyé. Si vous suivez ce Livre, vous serez guidés par Dieu comme le Prophète l'a été. Ainsi, Dieu a unifié votre volonté sur le meilleur d'entre vous, l'ami intime de l'Envoyé de Dieu, son seul compagnon dans la grotte où il s'était réfugié pour fuir La Mecque à l'Hégire[5]. Levez-vous donc et acclamez-le comme calife. » Ils se levèrent et firent une acclamation solennelle à Abû Bakr, après l'acclamation intime faite la veille dans la salle des Banû Sâ'ida.

Abû Bakr prit ensuite la parole. Après avoir loué et glorifié Dieu comme il convenait, il dit : « Musulmans, vous m'avez confié le pouvoir alors que je ne suis pas le meilleur parmi vous. Si j'agis bien, aidez-moi ; si j'agis mal, redressez-moi. La sincérité est fidélité ; le mensonge est trahison. Tout homme faible parmi vous restera fort à mes yeux jusqu'à ce qu'il rentre dans son droit devant Dieu ; tout homme fort restera faible à mes yeux, jusqu'à ce qu'il me rende mon droit, au nom de Dieu. Tout peuple qui cesse de combattre dans la voie de Dieu est voué à la servitude ; tout peuple livré à la débauche est voué à sa perte. Tant que j'obéis à Dieu et à son Prophète, obéissez-moi ; et, si je désobéis à Dieu et à son Prophète, je n'aurai plus droit à votre obéissance. Levez-vous pour la prière. Dieu vous sauve ! »

Funérailles du Prophète Sîra, *II, 662-665)*

Après l'acclamation d'Abû Bakr comme calife, les musulmans s'occupèrent des funérailles du Prophète. C'était le mardi. 'Â'icha

racontait : lorsqu'il fallut procéder au bain funèbre du Prophète, les avis étaient divergents : fallait-il déshabiller entièrement le Prophète, comme on avait l'habitude de le faire pour les morts ordinaires, ou le laver par-dessus ses vêtements ? Les hommes n'arrivaient pas à se mettre d'accord et Dieu les plongea soudain dans un sommeil si profond que leur menton tomba sur leur poitrine. Puis une voix, qu'ils ne reconnaissaient pas, leur ordonna du fond de la maison de laver le Prophète par-dessus ses vêtements. Ils se mirent donc à laver le Prophète par-dessus sa chemise. Ali le soutint contre sa poitrine, tandis que les autres compagnons versaient de l'eau sur lui. Ali le lavait et d'autres lui frottaient le corps par-dessus sa chemise. Ali disait : « J'aurais donné ma vie pour toi ! Tu sens aussi bon vivant que mort ! » En effet, on n'a rien vu chez lui de ce qu'on voit d'habitude chez les morts.

Lorsqu'on eut fini de le baigner, on lui mit deux robes de tissu yéménite et, en guise de linceul, on le glissa dans un large manteau de soie à rayures. Puis on le déposa sur son lit, dans sa propre maison. Là encore, les avis divergeaient. Où fallait-il l'ensevelir ? Les uns disaient qu'il fallait l'ensevelir dans sa mosquée, les autres préféraient l'ensevelir au milieu de ses compagnons déjà morts. Abû Bakr dit enfin : « J'ai entendu le Prophète dire : “; Les prophètes ont toujours été ensevelis à l'endroit même où ils rendaient leur âme à Dieu. ” » On déplaça donc le matelas sur lequel le Prophète avait rendu le dernier souffle et on lui creusa une tombe, à l'endroit même du matelas. Ensuite, la foule des musulmans fut admise à entrer par groupes pour prier devant la dépouille mortelle. D'abord les hommes, puis les femmes, puis les enfants. Aucun imâm ne dirigeait ces prières devant le corps du Prophète.

C'était le mardi. Au milieu de la nuit du mercredi, quatre rabî' awwal, Ali et les compagnons du Prophète mirent son corps en terre. Ali descendit le premier dans la fosse, mais tous lui demandaient le privilège de les laisser descendre avec lui dans la tombe du Prophète. Quelques-uns réussirent à y descendre. Lorsque le corps du Prophète fut déposé dans la tombe et qu'on commença à le recouvrir, son affranchi Chuqrân jeta sur lui une couverture dont le Prophète s'enveloppait pour dormir. « Personne après toi, dit-il au Prophète, ne la mettra plus ! » Un autre homme jeta à dessein sa bague dans la tombe pour qu'elle touchât le corps du Prophète et qu'il fût le dernier homme à avoir eu un contact avec lui. Mais Ali a démenti ce détail.

Dernières recommandations du Prophète Sîra*, II, 665-671)*

'Â'icha racontait : pendant sa maladie, le Prophète avait une large robe noire. Tantôt il en recouvrait son visage et tantôt il le découvrait. Il disait : « Dieu hait ceux qui prennent les tombes de leurs prophètes pour des lieux de prière. » C'était pour en prévenir son peuple.

'Â'icha racontait : la dernière recommandation du Prophète fut : « Il ne faut laisser qu'une seule religion dans l'île des Arabes[6]. »

'Â'icha racontait : après la mort du Prophète, les musulmans étaient comme un troupeau sans berger, par une nuit pluvieuse. Les juifs et les chrétiens relevèrent la tête et, parmi les musulmans, il y eut beaucoup de revirements (*ridda*). À La Mecque, la plupart des habitants songèrent à renier l'islam. 'Attâb ibn Usayd, gouverneur de la ville nommé par le Prophète, eut des craintes pour sa vie et prit la fuite pour leur échapper. Suhayl ibn 'Amr, qui s'était naguère opposé par les armes à l'entrée du Prophète à La Mecque, prit la tête de la résistance et s'adressa aux habitants de la ville. Après avoir loué et glorifié Dieu, il fit état de la mort du Prophète. « Cette mort, ajouta-t-il, ne fait que renforcer l'islam. Celui qui ose en douter aura la tête tranchée. » Les Mecquois quittèrent leurs doutes et revinrent à l'islam. Par la suite, Dieu réunit les musulmans autour d'Abû Bakr, premier calife de l'islam.

1 Ces détails sur les Apôtres et leur conduite à l'égard du message de Jésus sont totalement absents des Évangiles canoniques et relèvent manifestement de sources chrétiennes apocryphes, assez largement répandues en Arabie à l'époque du prophète Muhammad.

2 Allusion aux intrigues des femmes tombées amoureuses de Joseph, en particulier la femme du Grand Intendant, dans le palais du Pharaon (Coran, 12, 50-54).

3 La *chahâda* est le terme arabe qui désigne la formule rituelle d'adhésion à l'islam : « Je témoigne qu'il n'y a qu'un seul Dieu et que Muhammad est son Envoyé. »

4 Le Prophète n'ayant pas désigné son successeur, la transmission du pouvoir dans l'islam n'est donc pas en principe héréditaire : elle doit se faire par acclamation (*mubâya'a*). En pratique, les choses se sont passées souvent autrement.

5 Compagnon de la grotte : allusion à un épisode crucial de l'*hégire* du Prophète. Pour tromper la vigilance des Mecquois, Abû Bakr avait prévu de se cacher quelques jours avec le Prophète dans une grotte des environs de La Mecque. Cet épisode est raconté plus haut.

6 Ce hadith fait donc exception de l'Arabie pour le statut des *dhimmi*, juifs et chrétiens, statut reconnu partout ailleurs dans le monde islamique.